This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

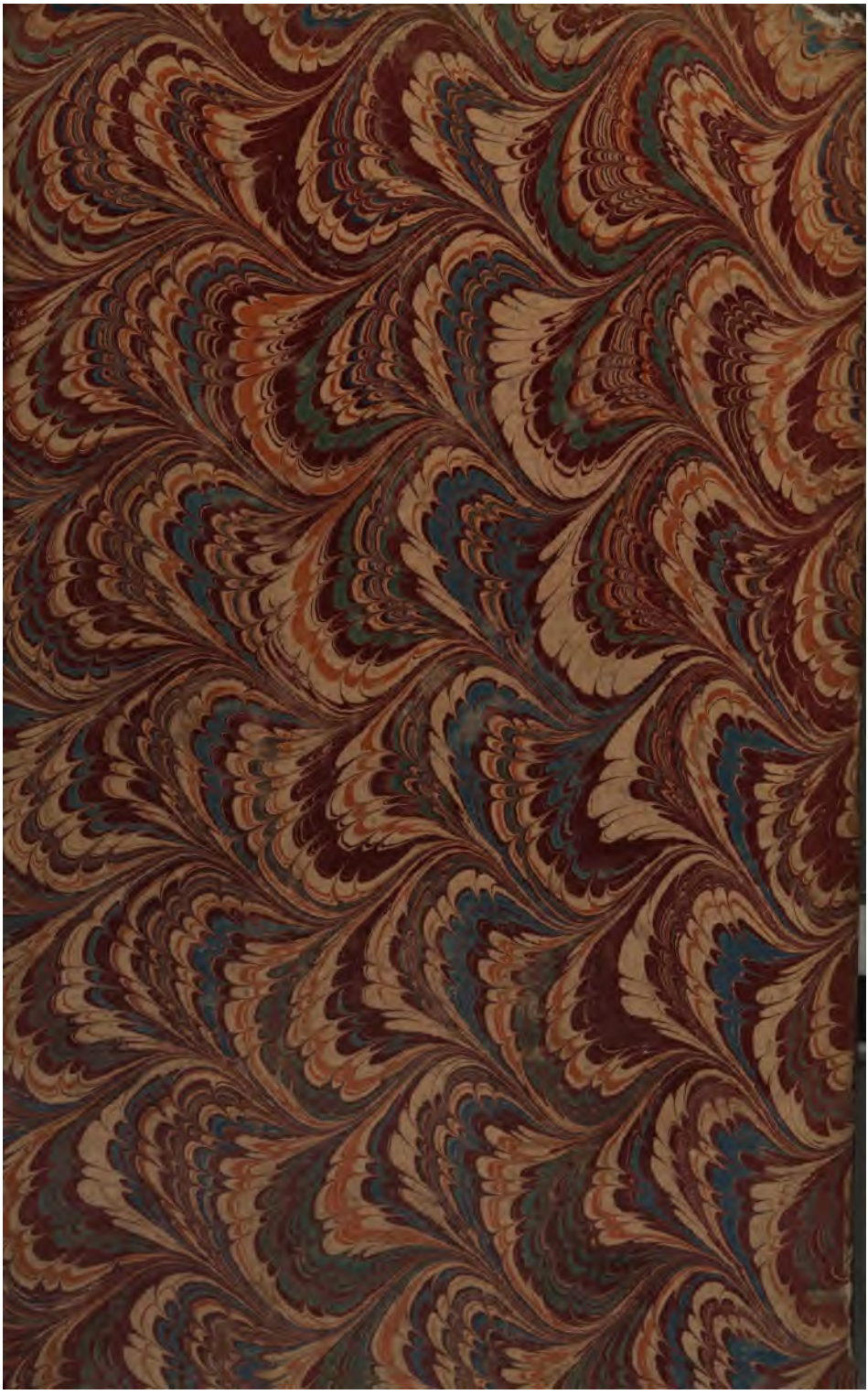
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

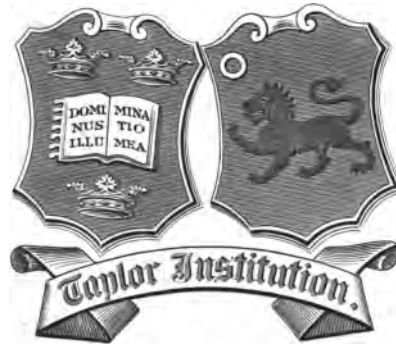
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Finch Addls. R. 78.



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.

CORPS D'EXTRAITS

DE ROMANS

DE

CHEVALERIE;

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

On trouvera beaucoup de changemens dans ce Recueil d'Extraits, ſi l'on prend la peine de les comparer à ceux qui ſont imprimés dans la Bibliothèque des Romans. *Les Rédacteurs de cette Collection ont ſouvent retranché des paſſages que je crois pouvoir conſerver. Plus ſouvent encore leur amitié pour moi leur a fait joindre à ces Extraits des vers & des traits agréables, dont je ne dois point parer un Ouvrage que j'avoue ; & quoique les Extraits que je fais imprimer ſous mes yeux doivent perdre beaucoup par ces retranchemens, je dois en faire le ſacrifice ; je dois, en les laiſſant paroître ſous ceux du Public, les donner tels que je les ai faits, tels qu'ils ſont dans mes manuſcrits*

que j'ai redemandés. On doit donc s'attendre à perdre beaucoup dans tous les Extraits compris dans ce Recueil, & ſur-tout dans ceux qui précèdent le mois de Janvier 1779: mais j'eſpère que le Public me ſaura gré de la candeur avec laquelle je fais cet aveu; & j'aime mieux paroître plus foible & moins correct à ceux qui liront mes Extraits, que de mériter le reproche de les avoir embellis par le travail d'une autre main que la mienne.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR

LES ROMANS FRANÇOIS.

Nous devons au ſavant Huet, Evêque d'Avranches, des recherches profondes ſur l'origine des Romans: perſonne en effet (s'il l'eût voulu) n'eût été plus capable que ce Prélat, de nous donner des notions lumineuſes & préciſes ſur cette origine. L'Auteur du beau Traité ſur la foibleſſe de l'entendement humain, pouvoit facilement porter le flambeau de la Philoſophie dans cette recherche; mais, entraîné par l'eſprit qui régnoit alors, il prodigua les richeſſes de l'érudition dans un travail qu'un ſeul trait de lumière pouvoit éclairer.

Il ne paroît pas poſſible même que ce trait lui ſoit échappé, puiſqu'il eſt l'ame du ſecond Traité que je viens de citer : mais l'eſprit des Scaliger & des Caſaubon régnoit alors ; le ſavant Prélat ſe crut obligé de ſuivre leur marche tortueuſe & peſante, en défrichant une route qu'un génie tel que le ſien eût parcourue avec moins d'effort & plus de rapidité.

L'origine des Romans doit être preſque de la même antiquité que le monde : elle eſt l'effet d'un foible inné dans l'eſprit humain, & du penchant le plus doux que nous ayons reçu de la nature.

L'amour du merveilleux devint le tyran de l'eſprit de l'homme, le même jour que l'enfant qu'on peint avec des ailes fut celui de ſon cœur. L'amour du merveilleux exalta ſon imagination, l'autre alluma ſes deſirs. Mille êtres fantaſtiques naquirent du premier, beaucoup de vertus & de vices naquirent du ſecond.

Imaginer, aimer, furent de tous les tems les deux grands reſſorts de l'exiſtence morale de l'homme ; c'eſt de la combinaiſon des mouvemens de ces deux grands reſſorts, que naquirent preſque toutes les idées, tous les ſentimens qui nous affectent, & qui n'en ſont que des modifications.

Tout dans la nature annonçoit le grand Oromaſe à l'intelligence de l'homme moral ; mais l'amour du merveilleux corrompit bientôt la pureté du culte qu'il lui devoit, & l'égara dans l'idée qu'il oſa s'en former, comme dans les attributs qu'il eut la témérité de croire devoir être de ſon eſſence.

Les paſſions, qui rendirent l'homme phyſique malheureux, influèrent ſur ſa moralité, lui firent imaginer un Arimane, & l'avilirent juſqu'à lui faire croire qu'il étoit également ſoumis au pouvoir de ce ſpectre qu'il s'étoit formé. De-là, les Peris & les Gines, les bonnes ou les

mauvaiſes Fées, les ſages bienfaiſans & les noirs enchanteurs. L'homme ſans énergie, chercha, trouva des excuſes à ſa foibleſſe dans un pouvoir ſurnaturel, par lequel il ſe croyoit entraîné; & mille preſtiges abſurdes obſcurcirent la lumière de la première ſociété dans les ſubdiviſions qui s'en formèrent.

Les Scythes, les Huns, les Pictes & juſqu'aux farouches Orcadiens, les Indiens, tous les Aſiatiques en général firent des Hymnes & des Romans; les Phéniciens & les habitans des bords du Nil en firent à leur tour. C'eſt du débris de ces premières fables que les Grecs compoſèrent leur Mythologie, leur Olympe & leur Achéron. Ils en firent de nouvelles fables, qui ſe reſſentirent de leurs mœurs plus douces & plus éclairées: leurs fables Miléſiennes, préſentèrent des allégories auſſi ſublimes qu'agréables; elles plurent aux ſages qui s'en amuſèrent; elles firent une plus forte impreſſion ſur

le peuple qui les adora. Les Romains, inſtruits par les Grecs, adoptèrent la plus grande partie de ces fables utiles à leurs premiers légiſlateurs; & c'eſt du débris général de tout ce qui les avoient précédé, que les peuples de l'intérieur de l'Europe apprirent à chanter & célébrer les preſtiges, l'amour & la terreur.

Les Maures devenus puiſſans en Europe, avoient été inſtruits par les Aſiatiques; les Provençaux par les Grecs; les anciens Bretons le furent plus anciennement encore par les Poëſies Danoiſes, & par celles des Scaldes & d'Oſſian.

La langue celtique & la langue latine étoient les plus familières en Europe dans les huit premiers ſiècles; elles ſe confondirent bientôt enſemble. Le peuple commence, pour ſa commodité, la première fabrique d'un jargon; bientôt les gens éclairés ſe trouvent forcés d'en

apprendre l'uſage ; ils finiſſent par l'adopter & le polir.

Les Italiens & les Provençaux furent les premiers à ſe former un jargon compoſé de ces deux langues-mères. Le latin domina dans celui des Italiens ; la langue celtique domina de même dans le jargon provençal : mais cette langue étoit déjà très-enrichie & très-adoucie par la langue grecque, devenue familière en Provence, & par ſon commerce avec la Grèce, & par la colonie Phocéenne fondatrice de Marſeille (1).

Les Eſpagnols voiſins de l'Italie & de la Provence, adoptèrent ces nouveaux

(1) Feu mon père, homme très-ſavant, a vérifié que les vignerons des environs de Marſeille chantent encore, en travaillant, quelques fragmens des odes de Pindare ſur les vendanges ; il les reconnut après avoir mis par écrit les mots de tout ce qu'il entendit chanter à vingt vignerons différens : aucun d'eux n'entendoit ce qu'il chantoit ; & ces fragmens, dont les mots corrompus ne pouvoient être reconnus qu'avec peine, s'étoient conſervés de génération en génération par une tradition orale.

jargons, & s'en formèrent un, compoſé de tous les deux, dans lequel ils mêlèrent pluſieurs mots de la langue celtique qu'ils tenoient des Goths, & pluſieurs articles & noms propres qu'ils tenoient des Arabes.

Nous autres Francs, ou Gaulois, nous donnons par excellence le nom de Troubadours ou Trouvères aux anciens Auteurs Provençaux. Nous le devons en effet, puiſque c'eſt d'eux que nous tenons la langue romance & le fondement de la littérature françoiſe. Mais les Eſpagnols & les Italiens ont le même droit que les Provençaux au nom de Trouvères, puiſqu'ils ont trouvé les moyens de ſe former un nouveau langage, dans lequel ils ont écrit des chroniques & des contes verſifiés & rimés.

C'eſt du réſultat de ces trois différens jargons, que les François ont formé celui qui, dans ſon origine, porta le nom de Roman; & tous les quatre enſemble

ſont un compoſé des quatre langues-mères, celtique, ſcythe, grecque & latine, & même de quelques mots étruſques.

Cette nouvelle langue romance reſta pendant pluſieurs ſiècles ſi pauvre, ſi dure à l'oreille, qu'aucun Poëte, aucun Chroniqueur, aucun Conteur François n'oſa s'en ſervir avant le règne de Philippe-Auguſte. Tous les anciens Romans de la Table-Ronde, tirés par les Bretons des anciennes & fabuleuſes chroniques de Melchin & de Telezin, furent écrits en latin par Ruſticien de Puiſe. Le malheureux Abailard, Héloïſe plus malheureuſe peut-être encore que lui, n'osèrent ſe ſervir, ſous Louis le Gros & Louis le Jeune, d'un idiome encore trop barbare & trop peu ſonore (1): ce ne fut

(1) L'éloquent ſaint Bernard, dans ſes derniers ſermons, ne s'en ſervit même que pour ſe faire entendre de la multiplicité des gens du peuple qui ſe ſoumirent à ſa règle.

que ſous Philippe-Auguſte que l'on commença d'écrire les chroniques & quelques ouvrages d'agrément en langue romance ; c'eſt à ce tems que nous devons la première traduction de Lancelot du Lac, de Triſtan de Léonois, de Perceval le Galois, & de pluſieurs autres Romans faits à l'imitation des chroniques Bretonnes de la conquête du ſaint Gréal.

J'oſe donc aſſurer que notre Littérature Françoiſe ne peut remonter plus haut que le douzième ſiècle ; & juſqu'à la fin nous n'avons aucun ouvrage digne de quelque eſtime, écrit dans l'idiome que nous parlons aujourd'hui. Les Provençaux ne peuvent être comptés au nombre des Auteurs François : non-ſeulement leur idiome n'étoit pas le même ; mais alors la Provence étoit un Etat ſéparé, qui ne faiſoit pas corps avec la France ; & les anciens Troubadours Provençaux ont été pour nous, ce que les Grecs & les Latins avoient été pour eux.

Les Romans François, dont le nom eſt tiré du premier jargon dans lequel ils furent écrits, ne peuvent donc remonter plus haut que le douzième ſiècle, & l'on voit même que pluſieurs des premiers ouvrages écrits en langue romance, ne furent que des traductions: mais bientôt le génie national ſe développa; nos voiſins perdirent l'avantage qu'ils avoient ſur nous; & deux ſiècles n'étoient pas encore écoulés lorſque ces mêmes voiſins, que nous avions imités, nous imitèrent à leur tour.

Je crois donc qu'on peut diſtinguer trois époques marquées pour les anciens Romans François; l'une depuis le règne de Louis le Gros, juſqu'à ſaint Louis & Philippe le Bel; la ſeconde ne contient que la fin du règne de Charles V, & le règne malheureux de Charles VI; la troiſième, depuis le commencement de celui de Charles VIII, juſqu'à la fin de celui de Henri II.

Les Romans poſtérieurs à ces trois époques, doivent être compris dans le fonds de notre littérature moderne : il n'a plus été permis d'écrire ſans énergie, & ſans une correction graduée de règne en règne, depuis que Montagne, Jacques Amyot, ont perfectionné l'art de parler leur langue, & de la rendre plus expreſſive & plus élégante.

La première époque contient tous les Romans de la Table-Ronde, les premiers tomes de l'Amadis de Gaule, quelques Romans Eſpagnols, & la continuation d'une infinité de chanſons, de tençons, de contes & de fabliaux provençaux. C'eſt aux premiers progrès de la Littérature Françoiſe ſous Philippe-Auguſte, que nous devons le commencement du Roman de la Roſe par Guillaume de Loris ; la charmante farce de l'Avocat Pathelin, & pluſieurs autres Romans très-naïfs & très-ingénieux qui ne ſont jamais parvenus entiers juſqu'à nous.

Les exploits de Bertrand du Gueſclin, d'Olivier de Cliſſon, & de pluſieurs autres chefs illuſtres de compagnies d'aventuriers, renouvelèrent ſur la fin du règne de Charles V, & pendant celui de Charles VI, l'ancien eſprit de la Chevalerie Françoiſe qui s'étoit amorti, preſque éteint même depuis les dernières Croiſades. Les Romanciers François ſe réveillèrent alors; mais ils avoient perdu le fil qui pouvoit les conduire. Les exemples leur manquoient; il n'exiſtoit point d'Auteurs contemporains qu'ils puſſent imiter; ils furent obligés de recourir aux Romans de la première époque. L'impreſſion n'étoit point inventée alors, & n'avoit pu multiplier les exemplaires de ces anciens Romans qui n'exiſtoient qu'en manuſcrits; & ces manuſcrits furent pillés, tronqués par les Auteurs de la ſeconde époque, qui, dans la crainte que ces anciens manuſcrits ne décélaſſent leur plagiat, eurent grand

ſoin d'en anéantir les reſtes : on reconnoît ſouvent deux tons, deux marches différentes dans les Romans de cette ſeconde époque, & la fin ne répond pas au commencement.

Comme ces Auteurs du quatorzième ſiècle n'oſoient plus ſe porter aux tems reculés de Pharamond, d'Artus, de Merlin & de la Table-Ronde, ils ſe fixèrent ſur le long & glorieux règne de Charlemagne. Tous les Romans de cette ſeconde époque, tels qu'Ogier le Danois, Guérin de Montglave, Huon de Bordeaux & beaucoup d'autres, ont tous quelque trait d'affinité particulière avec le règne du grand Charles. Peu de génie, beaucoup de féerie, d'enchantemens & de faux merveilleux, caractériſent les Romans de cette ſeconde époque.

Les règnes de Charles VII & de Louis XI achevèrent d'éteindre le peu de goût & d'émulation qui reſtoit en France pour les ouvrages d'agrément : le

brave & chevaleureux Charles VIII les ranima. Ce Prince, quoique d'une complexion foible & d'une petite ſtature, avoit l'émulation de reſſembler à Charlemagne, & fit les plus grands efforts pour l'imiter. Il porta comme lui la guerre en Italie; il la ſubjugua, revint couvert de lauriers, de la conquête du royaume de Naples; il en fit hommage à la plus belle & la plus ſpirituelle Princeſſe de l'Europe; & les Auteurs de ce tems ſortirent de l'engourdiſſement où depuis long-tems ils languiſſoient. Mais Charles VIII, Anne de Bretagne, méritoient d'être plus dignement célébrés, qu'ils ne le furent par les Auteurs contemporains. Ces derniers avoient autant dégénéré des Auteurs de la ſeconde époque, que ceux du quatorzième ſiècle s'étoient montrés inférieurs à ceux du douzième: non-ſeulement ils osèrent recourir aux débris négligés par ceux qui les précédoient; mais ils osèrent même

s'approprier

s'approprier pluſieurs de leurs ouvrages qui n'étoient pas encore imprimés; ils y firent quelques changemens, & chargèrent leur fin, & la prolongèrent par d'ennuyeux épiſodes, tels que ceux qu'on trouve dans Huon de Bordeaux: la méthode n'étoit point encore connue, & le goût n'étoit pas encore né.

La décadence de ce genre de littérature ne s'étoit pas fait ſentir de même en Eſpagne & en Italie; les Eſpagnols & les Portugais s'étoient emparés de l'Amadis de Gaule, & l'avoient continué. Le Dante & Pétrarque avoient ſoutenu l'honneur des Muſes Italiennes; Bocace & quelques Italiens avoient imité les meilleurs Conteurs Provençaux; & dans le tems où, ſous François I même, nous n'avions encore que quelques Traducteurs, le Boyardo, le Berni, le Sannazar, le Taſſe & l'Arioſte, régnoient avec juſtice ſur l'empire de la littérature agréable.

Je n'ai point oſé porter mon examen

ſur les Romans François parus depuis François I, & nul des Extraits de ce Recueil ne paſſe les bornes que je me ſuis preſcrites. Je laiſſe à de plus grands maîtres que moi la diſcuſſion & l'agrément d'extraire les Romans du dix-ſeptième & du dix-huitième ſiècles ; je me reſtreins à ceux qui nous rappellent les mœurs de l'ancienne Chevalerie. Je ſuis d'autant plus encouragé dans ce travail, que je jouis du bonheur de voir que je n'écris point en vain. Nos anciens Paladins trouvent aujourd'hui des imitateurs ; il eût été bien facile à l'Arioſte de ſe choiſir des héros dans cette jeuneſſe illuſtre & brillante, toujours prête à voler au-delà des mers. La Fayette, le jeune Noailles valent bien l'Aquilant le Noir & Griffon le Blanc ; & les Dillons, dont les oncles nous ont trop ſouvent coûté des larmes, ſont encore plus intéreſſans pour nous, que les aimables & braves Anglois Aſtolphe & Zerbin.

CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

TRISTAN DE LÉONOIS,

FILS DE MÉLIADUS.

Ce Roman, qui eſt certainement de la plus haute antiquité, fut écrit en proſe latine, entre 1110 & 1120, par Ruſticien de Puiſe, ſous le règne de Louis-le-Gros. Il eſt aſſez vraiſemblable que ce ne fut pas cependant pour ce Monarque que Ruſticien tira ce Roman & celui de Lancelot du Lac, des Chroniques du ſaint Gréal &

de celles de Melkin & Teleſin, Auteurs Bretons, très-antérieurs à Ruſticien ; & ce fut ſans doute pour Henri I, petit-fils de Guillaume le Conquérant, que l'Auteur le compoſa dans la Cour brillante que ce Prince tenoit en Normandie : nous ſavons par d'autres Ouvrages, que ce Roman fut traduit quelques années après, en langue romance, qui commençoit à ſe polir & à s'adoucir, par Luce du Gua, Chevalier Anglois, Seigneur en partie de Saliſbury, & parent du Roi d'Angleterre.

Louis-le-Gros étoit un Prince auſſi aimable par ſes mœurs, qu'il étoit brave & loyal ; il avoit épouſé en 1115 Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-Blanches-mains, Comte de Savoie & de Maurième. Cette Princeſſe, également belle & ſpirituelle, étoit adorée dans ſa Cour ; & quoique Louis & Henri euſſent ſouvent les armes à la main l'un contre l'autre, les Auteurs contemporains les célébroient également. Non-ſeulement Louis avoit à combattre un ennemi redoutable dans le Roi d'Angleterre ; mais il eut de longues guerres à ſoutenir contre ſes grands Vaſſaux. Le cruel fléau des guerres civiles excite toujours une effervescence aſſez violente pour aller juſqu'à l'enthouſiaſme : elles ſont fécondes en actes héroïques, mais ſouvent coupables ; & jamais la Chevalerie ne brilla d'un

plus grand éclat que ſous le règne de ce Prince. Ce même eſprit ſe ſoutint ſous Louis le Jeune ſon fils; & non-ſeulement la Chevalerie ſe conſerva dans toute ſa ſplendeur, mais les belles-lettres commencèrent à polir ſes mœurs en renaiſſant en France, où on apprit bientôt à connoître & à imiter l'éloquence grecque & romaine. Le gout même parut naître alors dans une nation ſi propre à l'épurer; les ſermons de ſaint Bernard furent dignes des vérités qu'il annonçoit; ſon élocution le fut également de ſa haute naiſſance. Abélard & la tendre Héloïſe trouvèrent dans leur cœur & dans un amour malheureux l'eſpèce d'éloquence qui, dans tous les tems, conſerve la puiſſance de plaire, & de toucher les ames ſenſibles. Le goût national ſe développa: & c'eſt à l'époque de ces deux règnes que nous devons les Romans qui, avec plus de graces & de naïveté, nous peignent encore ſous leurs vieux atours les mœurs des Cours & celles de la Chevalerie.

Le Roman de Triſtan & celui de Lancelot du Lac eurent la plus grande réputation dès leur naiſſance; leur touche eſt forte, les ſentimens en ſont élevés, les héros ſont auſſi galans qu'ils ſont braves. Les héroïnes ſont charmantes: nous n'oſons trop réfléchir ſur leurs aventures; mais leurs foibleſſes ſont ſoutenues par un ſi grand

caractère de courage, d'amour & de conſtance; le bon Ruſticien a ſi bien l'art de leur prêter des excuſes recevables, qu'il faudroit être bien ſévère pour les leur reprocher.

La fidelle Brangien dans Triſtan, eſt le plus parfait modèle des amies : on s'attendrira pour elle en voyant juſqu'à quel point elle porte l'héroïſme pour ſervir la belle Yſeult. Perſonne ne ſera tenté de plaindre le Roi Marc, & peut-être même quelques Lecteurs s'intéreſſeront-ils au ſort du brave Triſtan & de la charmante Yſeult, en liſant l'hiſtoire de leurs amours & de leurs malheurs.

L'AUTEUR du Roman de Triſtan remonte, ainſi que celui du ſaint Gréal, juſqu'au tems de Joſeph d'Arimathie, ce Saint du nouveau Teſtament qui eut l'honneur d'enſevelir le corps de Jéſus-Chriſt. Suivant une tradition (abſurde & fabuleuſe) ce Saint paſſa les mers, & vint juſqu'à la Grande-Bretagne pour convertir à la Religion Chrétienne le Peuple Breton. Il laiſſa la garde du ſaint Gréal, qui étoit la coupe qui ſervit à Notre Seigneur le jour de la Cène avec ſes Diſciples, & qu'il avoit conſervé comme un tréſor ineſtimable; il laiſſa, diſons-nous, ce tréſor à la garde de ſon frère Bron.

Bron avoit douze enfans. L'aîné ſe dévoue à la garde du ſaint Gréal, & pour cela, *garde chièrement ſa fleur de virginité.* Les onze ſuivans ſont deſtinés au mariage. Dix d'entr'eux reçoivent des femmes de la main de leur oncle & de leur père ; mais Sadoc, le douzième, déclare qu'il veut courir le monde, chercher des aventures, & prendre femme à ſa volonté. *Ors t'en ſouviegne*, lui dit Joſeph, *mais je doute que tu ne t'en repentes à la fin.*

Sadoc part ; il arrive ſur les bords de la mer. Une tempête affreuſe venoit de couvrir le rivage de débris & de gens noyés. Il apperçoit une jeune perſonne qui tient un mât, & lutte encore contre la mort. Elle eſt belle & richement vêtue. Sadoc la ſauve, la prend entre ſes bras, la porte chez un de ſes frères ; il ſe trouve qu'elle eſt fille du Roi de Babylone, & deſtinée au fils du Roi de Perſe. Elle ſe nomme Chelinde. Cette belle & douce Chelinde, deſtinée à changer ſouvent de maris, eſt ſur le champ épouſée par Sadoc.

Un de ſes beaux-frères en devient amoureux ; il ſaiſit le tems que Sadoc eſt à la chaſſe ; il réuſſit à attirer Chelinde dans ſa chambre, &, *voulsît ou non*, dit le conte, *il en fiſt à ſa voulonté.* Sadoc revient de la chaſſe, bleſſé pa un ſanglier ; Chelinde *mène un grand deui*

Sadoc croit d'abord que c'eſt de ſa bleſſure qu'elle pleure ; mais Chelinde, un jour que Sadoc eſt endormi, ſe plaint tout haut de *l'oultraige qne Naburzardan, faulx traiſtre*, lui a fait. Sadoc l'entend ; il ſe lève, court à ſes armes, tue ſon frère, enlève ſa femme, & ſe remet en mer avec elle.

Ni la fille du Roi de Babylone, ni le neveu de Joſeph d'Arimathie, ne ſont connus par les mariniers. Une grande tempête s'élève ; le vaiſſeau tourmenté par les vagues, eſt prêt à s'abymer ; un vieil homme ſe lève, & dit aux mariniers que Dieu leur envoie cet orage *pour le grief péché de quelqu'un qui eſt céans. Un ſortiſſeur ſe leve adoncq*, & dit : *Je ſaurai bien s'il y eſt. Lors jeta ſes ſorts & charmes, & chut le ſort ſur Sadoc.* Sadoc, qui venoit de tuer ſon frère, n'eut pas le mot à dire ; il convint qu'il l'avoit bien *deſſervi* (mérité) ; il leur recommande ſa femme, leur apprend qu'elle eſt fille du Roi de Babylone, & ſe laiſſe jeter dans la mer.

La tempête s'appaiſe, la nef aborde dans le royaume de Cornouailles. Thanor, Roi de cette contrée, va viſiter la nef ; trouve Chelinde en pleurs, déſeſpérée de la mort de Sadoc, groſſe, & de plus chrétienne. Ce dernier article eſt le ſeul qui lui déplaît. Mais eſpérant la

ramener à la loi payenne, il épouſe tout de ſuite la belle Chelinde, (qui promiſe antérieurement au fils du Roi de Perſe, commence à reſſembler beaucoup à la fiancée du Roi de Garbe, & paroît ſupporter ſes malheurs avec la même grandeur d'ame.) Chelinde ne tarde pas à accoucher d'un bel enfant que le Roi de Cornouailes *nourrit & adoube comme s'il étoit le ſien.* Mais il fait un très-mauvais rêve, & mande vîte un Philoſophe. Or les Philoſophes de ce tems-là expliquoient très-bien les rêves, & en faiſoient quelquefois eux-mêmes. Celui ci fait grand'peur au Roi Thanor de l'enfant qu'il élève, & qui paroît deſtiné à lui ôter la vie. Thanor l'envoie, expoſer dans une forêt : mais une Dame l'apperçoit, le trouve beau, l'emporte ; & dans la ſuite ce même enfant, ſous le nom d'Apollo l'aventureux, devient un preux Chevalier.

L'Auteur retourne à Sadoc qui avoit été jeté à la mer. Il le fait ſauver ſur une roche, où il trouve un hermite qui lui fait faire pénitence, & dont il partage l'abſtinence pendant trois ans.

Ce tems n'eſt pas perdu pour la belle Chelinde qui reſte bonne chrétienne, & ſe ſoumet à voir naître un ſecond fils d'elle & du Roi Thanor. Mais hélas ! elle eſt bien loin d'être à la fin

de ſes malheurs. Une aventure amène chez elle Pellias, Roi de Léonois. Pellias la trouve charmante, & va bien finement ſe cacher la nuit dans ſa chambre. Le Roi Thanor y arrive avec ſon Chambellan, *homme gaillard & bon gabeur* (1), avec lequel il s'amuſoit à cauſer pendant la nuit. Thanor ſe met au lit. Le Chambellan va prendre l'air à la fenêtre ; mais le méchant Pellias le prend par les jambes, le jette par-deſſus le balcon ; il tombe dans une rivière, & ſe noie. Le Roi Thanor ſe lève, court au bruit, regarde en bas ; Pellias lui fait faire le même ſaut, & ſur le champ la bonne Chelinde eſt épouſée pour la quatrième fois. Pellias, en cauſant avec elle, lui prend ſon anneau, & s'en retourne dans ſon royaume avec cette belle Chelinde.

Thanor jeté par la fenêtre, & tombé dans la rivière, eſt ſauvé par des pêcheurs : mais deux Chevaliers de la ſuite de Pellias l'arrêtent, & le mènent dans les priſons de Léonois.

Pellades, frère du Roi Thanor, conſulte ſon

(1) *Gaber*, en vieux langage, ſignifie plaiſanter, rire, ſe moquer; mais il eſt ſi expreſſif, que le françois moderne ne peut le rendre que très-difficilement. Le mot *perſifler*, inventé de nos jours, eſt peut-être celui qui en approche le plus.

Philoſophe, qui lui conſeille d'envoyer chercher un homme qu'on trouvera ſur une roche élevée au milieu de la mer; cet homme eſt Sadoc, bien maigre, bien pénitent, & bien ennuyé de mourir de faim avec l'hermite. On l'emmène à Pellades, qui lui propoſe d'accuſer Pellias, Roi de Léonois, de haute trahiſon devant *Maroveus*, Roi de Gaule, auquel les Rois de Léonois & de Cornouailles payoient le tribut de cent jeunes filles, de cent jeunes garçons, & de cent Chevaliers (1).

Ce *Maroveus* pourroit bien être *Mérovée*, un de nos premiers Rois, dont le nom ſe trouve ainſi latiniſé & altéré. Sadoc appelle le Roi Pellias, qui accepte le défi. Ils donnent de part & d'autre leur gage de bataille. Le combat eſt ſi long & ſi cruel, qu'ils ſont couverts de bleſſures & forcés à ſe repoſer: ils parlementent enſemble; & Pellias qui ſent bien qu'il a eu quelques torts avec le Roi Thanor, en le jetant par la fenêtre & en ſéduiſant ſa femme, prend le bon parti de s'accommoder avec ce Prince, lui rend la belle Chelinde, & le bon mari la reçoit avec tranſport. Il la ramène en Cor-

(1) Ces ſortes de tributs étoient fort connus alors; l'uſage en venoit du Nord. Odin en impoſoit de ſemblables aux pays qu'il avoit conquis.

nouailles avec Sadoc, & ces deux époux de premières noces ne ſe reconnoiſſent pas. Cependant le Roi ne tarde pas d'avoir quelques ſoupçons; il conſulte encore ſon Philoſophe qui les confirme; & le pauvre Sadoc eſt ſur le champ chaſſé de la Cour & du Royaume.

Sadoc court de nouveau les champs & les forêts, plus malheureux que jamais: on le prend pour un aſſaſſin; on l'expoſe ſur un perron où l'on faiſoit mourir les criminels. Il eſt délivré par le même Roi Pellias, avec lequel il s'eſt battu. Pellias lui confie ſon amour pour Chelinde; lui montre l'anneau qu'il lui prit la première fois qu'il lui ravit ſes faveurs. Sadoc ne trouve rien de plus juſte & de plus honnête, que de ſervir ſon bon ami Pellias qui vient de lui ſauver la vie. Il part avec deux Chevaliers pour le royaume de Cornouailles; il s'embuſque dans une forêt. Il fait vider les arçons au Roi Thanor qu'il bleſſe; il lui enlève la belle Chelinde, & la ramène bien fidèlement au Roi Pellias, qui l'épouſe encore tout de ſuite; car le ſort de la pauvre Chelinde étoit d'éprouver ſouvent la même aventure.

Cependant le paiſible témoin de tous les mariages de Chelinde ſe diſoit quelquefois à part lui, que ce pourroit bien être ſa femme; & il ne le diſoit point ſans ſentir renaître ſes premiers

deſirs. Il tournoit autour d'elle d'un air inquiet ; *tant que Chelinde en fut en émoy, & ſe print à dire que certes celui-ci c'étoit Sadoc, ſon Baron. Ils ſe reconnurent, s'entrefeſtoyèrent moult tendrement.* Sadoc prend ſon parti, court au Roi Pellias, *& lui requiert un don.* Pellias le lui *octroye* ſur le champ, *comme à un homme à qui riens n'avoit mie à refuſer.*

Ce don, c'étoit la reſtitution de ſa femme Chelinde. Les lois de la Chevalerie ne permettoient pas à Pellias de ſe refuſer au don qu'il avoit octroyé. Il rend Chelinde à Sadoc, qui part avec elle, & va courir le pays.

Un mauvais plaiſant de géant, *& outre plus très-félon de ſa nature*, arrête Sadoc & Chelinde, & menace de tuer l'un & de violer l'autre, ſi Sadoc ne devine *ſa devinaille.* Cette devinaille du géant eſt ſi révoltante, que nous n'oſons la rapporter ; Sadoc qui la devine, découvre que le géant eſt inceſtueux & parricide.

Cependant le géant, ſelon ſa coutume, retint Sadoc auprès de lui, comme *le plus prude homme qu'adonques il eût connu*, juſqu'à ce qu'il arrivât chez lui *plus prude homme encore qu'il n'etoit*, & il le traita très-honorablement. Arrive le Roi Pellias au château du géant ; il ſoupiroit, & mouroit de regret de n'être plus l'époux momentané de la belle Chelinde. Sadoc tremble

qu'il ne la lui raviſſe de nouveau ; mais le géant propoſe vîte à Pellias deux devinailles tout auſſi vilaines que la première, & que ce Prince explique en le couvrant d'une nouvelle honte. Le géant, quoique déteſtable dans ſes penchans, étoit aſſez bon homme pour ceux qui faiſoient & devinoient des énigmes : enchanté de la brillante ſagacité de Pellias, il le trouve encore plus prude homme que Sadoc, renvoie Sadoc & auſſi Chelinde ; & l'un & l'autre courent enſemble à de nouvelles aventures.

Pendant ce tems, Apollo l'aventureux, ce légitime & premier fruit des amours de Sadoc & de Chelinde, étoit devenu grand & vigoureux ; il avoit reçu l'Ordre de Chevalerie, & *chevaulchoit querant aventures & tournois*. Il arrive au manoir du géant aux énigmes, qui, ſur le champ, lui en propoſe une très-difficile, & qui recèle encore un des vilains actes de ſa vie. Apollo la devine ſans héſiter, le traite comme un coquin, & lui propoſe une devinaille à ſon tour. Le géant reſte comme un bénêt, ne devine rien ; &, ſelon la loi du traité, Apollo le pourfend, & délivre le Roi Pellias.

Ce Roi de Léonois, de retour, veut faire la guerre au Roi de Cornouailles : le Roi de Gaule, Childéric, comme Seigneur ſuzerain de tous les deux, veut en vain s'y oppoſer ; l'im-

prudent Pellias perd à-la-fois l'eſpérance d'épouſer encore Chelinde, une grande bataille, & la vie.

On lui fait de magnifiques obsèques : ſon tombeau devient un monument de grand renom dans les Gaules ; on accourt de toutes parts pour le voir. Sadoc y vient comme les autres ; il s'y rencontre avec le Roi Thanor ; il ſe bat de bon cœur, bleſſe le Roi d'un coup de lance, & pourſuit ſon chemin : mais bientôt après il voit venir derrière lui Apollo l'aventureux ſon fils, né chez le Roi Thanor, & portant les mêmes armes que ce Roi. Il croit ſon ennemi reſſuſcité ; il attaque avec fureur le Chevalier inconnu ; & Apollo, qui ne ſait pas qu'il eſt ſon père, le combat & le tue. Luces, fils du Roi Pellias, arrive ſur le champ de bataille, inſtruit Apollo du parricide involontaire qu'il vient de commettre ; &, voyant de loin revenir le Roi Thanor, Luces court l'attaquer ; mais Thanor le bleſſe à mort d'un coup de lance. Apollo, furieux & déſeſpéré d'avoir tué ſon père, & de la bleſſure mortelle de ſon ami Luces, attaque le Roi Thanor, le tue, & accomplit la prédiction du Philoſophe.

Cependant Luces, en mourant, l'avoit fait proclamer Roi de Léonois. Il y régnoit paiſiblement, il étoit aimé, & ſes ſujets le preſſoient

de leur donner une Reine ; Apollo, ne pouvant plus s'y refuſer, fit aſſembler dans ſa Cour les plus belles perſonnes de ſon royaume, & ne voulut pas même que les jeunes veuves fuſſent exceptées de ce nombre.

Hélas ! cette Chelinde ſa mère, cette veuve de tant de maris, ſe trouvoit être encore la plus belle de tout le royaume de Léonois. Apollo la trouva telle ; la nature fut muette, le deſir parla, & le nouvel Œdipe la choiſit pour épouſe. Chelinde ignorant qu'il étoit ſon fils, & le trouvant aimable, ſe ſoumit à ſa deſtinée ; & les deux nouveaux époux, dit le Roman, *dormirent & jeurent moult privement enſemble.* Mais l'imagination délicate de l'Auteur ne laiſſe pas longtems une telle *forfaiture* impunie. Il arrive bientôt en Léonois *un vieil homme moult grave en ſes dits*, qu'on prend cependant pour être *hors du ſens.* Le vieil homme eſt accuſé d'un meurtre ; on le ſaiſit, on l'amène en préſence de Chelinde & d'Apollo, qui lui demande ſon nom. *A tant le vieil homme ſe ſeigne, & dit au Roy qu'il a nom Auguſtin, & qu'il a bien mal peur, en ſe voyant ainſi entre le loup & la louve.* Le Roi lui demande l'explication de cette énigme : ſaint Auguſtin, (car c'étoit bien réellement ſaint Auguſtin, l'Apôtre de l'Angleterre) leur découvre toute l'horreur de leur mariage & la naiſſance

naiſſance d'Apollo. Le Roi paroît ébranlé; mais la Reine eſt indignée & ſe refuſe à le croire. Quelques flatteurs, car dans ce tems-là les courtiſans flattoient encore, quelques flatteurs diſent que *le vieil homme eſt faulx, traiſtre, menſongier, & que ardre le fault*.... On allume un bûcher, on y mène le Saint, on l'y jette mais une douce roſée éteint ſur le champ les flammes, enveloppe & parfume l'aimé de Dieu, tandis que *fouldres & carraux du ciel choient ſur la Reine, qui eſt arſe & réduite en cendre au même inſtant*. Ce miracle & les prédications du Saint perſuadent Apollo & ſes Barons *à ſe faire chrétiéner ores, avec toute ſa gent & ſes ſujets.*

Le Roi de Cornouailles, fidèle au culte des faux Dieux, attaque, de dépit, le Roi de Léonois. Il eſt bien battu, reconnoît ſes erreurs, ſe fait auſſi chrétienner par le Saint; & réuni pour toujours avec Apollo l'aventureux, les deux Rois épouſent les deux ſœurs, filles d'un *hault Baron de leur lignage.*

Et ſachez que à ce terme que Cornouailles fut tournée à la loi chrétienne par ſaint Auguſtin, fut convertie Hirlande à la loi chrétienne auſſi, par Joſeph d'Arimathie, que Notre Seigneur envoya en Bretagne la Grand', pour la terre ſuſdite peupler de bonne gent.

Les deux ſœurs, épouſées par les Rois de

Cornouailles & de Léonois, étoient égales en beauté : mais leurs penchans mettoient entr'elles beaucoup de différence. Le Roi de Cornouailles eut la plus jeune, qui étoit *moult malicieuſe, ſavoit aſſez de negromance, & avoit à nom Goyne : & l'autre que eut le Roy de Léonois, avoit à nom Gloriande. Quand Goyne vint en l'aage de vingt-cinq ans, elle commença à aimer par amours un Chevalier de ſon hôtel.* Le pauvre Roi de Cornouailles s'en apperçut, mais il adoroit la belle Goyne ; il ſe contenta de l'enfermer dans une tour, & tous les ſoirs il venoit paſſer la nuit avec elle. Goyne (dont le nom paroît avoir paſſé en ſurnom) s'ennuya de cette retraite, & dit à ſon mari : *Certes ſi je n'en avois onques volonté eue, ſi m'en avez-vous miſe en maulvaiſe penſée, & ne ouiſtes-vous onques dire que nul ne peut femme garder, contre que elle veuille? Saichiez que puiſque je vouldrois, vous me garderiez mauxvailſement.* Le Roi de Cornouailles ne ſe rend pas à cette vérité, il tient toujours la jolie Reine enfermée. On devine aiſément qu'elle s'évertue, & qu'elle réuſſit à faire éprouver à ſon mari le ſort auquel il doit s'attendre. Il ſurprend une nuit ſa femme deſcendant de la tour, au moyen d'un cable noué ; & a l'imprudence d'appeler toute ſa Cour à témoin du tour que Goyne lui joue. Elle eſt ce-

pendant ſi jolie, qu'il ne peut ſe réſoudre à *la mettre à mort*. Une autre nuit il la ſurprend encore au moment où elle eſt prête à ſe ſervir de ſon échelle de corde; il la menace de lui couper la tête, ſi elle ne lui donne le moyen de ſurprendre ſon ſéducteur. Goyne lui perſuade de prendre ſes habits de femme, & de deſcendre de la tour ſous ce déguiſement propre à tromper ſon amant. Le pauvre Roi de Cornouailles la croit, prend & cache ſon épée ſous ſes habits, ſe haſarde ſur le cable, que la coquine de Goyne détache auſſi-tôt du créneau : ſon mari tombe, ſe caſſe le cou; elle ouvre une porte ſecrète, elle joint ſon amant, ſort du royaume, & va courir le monde avec lui.

Cet événement donne de l'inquiétude à ſon beau-frère Apollo, qui craint que la belle Gloriande ne tienne un peu des mœurs trop gaillardes de ſa ſœur. Le Roi Clovis, prêt *à ſe chrétienner* & ſe faire ſacrer par ſaint Remi, le mande à ſa Cour. Il part, & mène avec lui ſa femme, dont il craint de ſe ſéparer. Mais Gloriande qui l'aime *de bon & loyal amour*, lui prouve ſi bien la vérité de ſa tendreſſe, qu'Apollo, plus épris que jamais, repart très-content d'elle pour retourner dans ſon royaume.

Malheureuſement Childéric, fils de Clovis, éperdument amoureux de Gloriande, leur dreſſe

Merlin, ce célèbre enchanteur, ne paroiſſoit jamais que lorſqu'il arrivoit quelque événement qui eût rapport à la ſplendeur de la Table Ronde. Il rompt l'enchantement de Méliadus, & ordonne au ſage Gouvernail de prendre ſoin du jeune Triſtan, comme d'un futur Chevalier deſtiné à être l'un des trois plus renommés de la Table Ronde.

Méliadus éleva donc avec ſoin ſon fils Triſtan; & Gouvernail, fidèle à la promeſſe qu'en avoit exigée Merlin, l'exerçoit aux armes, & diſpoſoit ſon ame à l'héroïſme de toutes les vertus.

Triſtan avoit ſept ans lorſque Méliadus, ennuyé d'un long veuvage, épouſa *la fille au Roy Houël de Nantes, dans la Petite-Bretaigne, qui moult etoit belle & jolie, & bien envoyſiee & malicieuſe. Si commença à l'aimer par amours.* Méliadus en eut bientôt un fils; & dès-lors la nouvelle Reine prit contre le jeune Triſtan toute la jalouſie de la plus cruelle marâtre. Elle veut empoiſonner Triſtan; mais la coupe qui lui eſt préparée, eſt bue par le jeune enfant qu'elle avoit de Méliadus. Cet enfant meurt ſur le champ. Elle eſſaie une ſeconde fois de conſommer ſon crime, en préſence de Méliadus qui prend la coupe, reconnoît que c'eſt du poiſon qu'elle renferme, fait aſſembler ſes Barons, & de leur avis, condamne la Reine au feu. Triſtan

ſe jette à ſes pieds, lui requiert un don. Méliadus le lui accorde. Ce don, c'eſt la grace de ſon ennemie. Méliadus, lié par le ſerment qu'il vient de faire, accorde la vie à la Reine; mais de ce moment il ne veut plus avoir de commerce avec elle.

Dans ce même tems, un Nain habile dans l'art de divination, prédit au Roi Marc de Cornouailles, oncle de Triſtan, *que lui Marc par Triſtan ſeroit honni, & ſe clameroit chetif.* Le Monarque furieux de cette prédiction, jure la mort de Triſtan. Quelques Chevaliers de ſa Cour partent bien armés, & viennent s'embuſquer dans une forêt où Méliadus prenoit ſouvent le plaiſir de la chaſſe avec ſon fils Triſtan. Ils aſſaſſinent Méliadus, qu'ils trouvent déſarmé. Le bon & ſage Gouvernail dérobe Triſtan à leurs coups. Méliadus mort, la Reine reſte maîtreſſe & régente du Léonois; & Gouvernail, qui connoît ſa méchanceté & ſon averſion pour Triſtan, enlève le jeune Prince, & le mène à la Cour du grand Roi Pharamond, Roi de Gaule. (Anachroniſme groſſier, mais qui doit peu étonner dans un Roman de Chevalerie du douzieme ſiècle.)

Triſtan devient dans cette Cour *moult expert en toutes ſortes de doctrines, meſmement aux jeux de tables & échecs.* Il devient le plus beau

& plus vigoureux *Varlet* (1) de ſon âge. La jeune Belinde, fille de Pharamond, ne peut le voir ſans l'aimer. Sa paſſion augmente tous les jours. Elle eſt forcée enfin de la déclarer. Triſtan eſt bien ému, bien touché, bien tenté ; mais Gouvernail lui dit que les lois de l'honneur ne lui permettent pas de *honnir & villeiner* la maiſon & la famille d'un grand Roi qui l'a reçu dans ſa Cour. Cependant, emportée par ſa paſſion, Belinde guette Triſtan, le ſurprend dans un boſquet, ſe jette entre ſes bras ; & le modeſte & cruel Triſtan la repouſſe, quoiqu'à regret. Quelques perſonnes du palais ſe préſentent par haſard. Belinde ſurpriſe, crie au ſecours, diſant que Triſtan veut lui faire violence. On ſe ſaiſit de lui ; on l'amène devant Pharamond, qui croit lire dans les yeux de ſa fille que Triſtan n'eſt pas ſi coupable. Pour s'aſſurer de la vérité, il donne ſon épée à Belinde, & lui ordonne d'en percer le cœur à Triſtan ; mais Belinde, éperdue, fondant en larmes, tombe aux genoux de ſon père, lui préſente cette épée, & le conjure de percer lui-même un cœur malheureux qu'elle a donné au beau Triſtan qui lui refuſe le ſien.

(1) *Varlet*, nom que l'on donnoit aux jeunes gens de qualité qui s'exerçoient à mériter d'être faits Chevaliers.

Pharamond relève ſa fille, l'embraſſe & la conſole. Il loue & admire le jeune Triſtan ; mais, comme ſa naiſſance eſt ignorée, il ne peut ſe réſoudre à en faire ſon gendre, & le bannit de ſa Cour.

Gouvernail ſe détermine à le reconduire à la Cour de ſon oncle Marc, Roi de Cornouailles, avec lequel il avoit ménagé ſa réconciliation. Marc étoit un bon homme : pluſieurs traits de cette hiſtoire le prouveront. On lui fit entendre que le Nain prophète ne ſavoit ce qu'il diſoit ; & il rappela auprès de lui ſon neveu.

Ce départ, & le reproche que Belinde avoit à ſe faire d'avoir fauſſement accuſé Triſtan, percent le cœur de l'infortunée Princeſſe. Accablée de remords, déſeſpérée de ſe voir ſéparée de ce qu'elle aime, elle prend la réſolution de terminer ſes malheurs & ſa vie. Dans ce deſſein, elle s'empare de la même épée que ſon père lui avoit remiſe pour percer le cœur de ſon amant ; mais, prête à la plonger dans ſon ſein, elle écrit à Triſtan cette lettre que nous croyons devoir rapporter, pour faire connoître la manière d'exprimer autrefois un ſentiment qui fut de tous les tems, & qui ſera de tous les âges.

» Amy Triſtan, aimé de fin cœur, ſans » fauſſeté, vous ſauve-vous Dieu ; proueſſe » vous croiſſe, & bonté vous ſoit amie ; joye

» & déduit, honneur & bonnes adventures
» vous faſſent compagnie, où que vous ſoyez;
» haulteſſe, gloire, & victoire de Chevalerie
» ſoient en vous; en joye & en lyeſſe puiſſiez-
» vous uſer votre vie; fleur, bonbanſe, & re-
» nommée de Chevalerie, ſoient en vous, &
» de votre renommée_courre la parole en toute
» terre; tous Chevaliers ſoient mis, & déſa-
» vancés de Chevalerie envers vous; toujours
» ſoyez cryé être hardy ſur tous. Dieu qui
» toujours régnera, vous doint meilleure fin
» que je n'ay, & plus joyeuſe; car pour mes
» premières amours finirai par angoiſſe de mort;
» mais rien ne me conforte, doulx amy, fors
» que je mourray de cette même épée dont
» mon père vouloit me parforcer à vous occire;
» & quand il me ſouvient, doulx amy, com-
» ment je vous oſtay de mort, oncques plus
» fort ne peux vous aimer. Je prie Dieu qu'il
» ne vous laiſſe mourir devant que vous ſachiez
» comment amour maîtriſe les cueurs des fins
» amans; & comment celui meurt qui de amour
» meurt, & ne peut de ſon amour trouver
» mercy. Amour! je meurs pour vous; & pour
» ce que vous êtes éloigné de moi, que ne pou-
» vez être à ma mort, vous envois-je ces lettres
» que j'ai écrites de ma main, & mon brachet
» (*un chien briquet*) que vous garderez pour

» l'amour de moy ; c'eſt un des meilleurs bra-
» chets du monde; & pour ce que il eſt bon,
» le vous envoyé-je, amy. «

Le ſang de Belinde avoit effacé le reſte de la lettre. Triſtan vivement touché donna bien des larmes à la mort de la tendre & malheureuſe Princeſſe. Il mit *ſa lettre de mort* ſur ſon cœur ; & le brechet lui devint ſi cher, qu'il ſe l'attacha à jamais par ſes careſſes.

Arrivé à la Cour du Roi Marc ſon oncle, il achève de *ſe rendre expert en armes & chevalerie*, & ſe fait admirer par ſa force, ſa courtoiſie & ſa beauté. Le Morhoult d'Irlande, frère de la Reine de ce pays, & un des plus renommés Chevaliers de la Table Ronde, arrive en Cornouailles, accompagné d'une troupe nombreuſe de Chevaliers, pour demander le tribut. Le Roi Marc, très-affligé, ne peut trouver aucun moyen de s'empêcher de le payer, aucun Chevalier de ſa Cour n'oſant combattre, dans la perſonne du Morhoult, l'ennemi le plus redoutable. Le jeune Triſtan, après s'être conſulté avec Gouvernail, court ſe jeter aux pieds du Roi Marc; &, s'exprimant avec cette véhémence noble que donnent le courage & le deſir de la gloire, il ſupplie le Monarque de lui accorder l'ordre de Chevalerie, ſi juſqu'à ce moment ſes ſervices lui ont été agréables.

» Oui-dà, beau-fils, lui répond le Roi, bien » l'avez deſſervi; mais ores me fâche que ce ne » puiſſe ſe faire en plus grande feſte & lyeſſe, » attendu le treu (tribut) que les gents d'Ir- » lande viennent demander. « Triſtan ne répond rien, & ſe prépare à recevoir l'ordre que ſon oncle lui confère le lendemain.

A peine a-t-il reçu l'acolade, ceint ſon épée, & chauſſé ſes éperons, qu'il ſe jette une ſeconde fois aux pieds de ſon oncle, & lui demande la permiſſion de combattre le Morhoult d'Irlande, pour délivrer ſon royaume du tribut auſſi cruel que déshonorant qu'il vient exiger. Le Roi Marc ne trouvant aucune reſſource dans les foibles Chevaliers de ſa Cour, le lui accorde avec regret. On ſignifie aux Chevaliers d'Irlande, qu'il s'en préſente un pour combattre le Morhoult, & délivrer le royaume de Cornouailles du tribut. » Qui êtes-vous, lui dirent- » ils, pour oſer *vous combattre à ſi puiſſant* » *Prince ?* « Alors Triſtan n'héſite plus à ſe découvrir. » Je ſuis fils de Roi, leur répon- » dit-il : Méliadus fut mon père; le Roi Marc » eſt mon oncle. « Ces Chevaliers admirent ſon courage & ſa beauté. Le Roi Marc l'embraſſe; le Morhoult accepte le défi, donne ſon gage de bataille, & l'on décide que le combat ſe fera dans l'île Sanſon, où chaque

parti conduira ſon Chevalier, & le laiſſera ſeul.

Sans ſuivre l'Auteur dans le détail de ce fameux combat, le premier & l'un des plus glorieux des exploits de Triſtan, nous croyons devoir nous borner à apprendre au Lecteur que le jeune Chevalier, quoique griévement bleſſé, fendit enfin la tête au Morhoult, qui, demi-mort & du coup, & de la honte d'avoir ſuccombé dans une occaſion où il croyoit avoir tant d'avantage, jette là ſon épée & ſon écu, fuit & ſe rembarque.

Il fait faire voile en diligence vers l'Irlande, pour pouvoir mourir dans ſon pays. Le royaume de Cornouailles eſt pour toujours délivré du tribut. Triſtan, affoibli par le ſang qu'il avoit perdu, étoit tombé en foibleſſe; on vole à ſon ſecours, on le ramène enſuite en triomphe; on panſe ſes plaies, quelques-unes ſe guériſſent aiſément. Mais la lance du Morhoult étoit empoiſonnée, & la bleſſure principale qu'elle a faite, loin de céder aux remèdes, s'envenime tous les jours. Les Chirurgiens en déſeſpèrent. Triſtan, par le conſeil d'une demoiſelle, demande permiſſion à ſon oncle, d'aller chercher du ſecours dans le pays de Logres (l'Angleterre); il part, & reſte quinze jours ſur mer, battu des vents qui le jettent enfin ſur les côtes

d'Irlande. Il débarque, *& le cœur lui resjouit pour ce que Dieu l'avoit jeté hors du péril de mer: lors prend ſa herpe & la trempe (l'accorde) & commence à jouer ſi doulcement, que nul ne l'ouit qui volontiers ne l'écoutât.* Le Roi d'Irlande, & la belle Yſeult ſa fille, étoient à une fenêtre qui avoit vue ſur la mer; ils écoutent les ſons de la harpe: le Roi deſcend, voit que c'eſt un Chevalier bleſſé, le fait tranſporter dans ſon palais, & le recommande à ſa fille Yſeult, la plus charmante Princeſſe qui fût alors dans l'univers, & la plus habile dans l'art de guérir les plus dangereuſes bleſſures (1). Triſtan ne ſe fait pas mieux connoître. Yſeult en prend grand ſoin. De ce moment ils commencèrent à *s'admirer.* La Princeſſe eſt long-tems à s'appercevoir que la bleſſure eſt envenimée. Pendant ce tems pluſieurs Chevaliers de la Table Ronde, & d'autres Chevaliers, font un tournoi. Un Prince Sarraſin, nommé Palamèdes, obtient l'avantage le premier jour; on le conduit à la Cour du Roi: on lui donne une fête où Triſtan, un peu

(1) Il étoit d'un uſage commun, du tems de l'ancienne Chevalerie, que les dames & demoiſelles du plus haut parage appriſſent la Chirurgie, pour ſe rendre utiles à leurs pères, maris ou parens, qui couroient, à tous momens, le danger d'être bleſſés dans les combats, tournois ou joûtes.

remis de ſa bleſſure, ſe fait porter. La belle Yſeult y paroît avec tous ſes charmes. Palamèdes ne peut les voir ſans en être frappé ; &, ſans faire aucune réflexion, il lui avoue un amour qui ne doit jamais être que malheureux. Triſtan s'apperçut de l'amour de Palamèdes; & la plus vive jalouſie lui fit alors connoître à quel point Yſeult lui étoit déja chère.

Le tournoi devoit recommencer le lendemain. Triſtan, tout bleſſé qu'il eſt, ſe lève dans la nuit, prend ſes armes, ſe cache dans une forêt voiſine du lieu du tournoi ; &, dès qu'il eſt commencé, il ſe met ſur les rangs, renverſe tout ce qui lui réſiſte, combat Palamèdes, auquel il s'attache principalement ; il le porte à terre d'un coup de ſa lance, il l'attaque une ſeconde fois l'épée à la main, & remporte le prix du tournoi. Cependant ſa bleſſure ſe rouvre ; il perd ſon ſang : on l'emporte dans ce triſte état, mais en triomphe, au palais. La belle Yſeult vole à ſon ſecours, avec un intérêt qui, de jour en jour, devenoit plus vif. Elle s'apperçoit enfin qu'un venin ſubtil empoiſonne la bleſſure ; elle va cueillir des herbes ſalutaires, les prépare, en fait un heureux uſage ; & Triſtan, parfaitement guéri, lui déclare qu'il ne vit plus que pour l'adorer ; mais en lui laiſſant encore ignorer qu'il eſt le brave Triſtan & le vainqueur du Morhoult.

Un jour une *gente Puçelle* (1) de la Reine, entre dans le cabinet où les armes de Triſtan étoient attachées. Elle les examine, & ſur-tout ſon épée à laquelle elle apperçoit une brèche conſidérable. Elle ſoupçonne que c'eſt la même épée dont le coup a ôté la vie au Morhoult, (car il étoit mort de ſes bleſſures.) Elle fait part de cette découverte à la Reine, qui avoit gardé précieuſement dans un étui, cette pièce d'épée qu'on avoit ôtée de la tête de ſon frère, après ſa mort; elle prend cette pièce, la rapporte à la brèche de l'épée de Triſtan: elle ſe trouve juſte; & la Reine reconnoît celui qui lui a ravi ſon frère. Elle porte ſes cris & ſa douleur au Roi, qui s'aſſure de la vérité par ſes yeux. Il fait venir Triſtan en préſence de toute ſa Cour, & lui reproche d'avoir oſé s'y préſenter, après avoir tué ſon beau-frère. Triſtan rougit, & en devient encore plus beau. Il avoue qu'il eſt celui qui s'eſt battu pour le tribut de Cornouailles, avec le Morhoult, & que les vents l'ont jeté ſur les côtes de ſon royaume. La Reine demande vengeance pour la mort de ſon frère; la belle Yſeult frémit, & la pâleur ternit les roſes de ſon teint; mais un murmure de toute

(1) Titre honorable & ſans conſéquence, qu'on donnoit alors à toute demoiſelle non mariée.

l'aſſemblée

l'assemblée fait connoître que l'on désire la vie d'un Chevalier aussi intéressant par son courage & par sa beauté : la générosité fait taire le courroux dans le cœur du Roi d'Irlande. *Chevalier*, dit-il à Tristan, *moult me avez honny & avilé quand vous occistes le Morhoult, mais moult seroit grand domaige si je vous occyoye ; je vous laisserai à vivre pour deux raisons, l'une est pour la bonté de Chevalerie qui vit en vous, l'autre s'y est pour ce que vous avez logé dans mon hôtel, & se je vous ai rescouſſé (secouru), & se je vous occyoye, je ferois trop grande trahison ; mais il conviengt que tost vous esvidiez ma terre, & que jamais ne vous y osiez trouver : car si je vous trouvoye, je vous mettroye à mort. Sire*, dit Tristan, *grand-merci..... Lors lui fait bailler armes & cheval.* Tristan regarde Yseult en soupirant, obéit, & monte à cheval. Brangien, dame d'honneur (quoique jeune encore) de la belle Yseult, connoissoit ses plus secrètes pensées. Elle fait partir *moult coyement* ses deux frères pour suivre Tristan, & lui servir d'écuyers. Le brave Tristan retourne pleinement guéri dans le royaume de Cornouailles.

Le Roi Marc exige de son neveu qu'il lui fasse un récit fidèle de ses aventures. Tristan lui apprend que la brèche de son épée l'a fait reconnoître à la Cour du Roi d'Irlande pour le

vainqueur du Morhoult, & ce qui a ſuivi cette découverte. Il lui peint enſuite la charmante Yſeult, avec ce feu, cette énergie qu'on ne trouve que dans la bouche d'un amant. Le Roi de Cornouailles *prend ſon tems, requiert un don* à ſon neveu, qui le lui accorde; il lui fait jurer ſur les reliques qu'il exécutera tout ce qu'il lui *requierera*. Triſtan s'y engage par ſerment. Marc lui ordonne d'aller en Irlande, & de lui amener la belle Yſeult, pour la faire Reine de Cornouailles.

Triſtan devoit croire ſa mort certaine, en oſant retourner en Irlande; mais lié par la foi du ſerment, & plus encore par la *doulce chaîne d'amours*, il n'héſite pas un inſtant. Il prend ſeulement la précaution de ſe couvrir d'autres armes. Il s'embarque pour l'Irlande. Une tempête le jette ſur les côtes d'Angleterre. Le Roi Artus tenoit alors ſa Cour à Cramalot; les plus valeureux Chevaliers l'ornoient, & ceux de la Table Ronde, ſes compagnons d'armes, & les plus illuſtres Chevaliers du monde, en faiſoient les honneurs aux Chevaliers étrangers.

Triſtan ne ſe fait point connoître. Il prend part à pluſieurs joûtes; il livre même pluſieurs combats où il ſe couvre de gloire. Un jour il voit arriver dans un vaiſſeau Argius, Roi d'Irlande, père de ſa chère Yſeult. Ce Prince, accuſé

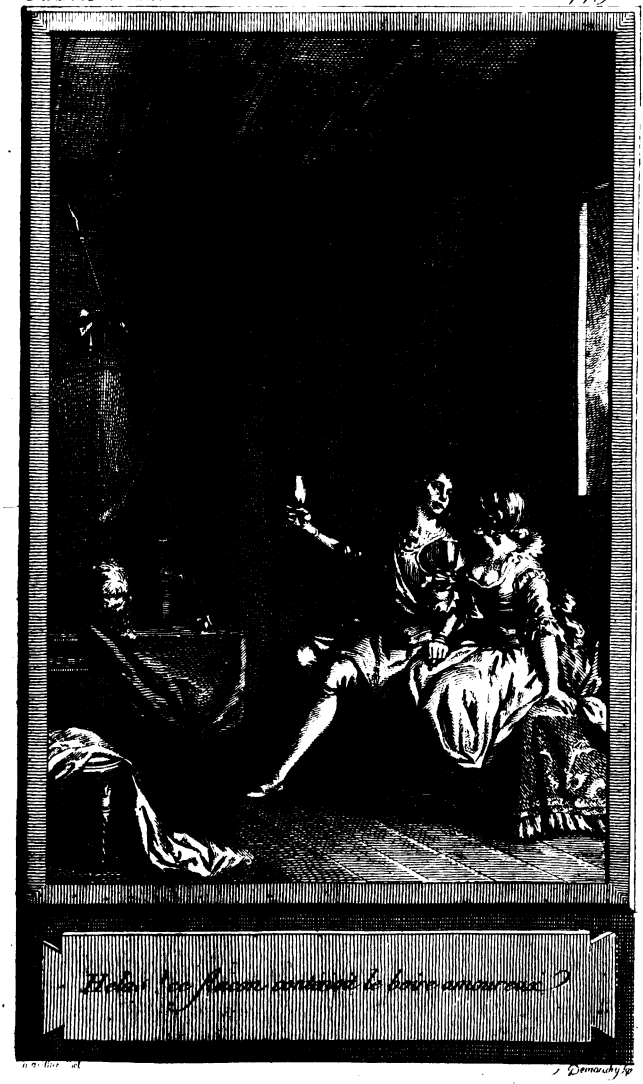
de trahiſon pour un meurtre commis à ſa Cour, venoit à Cramalot, par ordre du Roi Artus, pour ſe laver de cette accuſation. Blaaner, l'un des plus redoutables Chevaliers de la Table Ronde, étoit ſon accuſateur; & ni l'âge ni les forces d'Argius ne pouvoient réſiſter un moment à ce terrible adverſaire. Argius étoit donc obligé de chercher un champion qui pût ſoutenir ſon innocence. Le ſerment de la Table Ronde ne permettoit à aucun de ſes Chevaliers de combattre l'un contre l'autre, à moins qu'il n'y eût une querelle perſonnelle, de nature à ne pouvoir être terminée que par un combat. Argius entend parler de la grande renommée du Chevalier inconnu; il eſt lui-même témoin de ſes exploits. Il court à lui, lui jure, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il eſt innocent du meurtre dont on l'accuſe, & que *bon droict & ſans faillite il a*. Sans le connoître, il le prie de ſoutenir ſa cauſe. *Haa! chier Sire*, lui répond Triſtan, *n'a jà guères ſauvé m'avez de male mort; eſt bien droicte raiſon qu'avanture ſa vie pour vous, cil à qui l'a avez ſaubvée.* Triſtan ſe fait connoître; Argius l'admire, & lui promet de lui octroyer, après le combat, tel don qu'il lui voudra requérir.

Triſtan ſe bat à outrance contre Blaaner. Celui-ci, couvert de bleſſures, tombe ſur ſes

genoux; ſon épée échappe de ſa main; &, loin de vouloir ſe rendre, il crie à ſon ennemi d'uſer de ſes droits, & de lui couper la tête. Le généreux Triſtan n'en fit rien. *Il ſavoit que courroux & excès de grand courage font dire telles paroles à Blaaner; & lors diſt: Ne plaiſe à Dieu que je coupe le chef à ſi bon Chevalier comme vous êtes! ſi ne le feroye pour la meilleure cité que le Roi Artus ait.* Il appelle les juges du camp, qui décident que le Roi d'Irlande eſt lavé de ſon accuſation. Triſtan court à Blaaner, le prend entre ſes bras, le relève, & le rend à ſes *parens & compaignons qui ores tous étoient du lignage au Roi Ban de Benoiſt*, & conſéquemment du même ſang que le fameux Lancelot du Lac, *dont l'amitié & aſſiſtance moult deſiroit Triſtan.* Tous ces braves Chevaliers entourent Triſtan, le mènent en triomphe à ſa tente; le Roi d'Irlande l'embraſſe de bon cœur, & le conjure de repaſſer avec lui en Irlande. Triſtan part; ils arrivent; & la Reine, oubliant la mort de ſon frère, ne montre au libérateur de ſon mari qu'une tendre & vive reconnoiſſance.

Quel heureux moment pour Yſeult, qui ſait que ſon père a promis un *don* à ſon amant! Mais le malheureux Triſtan ne la revoit qu'avec le déſeſpoir du cruel ſerment qui le lie. Son grand cœur ſurmonte enfin la force de ſon amour.

Cristian de Leonnois. Tom. 7. pag. 53.



J. Demarchy sc.

L'honneur lui preſcrit de requérir ce don qui lui devient ſi fatal ; il déclare le ſerment qu'il a fait ; il demande, en frémiſſant, la belle Yſeult pour ſon oncle. Argius la lui accorde, & bientôt tout eſt préparé pour le départ d'Yſeult. L'aimable & fidelle Brangien eſt deſtinée à l'accompagner. Le jour du départ, la Reine tire à part cette jeune dame d'honneur. Elle avoit reconnu que ſa fille & Triſtan étoient enflammés l'un pour l'autre ; elle eſpère détourner les ſuites fatales de cet amour, en confiant à Brangien un philtre, préſent précieux d'une Fée habile ; & ordonne à la dame de partager ce *boire amoureux* entre ſa fille & le Roi Marc, le ſoir de leur mariage.

Yſeult & Triſtan s'embarquent. Un vent favorable enfle les voiles, & leur promet une heureuſe navigation. Ces deux amans ſe regardent avec tendreſſe, & commencent à ſoupirer : l'amour ſembloit porter tous ſes feux ſur leurs lèvres comme dans leur cœur. Il faiſoit une chaleur exceſſive ; une ſoif ardente les dévore. Yſeult ſe plaint la première. Triſtan apperçoit un flacon que Brangien avoit eu l'imprudence de ne pas enfermer. Il s'en ſaiſit, court le porter à la charmante Yſeult, & le partage avec elle. Hélas ! ce flacon contenoit le *boire amoureux*. Yſeult & Triſtan ſe regardent, ils ſoupirent ; on conçoit

leur ſituation. La jeuneſſe & la beauté de Triſtan auroient peut-être parlé vainement en ſa faveur ; mais que faire contre la magie d'une Fée, & contre celle de l'amour !

Une tempête s'élève, & menace d'un prochain naufrage ; la crainte eſt dans le cœur des matelots : Yſeult & Triſtan ne voient & ne ſentent que leur bonheur ; il fut bientôt à ſon comble. La tempête augmente, & ; après avoir longtems lutté contre les flots, un coup de vent jette le vaiſſeau dans le port d'une ville inconnue. Ils deſcendent à terre ; ils s'informent du pays & de ſes habitans. Un vieil homme ſoupire en les voyant ſi jeunes & ſi beaux, & leur dit que leur mauvaiſe deſtinée les a conduits près du château de Plours, *où le felon & oultraigeux Brunor les mettra à male mort, ſe le Chevalier n'eſt plus preux que lui, & ſe la dame n'eſt plus coincte & belle que la ſienne.*

On s'imagine ſans peine que Triſtan, auſſi brave qu'amoureux, tue le felon Brunor, & trois ou quatre coquins de géans qui le défendoient. Yſeult y triomphe auſſi en remportant la palme de la beauté. Les deux jeunes amans s'emparent du château de Plours, & ne ſont pas preſſés d'en ſortir. Ils y reſtent trois mois ; mais il faut enfin qu'ils ſe déterminent à s'embarquer & à paſſer dans le royaume de Cornouailles.

Les deux amans arrivent à la Cour du Roi Marc. Il remercie bien ſon neveu. Il trouve Yſeult charmante, & ſent toute l'impatience de l'épouſer. Une grande fête eſt ordonnée, & le mariage ſe fait le lendemain.

Quelle douleur pour nos amans!.... Mais ce ſentiment cède à la crainte la plus juſte & la plus naturelle. Le Lecteur en devine la cauſe. Yſeult a cédé aux tranſports de ſon amant; pourra-t-elle tromper ſon mari? Yſeult, Triſtan, Brangien & Gouvernail tiennent conſeil. Brangien, quoique ſenſible & ſouvent adorée, n'a jamais fait la faute qui cauſe aujourd'hui l'embarras d'Yſeult: elle aime ſa maîtreſſe; on conclut qu'elle doit la ſauver. Le ſentiment la décide encore plus que le conſeil. *A la fin de la toilette du ſoir, elle prend tous les accoutremens royaux de nuit; elle ſe parfume, fait ſa prière, & attend le Roi Marc dans le lit nuptial.* L'amour veille à la deſtinée des amans. Le vieux Monarque eſt heureux, s'endort, ſe réveille, & quitte enfin le lieu de la ſcène pour aller ſe féliciter du rôle brillant qu'il a joué. A peine le jour commençoit à paroître, Brangien, tourmentée juſqu'à ce moment de tous les ſentimens d'une victime, s'élance de l'autel où elle a été immolée, & court auprès d'Yſeult pour la raſſurer ſur le ſuccès du ſacrifice. Elle ſauve

les deux amans enſemble auſſi raſſurés qu'ils peuvent l'être. Les ſoins de Triſtan ont du moins adouci la ſituation d'une ame agitée. Yſeult prend les *accoutremens* de Brangien, & ſe hâte d'aller prendre la place que celle-ci vient de quitter.

Le Monarque, enchanté de ſa femme, & reconnoiſſant envers ſon neveu qui la lui avoit amenée, le fit ſon grand Chambellan; *ce qui lui donna toutes entrées privées à la Cour, voirement chez la Reine.*

Nous voudrions paſſer ſous ſilence une action de cette Reine, dont nous frémiſſons nous-mêmes. L'ingrate ou trop prévoyante Yſeult oublie la reconnoiſſance qu'elle doit à Brangien, qui vient d'immoler à l'amitié ce que l'on n'oſe même ſacrifier qu'en tremblant au plus tendre amour. La crainte injuſte qu'elle a que Brangien ne découvre la petite ruſe qu'elle employa pour elle, lui fait prendre la barbare réſolution de la faire enlever, de l'envoyer dans la forêt du Morois, & de donner l'ordre de lui ôter la vie. Ainſi la crainte, la prudence même peuvent rendre une femme bien cruelle.

Brangien étoit aimable; & les deux hommes chargés de la tuer, ne s'acquittoient de leur commiſſion qu'à regret. *Eh! qu'avez-vous pu forfaire à la Reine*, lui dirent-ils? *Hélas! Seigneur*, leur répondit-elle, *oncques ne lui meffis*;

fors, quand Madame Yſeult ſe partit d'Irlande, elle avoit une fleur-de-lis, qu'elle devoit porter au Roi Marc, & une de ſes damoiſelles en avoit une autre. Madame perdit la ſienne, dont elle eût été mal voulue, & la damoiſelle lui préſenta par moi la ſienne qu'elle avoit bien gardée. Et cuide (je crois) *que pour cette bonté me fait mourir; car ne ſçay autre raiſon.*

Les deux gardes n'entendent rien à cette énigme; mais ne pouvant ſe réſoudre *à occir ſi doulce & gente créature*, ils l'attachent à un arbre, enſanglantent leurs épées, reviennent auprès de la Reine, à qui ils diſent qu'ils l'ont maſſacrée, & répètent le propos qu'elle leur a tenu en mourant.

Yſeult reconnoît, en ce moment, toute l'horreur de ſon ingratitude; elle ſe déſeſpère, & voudroit donner mille fois ſa vie pour la rendre à cette amie fidelle; mais elle doit croire qu'il n'eſt plus tems. Heureuſement pour Brangien, Palamèdes arrive dans cette forêt; il entend ſes cris; il la reconnoît, la délie, la conduit dans une abbaye de filles, & revient près d'une fontaine au milieu de la forêt. Quelle ſurpriſe pour lui! Il voit, en arrivant, cette belle Yſeult qu'il adoroit; il la voit s'arrachant les cheveux, tirant un poignard de ſa poche, & s'écriant: Non, chère Brangien, chère amie, chère vic-

time, non, je ne te ſurvivrai pas. Palamèdes vole, & tombe à ſes pieds ; il l'arrête, & lui promet de lui ramener Brangien. Il court la chercher, & jouit d'un plaiſir inexprimable en la remettant entre ſes bras. Yſeult veut embraſſer les genoux de ſon amie, elle la ſerre, l'inonde de ſes larmes ; &, tranſportée de reconnoiſſance envers Palamèdes, elle lui promet un don. Le Roi Marc arrive ſur ces entrefaites ; on lui fait accroire que Brangien a été enlevée par des ſcélérats, & qu'elle a été retrouvée par Palamèdes. Il partage tous les ſentimens de ſa femme, & confirme le don qu'elle a fait. Palamèdes en abuſe. Il demande d'emmener Yſeult. Ce ſerment du don octroyé, ſi ſacré dans l'ancienne Chevalerie, oblige le Roi Marc à lui laiſſer enlever la Reine. Triſtan ſeul pouvoit la défendre, mais il étoit abſent.

Un bon Chevalier nommé Lambergues, qui depuis quelque tems étoit à la Cour de Marc, & dont Yſeult traitoit avec grand ſoin une grande bleſſure, apprend que Palamèdes enlève la Reine. Malgré ſa bleſſure & ſa foibleſſe, il ſe fait donner ſes armes, & vole après le raviſſeur, le joint & le combat ; mais toutes ſes bleſſures ſe rouvrent, il perd tout ſon ſang, & Palamèdes lui donne la vie.

Pendant le combat, Yſeult a eu le tems de

ſe ſauver. Elle arrive au bord d'une rivière; elle ſe fait connoître à un Chevalier qu'elle y rencontre; il la prend en croupe, paſſe le fleuve, conduit la Reine dans une tour où elle s'enferme promptement, voyant Palamèdes qui la pourſuit. Le Chevalier veut arrêter Palamèdes qui le tue, & qui, de déſeſpoir de voir Yſeult hors de ſa puiſſance, ſe jette à terre près de la tour, & tombe, comme par un ſort, dans une rêverie profonde.

Triſtan, de retour à la Cour, apprend tout ce qui s'eſt paſſé. Il part avec Gouvernail, vole à la tour qui ſert d'aſyle à la Reine. Le bruit qu'il fait, ne peut tirer Palamèdes de ſa rêverie. Gouvernail le prend par ſon caſque, & le ſecoue pour l'éveiller; Palamèdes s'écrie: *Eſcuyer felon, tu ne fais pas courtoiſie de me oſter de mon penſer.* Gouvernail lui répond: *Palamèdes, votre penſer ne vous vault rien; voici Triſtan qui vous défie.* — *Ah! Triſtan*, s'écrie Palamèdes, *n'étoit-ce pas aſſez que tu me raviſſes Yſeult en Irlande, & maintenant me veux éloigner de mes amours, & me la veulx retollir* (reprendre) *à moi qui l'ay gagnée?*

Le combat commence avec une égale fureur entre deux des meilleurs Chevaliers du monde. La tendre Yſeult, témoin, du haut de la tour, des coups qu'ils ſe portent, ne peut plus ſouf-

frir ceux que reçoit Triſtan ; elle deſcend, ſépare les deux combattans, & s'adreſſant à Palamèdes : *Certes*, dit-elle, *vous dites que m'aimez tant ; vous ne refuſerez donc pas ce que je vous commanderai ! — Dame*, dit il, *je veuil faire votre commandement. — Je veuil*, dit elle, *que vous laiſſiez cette bataille, & que vous en alliez à la Cour du Roi Artus, & ſaluez la Reine Genievre de par moy, & lui dites qu'il n'y a au monde que deux Chevaliers & deux Dames, moi & elle, ſon ami & le mien. Si vous commande que jamais ne veniez en lieu où je ſuis, ſi ce n'eſt dans la Grande-Bretaigne.*

Palamèdes fond en larmes. Ah ! Dame, dit-il, *je feray votre commandement ; ains ſubtilement m'avez déçu & éloigné de vous, mais je vous prie que en pire de moy jà ne mettez votre cœur.... — Palamèdes*, dit la Reine, *jà puiſſé-je ne avoir joye quand je changerai mes premières amours !*

Palamèdes, en s'éloignant, exprime ſon état par des ſanglots. Yſeult rentre dans la tour ; Triſtan la ſuit, & ſe déſarme. Ils s'adoroient. Le *boire amoureux* n'avoit rien perdu de ſa puiſſance.... Triſtan éperdu d'amour, oſe penſer, dans ſon ivreſſe, à enlever lui même la belle Yſeult ; mais une longue nuit & l'honneur le ramènent, le lendemain, à des ſentimens plus

dignes d'un loyal Chevalier. Il rend Yſeult à ſon mari.

Le Monarque montre beaucoup de reconnoiſſance à Triſtan ; mais dans le fond de ſon cœur, il nourrit une noire jalouſie contre lui. Un jour (car les amans ſont toujours imprudens), *Triſtan & Yſeult étoient ſeuls en la chambre meſme du Roy Marc ; Andret, méchant & couard Chevalier de cette Cour, les apperçoit par le trou d'une ſerrure, auprès d'une table d'échecs ;* mais ils n'y jouoient point.... Il court à Marc, & lui dit *qu'il eſtoit le plus vil Roy, & le plus imbécille recreu qui fût, quand il ſouffroit en ſa terre cil qui le honniſſoit de ſa femme.* Qui eſt-il ? dit le Roi. — Sire, c'eſt Triſtan. — *Je m'en ſuis de pieça* (dès long-tems) *apperçu ; ains ne vous le ai je pas voulu dire, pour ce que cuidoye* (croyois) *qu'il s'en chaſtiât* (corrigeroit) ; *en cette heure, en votre propre chambre, ſi les trouverez céans ſeul à ſeul.*

Le Roi prend ſon épée, court à ſa chambre. Gouvernail, qui étoit revenu pour en garder la porte, avertit Triſtan qui *s'eſloigne moult hâtivement d'emprès la Reine.* Le Roi furieux court après lui, l'épée à la main. *Vaſſal* (1), dit-il

(1) *Vaſſal*, nom inſultant que les Chevaliers (qu'on

à Triſtan, *vous me avez honny de ma femme; je vous deffie.* Triſtan qui ſe trouve dans ſon tort, évite le premier coup, ſaiſit une épée qu'il apperçoit, enveloppe ſon bras dans ſon manteau (que l'Auteur exact dit qu'il avoit eu le tems de reprendre), & court ſur le Roi Marc qui crie en vain aux Chevaliers de Cornouailles de l'arrêter. Triſtan en étoit trop craint & trop aimé pour qu'ils obéiſſent. Le Roi Marc prend le parti de s'enfuir. Triſtan, de mauvaiſe humeur, le pourſuit de chambre en chambre, l'atteint, & lui donne un grand coup de plat d'épée ſur l'oreille, dont il le renverſe tout étourdi.

Triſtan penſant, avec raiſon, que cette tracaſſerie avec ſon oncle pourroit avoir des ſuites, aſſemble ſes amis, s'arme, & part avec eux, pour ſe retirer dans la forêt du Morois, voiſine de Cintageul, où le Roi tenoit ſa Cour. L'eſpérance de revoir ſa chère Yſeult l'y retient pendant long-tems; & il n'y perd pas une occaſion de mortifier le Roi Marc, qui ſe tient renfermé dans ſa cité, ſans oſer en ſortir.

---

appeloit Monſeigneur) ſe donnoient entr'eux dans un mouvement de colère, & qui étoit une vraie injure pour ceux qui n'étoient pas réellement vaſſaux de ceux qui leur parloient.

Mais bientôt tous les hauts Barons de la Cour de Cornouailles, ſe ſouvenant que le brave Triſtan les avoit délivrés du tribut d'Irlande, forcent le Roi à le rappeler près de lui. Brangien part avec une lettre de la belle Yſeult, qui lui mande de revenir, mais qu'il ſe tienne toujours en garde contre quelque nouvelle trahiſon. Triſtan, tranſporté d'amour & de joie, baiſe cette lettre, la cache dans ſon ſein, revient à la Cour. *Le Roi Marc monſtre beau ſemblant à Triſtan pour le décepvoir* (tromper), *& le rend plus ſire de ſon hôtel que il n'avoit été mais.*

Quel eſt l'amant qui ne chercheroit pas à renouer ſouvent la même converſation que le Roi Marc avoit interrompue? Triſtan la renouvelle autant de fois qu'il en peut trouver l'occaſion; & la tendre Yſeult trouve une douce occupation dans le plaiſir de la faire naître.

Triſtan, tout aimable qu'il étoit, s'étoit fait quelques ennemis ſecrets par ſa haute valeur. Un des vils Chevaliers de Cornouailles, dont par malheur il avoit tué le frère dans un tournoi, n'eut point aſſez de courage pour oſer venger cette mort; mais il eut l'adreſſe & la méchanceté de lui porter impunément le coup le plus ſenſible. Ce Chevalier, indigne de ſon Ordre, amène à la Cour une Demoiſelle qui porte un cor d'ivoire enchanté. Elle s'adreſſe

au Roi, & lui dit : *Sire, le cor eſt moult beau, mais encore eſt-il plus merveilleux ; car il fait connoître les Dames qui ont fait fauſſeté à leur Seigneur, & pour ce me permettras de le faire eſprouver, & vecy comment : tu le feras emplir de vin, & puis le donneras aux Dames à boire. Celle qui ſon Seigneur aura fauſſé, ne y pourra boire que le vin ne répande ſur elle ; & celles qui gardé auront la foi jurée, y pourront boire ſans répandre* (1).

Triſtan, & la belle Yſeult qui avoit quelque raiſon de craindre de n'être pas aſſez adroite pour boire le vin de ce cor ſans en répandre, furent très-épouvantés. Triſtan s'éloigne pendant le tems de l'épreuve ; & fait jurer à ſes amis qu'ils défendront Yſeult ſi le Roi veut attenter à ſa vie.

Le Roi Marc fait aſſembler toutes les femmes des Chevaliers de ſon royaume. La Reine à leur tête, réſiſte beaucoup, ainſi qu'elles, à faire cette épreuve. Elles avoient raiſon. Les Dames de la Cour de Cornouailles étoient toutes mal-

(1) Il eſt clair qu'Arioſte a emprunté de ce paſſage de notre Roman, ſon Epiſode de la *Coupe enchantée*. Il en a pris bien d'autres traits, ainſi que Bocace. Ces Auteurs n'écrivoient que près de 400 ans après celui-ci.

adroites ;

adroites ; & il n'y en eut aucune dans les mains de laquelle le maudit cor ne fût indiſcret.

O bonté divine, (dit l'Auteur) *qui pardones les griefs faits, pour doner tems aux peſcheurs de revertir* (retourner) *à pénitence.*

Dans ce moment, tous les courtiſans, par foibleſſe ou par vanité, feignant de ne pas croire leurs femmes coupables, *ſe lèvent bravement contre le Roi Marc : Sire*, dirent-ils, *détruiſés votre femme ſi voulés, ou pouvés ; mais les nôtres ne détruirons pas pour ſi petite achoiſon* (raiſon). — *Bon*, dit le Roi, *ne voyez-vous pas tout apertement* (clairement) *qu'elles vous ont honnys ?.... — Ce ne ſavons nous pas*, continuèrent-ils ; *le cor eſt ſans doute forgé par mal engin & noire négromancie, & ſi voulez faire mal à votre femme, point ne voulons faire autant aux nôtres.* Le Roi Marc, qui avoit toujours un certain foible pour Yſeult, tant elle étoit jolie, *ſe prend auſſi-tôt à leur dire : A a, beaux Seigneurs de Cornouailles, puiſque vous quittez* (excuſez) *vos femmes, je quitte la mienne auſſi, & tiens-je l'épreuve du cor à menſonge.*

Triſtan, averti par ſes amis que l'orage eſt calmé, revient à la cour ; mais le ſcélérat d'Andret, qui ſe doute bien qu'il ne pourra s'empêcher de chercher à cauſer en ſecret avec

la Reine, dreſſe un piége à Triſtan, & croit ne pouvoir mieux placer des *fers de faulx* dont ce piége eſt compoſé, qu'aux pieds du lit de la Reine. Le beau Triſtan arrive, & ſa jambe eſt vivement écorchée. Mais comme on peut confondre un petit mal dans un grand bien, à peine ſent-il ſa bleſſure dans la chaleur de ſon entretien. Cependant bientôt la Reine & lui s'apperçoivent qu'il eſt bleſſé. Yſeult, qui ſe doute de quelque trahiſon, panſe la plaie, & un baiſer de ſa bouche charmante en eſt le premier appareil. Elle le renvoie chez lui, ſe lève doucement pour lui ouvrir la porte, & les maudites faulx maltraitent des jambes d'albâtre qui portoient le plus beau corps du monde. Brangien vient au ſecours; elle arrête le ſang de la Reine, & la remet dans ſon lit. Aucun des deux amans n'oſe ſe plaindre de ſa bleſſure; mais le méchant Andret s'apperçoit aiſément qu'ils ont été pris au même piége. Il en avertit le Roi, dont la mauvaiſe humeur augmente viſiblement.

Ces maudits Chevaliers de Cornouailles, déshonorés dans l'Angleterre comme dans la Gaule, joignoient tous la méchanceté la plus noire, à la plus grande lâcheté. Un couſin d'Andret, nommé Baſyle, découvre une nouvelle converſation d'Yſeult, & en avertit le Roi. On entoure nos amans: on les ſaiſit; la

Reine eſt conduite dans une tour, & Triſtan eſt jeté dans une priſon obſcure.

Le Roi fait faire le procès à Triſtan; & les Barons Cornouaillois, auſſi ſots juges que lâches combattans, s'accordent à le condamner à la mort. Le jour eſt fixé, & l'exécution doit ſe faire ſur un tertre, à un quart de lieue de la ville. Gouvernail & ſes amis s'arment, & ſe préparent à le ſecourir; mais le brave Triſtan n'a beſoin que de lui-même. A peine eſt-il hors de la priſon, qu'il briſe ſes liens, aſſomme deux de ſes gardes, s'empare d'une de leurs épées, & ſe ſauve dans une égliſe. Le lâche Andret qui commandoit l'eſcorte, le pourſuit & l'attaque : Triſtan perce & pourfend les plus téméraires; mais ſon épée ſe briſe, le grand nombre eſt prêt à l'accabler. Il ſe ſauve au haut d'une tour qui donnoit ſur une mer profonde; il prend ſon parti, *& ſe recommandant à l'amie Yſeult & à ſon doux Rédempteur*, il ſe précipite dans la mer. Bientôt il revient au-deſſus des vagues; il nage avec force, & ſe ſauve ſur une roche.

La malheureuſe Yſeult n'étoit pas dans une ſituation moins affreuſe. Déja livrée aux barbares qui devoient lui faire ſouffrir toutes ſortes d'ignominies, terminées par une mort cruelle, une de ſes filles s'échappe en jetant les hauts cris,

& court vers un petit bois où les amis de Triſtan s'étoient embuſqués. Elle les inſtruit du danger preſſant où ſe trouve la Reine. Ils volent à ſon ſecours, maſſacrent les bourreaux, & la délivrent.

Yſeult, qui croit Triſtan perdu ſans reſſource, refuſe toute conſolation, & ne demande que la mort. Gouvernail la conduit à l'égliſe dans laquelle étoit entré Triſtan, & à la tour d'où il s'eſt précipité. Ils cherchent en vain à le découvrir ſur les flots. Mais que les yeux d'une amante ſont perçans ! Yſeult le découvre ſur la roche où il s'étoit ſauvé. Une partie des amis de Triſtan reſte à la garde d'Yſeult; l'autre vole au ſecours de cet illuſtre infortuné, lui conduit une barque, & le ramène.

Quelle eſt la joie des deux amans, en ſe jurant tout ce qu'ils ſentent dans un moment auſſi doux ! *Dame*, dit Triſtan, *oui la Dieu merci*, (grace à Dieu) *quant je vous vois ſaine & haittée* (contente), *déſormais rien ne me pourroit grever; & puiſque Dieu nous aſſemble, jamais ne nous départirons* (ſéparerons). — *Certes*, dit Yſeult, *ce me plaiſt moult; car j'ayme mieux être povre avec vous, que être bien riche ſans vous.*

Ce couple heureux & charmant connoiſſoit trop le péril certain de retourner à la cour,

pour ne pas chercher un aſyle. Ils en trouvent un au fond de la forêt du Morois. Ils y vivent tranquillement pendant quelques mois ; mais le Roi Marc met leur tête à prix, & promet de ſi grandes récompenſes à ceux qui les découvriront, que, quoiqu'ils fuſſent généralement aimés, quelques miſérables mercenaires, ſéduits par l'or, cherchèrent tant, qu'ils les trouvèrent. Le Roi fut averti un jour que Triſtan étoit à la chaſſe avec Gouvernail. La belle Yſeult trouvée ſans défenſe eſt enlevée; on la renferme dans la même tour. Apparemment que les momens qu'elle paſſoit avec Triſtan lui donnoient de nouveaux charmes. Le Roi, tout furieux qu'il étoit, la trouve cent fois plus belle, s'enflamme d'un amour nouveau, & l'accable de careſſes importunes.

Le malheureux Triſtan, après s'être laſſé à la pourſuite d'un chevreuil, s'étoit endormi ſur le bord d'une fontaine. Le fils d'un de ceux qu'il avoit tués, le jour qu'il s'étoit délivré de l'eſcorte qui le conduiſoit à la mort, épioit depuis ce tems l'occaſion de venger celle de ſon père. Il trouve Triſtan ſans défenſe dans les bras du ſommeil, & *le faulx trahitre lui jette une ſagette* (lui tire une flèche) *envenimée, dont il le fiert* (bleſſe) *au bras ſeneſtre* (gauche). Triſtan ſe réveille, court à lui, le ſaiſit,

lui briſe la tête contre un arbre, retire la flèche, & s'apperçoit qu'elle eſt empoiſonnée. L'habileté d'Yſeult le raſſure. Vaine eſpérance, hélas ! Il vole auprès d'elle ; une fille en pleurs lui apprend ſon infortune. Que devient-il en l'écoutant !

Dans ſon déſeſpoir il veut ſe tuer. L'amour arrête ſon bras. Mais bientôt accablé de la douleur que lui cauſe ſa bleſſure, il ſent que ſa mort n'eſt pas éloignée. Le fidèle Gouvernail trouve le moyen de lui faire parler à Brangien. Celle-ci s'attendrit en voyant ſa bleſſure, & beaucoup plus en ſongeant à l'impoſſibilité de recourir aux remèdes d'Yſeult. Elle lui conſeille de partir ſans délai pour la petite Bretagne, où il trouvera la fille du Roi Houël, qui ſe nomme *Yſeult aux blanches mains*, & qui ne cède en habileté qu'à l'Yſeult la blonde qu'il adore.

Triſtan ſuit ſon conſeil, & arrive à la Cour du Roi Houel, ſous le nom du Chevalier inconnu. Le Roi, frappé de ſa beauté & de la nobleſſe de ſes traits, le recommande à ſa fille ; l'amour plus prompt, le lui recommande encore mieux.

Les belles mains, cauſe du ſurnom de la nouvelle Yſeult, s'occupoient doucement & toujours avec lenteur à panſer le bras de Triſ-

tan. Le moment où il recevoit leur ſecours avoit auſſi de la douceur pour lui. Lorſqu'elle le touchoit, un trouble agréable, une douce chaleur qui diſſipoit le froid mortel du poiſon, lui faiſoient croire qu'Yſeult lui rendroit la ſanté. Yſeult lui montroit tout le plaiſir qu'elle avoit à la voir renaître. Que la reconnoiſſance a de pouvoir ſur une belle ame! La guériſon arriva enfin. A peine commençoit-il à en jouir, qu'un Comte très-puiſſant, voiſin des états du Roi Houël, avec qui il étoit en guerre, entra dans ſes états, battit ſon armée, & vint enfin l'aſſiéger dans ſa capitale. Houël cherchoit vainement du ſecours dans les Chevaliers de ſa cour. Gouvernail (ſans toutefois prononcer le nom de Triſtan) lui dit qu'il avoit auprès de lui le plus illuſtre & le plus brave de tous les Chevaliers. Houël appelle Triſtan, très-occupé pour lors à témoigner ſa reconnoiſſance à Yſeult, & il lui demande du ſecours. On imagine ſans peine à quel point ce mot rappela Triſtan à l'amour de la gloire. Il s'arme, fait une ſortie, met l'armée en déroute, tue le Comte; & rentre triomphant dans la ville qu'il vient de ſauver.

Le Roi, pénétré des ſentimens les plus vifs, & inſtruit de la naiſſance de Triſtan par Phérédin ſon fils, à qui ce dernier l'avoit con-

fiée, lui offre ſur le champ ſa fille en mariage.

Comment pouvoir rapporter tous les combats dont l'ame de Triſtan eſt agitée ? Il adoroit toujours la première Yſeult, mais les belles & blanches mains de la ſeconde lui avoient ſauvé la vie. Il ſe rappeloit ſon ancien bonheur, tous les ſacrifices de la première Yſeult, les plaiſirs qu'il avoit goûtés auprès d'elle : mais au même inſtant le remords de ces mêmes plaiſirs portoit le trouble en ſon ame ; il ne les enviſageoit plus que comme des crimes ; il ſe reprochoit tout ce qu'il avoit fait contre ſon oncle. Un fond de probité, qu'on a toujours reconnu en lui, lui faiſoit deſirer de pouvoir renoncer à l'amour illicite ; il penſoit même qu'un amour avoué par le ciel pourroit l'enchaîner à jamais, & lui faire trouver enfin ce bonheur dont toute ame honnête eſt plus ſuſceptible qu'une autre, parce qu'elle ſent mieux le devoir d'être juſte, & le plaiſir d'être innocent. Cette dernière réflexion, & les belles mains d'Yſeult le déterminèrent. Il lui donna la ſienne. Mais l'amour punit toujours une infidélité. *Triſtan ſe couche avec Yſeult ſa femme. Le luminaire ardoit* (brûloit) *ſi cler, que Triſtan pouvoit bien veoir la beauté d'Yſeult ; elle avoit la bouche vermeille & tendre, yeux pers rians, les ſourcils bruns & bien aſſis, la*

face claire & vermeille comme une roſe à l'aube du jour. Sy Triſtan la baiſe & l'acolle: mais quant il lui ſouvient de Yſeult de Cornouailles, ſy a toute perdue la voulonté du ſurplus. Cette Yſeult eſt devant lui, & l'autre eſt en Cornouailles qui lui défent que à l'autre Yſeult ne faſſe nul riens que à villeinie lui tourne. Ainſi demeure Triſtan avec ſa femme; & elle qui d'acoller & de baiſer ne ſavoit riens, s'endort entre les bras de Triſtan; & Triſtan auſſi d'autre part ſe endort entre les bras d'Yſeult juſques au lendemain, que les Dames & Damoiſelles vinrent veoir Yſeult & Triſtan. Triſtan ſe lieve, puis vient au palais.

Triſtan modeſte & prudent, n'informe perſonne de ces détails. Yſeult plus innocente ne ſe plaint point d'un outrage qu'elle ignore. Gouvernail qui n'eſt informé de rien, croit avec plaiſir qu'une belle femme fera oublier une maîtreſſe encore plus belle. Triſtan reſta un an à la cour du Roi ſon beau-père. L'ignorance d'Yſeult ne fut pas plus éclairée; & toutes les nuits que ſon mari paſſa près d'elle, reſſemblèrent à la première.

Les nouvelles du mariage de Triſtan arrivent enfin à Cornouailles. Le Roi Marc, enchanté de l'apprendre, court avec une maligne joie l'annoncer à ſa femme. La malheureuſe Yſeult ne

peut cacher ſa douleur. Elle s'enferme avec Brangien, & s'écrie en verſant des larmes: *Haa, Triſtan, avez-vous prins* (eu) *le cueur de trahir celle qui plus vous aymoiſt que ſoy-méme? Puiſqu'il eſt ainſi, que je vois que tous ont joye de leurs amours, & moi en ſuis du tout chetive & en douleur, je prie à Dieu qu'il me envoye bientôt la mort.*

Yſeult, dans ſon déſeſpoir, ſe ſouvient de l'amitié qui l'unit à la Reine Genièvre. Cette Reine aimoit Lancelot du Lac auſſi tendrement qu'Yſeult aimoit Triſtan; & le grand Roi Artus, ce Souverain de tant de royaumes, ce preux Chevalier, digne chef de ceux de la Table Ronde, ce grand Artus (il faut l'avouer) partageoit le ſort du petit Roi de Cornouailles. Yſeult le ſavoit bien; & l'on ſait auſſi que rien n'eſt plus conſolant & plus commun que les confidences que de jolies femmes aiment à ſe faire entr'elles, dans la ſituation où elles ſe trouvoient l'une & l'autre.

Yſeult écrit à Genièvre une longue lettre tracée d'une main tremblante, & preſque effacée par ſes larmes. Elle lui parle de l'excès de ſon amour pour Triſtan, de ce qu'elle a ſouffert pour lui, de ſa cruelle infidélité, du déſeſpoir où elle eſt: elle finit par lui demander conſeil.

On croira ſans peine que la Reine Genièvre

ne perd pas un moment pour faire confidence à Lancelot des plaintes d'Yſeult, de l'infidélité de Triſtan, dont elle lui peint toute l'horreur avec la force qu'une amante doit porter dans un pareil récit. Lancelot n'a garde de ne pas l'aſſurer de l'indignation qu'il a contre Triſtan, du projet qu'il fait & du deſir qu'il a de punir une pareille félonie. Son courroux s'appaiſe cependant un peu, en apprenant par un Chevalier de la petite Bretagne, que Triſtan, mélancolique, rêveur, & preſque malade, eſt parti de la cour du Roi Houël, & s'eſt ſéparé d'Yſeult aux blanches mains, pour retourner à la quête des aventures. Lancelot s'imagine ſans peine qu'il ſe repent de ſon infidélité.

En effet, Triſtan, plus rempli que jamais de ſon amour pour Yſeult la blonde, (c'eſt ainſi que nos Romanciers diſtinguent la première de la ſeconde,) avoit fait faire un eſquif, ſous prétexte de s'amuſer à pêcher, mais bien pour s'en ſervir à paſſer dans le royaume de Cornouailles.

Un jour qu'il étoit entré dans cet eſquif avec ſa femme & Phérédin ſon beau-frère, ils s'amuſoient à pêcher, à peu de diſtance du bord; un vent furieux les éloigne ſubitement de la côte, les porte en pleine mer, les rend le jouet des flots pendant trois jours, & finit par porter &

briſer l'eſquif contre des rochers qui bordoient une contrée qui leur étoit inconnue. Ils ſe ſauvent ; ils pénètrent dans le pays ; ils rencontrent un Chevalier à pied & déſarmé, qui les exhorte à ne pas aller plus loin. Il leur apprend qu'ils ſont ſur les terres de Nabon-le-Noir, le plus redoutable & le plus méchant de tous les hommes. Il ajoute que s'étant expoſé témérairement à le combattre, il eſt devenu ſon eſclave, & n'a plus d'eſpérance de ſortir de ſes fers.

Triſtan lui jure qu'il le délivrera, l'enviſage, croit le reconnoître, le reconnoît en effet, & ſe met à ſourire. C'étoit Ségurades, Chevalier de Cornouailles, dont la femme avoit autrefois partagé ſes faveurs entre le Roi Marc & Triſtan (1). Ségurades l'enviſage à ſon tour, le reconnoît, & lui dit : *Triſtan, vous êtes l'homme à qui je veuil plus de mal, & ſavez bien la raiſon pourquoi ; mais je vous pardonne, car à la male avenʒture eſtes-vous ici venu ; & je ne cherche d'autre vengement.* Vous avez raiſon, répondit Triſtan : cette ſorte de vengeance eſt digne d'un Cornouaillois ; cependant j'oſe eſpé-

(1) Cette hiſtoire eſt racontée tout au long dans les premières pages du Roman, mais nous avons cru devoir la ſupprimer.

rer que celui qui délivra votre royaume du tribut de l'Irlande, pourra réuſſir à vous rendre la liberté.

Ségurades avoit un bon cœur; & conſolé des légers malheurs ſi communs à ſes compatriotes, il ne voit plus que la généroſité de Triſtan, lui demande pardon, s'offre à lui ſervir de guide, & le mène, lui & ſa compagnie, paſſer la nuit chez la veuve d'un Chevalier.

Cette Dame les reçut avec grand plaiſir, leur rendit beaucoup d'honneurs, les conduiſit à ſa chapelle, où un tombeau les ſurprit par ſa richeſſe & ſa beauté. Hélas! dit-elle, c'eſt le tombeau d'un de mes parens, nouveau Chevalier de la Table Ronde, nommé Menion le petit, que le méchant & cruel Nabon tua en trahiſon. Nous l'avons enterré, armé de pied en cap, à la manière des Chevaliers du royaume de Logres, avec un chapelet de perles ſur la tête, comme étant jeune Chevalier.

Yſeult & Triſtan paſsèrent le reſte du jour chez la dame, & furent réveillés le lendemain par le ſon d'un cor : on publioit une fête que le géant alloit donner; & pour la rendre plus brillante, on enjoignoit à tous les vaſſaux de s'y trouver, ſous peine de mort. Triſtan n'avoit ni cheval, ni armes. Il part à pied avec Yſeult, Ségurades, Phérédin & la Dame. Ils arrivent

dans une plaine, ſous le château de Nabon; & voient que le géant, qui ſe croyoit l'homme le plus redoutable à l'eſcrime, a partagé les Chevaliers qu'il tient priſonniers en deux troupes. L'une étoit compoſée des Chevaliers de Norgales, l'autre l'étoit de ceux du royaume de Logres. Un jeune Prince de ce royaume, nommé l'Amoral de Gales, & compagnon de la Table Ronde, ſe préſente en ce momenr, & ſe joint à la troupe des Chevaliers de Logres: *Bon, fait Nabon-le-Noia, vecy un ſerf de plus.* L'Amoral armé d'un écu & d'un bâton propre à l'eſcrime, ainſi que tous les autres combattans l'étoient, ſe préſente, & nul Chevalier de Norgales ne peut tenir contre ſon adreſſe. Nabon le trouve digne d'éprouver la ſienne; il deſcend, s'arme d'un écu & d'un bâton d'eſcrime, attaque l'Amoral de Gales, le met bientôt hors d'état de ſe défendre; & ſe plaint tout haut, qu'il ne peut trouver perſonne en état de le combattre. Triſtan, qui s'étoit tenu tranquille juſqu'alors, dit à Ségurades: Il eſt tems que je me préſente; j'eſpère, dans le combat, me conduire de façon à pouvoir tuer Nabon, & dès que vous le verrez tomber, criez aux deux partis *à la reſcouſſe* (1) liberté!

(1) *Reſcouſſe*, mot gaulois très-énergique qui n'a point

Triſtan ſe préſente auſſi-tôt, & ſe ſaiſit du bâton d'eſcrime du malheureux l'Amoral. Les deux partis admirent ſa riche taille & ſa beauté : Nabon le juge un adverſaire digne de lui ; il l'attaque à coups précipités. Triſtan les pare tous avec adreſſe, feint de les éviter, & n'en porte qne de mal aſſurés. Nabon combat pendant une heure ; &, ſurpris de l'adreſſe de ſon adverſaire, il s'arrête & s'écrie : » Qui es-tu » donc qui montres tant d'adreſſe à parer mes » coups, & ſi peu de courage pour m'en por» ter ? — Je ſuis Triſtan de Léonois, lui dit-il, » fils de Méliadus, & neveu du Roi Marc. — *Haa, tant mieux*, dit Nabon, *car toujours portay hayne à ta meignec* (famille) ; *à la mort ores es-tu venu : Triſtan, je te deffie.* C'eſt ce que Triſtan deſiroit ; il accepte le défi, pare encore quelques coups : mais bientôt le combat change ; il en porte à ſon tour, étonne Nabon, le ſerre de près, prend ſon tems, & d'un coup portant à plein ſur la tête, il le renverſe mort. Sur le champ il ſaiſit un des gardes de Nabon, s'empare de ſon épée ; & Ségurades & lui crient : *à la reſcouſſe* (liberté) !

Tous les Chevaliers priſonniers qui compo-

été remplacé, pour dire, en un ſeul mot, reprendre celui qui a été pris ; il s'eſt conſervé parmi les marins.

ſoient les deux partis, viennent baiſer les mains du héros qui les délivre; les vaſſaux malheureux de Nabon voient qu'ils ceſſent de l'être, & offrent tous de lui rendre foi & hommage; Triſtan les refuſe; &, plein d'admiration pour la valeur de l'Amoral de Gales, à qui la force ſeule avoit manqué, il le propoſe aux ſujets de Nabon, qui *l'éliſent à Seigneur tout d'une voix.* Mais l'Amoral les refuſe auſſi. Triſtan crut alors trouver une bonne occaſion de réparer ſes anciens torts avec le pauvre Ségurades; il voit la couronne de Comte que portoit Nabon, ſur un tabouret de velours; il ſe la fait apporter; il appelle Ségurades, & la met ſur ſa tête. Ségurades s'agenouille, met ſes mains dans les ſiennes, *luy preſte hommage-lige, ſe déclare homme à Triſtan.*

Nous avons cru devoir rapporter tout cet événement, parce qu'il peint l'ancienne tyrannie de quelques grands vaſſaux, & les coutumes injuſtes qu'ils établiſſoient par la force. Il inſtruit auſſi du caractère des fêtes militaires, & des mœurs de ce tems.

L'Auteur raconte enſuite, fort au long, les aventures qui arrivent à l'Amoral de Gales: mais nous ne pouvons perdre de vue l'aimable & brave Triſtan; & nous croyons devoir en venir aux événemens qui l'intéreſſent. Nous avouons

cependant au Lecteur que c'eſt avec bien du regret que nous paſſons ſous ſilence les aventures d'un certain *Varlet à la cotte mal taillée*, & celle d'une Demoiſelle aſſez mauvaiſe plaiſante, dont les *gaberies* ſont ſouvent très-fines & d'un très-bon ton. Ce Varlet à la cotte mal taillée eſt fils de Roi, frère de Dinadam, dont nous parlerons dans la ſuite; ſon ſurnom lui vient de ce qu'il porte conſtamment les vêtemens percés & délabrés dans leſquels ſon père a été aſſaſſiné, juſqu'à ce qu'il trouve l'occaſion de venger ſa mort.

Triſtan & la belle Yſeult aux mains blanches repaſſent la mer, & retournent dans la petite Bretagne; ils reſtent encore quelque tems à la cour du Roi Houël. Plein de ſon amour, & ne pouvant réſiſter plus long-tems au plaiſir de parler de ce qu'il aime, il ouvre ſon cœur à ſon beau-frère Phérédin; il avoue que, maîtriſé par la plus vive des paſſions, & par le *boire amoureux*, il n'a pu ſurmonter l'attrait enchanteur qui l'attache à Yſeult la blonde, dont il lui fait un portrait ſi charmant, ſi ſéducteur, que de ce moment Phérédin déſire de trouver l'occaſion de la voir.

Quelque tems après, une femme enveloppée d'un voile, vient à la cour d'Houël, épie le moment de trouver Triſtan ſeul, l'aborde ſans

ſe découvrir, & ne lui dit que ces mots : *Hau, Triſtan, Dieu vous garde.* Triſtan reconnoît cette voix : c'étoit celle de la fidelle Brangien ; il lève ſon voile, l'embraſſe, fond en larmes, & lui demande *comment ſa Dame ſe faict. Mauvaiſement*, dit-elle, *elle n'a ne bien ne joye depuis qu'elle ſçait que vous avez femme épouſée, ne aura jamais tant qu'elle vous voye ; & vecy une lettre qu'elle vous envoie. Triſtan print la lettre, & quand il viſt le ſcel* (cachet), *ſe le commence à baiſer tout en pleurant, puis l'ouvre.*

Amy doulx & chier amy. O !.... toſt venez, venez ſans demeure ; accourez, amy, ou ſoyez ſûr que male vie & mort deſire la Reine Yſeult, l'amour de Triſtan.

Quelle eſt l'ame ſenſible qui ne reconnoîtra pas le cri du cœur dans cette lettre ? O vous qui méritâtes d'en recevoir d'auſſi pleines de tendreſſe & de candeur, ſoyez auſſi touchés des peines de la belle Yſeult, que le brave & fidèle Triſtan le fut en la liſant.

Il feint, près du Roi Houël, que Brangien lui a apporté des nouvelles du Léonois, où ſa préſence eſt néceſſaire. Brangien eſt reçue dans le palais avec honneur : Yſeult aux blanches mains la careſſe ; Brangien gagne ſa confiance, la queſtionne, & juge, par ſes réponſes pleines

d'innocence & de ſimplicité, que Triſtan ne fut qu'à moitié coupable. Triſtan propoſe au Roi Houël d'emmener Phérédin en Léonois; tous deux preſſent leur départ. Ils s'embarquent avec Brangien ; le vent leur eſt favorable, mais il change bientôt. Une tempête s'élève, & jette le vaiſſeau ſur les côtes de la Grande-Bretagne.

Ils débarquent, ils entrent dans une grande forêt. Le ſon d'une petite cloche les avertit qu'ils pourront y trouver quelques habitans ; ils y volent, & trouvent un hermite qui leur apprend qu'ils ſont dans le royaume de Logres, & dans la forêt d'Arnantes, où la Demoiſelle du Lac, ingrate envers Merlin qui l'adoroit, & qui l'avoit rendue auſſi ſavante que lui-même dans ſon art, l'avoit ſurpris endormi, l'avoit enchanté, & ne lui avoit laiſſé que la voix ſous une tombe inacceſſible à ceux qui l'auroient pu ſecourir. Cette Demoiſelle du Lac, épriſe enſuite d'amour pour le grand Roi Artus, avoit trouvé le moyen de l'attirer dans cette forêt, où, par ſes enchantemens, elle le retenoit & lui avoit ôté la mémoire. L'hermite leur apprit encore que tous les Chevaliers de la Table Ronde étoient partis de Cramalot pour aller à la quête d'Artus, & que nul pays de la terre n'étoit auſſi fécond en grandes & ſurprenantes aventures que la forêt d'Arnantes.

C'en fut assez pour animer Tristan à les chercher. La première rencontre qu'il fit, fut celle de l'Amoral de Gales, avec lequel il combattit, sans qu'ils se reconnussent. Mais le combat furieux qu'ils eurent ensemble se termina par leur inspirer une estime réciproque pour leur haute valeur. Ils s'arrêtèrent & se reconnurent : ils marchent ensemble, ils arrivent sur les bords d'une fontaine qu'ombrageoit un grand sicomore; ils y voient bientôt arriver *une bête, la plus merveilleuse qu'ils veissent onlques : elle avoit pieds & cuisses de cerf, queue de lyon, corps de léopard & tête de serpent*; *issoit* (sortoit) *de cette teste un glatissement* (aboyement) *si grant, comme si vingt braques y glatissoient.*

Le célèbre Chevalier Sarrasin, Palamèdes, sembloit être attaché par un enchantement à poursuivre sans cesse cette bête; il étoit même connu sous le nom du Chevalier à la bête glatissante. L'Amoral & Tristan ne tardent pas à le voir arriver; ils l'arrêtent, joûtent avec lui: Palamèdes les renverse tous les deux, & se remet à la poursuite de sa bête.

Tristan se sépare quelque tems de l'Amoral de Gales, qui rencontre Meléagant, brave Chevalier. L'Amoral, amoureux de la Reine d'Orcanie, loue sa beauté comme la première de l'univers. Meléagant, amant malheureux de la

Reine Genièvre, n'en étoit pas moins jaloux de la gloire de cette Reine : il ſe bat ; & ſur ces entrefaites, arrive le redoutable Lancelot du Lac, amant auſſi fortuné de la belle Genièvre, que Meléagant en étoit maltraité ; il force ce dernier à lui céder un combat intéreſſant pour la gloire de celle qu'il aime : il attaque l'Amoral qui ſe bat en retraite, & ne fait que parer les coups. Lancelot preſſe l'Amoral avec tant de furie, que ce dernier eſt forcé de ſe faire reconnoître comme un des compagnons de la Table Ronde, & de ſe nommer. Lancelot, auſſi courtois que brave, embraſſe l'Amoral : & nous regrettons de ne pouvoir rapporter leurs expreſſions ; on y verroit avec quelle nobleſſe & quelle galanterie même, ces Chevaliers ſe traitoient entr'eux. Il eſt aiſé de croire que Luces du Gua, homme de qualité & brave Chevalier, fait parler les héros de ce Roman comme il eût parlé lui-même ; nous devons bien cette louange au plaiſir que nous recevons de ſa narration & de ſon ſtyle, bien noble & bien énergique pour le tems où il écrivoit.

L'Amoral apprend à Lancelot qu'il eſt dans la compagnie de Triſtan ; & Lancelot deſire vivement de voir un Chevalier qu'il connoît déja par ſes hauts faits & ſon amour pour la belle Yſeult ; il s'occupe de le trouver comme

de la quête du Roi Artus. Triſtan s'étoit enfoncé dans la forêt, & partageoit avec les Chevaliers de la Table Ronde la quête de ce Roi. Il rencontre dans la forêt Treu, ſon Sénéchal, qui lui demande quel eſt ſon pays. Triſtan ſe donne pour être de Cornouailles; & Treu ne perd pas cette occaſion de *gaber*, & de ſe moquer de Triſtan, les Chevaliers de Cornouailles étant généralement très-peu conſidérés.

Triſtan ſe plaît à laiſſer quelque tems Treu dans ſon erreur; il la confirme même par ſes propos: il ſe trouve quelques autres Chevaliers, avec leſquels Triſtan refuſe de joûter. Ils vont tous enſemble coucher dans une abbaye, où le bon Triſtan ſe laiſſe gaber plus que jamais. Le lendemain le Sénéchal donne le mot à ſes compagnons, pour aller attendre le Chevalier de Cornouailles dans une route au ſortir de l'abbaye, & ſe donner l'amuſement de la frayeur qu'ils lui cauſeront quand ils lui propoſeront de joûter. Triſtan ſe trouve ſeul le matin; il s'arme, il part pour continuer ſa quête; il rencontre bientôt l'avantageux Sénéchal, & trois autres Chevaliers de la maiſon du Roi Artus; ils lui propoſent de joûter: il s'en défend long-tems par des propos timides; il feint enfin de prendre ſon parti. Il joûte, & ſans rompre ſa lance,

il les renverſe tous les quatre, homme & cheval, & les quitte, en leur criant de ſe ſouvenir du *pauvre Couard, Chevalier de Cornouailles.*

Triſtan, peu de momens après, rencontre une Demoiſelle qui s'écrie : » Ah! Sire! accourez » pour vous oppoſer à la plus cruelle trahi- » ſon. « Triſtan vole à ſon ſecours; mais la Demoiſelle connoiſſant, à la forme de ſes armes, qu'il eſt du royaume de Cornouailles, lui tient quelques propos inſultans ſur le peu de confiance qu'elle a dans ſon ſecours. Cependant ils arrivent enſemble près d'une tour & d'un grand pin; ils voient un puiſſant Chevalier que trois autres ont porté à terre, & dont ils veulent arracher *le haume* (caſque) pour lui couper la tête : ils voient auſſi trois autres Chevaliers ſur la pouſſière. Triſtan vole au ſecours de l'oppreſſé, & tue du premier coup l'un des trois qui vouloient le faire périr. Le Chevalier ſe relève, & ſacrifie à ſa vengeance l'un de ceux qui reſtent, pendant que Triſtan fait voler la tête au troiſième. Le Chevalier vengé lève alors la viſière de ſon caſque; une longue barbe blanche tombe ſur ſa poitrine. La majeſté & l'air reſpectable de ce Chevalier fait ſoupçonner à Triſtan que c'eſt le Roi Artus; ce Prince le lui confirme. Triſtan veut ſe jeter à ſes genoux; mais Artus le reçoit dans ſes bras, & demande en vain à Triſtan ſon

nom & ſon pays. Dans ce moment, la Demoiſelle qui avoit amené Triſtan, s'élance ſur Artus, & lui arrache ſon anneau. Elle ſe ſaiſit d'une épée qu'elle ramaſſe; elle court après une autre Demoiſelle qui fuyoit ayant vu les Chevaliers morts, & elle lui coupe la tête; c'étoit la fin de l'enchantement d'Artus. La Demoiſelle miſe à mort appartenoit à la Demoiſelle du Lac. Artus ayant recouvré la raiſon & la mémoire, offre à Triſtan de l'emmener à ſa cour, & de l'élever aux plus grandes dignités; mais Triſtan perſiſte à le refuſer, & à ne ſe point faire connoître. Il lui promet ſeulement de l'accompagner, juſqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains de quelque Chevalier.

Peu de tems après, Artus voit arriver Hector des Mares, frère de Lancelot. Artus dit à Triſtan qu'Hector eſt le plus fort & le plus adroit de toute ſa maiſon, à la joûte. Triſtan auſſi-tôt court contre lui, lui fait vider les arçons; & pendant qu'Hector ſe relève: » Sire, dit Triſtan, » je vous laiſſe avec un bon & brave Cheva- » lier, & je pars. « Artus & Hector des Mares admirent ſa force & ſa valeur, & en font l'éloge devant toute la cour, à Cramalot, où ce Prince arrive le même jour.

Triſtan, après avoir quitté le Roi Artus, retrouve l'Amoral de Gales; il le prie de ne le

faire connoître à la cour du Roi Artus que du ſeul Lancelot du Lac, dont il deſire vivement l'eſtime & l'amitié.

Notre héros ſe rembarque avec Phérédin. Ils arrivent dans le royaume de Cornouailles. Brangien le conduit dans un château fort, appartenant à Dinas, Sénéchal de Cornouailles, qui reçoit Triſtan avec la joie la plus vive, & qui lui promet, non-ſeulement de le tenir caché, mais de lui prêter ſon ſecours, en cas de violence. L'Auteur dit même qu'il lui fit, tout bas, une promeſſe encore plus touchante, celle de lui procurer un rendez-vous ſecret avec la Reine Yſeult.

Phérédin, qui n'étoit point connu, va librement à la cour du Roi; il voit la belle Yſeult. Nul cœur ne pouvoit réſiſter à ſes charmes. Celui de Phérédin eſt frappé d'un trait qu'il ne peut arracher, & qui doit lui coûter la vie. Il revient près de Triſtan, lui cache ſon amour; mais, trop sûr que ſon ami eſt aimé, ſon cœur ſe ſerre; il tombe malade, & bientôt, ſe croyant près de ſa fin, il ne peut s'empêcher d'écrire à la belle Yſeult, & de lui apprendre qu'il meurt d'amour pour elle.

La bonne Yſeult, dans un moment de pitié pour l'ami de Triſtan, lui fait une réponſe douce & honnête qui lui rend la vie. Peu de jours

après, Triſtan trouve cette lettre. La jalouſie la plus terrible s'empare de ſon ame; il veut tuer Phérédin qui s'échappe; il monte à cheval, court la forêt pendant deux jours ſans s'arrêter. Il arrive au bord d'une fontaine; il deſcend, ſe livre à ſon déſeſpoir, *& s'abyſme en un penſer ſi profond, que ores riens l'en détourner ne peut.*

Il reſte dans cet état, ſans prendre aucune nourriture, pendant pluſieurs jours, défiguré & noirci par le ſoleil. Il touchoit preſque à ſon dernier moment, lorſqu'une Demoiſelle le trouve dans cette ſituation, le reconnoît, & s'attendrit ſur ſon ſort. Elle le tire doucement par le bras, à pluſieurs repriſes. Triſtan revient un moment à lui: *Haa, Damoiſelle*, dit-il, *m'eſtes bien dure, & villenie me faictes, en me tirant de mon penſer.* Il y retombe auſſi-tôt, & de nouveaux efforts pour le faire revenir à lui ſont abſolument inutiles.

La Demoiſelle plus attendrie encore, imagine que Triſtan, qu'elle connoît pour aimer la muſique, & jouer ſupérieurement de la harpe, pourra revenir de cet état, en entendant le ſon de la ſienne. Elle court la chercher. Triſtan ſort de ſa profonde rêverie; ſes larmes commencent à couler, ſa reſpiration devient plus libre; il tend une main languiſſante: *Ah, Damoiſelle, qui venez pour me réconforter, n'ouytes-vous ja-*

mais le lay (chanſon) *de mort* ?.... *Non, Sire, fait-elle.... O je le cuide voirement* (je le crois bien). *Mais oret le allés ouyr, ſe me baillés votre herpe.*

La Demoiſelle la lui préſente. Il la prend, l'accorde, & commence ainſi ſon lay, qu'à tous momens ſes ſanglots interrompent (1).

Je fis jadis chanſons & lays,
Amour rendoit mes chants parfaits ;
Mais à préſent mon art ne mets
Qu'à faire ouïr tous mes regrets.

Amour, charmante fantaiſie,
Toi que j'ai conſtamment ſuivie,
Toi qui donnes à tous la vie,
Ah ! c'eſt toi qui me l'as ravie.

D'amour ainſi m'eſt advenu,
Comme à celui qui a tenu
En ſon ſein le ſerpent tout nu,
Et puis en eſt à mort venu.

En ma dernière heure te prie,
Yſeult, ô ma douce ennemie,

(1) En donnant cette chanſon touchante, écrite dans le Roman, nous ne changeons que peu de mots pour la rendre plus intelligible, & nous avons cru devoir ſaiſir ce moment pour donner une idée de la Poéſie ancienne.

Toi qui jadis me fus amie,
Après ma mort, las! ne m'oublie.

Lorſqu'en terre ſerai giſſant,
Sur ma tombe on ira liſant:
» Oncques perſonne n'aima tant
» Comme Triſtan; ſi meurt pourtant. «

Fleur de noble Chevalerie,
Lancelot, dont la courtoiſie
A tant de valeur eſt unie,
Satisfais ma dernière envie.

Je te lègue lance & harnois;
Mais en combats comme en tournois,
Noble ami, dans tous tes exploits,
D'Yſeult fais reſpecter les lois.

Toi, Dieu puiſſant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme
Que celle dont j'ards (1) pour ma Dame;
Donne ſauvement à mon ame.

Triſtan finit ainſi ſon lay de mort. Il l'écrivit en le baignant de ſes larmes; il le remit à la Demoiſelle, en la conjurant de le préſenter à Yſeult, & de ne le laiſſer connoître qu'à Lancelot du Lac.

(1) Je brûle.

Pendant ce tems, la Reine Yſeult ſe déſeſpéroit du départ de Triſtan. Elle apprend que c'eſt la fatale lettre qu'elle écrivit à Phérédin, qui cauſe ſon état affreux. Innocente, mais déſeſpérée du cruel effet de cette lettre, elle en écrit une ſeconde à Phérédin, par laquelle elle lui défend de paroître jamais à ſes yeux. Le malheureux obéit à cet arrêt. Il s'enfonce dans la forêt; & meurt de douleur & d'amour dans un hermitage.

Yſeult envoie ſa fidelle Brangien pour chercher Triſtan, le détromper, & le lui ramener. Celle-ci le cherche vainement; il s'étoit enfoncé dans le plus épais du bois. Maigre & défiguré, ſa raiſon ne revenoit que pendant quelques inſtans, & lorſque la Demoiſelle qui avoit juré de ne le point quitter lui jouoit quelques airs de harpe, & le forçoit à prendre quelque nourriture. Lui-même alors prenoit quelquefois cet inſtrument conſolateur. Ses chants étoient alternatifs. Dans ſon dépit, il maudiſſoit l'amour comme l'auteur de tous ſes maux; mais bientôt, ſe ſouvenant des momens heureux paſſés près d'Yſeult, il ſe repentoit d'avoir blaſphémé le Dieu qui l'avoit comblé de faveurs. Il le comparoit à la roſe, dont les épines n'empêchent pas qu'on ne deſire & qu'on ne cherche ſa vue & ſon doux parfum. Il le comparoit

encore au beau matin qui fait épanouir les fleurs, & dont la douce & vive lumière excite les oiſeaux à chanter leurs amours ; mais qui ſouvent eſt ſuivi d'un orage. Ce changement, hélas ! le faiſoit auſſi-tôt ſouvenir de celui d'Yſeult ; il retomboit alors dans ſa noire mélancolie.

Pendant la quête que Brangien faiſoit de Triſtan, la Reine Yſeult, de ſon côté, formoit auſſi les plus tendres plaintes. Auſſi habile que Triſtan dans l'art de faire parler une harpe, auſſi pleine de ſon amour, ſouvent elle uniſſoit ſa voix aux ſons tendres & harmonieux de cet inſtrument.

Un jour le Roi Marc entre doucement dans ſa chambre. Elle chantoit alors des couplets qu'elle venoit de faire, ſur un air nouveau. Uniquement occupée de l'objet qui l'anime, elle n'apperçoit point le Roi. Voici les vers que lui inſpire l'amour :

Ma voix n'a plus qu'accens piteux,
Ma harpe que ſons langoureux ;
Dieu d'amour, les chants gracieux
Sont faits pour les amans heureux.

Près de toi que j'étois joyeuſe !
Soupirant ma flamme amoureuſe,
Ma voix étoit mélodieuſe,
Ma harpe plus harmonieuſe.

Juſques-là le Roi ne ſavoit encore à qui ſes regrets étoient adreſſés. Il ſe doutoit bien que Triſtan en étoit l'objet, mais ſon nom n'étoit pas prononcé. Il attendoit, dans l'état le plus pénible à décrire, qu'Yſeult dît un mot de plus. Elle reprit ſa chanſon :

Ah ! loin de moi, mon cher Triſtan,
Es-tu tranquille, es-tu content ?
Pourrois-tu l'être un ſeul inſtant,
Loin de celle qui t'aime tant !

Gazons fleuris, chambrette obſcure,
Témoins de tant douce aventure,
Quand de Triſtan ſeul j'avois cure,
Soyez-le des maux que j'endure.

Le Roi trop convaincu, & trop peu maître de lui pour ſe contraindre, ſe montre alors, & marque ſon courroux par ſes regards furieux. Yſeult qui le hait, qui ſouffre, qui ne craint plus rien à force de ſouffrir, n'eſt ni ſurpriſe de le voir, ni déconcertée en le voyant. » Vous » m'avez entendue, lui dit-elle ; oui, j'aime » Triſtan. Sans doute qu'il n'eſt plus ! ſans doute » qu'il eſt mort pour moi ! Je ne veux point » lui ſurvivre. Un coup frappé par ma main » finira bientôt mes peines. «

On a bien raiſon de dire qu'il eſt un dieu

pour les amans. Le bon Roi ſent ſon cœur ſe fendre de pitié pour Yſeult; il craint qu'elle ne ſe donne la mort; il appelle Dinas, ſon Sénéchal, qu'il ſavoit être eſtimé de la Reine; il la lui confie, & lui commande de veiller attentivement ſur ſes jours.

Dès que la Reine fut libre, elle ouvrit ſon cœur à Dinas. Ah! cher Dinas, lui dit-elle, mon cher Triſtan n'eſt plus, laiſſe-moi me donner la mort. Eh! Madame, lui dit-il, quelle certitude en avez-vous? Et ſi Triſtan nous eſt rendu, s'il apprend que vous avez ſacrifié vos jours à l'opinion de ſa mort & à votre amour, croyez-vous que cet amant fidèle & paſſionné puiſſe un inſtant vous ſurvivre? Cette réflexion arrête Yſeult & calme un peu ſon déſeſpoir; mais il renaît peu de jours après. On apporte de fauſſes nouvelles de la mort de Triſtan; Yſeult s'échappe des bras de Dinas & de Brangien, court dans ſon cabinet, ſe ſaiſit d'une épée que Triſtan un ſoir y avoit laiſſée; elle en appuie le pommeau, découvre ſon beau ſein, & veut ſe jeter ſur la pointe.

Heureuſement le Roi Marc, toujours amoureux d'elle, s'étoit caché dans le même cabinet, pour y jouir du plaiſir d'entendre le ſon de ſa voix; il l'arrête, la prend entre ſes bras, appelle Dinas & Brangien, leur reproche le peu

de

de ſoin qu'ils prennent d'elle, & la remet entre leurs mains.

Peu de jours après, un Chevalier de cette cour, qui devoit la vie à Triſtan, le rencontre dans la forêt du Morois, accompagné de la Demoiſelle à la harpe. Il le conſole; il lui peint ſi bien le déſeſpoir qu'Yſeult montre ouvertement de ſa perte, que Triſtan commence à ne la plus croire coupable; il revient entièrement à lui. Le paſſage du déſeſpoir à l'eſpérance eſt toujours court pour un amant paſſionné. Triſtan embraſſe le Chevalier, le conjure de voler à Cintageul, & d'apprendre à ſa chère Yſeult que Triſtan reſpire encore, & ne vit que pour l'adorer. Giglain (c'étoit le nom du Chevalier) s'acquitte de cette commiſſion avec prudence, & rend la vie à la Reine.

Mais hélas! de fauſſes nouvelles arrivent peu de jours après le départ de Giglain, au malheureux Triſtan. Il croit, plus que jamais, la belle Yſeult infidelle; heureuſement il n'a pas le tems de ſe tuer, car ſur le champ il devient fou & furieux: il court les champs; la Demoiſelle le perd de vue; il arrache les arbres dans ſa fureur; il combat tout nu contre un ours terrible, lui briſe la tête contre une roche; il enlève des vivres à des paſteurs, les anéantit quand ils veulent s'oppoſer à ſa rage.

Cependant cet état étoit alternatif; la raiſon lui revenoit quelquefois, ou plutôt une ſorte d'inſtinct. Il ſe ſervoit alors de ſa force pour ſecourir les malheureux, ou venger les opprimés. Ces mêmes paſteurs, touchés de ſon ſort, s'intéreſsèrent à lui, le nourrirent, & lui dreſsèrent une cabane.

Un jour le géant Taullas, voiſin du pays de Cornouailles, traverſa la montagne, deſcendit dans la plaine, & la ravagea; pénétra dans la forêt juſqu'à l'habitation des bergers. Il les attaque; ils crient à l'aide en s'enfuyant. Triſtan ſort de la cabane, caſſe un jeune pin, attaque le géant dont il évite les premiers coups, tombe ſur lui, lui briſe les cuiſſes. Le géant tombe; il ſe ſaiſit de ſon cimeterre, lui coupe la tête, & la donne aux paſteurs, qui courent à Cintageul & la préſentent au Roi Marc. Ce Prince admire le courage du vainqueur de Taullas, le géant le plus redoutable de la Grande-Bretagne. Il eſt bien ſurpris lorſqu'il ſait que c'eſt un fou qui l'a mis à mort; il monte à cheval, ſuivi de toute la cour, pour aller chercher le fou, que ni lui, ni perſonne de ſa cour ne peut reconnoître. Après pluſieurs actes nouveaux de folie, le Roi Marc le perſuade de ſe laiſſer conduire à Cintageul; *les enfans font la huerie après Triſtan, en criant, au ſot! au ſot!*

Triſtan arrive dans la cour; Yſeult paroît; il la voit, il fait un cri, baiſſe la tête, & la couvre de ſes mains. Yſeult reconnoît ſon amant, & ne peut cacher ſa joie; le Roi Marc le reconnoît enfin; mais, touché du ſort de ſon neveu, il ne s'occupe, pour ce moment, que du ſoin de ſa guériſon.

La préſence & les ſoins d'Yſeult eurent bientôt rappelé la raiſon & la ſanté de Triſtan. Il redevint plus beau, plus amoureux que jamais, & le Roi Marc ſentit renaître toute ſa jalouſie. Le ſcélérat d'Andret ne perdoit pas une occaſion de l'augmenter. Épiant ſans ceſſe deux jeunes amans qui s'adoroient, il lui fut facile de ſurprendre mille regards enflammés: cependant il ne put les veiller de ſi près, qu'ils ne trouvaſſent quelques moyens de ſe voir ſecrétement.

Dinas, le Sénéchal, favoriſoit leurs amours: il avoit des expédiens merveilleux pour tromper la vigilance des ſurveillans; &, ſous pluſieurs déguiſemens, il conduiſoit quelquefois Triſtan juſqu'aux genoux de la Reine.

La joie la plus pure, la ſatisfaction la plus complette ayant ſuccédé aux malheurs qu'Yſeult avoit eſſuyés, l'embonpoint, la fraîcheur avoient fait renaître les roſes de ſon teint; les graces animoient & paroient ſa figure, la gaieté la

plus vive régnoit dans ſes diſcours. Andret le fit remarquer au Roi de Cornouailles ; ce Prince adopta ſes idées ; plus tourmenté que jamais, il prit le parti de bannir Triſtan de ſes états, & lui fit jurer qu'il n'y rentreroit jamais ſans ſa permiſſion.

On imagine ſans peine quelle fut la douleur des deux amans. Le ſerment de s'aimer toujours ne put, ſans doute, l'adoucir que foiblement. Les Barons de Cornouailles ſe ſouvinrent de tout ce qu'ils devoient à Triſtan. Ils reprochèrent au Roi ſon ingratitude ; mais un jaloux n'obéit qu'à la triſte paſſion qui le dévore. Marc fut inflexible ; & Triſtan s'embarqua pour paſſer dans le royaume de Logres, où il deſiroit de trouver Lancelot, & de ſe lier avec lui.

Triſtan regarde en ſoupirant la côte dont il s'éloigne, & fait de nouveaux ſermens d'aimer Yſeult juſqu'au dernier ſoupir. Le vent étoit favorable ; en peu d'heures il aborde dans le royaume de Logres ; il trouve un Chevalier nommé Dinadam, frère du célèbre Varlet à la cotte mal taillée ; il joûte avec lui, le renverſe ; il s'en fait un ami, dès qu'il lui dit ſon nom ; & ne connoiſſant point encore le pays de Logres, il marche de compagnie avec lui.

Ils arrivent à l'entrée d'un pont ; deux Chevaliers Bretons prêts à joûter, défendoient ce

paſſage. Dinadam s'avance, & dit qu'ils ſont deux Chevaliers prêts à joûter : Je n'en vois qu'un, dit Hector des Mares, car l'un de vous deux porte des armes à la façon des gens de Cornouailles ; & je ne tiens point pour Chevaliers tous les lâches qui viennent de ce pays. Dinadam rapporte ce propos à Triſtan, qui rit de la mépriſe. Dinadam ſe préſente pour joûter ; Boort, compagnon d'Hector, court contre lui, le renverſe. Triſtan ſe préſente pour le venger, mais Boort & Hector des Mares le refuſent. Il veut les y forcer ; ils s'enfuient, en criant : *Ha ! Chevalier de Cornouailles, ne nous honnyſſez pas ; à jamais le ſerions ſi ſeulement nos armures touchées & ſouillées étoient par votre glaive* (lance). Triſtan rit ſous ſon caſque, & ſe plaît à pourſuivre ces deux Chevaliers, qu'il connoiſſoit pour être des plus renommés de la Table Ronde. Les Chevaliers l'évitoient toujours. Sur ces entrefaites arrivent de loin Driam & Bliombéris, tous deux compagnons d'Hector des Mares ; Triſtan court contre tous les deux, les renverſe, part avec Dinadam, & laiſſe les quatre compagnons de la Table Ronde très-étonnés de voir deux des leurs renverſés par un Chevalier de Cornouailles. Ils ſe dirent entr'eux qu'ils ſoupçonneroient que c'eſt le brave

& renommé Triſtan, s'ils ne ſavoient que l'amour le tient enchaîné près de la belle Yſeult. Nous aurions peine à ſuivre Triſtan dans tous les hauts faits d'armes qui le couvrent de gloire dans le royaume de Logres. Le pauvre Dinadam, ſouvent bleſſé près de lui, commence à ſe laſſer beaucoup d'un pareil compagnon ; il ſe plaint très-plaiſamment des dangers qu'il lui fait courir ; & quoique cette plaiſanterie ſoit fort longue dans le Roman, on la trouve agréable, & l'on s'attendrit pour Dinadam, qui n'eſt pas auſſi vigoureux que brave, & qui, ſe trouvant toujours battu près de Triſtan qui renverſe tous ſes adverſaires, prend enfin le parti de ſe ſéparer de lui. Triſtan apprend que la demoiſelle du Lac, qui déteſte Lancelot, a fait dreſſer une embuſcade de trente Chevaliers pour aſſaſſiner ce preux & redoutable Chevalier ; il prévient Lancelot, court au lieu déſigné pour l'embuſcade, & défait les trente Chevaliers. Il ſe bat contre Palamèdes ſur la fin d'un jour, juſqu'à ce que la nuit les ſépare. Tous les Chevaliers témoins des exploits de Triſtan, vont au-devant de Lancelot, & lui diſent avec étonnement, qu'un Chevalier de Cornouailles les a tous battus, & qu'il a défait l'embuſcade qui lui étoit préparée. Lancelot ne s'y méprend pas ; il les

assure que ce ne peut être que le brave Tristan de Léonois ; & de ce moment il le cherche avec empressement.

Cependant Yseult, éloignée de son cher Tristan, passoit ses jours dans la langueur & dans les plaintes. Elle ne peut résister long-tems au desir de savoir de ses nouvelles ; elle lui écrit, & fait partir secrètement pour le royaume de Logres, une de ses demoiselles, nièce de sa fidelle Brangien. Arrivée dans ce royaume, elle cherche vainement Tristan, rencontre Palamèdes qui la reconnoît, & lui demande des nouvelles de la cour de Cornouailles. Il apprend d'elle que Tristan en est banni pour toujours ; & Palamèdes sent une secrète joie en pensant que son rival est éloigné de celle qu'il aime.

Un jour que Tristan s'étoit long-tems échauffé vainement à poursuivre un Chevalier nommé Bréus sans pitié, il descend près d'une fontaine, se rafraîchit & s'endort. La demoiselle d'Yseult arrive près de la même fontaine ; elle reconnoît le beau *passebreul*, cheval de Tristan ; elle voit ce Chevalier endormi, maigre & pâle ; elle juge aisément des peines qu'il souffre depuis qu'il est séparé d'Yseult. Elle le réveille, lui remet la lettre dont elle est chargée ; & Tristan jouit de ce plaisir si doux que les vrais amans goûtent à parler de ce qu'ils aiment. Il prie la demoiselle

de différer ſon départ, juſqu'après le magnifique tournoi que le Roi Artus avoit fait préparer près Cramalot; il conduit la demoiſelle chez Perſides, bon & loyal Chevalier, qui les reçoit avec honneur. Le lendemain Perſides & Triſtan montent à cheval; ils trouvent un Chevalier que Perſides défie. Ce Chevalier court ſur Perſides, l'abat; & voyant plus loin Triſtan qui étoit dans le deſſein de joûter avec lui, il court avec viteſſe ſur lui. Triſtan diſtrait dans ce moment, ne s'étoit point préparé; ſa lance même n'étoit pas en arrêt. Le Chevalier inconnu le porte facilement par terre, & pourſuit ſon chemin aſſez vîte pour que Triſtan n'ait que le tems de remarquer ſes armes. Dinadam arrive en ce moment; & quoiqu'il aimât beaucoup Triſtan, il ne perd pas cette occaſion de le *gaber* très-plaiſamment, & lui apprend que le maître des joûtes qui vient de lui donner cette leçon, eſt Palamèdes.

Triſtan fut plus en colère encore, en apprenant que celui qui l'avoit abattu par ſurpriſe, étoit le rival qu'il déteſtoit, quoiqu'il l'eſtimât; il ſe promit bien de ſe venger, & de le combattre dès qu'il pourroit le rejoindre.

Triſtan conduit la demoiſelle d'Yſeult au tournoi, & la fait placer dans les balcons des dames de la Reine Genièvre. Il entre enſuite au tour-

noi ; rien ne peut réſiſter à ſa force & à ſa valeur : Lancelot l'admire ; & par un ſecret preſſentiment ne veut point diſputer à ce preux Chevalier l'honneur & le prix du tournoi, pendant lequel Triſtan abat deux fois Palamèdes, ſans oſer porter plus loin ſa vengeance, les lois du tournoi ne permettant aucun combat à outrance pour venger ſes querelles particulières.

Artus deſcend de ſon balcon pour chercher & embraſſer le vainqueur ; mais l'amoureux & modeſte Triſtan, content d'avoir remporté le prix en préſence de la demoiſelle d'Yſeult, s'échappe avec elle, & diſparoît.

A peine étoit-il rentré dans ſon pavillon, qu'un Ecuyer l'avertit qu'il vient de voir ſur le bord d'une fontaine un Chevalier abîmé dans la douleur, pouſſant les cris & les plaintes les plus touchantes. Il y court ; il y trouve Palamèdes ſon ennemi mortel, & il ne s'occupe qu'à le ſecourir. Palamèdes, qui ne le reconnoît pas, lui parle de ſes malheurs, de la cruauté d'Yſeult, du bonheur de Triſtan auquel ſa généroſité lui fait donner toutes les louanges qu'il mérite. Triſtan l'emmène à ſon pavillon, cherche à le diſtraire de ſa douleur, ſoupe avec lui, & lui fait préparer un lit près du ſien.

C'eſt ainſi que ces Chevaliers braves & loyaux ſe traitoient autrefois entr'eux ; & telles étoient

les leçons de généroſité que l'Auteur de ce Roman donnoit à la jeune Nobleſſe. Le Roman de Triſtan de Léonois ſemble fait pour l'inſtruire & pour l'élever aux vertus qui peuvent ſeules donner la vraie ſupériorité, qu'on ne doit qu'à ſes ſentimens.

Le lendemain, le tournoi recommence. Triſtan s'y rend couvert d'armes différentes de celles de la veille, pour n'être point reconnu ; mais il l'eſt bientôt par les grands coups qu'il porte ; Artus & la belle Genièvre ne doutent plus que ce ne ſoit le même Chevalier vainqueur dans la première journée. La haute valeur d'Artus en eſt émue. Après Lancelot du Lac & Gaalard, ce grand Roi paſſoit pour être le meilleur Chevalier de la Table Ronde ; il va s'armer en ſecret, vient ſous de ſimples armes au tournoi ; il joûte contre Triſtan qu'il ébranle, & Triſtan qui ne le connoît pas, lui fait vider les arçons. Artus ſe relève ; & content d'avoir éprouvé Triſtan, il fait part à Lancelot de ſon aventure, & l'engage à ſoutenir l'honneur de la Table Ronde contre ce Chevalier inconnu. Lancelot, preſſé par ce Monarque, s'élance contre Triſtan, dont la lance s'étoit briſée dans le tournoi ; mais la règle de ces ſortes de combats étoit que le Chevalier, après avoir briſé ſa lance, devoit combattre avec ſon épée, & ne devoit

pas refuſer à préſenter ſon écu à la lance du Chevalier qui l'avoit conſervée. Il attend Lancelot, dont le coup de lance terrible ne peut l'ébranler. Lancelot perce ſon écu, le bleſſe au côté gauche; le bois ſe briſe, & le fer reſte enfoncé dans la bleſſure. Il frappe à ſon tour Lancelot ſur ſon caſque; il eſt fendu par ce coup terrible. Lancelot eſt bleſſé légèrement; ſon ſang qui coule, l'aveugle un moment. Triſtan qui le croit bleſſé mortellement, ſort du tournoi; & Lancelot dit au Roi Artus que, depuis qu'il exiſte, il n'a jamais reçu de coup ſi terrible.

Triſtan court à Gouvernail, qui retire le fer de ſa bleſſure; il la bande, & Triſtan ne s'en reſſent preſque plus. Dinadam arrive, & prend encore cette occaſion pour l'accabler de mauvaiſes plaiſanteries: mais Palamèdes & Gahériet l'en corrigent par une joûte où il eſt battu; & à peine eſt-il relevé, qu'il ſe voit vengé par Triſtan qui les abat tous deux. Dinadam ſe conſole de ſes accidens ordinaires, en donnant la main aux deux Chevaliers, pour les aider à ſe relever, & en les *gabant* encore plus vivement qu'il n'a *gabé* ſon ami.

Triſtan ne tarda pas à ſe rendre dans ſon pavillon; mais le Roi Artus, de l'aveu de tous les Chevaliers de la Table Ronde, lui décer-

noit encore le prix de cette ſeconde journée, lorſque Dinadam parut. On ſavoit qu'il avoit paſſé la nuit avec le Chevalier inconnu. Artus le preſſa ſi fort, que Dinadam avoua que le même Chevalier avoit remporté le prix des deux journées. Il finit par confirmer les ſoupçons de Lancelot du Lac, en les aſſurant que ce brave Chevalier étoit Triſtan de Léonois, le neveu du Roi Marc.

Artus qui deſiroit couronner ſa haute valeur, & qui ſavoit que le Roi Marc avoit eu l'ingratitude de le bannir, voulut ſaiſir cette occaſion de l'attacher à ſa maiſon; & tous les Chevaliers de la Table Ronde s'écriant par acclamation *qu'onques plus dègne & plus preux compagnon avoir ne pouvoient*, ils jurèrent tous au Roi Artus d'aller à la quête de Triſtan, & de ne revenir d'un an dans ſa Cour, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent trouvé pour l'amener, & pour l'élire. La Reine Genièvre, qui ſait que Triſtan eſt ſorti bleſſé du tournoi, avec une demoiſelle inconnue, envoie à ſon pavillon quelques Chevaliers, qui trouvent la demoiſelle ſeule & en pleurs; car Triſtan, de peur d'être connu, venoit de ſe ſéparer d'elle.

On amène cette demoiſelle à la belle Genièvre, qui lui parle de la double victoire que Triſtan vient de remporter, & de la certitude

qu'il eſt reconnu. La demoiſelle ne s'obſtine point à détourner les ſoupçons ; & Genièvre, qui ne doute pas qu'elle ne ſoit envoyée par Yſeult, lui fait quelques queſtions ſur cette Reine, dont elle loue les charmes & l'attachement qu'elle a pour Triſtan. Hélas ! lui répond la demoiſelle, *belle Reine, ores vivés en tous ſoulas* (plaiſir) *& lyeſſe* (joie), *tandis que la mienne eſt chétive & déconfortée.... Ce diſant, regardoit-elle à yeux couverts le brave Lancelot.* Genièvre ſourit à l'un & à l'autre. *Jà ne ſerai contente*, dit-elle, *juſqu'au moment que les quatre plus loyaux ſerfs d'amours ne ſoient raſſemblés ; partés, damoyſelle ; ores dites à la belle Reine Yſeult, qu'à elle ſe recomande ſon amie & compaigne en ſervage d'amours.*

La demoiſelle retourne au pavillon, & perd l'eſpérance de revoir Triſtan. Deux Chevaliers abattus de ſa main lui content leur aventure ; & la demoiſelle raſſurée ſur ſa bleſſure, repart pour s'aller embarquer.

Chemin faiſant, Bréus ſans pitié la pourſuit ; Lancelot la délivre : elle ne craint point de ſe découvrir une ſeconde fois à lui. La demoiſelle s'embarque pour le royaume de Cornouailles, & Lancelot continue la quête de Triſtan.

Pluſieurs Chevaliers de la Table Ronde avoient prêté le même ſerment que Lancelot. Ils igno-

roient celui que Triſtan avoit été forcé de prêter à ſon oncle ; & croyant que le meilleur moyen de trouver un amant paſſionné, c'eſt de le chercher près de ſa maîtreſſe, Yvain, Gahériet, & Treu le Sénéchal, paſsèrent dans le royaume de Cornouailles.

Leur arrivée porta la terreur dans l'ame de tous les mauvais Chevaliers de ce pays. Ceux du Roi Artus, informés que leur recherche étoit vaine, s'amusèrent à jouer beaucoup de mauvais tours au Roi Marc ; & ſachant qu'il étoit obligé d'aller dans l'île Sanſon, célébrer le jour où Triſtan tua le Morhoult d'Irlande & délivra ſon royaume du tribut, ils allèrent le défier, ainſi que toute ſa cour. Le Roi Marc excita vainement le peu de courage de ſes Chevaliers, en ſe faiſant armer, & ſe mettant à leur tête : ceux d'entr'eux qui ſe préſentèrent, & le Roi Marc lui-même, furent portés à terre dès la première atteinte.

Dinas le Sénéchal, cet ami adroit & commode de Triſtan & de la belle Yſeult, enchanté d'entendre les louanges qu'ils donnoient à ſon héros, s'empreſſoit à leur donner des fêtes. Le bon Dinas, en s'occupant du plaiſir des autres, ne négligeoit pas de s'occuper des ſiens. Il avoit un château agréable, habité par une des plus jolies perſonnes de la cour ; il s'en croyoit

uniquement aimé : mais le deſtin avoit décidé que nul Chevalier de Cornouailles ne jouiroit d'un pareil bonheur. Un matin que Dinas s'étoit armé pour voler près de ſa maîtreſſe, il trouve toutes les portes ouvertes. Un vieux valet perclus s'écrie que ſa maîtreſſe vient de partir avec un Chevalier inconnu, & que, non contente de s'être chargée d'effets précieux, elle emmène les deux beaux *brachets* avec elle.

Ces brachets étoient chers à Dinas; ils étoient de la race d'Hudan, ce beau brachet que la Princeſſe Belinde avoit envoyé en mourant à Triſtan, & que ce Chevalier avoit depuis aimé ſi tendrement. Dinas part à toute jambe de cheval, joint les fugitifs dans la plaine, & combat le Chevalier. Il étoit prêt à ſe rendre maître de ſa vie, lorſque le Chevalier demande à parler, & repréſente au Sénéchal qu'ils font tous deux la plus haute folie, en expoſant leur vie pour une querelle que la conſtance ou la légéreté de la Demoiſelle doit décider. On n'eſt jamais ſans amour-propre quand on aime. Le pauvre Dinas ſe croit aſſez sûr de ſa maîtreſſe pour ſe ſoumettre à ſon choix. L'inconſtante, auſſi-tôt, prend la main du nouveau Chevalier, dit adieu d'un air moqueur à Dinas, & s'éloigne. Les fidèles brachets avoient reconnu leur maître, l'avoient careſſé, & reſtoient près de lui. Son

infidelle maîtreſſe s'en apperçoit à cent pas, les regrette, & force ſon nouvel amant de les aller demander à Dinas. Le Sénéchal paroît ſurpris de ſon impudence; mais, pour lui mieux prouver ſon mépris, il dit froidement au Chevalier : Je conſens de te les remettre, ſi leur inſtinct n'eſt pas plus fidèle que le cœur de la parjure qui t'envoie : appelle les brachets; vois s'ils veulent te ſuivre. Le Chevalier les appelle vainement; les brachets ſautent à Dinas, le careſſent, & montrent les dents au Chevalier qui ſe mettoit en devoir de les ſaiſir (1).

Les trois Chevaliers ayant perdu l'eſpérance de trouver Triſtan dans Cornouailles, retournent dans le royaume de Logres, & viennent au château d'un ancien Chevalier nommé d'Aras. Ce Seigneur Châtelain les reçoit, & leur avoue

(1) Ce joli conte a été pris dans l'ancien Roman de Triſtan, par Bocace, par la Reine de Navarre, & même par Bonaventure des Perriers. Non-ſeulement les Italiens, mais les Conteurs du quatorzième & du ſeizième ſiècles, n'ont pas négligé de piller les Romanciers du douzième, Les fureurs de Roland, la Coupe enchantée, le conte des Brachets & pluſieurs autres en ſont la preuve, de même que la continuation des Amadis n'eſt preſque qu'une prolixe répétition de l'Amadis de Gaule, que j'oſe perſiſter à croire leur être antérieur de près de

qu'il

qu'il tient priſonniers Triſtan, Palamèdes & Dinadam. Triſtan étoit alors très-malade, eſpérant peu de ſortir des priſons de d'Aras, dont il avoit tué deux fils dans le dernier tournoi; mais la généroſité de d'Aras l'emportant ſur tout ſon reſſentiment, il va trouver Triſtan dans ſon lit, & lui dit : Vous faites le malheur de ma vieilleſſe ; votre bras m'enleva mes deux fils aînés dans le dernier tournoi ; cependant, le mal que vous m'avez fait fut involontaire ; je ne vois plus en vous qu'un des meilleurs Chevaliers du monde ; j'eſpère même y voir le protecteur d'un fils qui me reſte. Vous êtes libre ; allez, Seigneur, où la gloire vous appelle.

Triſtan, touché de la généroſité du vieux Chevalier, mêle ſes larmes avec les ſiennes ; il lui promet de traiter l'enfant qui lui reſte, comme ſon propre fils. Il ſort la nuit de ſon château pour ſe dérober aux recherches des trois Chevaliers; il parcourt le pays de Norgales, abat pluſieurs Chevaliers à la joûte, ſous de nouvelles armes qui l'empêchoient toujours d'être reconnu ; il remporte le prix d'un tournoi, dans lequel il renverſe encore le Roi Artus ; il ſecourt Palamèdes contre dix Chevaliers qui veulent, en trahiſon, lui ôter la vie ; ils ſe reconnoiſſent, & Triſtan, conſervant toujours

une ancienne jalouſie contre lui, veut, ſur le champ, l'appeler au combat mortel. A Dieu ne plaiſe, dit Palamèdes, que le même jour où vous expoſez votre vie pour ſauver la mienne, je ſois aſſez ingrat pour mettre vos jours en danger! Je ſens, cependant, que nos anciennes querelles ne peuvent finir ſans le combat que vous me propoſez; nous menerons, de part & d'autre, deux Chevaliers avec nous. Triſtan y conſent. Le rendez-vous eſt pris à huit jours, & le lieu du combat choiſi près du perron de Merlin.

Palamèdes & Triſtan continuent à marcher enſemble; ils trouvent un Chevalier endormi ſur le bord d'une fontaine. Triſtan a l'indiſcrétion de l'éveiller; le Chevalier le trouve mauvais, monte à cheval, ſaiſit ſa lance, court ſur Triſtan, & le renverſe; il voit auſſi-tôt Palamèdes qui ſe préſente, il le renverſe auſſi; ce Chevalier frappe ſon cheval des éperons, & les laiſſe étendus ſur la pouſſière. Triſtan ſe relève, & ſe conſole de ce qui lui arrive, en préſumant que le ſeul Lancelot du Lac eſt capable de faire vider les arçons à deux des meilleurs Chevaliers de la terre.

Cette idée le lui fait ſuivre; il trouve Bliombéris & un de ſes compagnons, que ce même

Chevalier venoit auſſi de renverſer. Il s'arrête quelque tems avec eux, & perd l'eſpérance de rejoindre ſon Chevalier.

Ils approchent du perron de Merlin ; & Triſtan s'y rend de grand matin, le jour dont Palamèdes étoit convenu. Il voit bientôt arriver, du côté de Cramalot, un Chevalier armé de toutes pièces; il ne doute pas que ce ne ſoit Palamèdes. Il court au-devant de lui la lance en arrêt, & ce Chevalier croyant, de ſon côté, ne devoir pas refuſer cette joûte, court impétueuſement ſur Triſtan. Tous les deux ſe frappent réciproquement avec tant de violence, qu'ils ſont renverſés ſur le ſable avec leurs chevaux. Ils ſe relèvent en chancelant, & chacun d'eux admire la force prodigieuſe de ſon adverſaire. Triſtan, perſuadé qu'il combat Palamèdes, met l'épée à la main, attaque avec fureur ce Chevalier, qui lui montre une valeur & une force égale à la ſienne ; leurs écus ſont briſés, les cercles & les ornemens de leurs caſques ſont tranchés par les coups redoublés qu'ils ſe portent ; le ſang coule des deux côtés ; chacun remarque que l'épée de ſon adverſaire en eſt teinte : après une heure d'un combat qui ſe ſoutient avec égalité, le ſang qu'ils ont déja perdu, l'agitation de ce combat terrible, les force à s'arrêter, & à reprendre haleine. Tous

deux appuyés ſur le pommeau de leur épée, s'admirent, & redoutent, pour la première fois de leur vie, la fin d'un combat qui ne peut être que mortel. Triſtan, après quelques momens, ſe met en devoir de le recommencer; l'autre vient, l'épée levée, à ſa rencontre; cependant, avant de commencer à ſe porter de nouveaux coups, il dit à Triſtan: Sire Chevalier, je vous donne le los & le prix ſur tous les Chevaliers contre leſquels j'ai combattu juſqu'ici; mais puiſqu'il me paroît que vous voulez combattre juſqu'à la mort, je deſirerois vivement que nous nous diſſions nos noms, pour que rien ne manque à la gloire de celui de nous qui ſera victorieux. Triſtan reconnoît, à la voix, qu'il ne combat pas contre Palamèdes: Sire Chevalier, répond-il, la haute valeur & chevalerie que je trouve en vous, me fait changer la réſolution que j'avois priſe de taire mon nom; je ſuis prêt à vous le dire, ſi vous me promettez de m'apprendre auſſi le vôtre. Sire, répond l'adverſaire, peut-être aurez-vous entendu parler de Lancelot du Lac; je le ſuis. » Ah! Sire » Lancelot, quoi c'eſt vous! Ah! j'aurois bien » dû vous reconnoître à vos coups redoutables! » Ah! Sire, vous êtes le Chevalier de l'univers » dont je deſire le plus l'amitié. Je ſuis Triſtan » de Léonois, & je vous rends une épée que

» je conſacre à votre ſervice. « A ces mots, Lancelot préſente le pommeau de la ſienne à Triſtan; tous les deux baiſſent un genou l'un devant l'autre; Triſtan exige que Lancelot reçoive ſon épée; Lancelot exige, à ſon tour, que Triſtan ſoit armé de la ſienne; tous les deux ôtent leurs caſques; & les deux plus beaux & plus braves Chevaliers de la terre ſe ſerrent entre leurs bras, & s'admirent mutuellement. Ils oublient leurs bleſſures, & ne ſentent que le plaiſir de s'être trouvés. Ils s'aſſeyent; ils cauſent enſemble; & tous les deux, vivement occupés de leurs charmantes maîtreſſes, commencent, à mots couverts, à parler de leurs amours. *Hélas!* dit Triſtan, *bien devez aimer ce tant doulx ou tant cruel Dieu d'amours; bien vous ſert-il quant fleurs & lyeſſe il ſeme ſur votre vie; & moy chétif, las! mal ſuis guerdoné* (récompenſé) *de lui doner la miene, quant ſi durement me tient-il en ſon ſervage eſloigné de ma Dame. Haa! beau doux amy*, répond Lancelot, *la joue teinte de couleur vermeille, parce que bien lui apert que ores Triſtan parler luy veuilt de la Reine Genièvre, très-chier Sire, l'épine poignante n'oſte point à la roſe ſa ſoüeve odeur, ne ſon brillant coloris: ores épines vous font patir; plaiſe à Amour que bientoſt à point ſoyez de ceuillir la roſe!*

Lancelot dit à Triſtan à quel point Artus & la belle Genièvre deſirent de l'avoir dans leur cour ; il lui apprend le ſerment que preſque tous les Chevaliers de la Table Ronde ont fait d'employer un an à ſa quête, & le deſir ardent qu'ils ont de l'élire pour compagnon.

La modeſtie de Triſtan cède enfin à ces raiſons preſſantes ; & ſon attachement pour Lancelot le détermine à le ſuivre à Cramalot. Ils partent enſemble : chemin faiſant, ils trouvent deux ou trois Chevaliers de la Table Ronde, qu'une aventure avoit rapprochés de Cramalot ; mais leur ſerment les empêchant d'y rentrer, ils tournoient leurs pas vers la forêt pour continuer la quête de Triſtan.

Ces Chevaliers ſont ſurpris en en voyant deux autres, dont les boucliers & les armes briſées ſont teintes de ſang. Lancelot rit de leur ſurpriſe, & ſe fait connoître : *Ores, compagnons*, leur dit-il, *votre queſte eſt finée.* Ces Chevaliers connoiſſent auſſi-tôt que le compagnon de Lancelot ne peut être que le renommé Triſtan de Léonois : ils s'empreſſent à lui rendre les plus grands honneurs ; ils ſe réuniſſent à Lancelot, & tous enſemble ils arrivent à la cour du grand Artus.

Lancelot & Triſtan ſe préſentent devant lui couverts de leurs armes. Lancelot ſeul ôte ſon

caſque ; Artus le reconnoît, & court l'embraſſer ; l'inſtant d'après il lui dit : *Mais, brave Lancelot, avez-vous donc votre queſte finée ? Oui, Sire, & voici Triſtan de Léonois qui m'acquiete.* Il s'élève un bruit d'applaudiſſement dans la ſalle ; la Reine Genièvre accourt ; Triſtan ôte ſon caſque, fléchit un genou devant elle ; Artus le relève, & le ſerre entre ſes bras.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde les entourent, & ſur le champ Artus requiert un don à Triſtan. Le ſouvenir de ſa chère Yſeult le fait d'abord héſiter de répondre ; il craint toute eſpèce d'engagement qui puiſſe le ſéparer à jamais de ce qu'il aime : mais la belle Genièvre & Lancelot le preſſent ; Triſtan accorde ce don ; & ce don eſt de devenir pour toujours Chevalier de la cour du Roi Artus, & compagnon de la Table Ronde. Triſtan baiſe la main de Genièvre, fait le premier ſerment dans les mains d'Artus, *qui montre moult joie de ſerrer les mains victorieuſes de Triſtan entre les ſiennes.* Il s'élève un cri d'admiration dans le palais ; & Meſſeigneurs Gauvain, Yvain & Gaheriet, qui ſont frères & neveux d'Artus, s'écrient eux-mêmes, qu'Artus a maintenant dans ſa *maiſon* (1) les deux meilleurs Chevaliers de la terre.

(1) Le nom de maiſon, pour exprimer les Commen-

Ores le Roi Artus ordonna qu'on apportaſt les ſaintes (reliques), *& juraſt ſur eux Triſtan le ſerment de la Table Ronde; & tant ſoudain par Artus & les aultres compains* (compagnons) *conduit il y fut.*

Le fameux enchanteur Merlin avoit employé tout ſon art pour fabriquer cette table : parmi les ſiéges qui l'entouroient, il en avoit conſtruit treize en mémoire des treize Apôtres. Douze de ces ſiéges ſeulement pouvoient être occupés, & même ne pouvoient l'être que par des Chevaliers de la plus haute renommée; le treizième repréſentoit celui du traître Judas; il reſtoit toujours vide. On le nommoit *le ſiége périlleux*, depuis qu'un téméraire & orgueilleux Chevalier Sarrazin avoit oſé s'y aſſeoir, & que la terre s'étant entr'ouverte ſous ce ſiége, le Sarrazin avoit été abîmé dans les flammes.

Un pouvoir magique, qui ſubſiſtoit toujours, gravoit ſur le nom de chaque ſiége le nom du Chevalier qui devoit l'occuper : il falloit, pour obtenir un de ces ſiéges vacans, que le Chevalier qui s'y préſentoit ſurpaſsât encore en valeur & en hauts faits celui qui l'avoit précédemment occupé; ſans cela, ce Chevalier en étoit vio-

---

ſaux & Chevaliers d'une cour, paroît être de toute ancienneté.

lemment repouſſé par une force inconnue. C'eſt ainſi qu'on faiſoit l'épreuve de tous ceux qui ſe préſentoient pour remplacer les compagnons dont on avoit à regretter la perte.

Parmi l'un des douze principaux ſiéges, celui que le Morhoult d'Irlande avoit occupé étoit vide depuis dix ans; & le nom du Morhoult y reſtoit toujours gravé depuis que ce preux Chevalier étoit tombé ſous le bras victorieux de Triſtan. Artus prend Triſtan par la main, & le préſente à cette place : auſſitôt des ſons harmonieux ſe font entendre, des parfums exquis rempliſſent l'air; le nom du Morhoult s'efface, & celui de Triſtan paroît étincelant de lumière!.... La rare modeſtie de Triſtan eut beaucoup à ſouffrir lorſqu'on fit venir *les Sires Clercs*, chargés du dépôt des annales de la Table Ronde (1). Triſtan, ſelon le ſerment qu'il avoit prêté, fut obligé de raconter tous les hauts faits de Chevalerie qu'il avoit accomplis.

Lancelot & Genièvre trouvèrent bientôt le moment de lui parler de la belle Yſeult, & du deſir ardent qu'ils avoient que quelque heureux haſard pût l'amener dans le royaume de Logres.

(1) Les Sires Clercs de la Table Ronde, étoient ce que ſont aujourd'hui les grands Officiers des Ordres; ils en conſervoient les lois & les regiſtres.

Tandis que Triſtan ſe couvroit ainſi de gloire à la cour d'Artus, la ſombre & noire jalouſie agitoit Marc dans la ſienne. Il ne voit point Yſeult ſans penſer que Triſtan en eſt aimé; & le bonheur de ſon neveu renouvelle enfin dans ſon ame ſon ancienne fureur, & les plus horribles projets de vengeance. Il s'arrête à celui de paſſer déguiſé, dans le royaume de Logres; il fait aſſembler ſes Barons, leur dit qu'il a voué un pélerinage qui durera quelques mois; il leur fait prêter ſerment d'obéir au perfide Andret; & ne pouvant perdre de vue la belle Yſeult, il nomme deux demoiſelles pour la ſuivre avec Brangien, & part avec elle. Il choiſit deux Chevaliers élevés dans ſa maiſon pour le ſuivre lui-même; &, avec ce ſimple cortège, il paſſe dans le royaume de Logres.

A peine y eſt-il arrivé, qu'il confie à l'un de ſes deux Chevaliers, nommé Berthelay, qu'il n'eſt venu que pour chercher l'occaſion de ſurprendre Triſtan, & de le mettre à mort; il veut faire prêter ſerment à Berthelay de l'aider à commettre ce crime. Berthelay rejette cette propoſition avec horreur; il fait les reproches les plus vifs au Roi d'en avoir conçu l'idée. Marc furieux, & qui craint que Berthelay ne le découvre, tire ſon épée, fend la tête du vertueux Chevalier, & le renverſe mort à ſes pieds.

Amans, frère de Berthelay, arrive, voit ſon frère mort, attaque le Roi Marc ; Yſeult accourt avec ſes femmes, elle les ſépare. Amans s'arrête par reſpect pour elle : mais il accuſe hautement le Roi Marc de meurtre & de trahiſon. Les deux demoiſelles d'Yſeult, couſines des deux frères, forment le même appel ; tous les trois lui diſent qu'ils partent pour Cramalot, & vont l'accuſer devant Artus. Le Roi Marc qui craint d'être découvert, offre d'accepter le défi, ſi toutefois Amans veut lui jurer de ne le pas faire connoître. Amans en prête le ſerment, & part pour Cramalot, où le Roi Marc jure de ſe trouver dans ſix jours. Marc chargé de cette fâcheuſe affaire, laiſſe la Reine Yſeult avec la ſeule Brangien dans une abbaye, & part ſans aucune ſuite, faiſant d'ailleurs des informations ſur Triſtan.

A peine le Roi Marc a-t-il fait une lieue, qu'il apperçoit un Chevalier armé de toutes pièces ; &, connoiſſant la coutume des Chevaliers de Logres, qui ne ſe rencontroient point ſans ſe défier à la joûte, il s'y prépare. Celle du Chevalier étoit de ne la refuſer jamais, mais de ne la point propoſer. Le Roi prend aſſez mauvaiſe opinion de ce qu'il ne l'a point défié. Dinadam (car c'étoit cet impitoyable gabeur) prend encore plus mauvaiſe opinion de Marc, en con-

noiſſant à ſes armes que c'eſt un Chevalier de Cornouailles. Ils ſe ſaluent, s'abordent, & Marc lui demande des nouvelles de la cour du Roi Artus. Dinadam lui raconte tout ce qui s'eſt paſſé à la réception de Triſtan à la Table Ronde; Il élève juſqu'aux cieux les actions, la valeur & la beauté de ſon ami Triſtan; & porte les atteintes les plus cruelles à l'ame envieuſe & jalouſe de ſon oncle.

Dinadam lui fait des queſtions à ſon tour: *Damp, Chevalier*, lui dit-il, *de pieça je cuidoie* (depuis long-tems je croyois) *qu'à jamais ne veſrions Chevalier de Cornouailles ès royaume de Logres, mal y tombent t'ils, s'ils n'ont patience à être gabés; bien m'apert que taillé vous êtes pour ce endurer: or ne pourriez-vous m'apprendre novelles du plus chétif & couard Roi de l'univers, coment ſe faict Marc le honny? Bone chière mine fait-il en l'abſence de ſon neveu Triſtan?*

Marc trouvoit deux inconvéniens à ſe fâcher de ce propos, celui de ſe faire connoître, & celui de ſe battre; il l'eſſuie donc tout doucement; & Dinadam, qui le reconnoît pour un vrai Chevalier de Cornouailles, ſe propoſe bien de s'en amuſer, & le pouſſe à bout par mille cruelles plaiſanteries.

Il leur arrive pluſieurs aventures; Dinadam

lui joue ſans ceſſe de nouveaux tours. Un matin entr'autres, Dinadam voit des pavillons tendus, & ſix boucliers attachés aux branches d'un pin, ſur leſquels il reconnoît les armes de ſix de ſes compagnons de la Table Ronde : » Ah, Sire » Chevalier ! s'écrie-t-il au Roi Marc, je ſuis » perdu ſi vous ne me ſecourez ; je reconnois » les armes de mes plus mortels ennemis ; & » quoique ce ſoient ſix des plus redoutables » Chevaliers du royaume de Logres, la con- » fiance que j'ai dans votre haute valeur, fait » que je me décide à les attaquer. « Gardez-vous-en bien, répond Marc en frémiſſant ; dans quel péril ne nous jetteriez-vous pas ! Je le ſais, dit le malin Dinadam ; mais avec vous je ne peux rien craindre. Il part auſſitôt ; & du fer de ſa lance, il arrache les écus du pin, & les fait tomber avec fracas. Les Chevaliers du pavillon ſortent à ce bruit, bien armés. Le pauvre Marc voit que la partie n'eſt pas égale, qu'il n'y a pas un moment à perdre ; il maudit ſon téméraire compagnon, donne des deux éperons, & s'enfuit. Dinadam ôte auſſitôt ſon caſque, ſe fait connoître à ſes compagnons, & leur conte ſon hiſtoire avec le Chevalier de Cornouailles. Ils en rirent beaucoup, & ſe promirent bien de le gaber à leur tour, s'ils le rencontroient.

Dinadam marche avec eux. Le haſard les

conduit du côté où le Roi Marc avoit fui. Sur le ſoir ils voient venir un Page du Roi Artus, & l'inſenſé Daguenet, qui, quoique Chevalier, ne paſſoit plus à la cour que pour être le fou du Roi. Ce Page leur dit qu'il vient de rencontrer dans une abbaye voiſine, un Chevalier qui doit y coucher ; & il le leur déſigne ſi bien, que Dinadam le reconnoît pour être le Chevalier de Cornouailles. Dinadam imagine auſſitôt d'arrêter Daguenet, & lui propoſe de prendre les armes de Bliombéris, l'un des ſix Chevaliers, lequel étant un peu bleſſé, ne pouvoit alors marcher que déſarmé. Daguenet, quoique fou, & très foible de corps, avoit du courage, & ſe ſouvenoit d'avoir autrefois conduit priſonniers à ſon maître, deux Chevaliers de Cornouailles qu'il avoit vaincus. Il accepte de combattre celui-ci. Dinadam avertit ſes compagnons de ſe tenir cachés dans un carrefour de la forêt qu'il leur déſigne. Il part, & court rejoindre le Roi Marc à l'abbaye. Ce Prince eſt bien honteux & bien étonné en revoyant Dinadam, dont il eſpéroit que les ſix Chevaliers l'avoient défait pour toujours. Il lui demande comment il a pu s'échapper de ſes ennemis. Dinadam lui répond qu'il avoit été trompé par leurs armes, que ces Chevaliers s'étoient trouvés ſes meilleurs amis ; mais que l'attachement dont il s'étoit

pris pour lui, l'avoit preſſé de les quitter pour le ſuivre, & le rejoindre s'il étoit poſſible. Marc le maudit intérieurement; ils ſoupent & paſſent la nuit enſemble. Le lendemain matin le Roi Marc veut partir pour ſe rendre à Cramalot: mais il n'en ſait pas la route; &, quoique déſolé de marcher encore avec l'éternel gabeur qui s'offre à le conduire, il eſt forcé de le ſuivre juſqu'à ce qu'il trouve le moment de s'en ſéparer à jamais.

On ſe doute bien que Dinadam le mène droit au carrefour, où les ſix Chevaliers l'attendent. En avançant il fait mille cruelles plaiſanteries au triſte Roi, ſur le peu de courage qu'il a montré la veille. Marc pouſſé à bout, déſeſpéré des propos qu'il eſſuie de Dinadam, veut ſe battre avec lui; mais celui-ci le refuſe, diſant qu'il ne déshonorera pas ſes armes en s'en ſervant contre un Chevalier de Cornouailles, dont le courage eſt ſi ſuſpect. A ce moment même, ils arrivoient près du carrefour où le ſeul Daguenet ſe préſente couvert des armes de Bliombéris, & les défie à la joûte. Le Roi Marc en veut céder l'honneur à Dinadam, qui s'en défend avec force, diſant à Marc qu'il ne peut trouver une plus belle occaſion de ſe couvrir de gloire, qu'en joûtant avec le Chevalier qu'il reconnoît à ſes armes & à ſon air redoutable, pour être

le renommé Lancelot du Lac. Le Roi frémit ; & preſſe plus que jamais Dinadam de combattre ; mais celui-ci s'en excuſe encore, ſous des prétextes qui doivent lui cauſer de plus vives alarmes. Le Roi Marc, plus effrayé que jamais, reſte éperdu ; Daguenet s'avance ſur eux, en criant comme un fou : *Couards Chevaliers, à la jouſte, à la jouſte !* Marc n'écoute plus que la peur ; il pique ſon cheval des éperons, & s'enfuit à toute bride. Les ſix Chevaliers & leurs Ecuyers ſe montrent, *& font la criée & la huerie* ſur Marc, en criant : *Couard, ô Couard, ô Cornouaillois, ô coux !*

Le Roi Marc s'enfuyant toujours le long d'une route de la forêt, l'Amoral de Gales, qui ſe trouve à l'extrémité de la route, le voit venir à lui, la lance baiſſée ; il croit qu'il le défie à la joûte ; il court au-devant de lui, & le renverſe à quatre pas de ſon cheval, ſur la pouſſière. L'Amoral pourſuit ſon chemin, & joint ſes compagnons. Ils rient enſemble du pauvre Chevalier de Cornouailles, partent, & arrivent le même jour à Cramalot, où cette aventure eſt bientôt divulguée. Le Roi Marc, qui s'y fait conduire le lendemain, eſt reconnu facilement par les armes qu'il porte ; & la populace lui jette de la boue, & élève ſa huée contre lui.

Cependant Amans & ſes deux couſines arrivent auſſi

auſſi le même jour à Cramalot: Amans tient parole au Roi Marc, & ſans le nommer, tous les trois accuſent de meurtre & de trahiſon le Chevalier de Cornouailles qui vient d'arriver. Artus ordonne le combat pour le lendemain; le Roi Marc ſe préſente dans le champ clos, marqué pour ces ſortes de combats. Amans s'y préſente de ſon côté, jure que ſa cauſe eſt légitime; il veut faire jurer la même choſe au Roi Marc qui le refuſe. Cependant il attaque Amans, le combat; & quoique lâche & foible, il a le bonheur de le tuer. Les Juges du camp étoient prêts à livrer les deux demoiſelles accuſatrices pour être brûlées, ſelon les anciennes lois de ces ſortes de jugemens: mais un des Juges ayant fait réflexion que le Chevalier vainqueur avoit refuſé de prêter le ſerment, il ſuſpend tout, & remet la déciſion de cette affaire au ſage & grand Monarque Artus. On les fait tous trois comparoître au pied de ſon trône. Artus interroge Marc avec cette ſupériorité & cette majeſté qui fait ſouvent frémir le crime. Marc éperdu, troublé, ſe trouve forcé de ſe découvrir à ſon Seigneur ſuzerain, & de lui avouer qu'il eſt en effet coupable du meurtre dont on l'accuſe. Artus frémit d'indignation; mais, reſpectant la dignité royale, il donne à Marc ſa cour pour priſon, fait inhumer honorablement

Amans, fait graver cette hiſtoire ſur ſa tombe, & il retient les deux demoiſelles à la cour de Genièvre.

Nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver ici avec quel art l'auteur ſemble prêter ſans ceſſe de nouvelles excuſes à la foibleſſe de la belle Reine Yſeult pour le brave Triſtan. Non-ſeulement il la peint entraînée par la force magique du *boire amoureux*, ce qui contribue à la faire excuſer par les gens rigides; mais il peint auſſi le Roi Marc comme étant cruel, parjure, lâche Chevalier, & ſur-tout bien ridicule, pour faire aimer la vengeance d'Yſeult à tous ceux & celles qu'il intéreſſe pour Triſtan.

Cette belle Reine, reſtée ſeule dans une abbaye avec ſa fidelle Brangien, attendoit les ordres du Roi Marc, & deſiroit vivement de recevoir des nouvelles de Triſtan. Son ſeul amuſement étoit de s'aller promener quelquefois dans la forêt voiſine de l'abbaye. Elle y penſoit à ſes amours ſur le bord d'une belle fontaine entourée d'arbres; & bientôt ces arbres furent parés des chiffres & du nom de ſon amant. Quelquefois elle uniſſoit ſa voix au ſon de la harpe, & c'étoit toujours ſa peine ou ſes premiers plaiſirs qu'elle chantoit. Toute la nature offroit Triſtan à ſes yeux: un jour, le ſon ſi doux de cette voix ſe fit entendre à Bréus *ſans*

pitié. Ce Bréus, (dont il a déja été fait mention) étoit un Chevalier trop indigne de ſon Ordre, & très-digne de ſon nom. Des mœurs affreuſes, une ame baſſe, un cœur perfide, une force peu commune, le rendoient également redoutable aux deux ſexes ; il terraſſoit les hommes, & faiſoit éprouver aux femmes les outrages de la violence. Il entend la voix d'Yſeult ; il ſe cache & l'obſerve. A l'aſpect de deux femmes jolies, ſon ame ſe prépare à goûter le bonheur des vautours. Bientôt il diſtingue celle que la nature a enrichie de plus d'attraits. Ses projets ſe tournent uniquement vers elle. Les premiers accens de ſa voix rendent ſes deſirs plus vifs. Il écoute en méditant. Yſeult commence ainſi ſon lay.

LAY D'YSEULT.

Quelque charmante que ſoit la Romance d'Yſeult dans la Bibliothèque des Romans, je ne dois pas en parer mon Extrait, quoique je me fiſſe honneur de jouir des préſens que j'ai reçus d'une main aimée ; & je reſtitue ici la foible complainte que j'avois miſe dans la bouche d'Yſeult.

Feuillage épais, verts gazons, doux ſilence,
Bien invitez à prendre le repos ;
Mais tant revient ſi douce remembrance,
Que de mes cris veille les échos.

Dans ces ſcepeuils plantés par la nature,
Fontaine ſourd, & nourrit mille fleurs :
Las! mes ſoupirs augmentent ſon murmure,
Ses petits flots ſont groſſis par mes pleurs.

Que fait Triſtan ?... Ah, plus d'une victoire
Du los d'honneur lui décerne le prix !
La Table Ronde élève aux cieux ſa gloire :
Chétive, hélas! il n'entend pas mes cris.

Yſeult s'arrête un inſtant. Le ſcélérat de Bréus ſe livre à toute l'horreur de ſes deſirs; le nom de Triſtan qu'Yſeult a prononcé, ne ſert qu'à l'enflammer davantage; il veut troubler ſon bonheur; il ne craint point alors ſon bras redoutable ; il croit pouvoir jouir impunément des plaiſirs imparfaits qu'il eſt prêt à ravir : telles ſont ſes affreuſes penſées, lorſqu'Yſeult reprend.....

Ma Brangien, ma tant fidelle amie,
Rappelle-toi Triſtan, ſon doux maintien,
Quand il diſoit : » Fors la Parque ennemie,
» Ma chère Yſeult, ne rompra mon lien.

» Bien aſſervi dans tant doux vaſſelage,
» Vas, ton Triſtan ne deſire que toi.
» Si los je quiers (1), c'eſt pour t'en faire hommage;
» Si vivre veux, c'eſt pour garder ma foi.

(1) Cherche.

» Boire amoureux, c'eſt trompeuſe magie ;
» Deſirs brûlans, c'eſt flamme de tes yeux ;
» Nos vœux ſecrets, c'eſt douce ſympathie ;
» Nos doux liens, c'eſt bien l'œuvre des dieux. «

Bréus étoit à cheval. Animé d'un nouveau tranſport, il ſaute à terre pour courir ſur ſa proie. Yſeult & Brangien prennent la fuite en l'appercevant ; il ne s'attache qu'à la première, & redoublant ſes pas, il l'atteint & la ſaiſit. Elle perd connoiſſance. Il l'enlève, & la porte entre ſes bras vers ſon cheval, qui s'épouvante du bruit, caſſe ſa bride & s'échappe. Les cris de Brangien font retentir la forêt. Ils attirent un Chevalier couvert d'armes ſimples, & dont le bouclier l'étoit par une houſſe. Ce Chevalier attendri, interroge en vain Brangien à qui la douleur ne permet pas de s'exprimer : mais il s'apperçoit qu'elle a les regards tournés vers une femme étendue à terre, ſans connoiſſance ; & la pitié lui fait deſirer vivement d'être inſtruit.

Bréus avoit abandonné Yſeult, la voyant évanouie, pour courir après ſon cheval. Il venoit de l'atteindre, de lui rattacher ſon mords, & s'avançoit déja pour reprendre ſa proie. Les cris de Brangien redoublent en le voyant revenir ; le Chevalier animé par ſes cris, ne balance pas à prendre la défenſe de ces inconnues ; il court ſur Bréus d'un

air menaçant : Bréus croit s'en defaire aiſément, & court à ſon tour ſur lui ; le Chevalier le renverſe d'un coup de lance. Bréus feint d'être mort, & reſte immobile ſur la place : mais à l'inſtant que le Chevalier deſcend pour ſecourir Yſeult, il ſe relève, ſaute ſur ſon cheval, & s'enfuit à toutes jambes vers l'endroit le plus épais de la forêt.

Le Chevalier s'approche d'Yſeult, ſoulève doucement ſa tête, écarte les cheveux blonds qui couvrent ſon viſage, la regarde un inſtant, jette un grand cri, & tombe évanoui près d'elle. Brangien arrive, & ne s'occupe d'abord que de ſa maîtreſſe ; elle court à la fontaine, lui jette de l'eau ſur le viſage, & ce n'eſt qu'après quelques momens qu'elle la rappelle enfin à la vie.

Yſeult rouvrant ſes beaux yeux, eſt d'abord raſſurée en ne voyant plus ſon cruel raviſſeur, & ſe trouvant entre les bras de ſa fidelle Brangien : mais ſa terreur renaît par le ſpectacle d'un Chevalier armé & étendu ſur l'herbe auprès d'elle ; elle apprend de Brangien que ce Chevalier vient de la défendre ; elle croit que, bleſſé dans le combat, il vient de mourir de ſes bleſſures ; elle donne d'abord à la reconnoiſſance & à la pitié, des larmes qu'elle va bientôt donner à l'amour. Quelques plaintes étouffées par la viſière du caſque, quelques ſoupirs, lui font enfin juger

que ce Chevalier n'eſt point mort, & qu'il a beſoin d'un prompt ſecours. A l'aide de Brangien, elle délace les attaches du caſque; elle voit.... Quel objet!... Elle s'écrie, je me meurs; & tombe une ſeconde fois ſans connoiſſance..... Son beau viſage reſte appuyé ſur le front du Chevalier. Quoique évanouie, ſes larmes coulent en abondance; leur douce chaleur fait revenir le Chevalier; elle revient bientôt elle-même..... O puiſſance de l'amour!.... c'eſt Triſtan qui ſe trouve dans les bras d'Yſeult.

La coutume de la Table Ronde étoit que le ſur-lendemain de la réception d'un Chevalier, il allât pendant dix jours à la quête des aventures. Il étoit permis à ſes compagnons de le ſuivre, couverts d'armes inconnues, & de l'appeler à la joûte, ſans toutefois en venir au combat; la quête de Triſtan l'avoit empêché de ſe trouver à celui du roi Marc; pluſieurs de ſes compagnons l'avoient ſuivi, & preſque tous avoient été renverſés par lui. Lancelot du Lac voulut faire la galanterie à Triſtan de rompre une lance avec lui pendant ſa quête. Sans ſe faire connoître, il ſe couvre d'armes blanches comme un nouveau Chevalier; &, quoiqu'il eût éprouvé la force prodigieuſe de Triſtan, il n'avoit pris qu'une lance foible & fragile pour ne point bleſſer ſon ami.

Lancelot arrive près de la fontaine, peu de tems après qu'Yſeult & Triſtan ont repris leurs ſens : il le voit de loin pied à terre qui ſerroit la main d'Yſeult ſur ſon cœur. Lancelot ne la connoiſſoit point ; &, croyant trouver Triſtan dans quelque infidélité, il déguiſe ſa voix, & lui crie : *Sire Chevalier, bien m'appert que doulcement querés aventures, & que bien à point bonnes les ſavés trouver.*

Triſtan, en colère de ſe voir repris & troublé par un Chevalier inconnu, quitte la main d'Yſeult qui s'enveloppe de ſa mante, & ſe retire avec Brangien vers l'abbaye. *Chevalier*, répond Triſtan, *ſy n'exercez courtoiſie quand parlez ainſi ſans ſaveoir : ores verrons maintenant ce que vous eſtes ; mieux ſavez-vous peut-être gaber que lance rompre.* En diſant ces mots, il ſaiſit ſa lance, ſaute ſur ſon cheval : Lancelot s'éloigne, & prend le champ néceſſaire pour la courſe.

Lancelot n'avoit pas ſi bien déguiſé ſa voix, que Triſtan ne ſe fût apperçu que cette voix ne lui étoit pas abſolument inconnue ; & ce que Lancelot ne pouvoit pas déguiſer, c'étoit la perfection de ſa taille, & la grace avec laquelle il ébranloit une lance & ſavoit manier un cheval. Triſtan le reconnut dans la demi-volte qu'il fit pour s'éloigner de lui, & ſe promit bien de le gaber à ſon tour.

Les deux braves Chevaliers laiſſent courir leurs chevaux : au moment de ſe joindre, Lancelot rompt ſur le bouclier de Triſtan ſa lanee qui ſe briſe en éclats. Triſtan lève la ſienne au lieu de la porter contre Lancelot. Tous deux font une demi-volte & reviennent l'un vers l'autre. *Haa, Sire Chevalier, pourquoi me dépriſez-vous tant*, dit Lancelot, *que de votre lance n'avez daigné me férir? Chier Sire*, répond Triſtan, *férir ce qu'on aime le plus, c'eſt ſe férir ſoy-meſme : or ſus, déſarmé vous êtes de glaive ; venez adonques, & la reine Yſeult veut de ſa main un aultre glaive vous donner.*

Lancelot enchanté, voit que ſon ami l'a reconnu, & qu'un ſort heureux lui a fait rencontrer cette belle reine. Il laute à terre, délace ſon caſque, court embraſſer Triſtan, qui le conduit à ſa chère Yſeult, & le lui préſente. Lancelot fléchit un genou pour lui baiſer la main : mais Yſeult s'empreſſe à le relever, & l'embraſſe comme le meilleur ami de Triſtan, & celui dont elle deſiroit depuis ſi long-tems la préſence.

Ils marchent enſemble vers l'abbaye. L'Auteur dit que le ſouper fut très-gai, qu'ils ſe racontèrent leurs aventures, qu'ils parlèrent beaucoup de la charmante Genièvre, & que le ſeul Lancelot dormit bien paiſiblement.

Le lendemain, Lancelot prit congé d'Yſeult, qui le chargea de dire mille choſes tendres à cette belle reine, & tout le deſir qu'elle avoit de pouvoir aller à ſa cour. Il reſtoit encore à Triſtan trois des jours qu'il devoit employer à ſa quête ; mais que pourroit-on chercher encore quand on a trouvé ce qu'on aime ? & n'étoit-il pas bien permis à ce héros couvert de gloire, de donner trois jours à l'amour ?

Que de pareils momens ſont courts ! Yſeult & Triſtan les paſsèrent ſans s'appercevoir de leur durée. La prudente Brangien, qui n'avoit aucune affaire qui l'empêchât de les compter, avertit Triſtan que ſon oncle le roi Marc eſt à la cour d'Artus ; qu'il eſt tems de l'aller voir, pour ne lui point donner de ſoupçons ; & qu'après les dix jours expirés, il doit aller rendre compte de ſa quête. Triſtan ſe rend avec douleur à des raiſons ſi preſſantes ; Yſeult le ſerre dans ſes bras, elle lui ceint en ſoupirant ſon épée ; ſes belles mains attachent même ſes éperons ; & ſans la préſence & les conſeils de Brangien, la belle Yſeult eût été obligée de les attacher une ſeconde fois.

Triſtan part, & arrive avant la nuit à Cramalot. Il ne voit ce ſoir-là que le roi Artus & Lancelot ; il rend compte de ſa quête, de la plaiſanterie même qu'il a faite à Lancelot ; &

ce dernier fait un ſourire malin à ſon ami, en ne l'entendant parler que de faits de Chevalerie. Le lendemain matin, Artus enferme Triſtan dans ſon cabinet; il aſſemble ſa cour, & fait appeler le Roi de Cornouailles. » Roi Marc, lui dit-il, » je ne vous reproche plus un acte » de fureur que vous devez vous reprocher ſans » ceſſe à vous-même; mais en préſence de tous » mes Chevaliers, je vous requiers un don. « Le Roi Marc n'avoit rien à refuſer à ſon ſuzerain, qui, dans ce moment, aboliſſoit le crime nouveau qu'il avoit commis en ſe battant contre Amans pour une cauſe injuſte, & en refuſant de prêter le ſerment ordinaire aux juges du camp. Marc accorde le don, & le grand Artus reprend : *Ores pardonnez à votre nepveu Triſtan de Léonois tout le mal talent que piéça* (longtems) *euſtes contre lui; jurés ores* (déſormais) *de le tenir chièrement comme beau nepveu & comme le meilleur Chevalier de la terre.* Marc le promet. Artus fait apporter les grands reliquaires; Marc prête ſon ſerment. Artus fait alors paroître Triſtan, qu'il préſente à ſon oncle; ils s'embraſſent. Mais Triſtan ne renonce pas intérieurement à ne plus mériter la colère de ſon oncle, qui, de ſon côté, ne renonce pas aux ſiniſtres projets que la noire jalouſie lui a fait former.

Tous les Chevaliers de la Table Ronde, qui

connoiſſoient l'ame atroce du Roi Marc, s'inquiètent de ce raccommodement, & craignent tous que Triſtan, qui leur eſt ſi cher, n'en ſoit un jour la victime. Lancelot ſur-tout ſent un noir preſſentiment; il ne peut s'empêcher de prendre par le bras le Roi Marc, de l'attirer à une fenêtre; & ſans aucun ménagement, il le menace de la plus cruelle vengeance, s'il oſe jamais attenter à la vie ou à la liberté de ſon ami.

La belle Genièvre appelle Triſtan dans ſon cabinet: elle ne lui cache rien de ce qu'elle ſait ſur Yſeult, ni de ce qu'elle ſent pour Lancelot. Elle lui dit les choſes les plus tendres pour cette Reine; & lui donne une lettre, dans laquelle elle conjure Yſeult de ſe retirer dans le royaume de Logres, & de la venir joindre, pour peu que Marc manque à ſon ſerment, & lui faſſe éprouver de nouvelles perſécutions.

Artus, de ſon côté, lui dit: » Cher Triſtan, » vous êtes maintenant de ma maiſon, & de la » Table Ronde; votre oncle eſt ſi peu digne » de vous avoir dans ſa cour, que je ne vous » vois partir qu'avec le plus grand regret. » N'héſitez pas, ſi vous en êtes mécontent, à » venir vous rejoindre à vos compagnons & à » vos amis; & croyez, brave & cher Triſtan, » que je ſerai toujours de ce nombre. «

Le Roi Marc & Triſtan partent le lendemain. Les regrets, les larmes de toute la cour d'Artus accompagnent ce dernier; l'horreur qu'on a pour Marc, l'amour qu'on a pour Triſtan, portent même les dames du palais de Genièvre à deſirer ſecrétement que le beau Chevalier puiſſe impunément augmenter ſes torts avec ſon oncle.

Tous les deux arrivent le ſoir à l'abbaye; & la tendre & malheureuſe Yſeult les voit avec des ſentimens bien différens: forcée de montrer une joie feinte pour plaire à Marc, forcée d'en cacher une véritable en revoyant Triſtan, elle eſſuya les plus cruels combats; & l'auteur & nous, nous plaignons bien celles qui les éprouvent.

Le lendemain fut employé aux préparatifs pour leur départ. On dit que les jaloux dorment peu; le triſte Marc ne dormit guère. L'aurore paroiſſoit à peine, qu'il ſe lève occupé des moyens de violer impunément le ſerment qu'il a prêté. Agité par ſes noires penſées, il parcouroit les dortoirs de l'abbaye, lorſqu'une vieille Religieuſe, qui avoit été trop curieuſe pendant le premier ſéjour de Triſtan (car les Religieuſes l'étoient en ce tems-là), & celle-ci de plus étant très babillarde, elle lui fait entendre qu'elle a ſurpris aux genoux d'Yſeult le beau Chevalier qu'il mène avec lui.

Il n'en falloit pas tant pour allumer la fureur de ce Roi. Cependant il réfléchit qu'il eſt encore dans les Etats d'Artus; il renferme ſon dépit & ſa colère; &, bien déterminé dès-lors à devenir parjure, la certitude d'être bientôt maître de la vie de Triſtan, lui donne l'air de la pleine tranquillité.

Yſeult, Marc & Triſtan s'embarquent pour le royaume de Cornouailles: ils arrivent peu de jours après; & Marc, pour mieux tromper nos amans, rend Triſtan *plus Sire que jamais dans ſon royaume & dans ſa maiſon.*

Toute la cour de Cornouailles s'empreſſe à célébrer ce retour par des fêtes; & Dinas, le Sénéchal, ſurpaſſa tous les autres Barons dans cet art des courtiſans. Un architecte Arabe avoit tellement diſpoſé tous les appartemens de ſon château, *qu'euſſiez cuidé que ce fût œuvre de négromancie; ſimilitude avoit le ſuſdit château au labyrinthe Egyptien.* Yſeult & Triſtan s'y égaroient quelquefois; mais Dinas veilloit ſur eux, & connoiſſant tous les détours, il les retrouvoit à tems. La Reine Yſeult ſortoit d'un jardin de fleurs, lorſque Triſtan ſortoit d'une bibliothèque.

Andret, excité par le Roi Marc, les épioit toujours; le palais du Roi étoit conſtruit d'une façon bien moins ingénieuſe que le château de

Dinas; & les amans ſont toujours imprudens. Le méchant Andret ne ſervit que trop bien la jalouſie de ſon maître; & lui procurant l'occaſion de ſurprendre Triſtan ſans défenſe, il l'arrêta, le fit charger de fers, & l'enferma dans une obſcure priſon. Yſeult, moins maltraitée par un mari jaloux, qui ne pouvoit jamais s'empêcher de l'aimer, fut une ſeconde fois renfermée dans la tour.

Vainement toute la cour du Roi Marc fit les plus grands efforts auprès de lui pour obtenir la liberté de Triſtan: Gouvernail, qui ne put même obtenir celle de voir ſon élève, vit qu'il n'y avoit plus rien à ménager; &, craignant pour les jours de Triſtan, il partit ſecrétement pour aller dans le royaume de Léonois raſſembler ſes ſujets, & revenir le délivrer à main armée.

Pendant que Gouvernail agit pour Triſtan, Perceval, jeune Chevalier de la Table Ronde, & qui fut enſuite ſi fameux dans cet ordre par la conquête du ſaint Gréal, arrive à la cour de Marc. Il eſt ſurpris de la ſolitude qui y règne, & ſur-tout de n'y voir ni la Reine, ni Triſtan. Il apprend bientôt tous les événemens de cette cour; & étant inſtruit du ſerment qu'Artus avoit fait prêter au Roi Marc, il entre bruſquement dans l'appartement de ce dernier. *Roy felon &*

parjure, pourquoy tiens-tu la Reine en tour enclose, & ton nepveu Triſtan en charte privée, & enferré (aux fers)? Il étoit aſſez triſte & très-embarraſſant pour le Roi Marc d'en dire la véritable raiſon. Orgueilleux de ſa nature, il répond avec hauteur, & menace Perceval. Le Chevalier étoit fier & prompt; il s'élance ſur le Roi Marc. Andret veut tirer ſon épée; Perceval le ſaiſit & le jette par la fenêtre. Il terraſſe le Roi, lui fait prêter ſerment de mieux vivre à l'avenir avec ſa femme & ſon neveu, le force à lui remettre les clefs de la tour & de la priſon, l'enferme dans ſon palais, court auprès de Triſtan, briſe ſes fers, lui fait donner ſes armes, & tous les deux volent à la tour, délivrent la Reine & la ramènent.

Le roi n'étoit pas aſſez aimé de ſes ſujets, & ceux-ci n'étoient pas aſſez braves pour qu'ils fuſſent empreſſés à le ſecourir; & les cris d'Andret, qui s'étoit cruellement bleſſé dans ſa chute, n'excitèrent perſonne à venger ſon injure.

Perceval fait aſſembler les barons, & leur apprend le ſerment que le roi Marc a prêté; il leur fait promettre de forcer ce prince à tenir ce qu'il a juré, en les menaçant de la vengeance d'Artus, de Lancelot & de tous les Chevaliers de la Table Ronde, s'ils manquent à leur parole. Il n'en falloit pas tant aux timides Chevaliers

valets de Cornouailles, pour tout promettre. Ils prêtent le ſerment; & le fier Perceval, après avoir baiſé la main d'Yſeult, & juré fraternité d'armes avec Triſtan, part de cette cour pour voler aux grandes aventures qui lui ſont prédites.

La belle Yſeult & Triſtan paſsèrent un mois ſans eſſuyer de nouvelles perſécutions. Ils avoient même la liberté d'aller quelquefois à la chaſſe; & le retour s'en faiſoit toujours à la charmante & commode habitation de Dinas. Pendant ce temps, Andret s'étoit rétabli de ſa chute; mais la correction de Perceval n'avoit fait qu'exciter encore plus de rage dans ſon cœur: rien n'échappoit à ſa malignité, de toutes les démarches d'Yſeult & de Triſtan. Nos amans étoient cependant plus circonſpects; ils ſe déroboient autant qu'il étoit poſſible à ſes recherches; & la maiſon de Dinas les conſoloit aſſez ſouvent de la gêne qu'ils éprouvoient dans le palais: mais cette maiſon étoit toujours ſuſpecte à la méchanceté d'Andret. Un jour il part de grand matin pour en obſerver les entours. Il apperçoit un grand pin fort touffu qui s'élève au-deſſus des murs du grand jardin: le ſcélérat prend un arc & des flèches; & la foible eſpérance de ſurprendre quelques ſecrets de la reine, ſuffit pour le faire monter ſur le pin & s'y cacher.

pensant très-bien qu'Yseult viendroit chez Dinas au retour de la chasse.

Elle y vient en effet, & Tristan l'accompagne. On dîne gaîement; on se promène, on s'égare dans les corridors du château. Andret, sur son pin, s'apperçoit qu'on est sorti de table. Il redouble d'attention. Bientôt un pilastre peint à fresque paroît s'entr'ouvrir; il en voit sortir la belle Yseult, qui jette en rougissant ses regards vers un bosquet orné de quelques sièges de gazon; l'instant d'après, un de ces sièges s'entr'ouvre aussi, & le beau Tristan en sort pour se jetter aux pieds d'Yseult.

Malheureusement ce bosquet étoit nouvellement planté. On ne connoissoit point alors l'art du treillage; la charmille formoit des murs épais; mais elle n'étoit pas encore assez haute pour cacher à Andret ce qui se passoit. Ce malheureux sent redoubler sa fureur; & bientôt, sans craindre de blesser la reine, il tire sur Tristan une flèche qui lui perce l'épaule d'outre en outre, & dont la pointe effleure celle d'Yseult.

Nous ne rapporterons point tous les commentaires, toutes les complaintes que l'auteur fait sur cette double blessure. Tristan ne s'occupe que de celle d'Yseult. Il s'apperçoit qu'elle est légère; &, malgré la douleur que lui fait éprouver la sienne, il juge qu'ils sont découverts.

Il force la reine de rentrer dans ſon pilaſtre ; il ouvre la trappe couverte de gazon : une ſeconde flèche lui friſe la gorge ſans le toucher, au moment où il ſe dérobe aux regards d'Andret.

Triſtan, par un chemin tortueux qui lui étoit connu, gagne la chambre de Dinas, qu'il effraie autant qu'il l'afflige, en lui faiſant voir le trait dont il eſt percé. Dinas, très-habile en plus d'un art, retire doucement la flèche, panſe ſa bleſſure : mais, ſe doutant bien que ce coup vient du roi Marc, il fait ſortir Triſtan par un long ſouterrain qui donnoit dans la forêt, & le conduit à la maiſon d'un homme ſûr, chez qui Triſtan demeure caché. Yſeult rejoint les dames de ſa ſuite ; elle attribue ſa bleſſure légère à l'épine d'une ronce ; elle leur cache ſes vives inquiétudes, & retourne à ſon palais ; où bientôt Dinas revient pour la raſſurer.

On ne ſera pas ſurpris qu'Andret augmente encore toute l'horreur de ſon crime, en apprenant au roi tout ce qu'il a vu & tout ce qui s'eſt paſſé. Marc, toujours conſtant dans ſa jalouſie & dans ſa paſſion pour Yſeult, ſe contente de lui faire des plaiſanteries amères ſur ſa bleſſure ; mais il fait de ſecrètes perquiſitions pour découvrir la retraite de Triſtan qui a diſparu.

Heureuſement que dans ce même temps un puiſſant roi, nommé Hélyas, brave Chevalier & ennemi mortel du roi Marc, avoit appris que Triſtan étoit banni du royaume de Cornouailles; & ne l'y croyant point de retour, cet Hélyas avoit raſſemblé promptement ſon armée pour profiter de l'abſence de Triſtan, & pour attaquer le roi Marc. Il arrive de tous côtés des chevaliers & des habitans bleſſés, fugitifs, qui apprennent à Marc qu'Hélyas ravage les frontières, & s'avance vers ſa capitale.

Le roi Marc regrette bien alors d'être privé du ſecours de Triſtan. Il raſſemble à la hâte une foible armée; il marche au-devant d'Hélyas. Le ſénéchal Dinas, auſſi brave à la guerre que galant & ſerviable pour ſes amis, conduit l'avant-garde, mais, malgré les plus grands efforts de valeur, ſon avant-garde eſt renverſée ſur le corps de bataille commandé par le roi: Hélyas pourſuit ſa victoire, & force le roi à rentrer dans Cintageul, ſa capitale, qu'il entoure & dont il forme le ſiège.

Le roi Marc & Dinas diſpoſent tout pour une vigoureuſe défenſe; mais ils jugent bientôt qu'ils ne pourront long-temps réſiſter. Dinas ſaiſit ce temps pour rappeler à Marc tout ce qu'il pourroit eſpérer de Triſtan. Son oncle eſt forcé de lui faire demander ſon ſecours; & Dinas qui

connoît ſa retraite, lui écrit de la part du roi.

La généroſité de Triſtan ne lui permet pas de balancer à ſecourir ſon oncle. Le plus cher intérêt d'ailleurs le porte à voler à la ville. Mais ſa bleſſure l'empêche encore de porter des armes. Il écrit à ſon oncle de tenir bon, & que dans ſix jours il peut compter ſur ſon ſecours. Dix des plus braves chevaliers du pays, qui n'avoient point voulu marcher au ſecours d'un roi qu'ils mépriſoient, apprennent où Triſtan s'eſt retiré, & la réſolution qu'il a priſe de ſecourir Cintageul. Ils viennent le joindre; & Triſtan, au moment où ſa bleſſure lui permet de s'armer, ſe met à leur tête, fond ſur l'armée d'Hélyas, attaque ſon quartier, le renverſe deux fois dans l'action, fait un grand carnage de ſes gens, & entre triomphant dans Cintageul.

Le lendemain Triſtan envoie défier Hélyas au combat ſingulier, ſous la condition qu'il ſe retirera avec toute ſon armée s'il eſt vaincu, ou qu'il ſera maître du royaume de Cornouailles s'il eſt victorieux.

Hélyas étoit trop brave pour refuſer ce défi; le jour eſt fixé au lendemain. Mais Hélyas exige que le roi Marc, Yſeult & ſes barons, ſe rendent au lieu du combat, & demeurent à ſa diſpoſition s'il ſurmonte ſon ennemi. Les propoſi-

tions ſont acceptées ; & dès que le ſoleil eſt levé, les trompettes ſonnent, les deux combattans ſe rendent ſur le champ de bataille, où le roi Marc conduit la belle Yſeult.

Combien le courage de Triſtan ne redoubla-t-il pas, quand il vit qu'il avoit à défendre ſa belle reine ? Bientôt il eſt vainqueur. Il donne la vie à Hélyas ; le royaume de Cornouailles eſt délivré, celui d'Hélyas eſt ſoumis & aſſujetti à un tribut. Triſtan, ſon oncle & ſa dame rentrent triomphans dans Cintageul ; mais l'ame atroce de Marc étoit incapable d'aucun ſentiment de reconnoiſſance ; implacable dans la jalouſie & dans la haine, il oſe encore charger de fers les mains victorieuſes auxquelles il doit ſa couronne & ſa liberté.

Dans toutes ces entrefaites, le fidèle Gouvernail avoit déterminé ſans peine les Léonois, ſujets de Triſtan, à prendre les armes pour ſa liberté. Les anciens chevaliers qui avoient combattu ſous Méliadus ſon père, avoient levé les premiers leurs bannières ; leurs fils & leurs neveux s'y étoient rangés, & cet exemple généreux avoit été ſuivi par tout le royaume.

Gouvernail arrive bientôt à leur tête, & s'avance dans l'intérieur du royaume de Cornouailles. Dinas, pénétré de l'injuſtice de la cauſe de Marc, refuſe de prendre les armes pour ſa dé-

ſenſe; tous les barons, indignés de voir que ce coupable roi leur attire ſans ceſſe des guerres nouvelles, ſe révoltent unanimement contre lui; ils prennent les armes, entourent le palais, ſaiſiſſent le roi & Andret. Quelques-uns d'eux volent à la priſon de Triſtan, briſent ſes chaînes, & délivrent la belle Yſeult.

Le temps de la punition de Marc & d'Andret étoit arrivé. Rien n'arrête plus la colère des révoltés. Ils conduiſent Marc à la même priſon, & le couvrent des mêmes chaînes qu'il oſa donner à Triſtan. Andret eſt déchiré en pièces par le peuple; ils prient la belle Yſeult & Triſtan de monter à cheval, & c'eſt à leur ſuite qu'ils vont au devant de Gouvernail & de l'armée des Léonois.

L'auteur ſe plaît, avec raiſon, à peindre à quel point l'entrevue de Triſtan, de ſes ſujets & du fidèle Gouvernail fut touchante; les cris de joie ſuccèdent au bruit des armes, & les Léonois admirent la beauté d'Yſeult.

Triſtan ne voulut point rentrer dans Cintageul: ſa généroſité naturelle ne lui permit pas d'aller braver le Roi Marc dans ſes fers. Il appelle les Barons de Cornouailles; il les prie d'accepter Dinas pour les gouverner pendant la captivité du Roi; il les laiſſe les maîtres du

tems qu'elle doit durer, & leur fait jurer qu'ils n'attenteront point à ſa vie.

Ici l'auteur a l'adreſſe de rappeler toute la force des raiſons qui entraînoient Yſeult à déteſter Marc, à craindre ſa fureur, & à ne pas aller partager ſes chaînes. Nous prions les plus ſévères de nos lecteurs de pardonner à cette belle Reine; nous croyons que ſes excuſes ſont déja reçues dans les cœurs ſenſibles, & nous prions auſſi la multitude de penſer au pouvoir magique & invincible du *boire amoureux*.

Yſeult donc ne quitta point Triſtan; les Barons du Léonois & de Cornouailles ne l'euſſent pas ſouffert. Triſtan ſeul, le tendre & ſoumis Triſtan eût obéi, ſans héſiter, à ſa volonté; mais l'un & l'autre gardèrent le ſilence, & ſe laiſsèrent doucement entraîner à leur deſtinée.

Ils ſe ſéparent de Dinas, & vont dans le royaume de Léonois: mais bientôt ils penſent qu'ils ne peuvent y reſter en ſpectacle avec décence; ils prennent la réſolution d'aller enſemble dans le royaume de Logres, & de n'y confier leur arrivée & leur ſéjour qu'à leur brave & loyal ami Lancelot du Lac.

Depuis long-tems Yſeult & Triſtan s'appercevoient que le bon Gouvernail & la fidelle Brangien avoient enſemble un air trop galant &

trop tendre, pour ne pas éprouver l'un pour l'autre un ſentiment plus vif & plus doux que celui de l'amitié. Le ſacrifice que Brangien avoit fait à ſa chère Yſeult, pouvoit ſeul mettre obſtacle à ce mariage ſi convenable d'ailleurs ; mais Gouvernail avoit été du conſeil ſecret des deux illuſtres amans, & avoit contribué lui-même à détruire les ſcrupules de Brangien. Ils font donc venir ces deux honnêtes confidens ; ils leur propoſent de s'unir, & jouiſſent de toute la joie que cette propoſition fait briller dans leurs yeux. Sur le champ Triſtan convoque une aſſemblée des États du royaume ; il parle avec force ſur la naiſſance, la valeur & la ſageſſe de Gouvernail ; il leur peint, les larmes aux yeux, toute la reconnoiſſance qu'il lui doit ; il les engage à lui prêter foi & hommage en ſon abſence, & à le maintenir pour leur Roi s'il vient à périr. Les Barons prêtent le ſerment ; & dès la même nuit Yſeult & Triſtan partent, marchent vers la mer, & paſſent ſur un eſquif, dans le royaume de Logres.

Triſtan, couvert d'armes ſans aucun ornement, & ſans panache, conduit Yſeult, vêtue d'habits ſimples, & bien enveloppée de ſa mante. Ils marchent enſemble vers le château de *la Joyeuſe Gardé*, appartenant à leur ami Lancelot. Leurs cœurs étoient contens. Ils ne pou-

voient avoir d'autre peine que la crainte de voir finir leur bonheur. La pureté du jour, le calme de l'air, le chant des oiseaux, l'émail d'une prairie qu'ils traversoient, invitant l'ame à se répandre, Tristan chanta ce triolet.

Avec Yseult & les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!
Heureux qui peut vivre toujours
Avec Yseult & les amours!
Elle est maîtresse de mes jours,
Près d'elle ils sont tous sans nuage,
Avec Yseult & les amours,
Ah! que je fais un doux voyage!

A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable;
Mon cœur me dit, & je l'en crois,
(A chaque instant que je te vois)
Que c'est pour la première fois
Que tu vas m'être favorable!
A chaque instant que je te vois,
Dans mon cœur naît trouble agréable.

L'aube du jour t'a vu partir;
Yseult, n'es-tu pas fatiguée?
Ce gazon invite au plaisir.
L'aube du jour t'a vu partir.

Ah ! ne fût-ce que pour dormir,
Deſcends, entrons ſous la ramée.
L'aube du jour t'a vu partir ;
Yſeult, n'es-tu pas fatiguée ?

Ils arrivent à l'entrée d'une grande forêt voiſine de *la Joyeuſe Garde*, & ſont ſurpris en apprenant que le Roi Artus habite ce château depuis deux jours, & qu'en retournant à Cramalot, il s'amuſe à voir joûter les Chevaliers de la Table Ronde.

Yſeult eût deſiré rentrer dans la forêt ; elle en preſſoit Triſtan, qui s'étoit avancé pour voir de plus près une joûte : mais il n'en étoit déja plus tems : Artus les avoit vus ſortir de la forêt ; & la curioſité qu'il eut de ſavoir quelle eſpèce de gens ils pouvoient être, fit, ſur le champ, partir Treu le Sénéchal, pour leur demander leur nom. Dinadam, eſpérant trouver l'occaſion de faire quelque nouvelle plaiſanterie, part avec le Sénéchal, & tous les deux joignent Triſtan au moment où il eſt prêt à rentrer dans la forêt. *Haa ! Chevalier, jouſtes vous font elles peur*, luy crie Dinadam ? *Or faichiez qu'ores jouſter vous convient, ou laiſſez la dame à meilleur Chevalier que vous n'eſtes.* Triſtan qui le reconnoît, rit ſous ſon caſque, & feint encore un air timide & embarraſſé. Le Sénéchal le queſtionne, &

Triſtan lui dit, *que, quoiqu'il ſoit bien Chevalier, male fortune l'a laiſſé de ſi petite pauvre chevance, que n'en a d'autre que ſes armes & ſon cheval, & qu'ores il chemine avec ſa ſœur à une abbaye de nonains, où (dont luy poiſe moult) elle va s'enclore.*

Le Sénéchal lui répond : *Mais ignorez-vous la coutume de Logres? Nul Chevalier eſtrange en armes, ne doit paſſer ſans jouſter. Or ſus, préparez-vous; car à la jouſte eſtes venu.*

Dinadam s'avance ; & pour gaber le pauvre Chevalier, il diſpute cette joûte au Sénéchal, comme ayant parlé le premier à Triſtan. Triſtan ſe défend long-tems d'accepter la joûte ; il leur dit enfin : *Chevaliers du Roi Artus, car bien m'appert que en eſtes, ce ne ſeroit mie courtoiſie à vous de me parforcer à laiſſer ma ſœur ſoulette : partant, puiſque m'éprouver voulez, jurez de la garder courtoiſement ſi je viens au-deſſus, & qu'autre de vos compagnons viene à moy; car de pieça je ſçay que tout Chevalier de Logres eſt moult prompt à gaber, & à nobles pucelles conqueſter.* Dinadam & le Sénéchal, qui s'apprêtent à la joûte, le lui promettent.

Triſtan ſe prépare de ſon côté, feint de ne ſavoir pas bien mettre ſa lance en arrêt ; il reçoit ſur ſon écu la lance du Sénéchal, qui vole en éclats ſans l'ébranler : il manque exprès l'at-

teinte, & au paſſer il feint d'être prêt à tomber, & d'un ſeul coup de ſon bras il renverſe le pauvre Sénéchal. Il deſcend ſur le champ de cheval, il prend Treu par la main, le conduit à Yſeult, & lui dit : *Belle chière ſœur, ores vous meine ce Chevalier conquis pour vous garder.* Il remonte, & court tout de ſuite ſur Dinadam, qui croit que le haſard ſeul a fait tomber le Sénéchal, & qui vient ſur lui en pleine aſſurance. Triſtan reçoit ſon coup de lance comme à la première joûte, laiſſe tomber la ſienne ſans vouloir toucher Dinadam ; & au paſſer, il l'enlève de ſon bras droit hors de la ſelle, le tient ſur le col de ſon cheval, fait la demi-volte, & revient poſer Dinadam aux pieds du cheval d'Yſeult. *Chevalier*, lui dit-il, *que vous ſemble de la manière de jouſter de mon pays ? Or ſus gardez bien ma ſœur ; car il m'apert qu'ores vos compagnons viennent, & parler me veulent.*

Le ſpectacle de ces deux joûtes avoit beaucoup fait rire Artus & tous les Chevaliers de la Table Ronde, & ſur-tout lorſqu'après avoir vu l'enlèvement de Dinadam, ils le virent à pied avec le Sénéchal, tenant chacun une des rênes du cheval de la demoiſelle inconnue.

Pluſieurs s'avancèrent pour voir l'aventure de plus près ; & Bliombéris, l'un des meilleurs joûteurs, les précède, & dit à Triſtan : *Pour-*

quoi donc, ſire Chevalier, point n'avez-vous ferit de voſtre lance ? Sire, répond Triſtan, *c'eſt que j'ai vu que bon meſtier m'eſtoit de l'épargner, & que grand beſoin me feroit-elle avec tel Chevalier que vous eſtes : or ſus prenez garde à moy, je vous deffie.* Bliombéris, bien réſolu de punir la témérité du Chevalier inconnu, court ſur Triſtan, qui, cette fois, veut montrer ſa force & ſon adreſſe : il n'eſt que médiocrement ébranlé du coup que Bliombéris lui porte ; & ſans briſer ſa lance, il le jette ſur la pouſſière. *Or ſus, Chevalier*, lui dit-il, *allez garder ma ſœur ; car tel eſt le convenant de ma jouſte.* Bliombéris, bien honteux, va ſe ranger près de Dinadam, qui, ſe trouvant conſolé de ſon aventure, recommence à gaber Bliombéris. Les Rois neveux d'Artus remplacent Bliombéris, & ſont tous trois renverſés. Dix autres Chevaliers de la Table Ronde éprouvent le même ſort. Artus ſe voit preſque ſeul. Quinze de ſes Chevaliers entouroient déjà le cheval de la dame inconnue ; il appelle Lancelot, & le prie de ſoutenir l'honneur de la Table Ronde. *Sire*, lui dit-il tout bas, *mon amy Triſtan ſeul eſt capable d'avoir abattu vos Chevaliers ; ores verray-je bien ſe c'eſt lui : regardez bien la jouſte ; car Triſtan m'aime trop pour ſer de glaive baiſſer contre moy.* Alors il vient à Triſtan, en lui diſant : *Chevalier, ores*

verray-je bien qui vous eſtes ; c'eſt Lancelot qui vous deffie. Tant mieux, répond Triſtan ; *car je meilleur gardien à ma ſœur ne puis-je donner.* Ils courent l'un contre l'autre. Lancelot détourne ſa lance, & feint d'avoir manqué l'atteinte ; Triſtan en avoit fait autant. Le haſard fait qu'au paſſer les tronçons accumulés de lances briſées, roulent ſous les pieds du cheval de Lancelot, & le font tomber. Triſtan ſaute légèrement à terre, aide Lancelot à ſe relever, & lui dit tout bas, en lui ſerrant la main : *Ah ! chier ſire, c'eſt pour Yſeult que voſtre Triſtan vient de vous conquerre.* Lancelot, pénétré de joie, ſe laiſſe conduire auprès d'Yſeult. *Sires Chevaliers, ores délivrés vous eſtes*, dit Triſtan ; *vous pouvez librement retourner à votre Roy ; il me ſuffit aſſez de celuy-cy, & du ſecond que je conquis, pour venir une journée à la garde de ma ſœur.* Dinadam vouloit diſputer ſur ce que la joûte n'avoit pas été en règle, & qu'aucune des deux lances n'avoit porté. *Tais-toy, Dinadam*, lui répondit Lancelot, *bien m'a conquis le Chevalier inconnu ; & ſe le refuſes, ſache qu'il eſt de force à te porter avec luy ſous ſon bras.* Dinadam n'eut rien à répondre à cette gaberie ; il commença bientôt à former quelque ſoupçon ſur Triſtan ; car il connoiſſoit trop Lancelot pour croire qu'il ſe fût laiſſé amener ſi facilement ſans de-

mander le combat à l'épée, s'il n'avoit eu quelque raiſon ſecrète.

Les Chevaliers de la Table Ronde vont rejoindre Artus, lui content tout ce qui s'eſt paſſé, & que le Chevalier inconnu emmène Lancelot & Dinadam à la garde de ſa ſœur. Bliombéris lui dit, *que onques ne receut ſi terrible coup de glaive. Bien*, dit Artus, *le Chevalier eſtrange eſt preud'homme*; laiſſons-le aller *ſes erres où il veut*; *avant peu novelles en aurons.* Sur le champ, Triſtan, Yſeult & Lancelot, qui voient le Roi Artus & ſa cour reprendre le chemin de Cramalot, traverſent la prairie, & vont droit au château de la Joyeuſe Garde. Triſtan, en arrivant, ôte ſon caſque; Yſeult lève ſon voile; & Dinadam, enchanté de revoir Triſtan, va ſe jeter aux genoux d'Yſeult, devinant bien que c'eſt elle : *Damoyſelle*, dit-il, *bien m'eſt permis de baiſer la main de la ſœur que j'ay ſi bien gardée.*

Lancelot & Dinadam paſsèrent deux jours avec Triſtan; ils s'en retournèrent à Cramalot, & laiſsèrent les deux heureux amans maîtres abſolus du château de la Joyeuſe Garde.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la prudence & à la modeſtie de l'auteur de ce roman. Il croit qu'on imaginera ſans peine à quel point ils ſçurent jouir du bonheur de ne ſe plus quitter,

ter, & il n'entreprend point de peindre leur heureuſe ſituation; mais il emploie les plus fortes couleurs à rendre le déſeſpoir de Palamèdes, lorſqu'il apprend que la reine Yſeult eſt au pouvoir de Triſtan. Ce Chevalier ſe déguiſe de toutes manières; &, ſoit dans le tournoi, ſoit dans les courts voyages que Triſtan fait à Cramalot, il l'attaque juſqu'à quatre fois différentes. Le dernier combat ſe paſſe près du château de la Joyeuſe Garde; ce combat devient ſi cruel, que les deux rivaux perdent leur ſang par une infinité de bleſſures. On avertit Yſeult, elle accourt pour les ſéparer; dès qu'ils l'apperçoivent, ils s'arrêtent, & tous deux portent leurs épées à ſes pieds; mais bientôt l'un & l'autre tombent de foibleſſe, & l'herbe continue à ſe rougir de leur ſang. Yſeult s'empreſſe à donner des ſecours à ſon Chevalier, qui veut les refuſer ſi Palamèdes ne les partage. Yſeult les fait enlever, & porter tous deux dans la même chambre. Tous deux ſont ſecourus & panſés par ſes belles mains. Yſeult, qui ſçut exiger de Palamèdes, dans la forêt du Morois, de ne jamais paroître devant elle que dans le royaume de Logres, obtint ſans peine, de cet amant ſi reſpectueux & ſi ſoumis, d'établir une paix durable entre ces deux généreux rivaux; ainſi Palamèdes paſſa pluſieurs jours dans le château,

après s'être remis de ſes bleſſures ; mais le ſpectacle continuel du bonheur de Triſtan étoit trop cruel pour une ame auſſi ſenſible, & qui ne pouvoit renoncer à ſon amour. » Heureux » Triſtan, je vous quitte, lui dit-il un jour ; » vos vertus, votre généroſité, vous rendent » digne de votre ſort : puiſſé-je bientôt finir le » mien dans les combats ! puiſſe ma mort être » honorée des larmes d'Yſeult & des vôtres ! » regrettez-moi tous deux comme celui qui » vous aima le plus tendrement. « Palamèdes part ; il tente les aventures les plus périlleuſes ; il détruit *les males coutumes* de pluſieurs paſſages dangereux ; il défend l'innocence opprimée, venge la mort d'un Roi tué par deux traîtres Chevaliers ; la victoire ſuit ſes pas ; il ne peut trouver la mort, ni guérir d'une paſſion qui rend ſa vie ſi malheureuſe.

Le Roi Artus & la Reine Genièvre ne purent ſe refuſer au deſir de voir la belle Yſeult. Dinadam lui tenoit ſouvent compagnie ; elle le plaiſantoit agréablement ſur ſon indifférence ; elle attribuoit à ſon défaut de ſenſibilité, les accidens qui lui arrivoient preſque toujours dans les combats, quoiqu'il fût brave & preux Chevalier. Dinadam ſe défendoit par d'autres plaiſanteries, & cherchoit à lui rendre celles qu'elle lui faiſoit eſſuyer. Un ſoir il entre effrayé chez

elle, & lui dit que deux puiſſans Chevaliers viennent de ſurprendre Triſtan ſans armes, & s'en ſont emparés ; qu'il ſe dérobe, par la fuite, au même ſort ; & qu'il la prie de ſe précautionner contre toute ſurpriſe. En effet, Yſeult voit entrer à l'inſtant chez elle deux Chevaliers couverts d'armes étincelantes. Dinadam court ſe cacher derrière Yſeult ; mais bientôt ils ôtent leurs caſques, & Lancelot lui préſente le Roi Artus. La Reine Genièvre les ſuivit de près ; & pendant quelque tems, les illuſtres habitans de la cour d'Artus & du château de la Joyeuſe Garde, ſe viſitèrent ſouvent. Nous ne voulons point parler de quelques ſoupers ſecrets qu'il y eut entre la belle Genièvre, Lancelot & ces deux amans : & quels délicieux ſoupers !

Artus, toujours occupé des plus grands projets, l'étoit alors de la conquête du ſaint Gréal (nous avons déja dit que le ſaint Gréal étoit la coupe qui ſervit à Notre-Seigneur, le jour de la cène avec les Apôtres). Joſeph d'Arimathie avoit apporté en Europe cette coupe, avec la lance dont Longin avoit percé ſon côté ſur la croix. De génération en génération, un des petits-fils de Joſeph d'Arimathie ſe vouoit à la garde de ces précieuſes reliques ; mais à condition de garder la fleur pure & intacte de ſa

virginité. Ce gardien couroit les plus grands riſques, s'il ne conſervoit chèrement cette fleur. Le Roi Pêcheur, deſcendant de Joſeph, les avoit alors à ſa garde ; mais, ayant un jour regardé ſeulement avec trop de complaiſance une jeune pélerine, dont la collerette s'étoit entr'ouverte en ſe proſternant, la lance ſacrée tomba ſur ſon bras, & lui fit une bleſſure dont le ſang couloit ſans ceſſe depuis cinquante ans, ſans que rien pût l'arrêter. Merlin avoit prédit que le Roi Pêcheur reſteroit toujours bleſſé, & que les graces du Ciel, attachées aux précieuſes reliques, ne ſe répandroient en entier ſur la chrétienté, que lorſqu'un loyal & renommé Chevalier, plus parfaitement vierge encore que le Roi Pêcheur, ſe préſenteroit avec une ame & des mains pures, pour toucher & enlever les ſaintes reliques, ſans être frappé de mort. Il étoit écrit de plus, que ce ſeul Chevalier pourroit s'aſſeoir un jour dans le ſiège périlleux de la Table Ronde. Cet inſigne honneur étoit deſtiné par Merlin au jeune Perceval le Galois.

Le Roi Pêcheur, & les Princes ſes voiſins, redoutoient également de perdre le ſaint Gréal ; & quoique les Chevaliers vierges, & déja renommés par leurs hauts faits, fuſſent alors preſque auſſi rares qu'ils l'ont été depuis, il pou-

voit s'en trouver un ; & cette crainte entretenoit toujours une armée prête à combattre pour la défenſe du Roi Pêcheur & du dépôt ſacré.

Le bon & brave Triſtan ne valoit rien du tout pour l'enlèvement des ſaintes reliques : mais ſe joindre à l'armée du Roi Artus qui devoit combattre celle du Roi Pêcheur, c'étoit toujours un moyen de mériter le pardon de ſes péchés ; il fut donc tenté de s'unir à ceux qui devoient marcher pour cette ſainte expédition.

Ce qui déterminoit Artus à cette entrepriſe, c'eſt que, s'étant égaré dans la forêt de d'Arnantes, ſon courſier l'emporta ; quelque puiſſance ſecrète le fit arrêter près du tombeau qui renfermoit Merlin ; alors le grand prophète éleva ſa voix : *Roi Artus*, dit-il, *de pieçà & à toujours chier me ſeras ; ores eſt-il tems de marcher à la queſte du ſaint Graal. Roi Artus, ecoutés?... Cil qui parfaictera telle entreprinſe, ores eſt-il né, ores a-t-il reçu Chevalerie de ta main.*

Triſtan ayant donc pris ſon parti, *mit ſes mains ès celles d'Artus*, & fit alors un ſerment, que des malheurs qui nous font frémir d'avance l'empêchèrent d'accomplir. Il étoit aſſez raiſonnable que ce ſerment & ſes nouvelles diſpoſitions déterminaſſent Triſtan à ſe ſéparer d'Yſeult. Artus obtint d'Yſeult & de ſon amant une promeſſe qui leur coûta bien des larmes.

Artus dépêche un courrier qui part pour le royaume de Cornouailles, & porte une lettre à Dinas. Cette lettre détermine l'auteur à raconter ce qui s'étoit paſſé depuis le départ d'Yſeult & la priſon du Roi Marc.

Le Sénéchal Dinas, auſſi fidèle ſujet que brave Chevalier, n'avoit accepté la régence de Cornouailles que dans l'eſpérance que les diſgraces du Roi Marc adouciroient ſon ame injuſte & cruelle, & l'engageroient à gouverner ſes ſujets avec équité. Il alloit ſouvent le conſoler dans ſa priſon, dont il avoit adouci la dureté; & le Roi Marc lui marquant un ſincère repentir de ſa conduite paſſée, il convoqua l'aſſemblée générale de la nation.

Dinas s'en étoit fait adorer par ſa douceur & ſa ſageſſe. » Mes chers compatriotes, leur dit-il, » ſi j'ai mérité votre eſtime & votre amitié, » accordez-moi pour récompenſe un don. « Une voix unanime de tous les Barons s'éleva pour l'accorder; & ce don fut la liberté du Roi Marc. Peu de tems s'étoit écoulé depuis que le Prince étoit remonté ſur ſon trône. Dinas reçoit la lettre d'Artus; il la porte lui-même au Roi Marc; il réuſſit facilement à réveiller ſon ancien amour pour Yſeult, mais il ne peut jamais ſurmonter ſa répugnance à revoir ſon neveu Triſtan.

Le Roi répond lui-même à la lettre d'Artus ; il conſent à recevoir Yſeult de ſa main ; mais il perſiſte à ne plus vouloir que Triſtan revienne dans ſes états. Il fait ſentir adroitement dans cette lettre, que ce ſeroit trop expoſer la vertu de ſa femme & de ſon neveu, & l'expoſer lui-même à retomber dans ſes anciennes fureurs. Nous ſommes forcés de l'avouer, cette repréſentation étoit aſſez raiſonnable. Yſeult & Triſtan en ſentirent toute la force ; leurs larmes coulèrent en abondance ; ils unirent plus d'une fois ſur leurs lèvres le ſerment de s'aimer toujours. Artus enfin fit préparer un eſquif. Dinadam fut chargé de conduire Yſeult au Roi de Cornouailles. Artus & Lancelot arrachèrent Triſtan à ſon déſeſpoir, & l'emmenèrent à Cramalot. Ce fut en vain qu'on prépara des fêtes & des tournois pour le diſtraire ; à peine Triſtan pouvoit-il ſupporter le poids de ſes armes ; une langueur mortelle s'empara de ſon ame, une triſteſſe profonde le rendoit inſenſible ; elle augmentoit même quand il voyoit Genièvre & Lancelot s'unir enſemble pour la diſſiper. Les préparatifs du voyage d'Artus & de ſes Chevaliers pour la conquête, ſe faiſoient avec lenteur ; & en attendant le tems fixé pour le départ, Triſtan, ſe ſouvenant des nœuds qu'il

avoit contractés avec Yſeult aux blanches mains, ſentit un rayon d'eſpérance : il crut un moment que la préſence d'une belle Princeſſe qu'il ſe reprochoit d'avoir ſi maltraitée, pourroit l'amener enfin à ſupporter la vie. Il part ſecrétement un matin, il paſſe la mer, & le vent le plus favorable le porte le même ſoir ſur les côtes de la petite Bretagne.

Triſtan arrive à la cour du Roi Houël ſon beau-père, au moment où ce Prince, frappé d'une maladie mortelle, touchoit preſque à ſa dernière heure. Les empreſſemens d'Yſeult aux blanches mains, & ſes larmes, firent ſentir à Triſtan tous les reproches qu'il avoit intérieurement à ſe faire. Il n'eſt malheureuſement que trop commun de reconnoître ſes torts, & de n'avoir pas le courage de les réparer. Triſtan rendoit juſtice aux vertus, à la beauté même de la ſeconde Yſeult; mais la première étoit toujours préſente à ſon ame. L'admiration & la pitié l'intéreſſoit pour celle aux blanches mains; mais l'autre avoit partagé avec lui le fatal *boire amoureux*. Le cœur & l'imagination de Triſtan étoient frappés. Ses penſées, ſes deſſeins voloient tous vers la Reine de Cornouailles. Yſeult aux blanches mains, entre les bras de Triſtan, eut encore le même ſort qu'elle avoit ſubi dans

les premiers tems, & elle continua de vivre paiſiblement avec lui, ſans imaginer ce que ſon innocence ne ſoupçonnoit pas.

Le Roi Houël, dès qu'il ſentit qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre, fit aſſembler ſa famille, & conjura Triſtan, par l'amitié que celui-ci avoit eue pour Phérédin, ſon fils aîné, de veiller ſur ſes états, & de protéger le jeune Runalen, ſon ſecond fils, prêt à lui ſuccéder. Il mourut dans l'opinion qu'Yſeult, ſa fille, étoit complétement heureuſe, & toute la cour partageoit ſon erreur.

A peine le Roi Houel eut-il fermé les yeux, que quelques-uns de ſes grands vaſſaux entreprirent de ſe ſouſtraire à la ſouveraineté de Runalen. Le preux, mais felon Chevalier Urnois, Comte de Nantes, leva l'étendard de la révolte, & déclara par un héraut, qu'il ne reconnoiſſoit point Runalen pour *ſon Seigneur droiturier*. Runalen & Triſtan aſſemblent auſſitôt une armée, marchent contre le Comte de Nantes, gagnent une bataille, le pourſuivent juſqu'à Nantes, où ce Comte ſe renferme, ſoutient un ſiége, & ſe fait tuer de la main de Runalen ſur la brèche de la place, que ce Prince & Triſtan emportent d'aſſaut. Une groſſe tour réſiſtoit encore; Triſtan croit l'emporter avec facilité; mais cette tour étoit défendue par un

des plus braves Chevaliers de la petite Bretagne. Triſtan ſe ſaiſit d'une échelle, monte à l'aſſaut; & ce Chevalier, nommé Leſtoc, lui lance une pierre qui le bleſſe à la tête, lui fend la joue, & le renverſe ſans connoiſſance dans le foſſé. Runalen court à ſa vengeance, monte ſur la même échelle, voit Leſtoc; il l'appelle: » Ur- » nois eſt mort, lui dit-il, tu n'es plus lié par » ton ſerment; ne me reconnois-tu pas pour » ton Roi? « Leſtoc, à ces mots, arrache ſon caſque, deſcend de la tour, lui préſente ſon épée, & lui prête le ſerment de fidélité. Runalen, qui connoiſſoit ſes vertus & ſa valeur, lui confie le commandement de la ville, lui ordonne d'y rétablir l'ordre, & vole au ſecours de Triſtan.

Sa bleſſure étoit aſſez conſidérable pour faire déſeſpérer de ſa vie. On coupe d'abord ſes cheveux enſanglantés, on met le premier appareil; & dès qu'il reprend connoiſſance, il demande d'être conduit près de ſa femme Yſeult.

Cette princeſſe, très-habile dans l'art de la chirurgie, ne ſouffre pas que d'autres mains que les ſiennes touchent à ſon cher Triſtan. Ses belles mains panſent ſa plaie; Triſtan les baiſoit avec une reconnoiſſance qui commençoit à devenir un plaiſir. Les ſoins attentifs d'Yſeult ont le plus grand ſuccès: ce plaiſir, que Triſtan

goûte lorſqu'elle approche de lui, devient de jour en jour plus vif & plus ſenſible ; une grace intérieure paroît agir en lui, depuis le ſerment qu'il a fait de marcher à la conquête du ſaint Gréal ; elle paroît même pour quelque tems triompher du pouvoir magique du *boire amoureux*. Un jour qu'elle s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes ſoins, en voyant refermer ſes bleſſures, elle ſe penche tendrement ſur Triſtan, baiſe ſa joue bleſſée. Triſtan ſent une douce chaleur ſe répandre ſur ſon viſage, & paſſer juſqu'à ſon cœur : ce moment devient celui du bonheur d'Yſeult. Mais Triſtan bleſſé, paie l'oubli qu'il a fait de ſon état. Les plaies s'enveniment, l'art d'Yſeult devient de jour en jour inutile ; &, malgré les ſoins du plus tendre amour, elle-même n'en eſpère plus rien.

Dans cette perplexité, un ancien écuyer de Triſtan fait ſouvenir ſon maître que la princeſſe d'Irlande, depuis reine de Cornouailles, le guérit autrefois dans un état plus déſeſpéré. Il appelle Yſeult aux blanches mains, il lui raconte ſa première guériſon ; il l'aſſure que la reine Yſeult peut le guérir, & qu'elle ne refuſera pas de venir à ſon ſecours.

Dans un premier mouvement de pitié, Yſeult aux blanches mains conſent que Triſtan envoie en Cornouailles, Geſnes, homme de confiance

& habile navigateur. Il le fait venir, lui donne ſon anneau : » Porte-le, dit-il, à la reine de » Cornouailles ; dis-lui que Triſtan, prêt à » mourir, demande ſon ſecours : ſi tu peux la » ramener, mets des voiles blanches à ton vaiſ- » ſeau ; mais ſi tout eſpoir m'eſt ôté, ſi la reine » Yſeult te refuſe, mets des voiles noires : elles » ſeront le préſage de ma mort prochaine. «

L'Auteur nous apprend ici qu'Yſeult, dans l'intervalle, avoit écouté la voix d'un ſaint perſonnage, & qu'entraînée par l'autorité des maximes ſacrées, elle ne brûloit plus de cet amour violent qui l'avoit égarée. Il nous apprend auſſi que Triſtan, ſur le bord du tombeau, après avoir avoué ſes fautes en confeſſion, avoit fait les mêmes réflexions & pris les mêmes ſentimens. Ce que ces deux perſonnes ſentoient encore l'une pour l'autre, n'étoit plus qu'une tendre amitié.

Geſnes fait voile pour les côtes de Cornouailles ; il ſe préſente devant Yſeult, lui montre l'anneau de Triſtan, lui peint ſon état déſeſpéré, & la conjure, au nom d'Yſeult aux blanches mains, de partir pour venir à ſon ſecours.

Le roi Marc étoit abſent : on eſt moins timide lorſque l'on ne ſe ſent plus coupable. L'amitié après l'amour eſt ſouvent auſſi vive que

l'amour même. Yſeult n'héſite point; elle part, s'embarque; & Geſnes cingle vers la petite Bretagne, après avoir attaché des voiles d'une blancheur éclatante à tous les mâts.

Cependant la bleſſure de Triſtan devenoit plus déſeſpérée & plus noire de jour en jour; ſes forces, entiérement abattues, ne lui permettoient plus de ſe faire conduire ſur le port, comme il faiſoit les premiers jours du départ de Geſnes. Triſtan appelle une jeune demoiſelle, filleule d'Yſeult aux blanches mains, qu'il avoit élevée ſous ſes yeux, & qu'il croyoit mériter ſa confiance. Il lui ordonne d'aller tous les matins ſur le port, de tourner ſes regards vers les côtes de Cornouailles, & de venir l'avertir de quelle couleur ſeront les voiles du premier vaiſſeau qui viendra de cette part, pour aborder en Bretagne.

Hélas! cette douce, cette innocente Yſeult aux blanches mains, avoit enfin connu de quelle importance il étoit de ne pas laiſſer Triſtan avoir de nouvelles obligations à la reine de Cornouailles; la jalouſie s'empare de ſon cœur, elle ne voit point tous les maux qu'elle va cauſer; peut-être enviſage-t-elle un plaiſir à ſe venger de deux amans, hélas! qui ne ſont déja plus qu'amis: elle ordonne à ſa filleule de dire

à Triſtan que les voiles du vaiſſeau ſont noires, quand même elles ſeroient blanches.

Un vent favorable portoit le vaiſſeau de Geſnes vers le port ; toutes les voiles étoient déployées, & leur blancheur éclatante frappa de loin les yeux de la filleule d'Yſeult : mais la cruelle n'obéit que trop à l'ordre qu'on lui avoit donné ; elle dit à Triſtan que les voiles étoient noires.

Triſtan, pénétré de cette douleur que l'on n'exprime point, pouſſe un profond ſoupir, tourne la tête, & dit : *Haa, doulce amye, à Dieu vous command' ; jamais ne me véerez, ne moy vous. Dieu ſoit garde de vous ! Adieu, je vous ſalue. Lors, bat ſa coulpe, & ſe commande à Dieu ; & le cueur lui crêve, & l'ame s'en va.*

A l'inſtant la nouvelle de ſa mort ſe répand ; &, ſuivant l'uſage de la chevalerie, elle eſt *criée* dans la ville & ſur le port. La reine Yſeult aborde, débarque & entend crier, le brave, l'illuſtre, le parfait Chevalier Triſtan eſt mort. Elle ſe laiſſe conduire, preſque ſans connoiſſance, à la chambre de Triſtan. Quel ſpectacle frappe ſa vue ! Elle le voit étendu ſur des planches, & la comteſſe de Monteil qui lui chauſſe déja ſes éperons. Elle ſe jette ſur ſon corps, baiſe ſon front glacé, porte ſa main ſur ce cœur qui fut ſi tendre, ſi plein de feu pour elle ; elle

cherche vainement à le ſentir palpiter encore; tout ſon amour ne peut rappeler Triſtan à la vie. Alors elle le ſerre étroitement, lui donne un dernier baiſer, & elle expire en le tenant dans ſes bras. O vous qui jouiſſez du bonheur d'aimer & d'être aimés, répandez des fleurs & des larmes ſur les cendres de ces tendres amans! Et vous, cœurs durs & glacés, vous qui n'avez que la moitié de l'exiſtence des êtres ſenſibles, détournez vos yeux de ce tableau touchant; il ſeroit profané par vos regards.

Lorſque, ſelon la coutume qu'on obſervoit à la mort des Chevaliers de la Table Ronde, on apporta les armes de Triſtan pour l'en revêtir, l'on trouva deux lettres attachées à la garde de ſon épée; l'une s'adreſſoit à l'Apoſtole de Nantes, l'autre au roi Marc.

Le prélat ouvre ſa lettre; il y trouve un humble aveu des fautes de Triſtan, & de nouvelles preuves de ſon repentir; il y trouve auſſi pluſieurs legs pieux dont il lui recommande l'exécution, & la prière de faire porter ſon corps au roi Marc avec la lettre attachée à ſon épée. Le ſaint prélat, touché juſqu'au fond de l'ame, veut exécuter lui-même les dernières volontés de cet illuſtre mort. Les deux corps ſont dépoſés ſur deux lits de parade, & portés

dans le vaiſſeau de Geſnes, ſur lequel il s'embarque auſſi.

Le roi Marc, de retour à Cintageul, avoit trouvé la reine abſente. Furieux de ſavoir qu'elle étoit encore allée joindre Triſtan, il raſſembloit une armée pour aller porter la guerre dans la petite Bretagne. Il apprend l'arrivée du vaiſſeau, & le motif du voyage. Son premier mouvement eſt d'envoyer un détachement pour empêcher que perſonne ne débarque. Il dit tout haut qu'il ne permettra jamais que Triſtan, dont il a reçu tant d'affronts, ſoit enterré dans ſes états.

L'Apoſtole de Cintageul le prie de lui permettre ſeulement de lui amener celui de Nantes, qui accompagne les corps de Triſtan & d'Yſeult. Celui-ci vient trouver le roi Marc, & lui préſente l'épée de Triſtan.

Ce prince ne peut s'empêcher d'être attendri, lorſqu'il voit cette épée qui tua le Morhoult d'Irlande, & qui lui ſauva pluſieurs fois la vie & la liberté; il détache la lettre attachée à l'épée; il l'ouvre, & il trouve que Triſtan lui demande pardon avec ſoumiſſion & tendreſſe, & lui raconte l'hiſtoire fatale du *boire amoureux*.

Le roi Marc avoit quelquefois de bons momens. Il voit qu'Yſeult & Triſtan furent entraînés

traînés par une force invincible ; ſes larmes commencent à couler. *Hélas ! dolent* (s'écrie-t-il) *pourquoy ne ſçavois-je cette adventure? Je les euſſe celés, & conſenti qu'ils ne ſe fuſſent ja partis de moi. Las !* ajoute-t-il, *pleurant moult tendrement, or ay-je perdu mon nepveu & ma femme. Lors commanda que les corps fuſſent portés à ſa chapelle, & fuſſent illec enterrés ſi richement comme il appartenoit à ſi haulte gent.*

Il fit faire deux cercueils, & ils furent portés avec la plus grande pompe dans les tombeaux préparés. Gouvernail, que la douleur avoit retenu chez lui, vient pour pleurer ſon maître & ſon élève, dès que ſon état le lui permet. Il entre dans la chapelle, & reconnoît le tombeau de Triſtan ; en voyant *Hudan* le fidèle *brachet* qui le garde ; *ores veit-il que de la tumbe de Triſtan yſſoit* (ſortoit) *une belle ronce verte & feuilleue qui alloit par la chapelle, & deſcendoit le bout de la ronce ſur la tumbe d'Yſeult & entroit dedans.* Le roi de Cornouailles la fit en vain couper par trois fois ; *le lendemain eſtoit auſſi belle comme elle avoit cy devant été, & ce miracle étoit ſur Triſtan & ſur Yſeult à tout jamais advenir.*

ARTUS
DE BRETAGNE.

LA première édition de ce Roman eſt de Paris, *in-quarto*, gothique, de l'an 1502. Il y en a une ſeconde de 1543. Celle dont nous tirons cet Extrait, eſt de 1584.

Ce Roman peut être regardé comme une ſuite des Romans de la Table Ronde, ainſi que celui de Clériadus, dont nous parlerons peut-être. Ces deux Romans ne nous paroiſſent point être de la même antiquité que ceux de Lancelot & de Triſtan. Nous ſommes portés à croire qu'ils ſont du règne de Charles VI: ce qui nous le fait préſumer, c'eſt, premièrement, l'eſpèce des parures & des habillemens que l'Auteur donne aux Chevaliers & aux héroïnes de ce Roman; ſecondement, c'eſt que l'ouvrage nous paroît écrit dans le même langage dont s'eſt ſervi Froiſſard, auteur contemporain de Charles VI.

L'influence de l'eſprit qui régnoit à la cour des rois d'Angleterre, devint prédominante en

France ſous le règne de ce malheureux prince : la bataille d'Azincourt, auſſi funeſte que celles de Crécy & de Poitiers, rendit Henri V maître de l'intérieur de la France ; la diviſion des maiſons d'Orléans & de Bourgogne augmenta ſon pouvoir, en ſéparant les forces qui pouvoient lui réſiſter. Yſabeau de Bavière, appelée par ſa naiſſance & par ſes charmes au plus beau trône de l'univers, s'en montroit indigne par ſes mœurs, & par l'atrocité de ſa conduite vis-à-vis le dauphin, ſon propre fils ; Yſabeau protégeoit la faction de Bourgogne, qui rempliſſoit Paris de proſcriptions & de maſſacres ; & ſa cour n'en étoit pas moins ſomptueuſe & moins galante ; occupée uniquement de ſes amours & du maintien de ſon autorité, elle cherchoit à diſtraire le brave & malheureux Charles, lorſque quelques retours lucides de ſa raiſon lui pouvoient laiſſer entrevoir les horreurs & les factions qui ravageoient l'état. C'eſt dans ces temps que les cartes & le jeu de piquet commencèrent à être en vogue : pluſieurs illuſtres Chevaliers donnèrent leur nom aux figures repréſentées dans ces cartes ; le *Valet de Carreau*, entr'autres, dut le ſien au brave Hector de Galard. C'eſt dans le même deſſein qu'Yſabeau de Bavière multiplia les fêtes de ſa cour, les tournois, & qu'elle fit revivre cet ancien eſprit de Chevalerie roma-

neſque qui convenoit ſi bien au caractère de Charles VI; mais on trouve dans les Romans de ce temps une attention marquée à ne célébrer que tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l'Angleterre.

Le Roman d'Artus, imprimé en 1502, le fut vraiſemblablement ſur un manuſcrit antérieur à cette époque, puiſqu'il eſt facile, comme nous l'avons dit, d'y reconnoître le ſtyle & le langage de Froiſſard. Le tems de l'imprimer ne pouvoit être plus favorable que le moment où la belle Anne de Bretagne venoit de monter ſur le trône de France, & de réunir ſes états à cette couronne; rien ne pouvoit être plus agréable à cette reine, que de faire paroître un Roman dont l'un de ſes aïeux étoit le héros.

APRÈS la mort du roi Artus, qui exhauſſa toute nobleſſe & Chevalerie, comme firent Meſſeigneurs Gauvain, Lancelot du Lac, Triſtan de Léonois, & autres maints preux Chevaliers, la Bretaigne eut un Duc extrait du noble & haut lignage de Lancelot du Lac; ce Duc nommé Jean, fort d'avoir & d'amis, étoit ſi preudhomme, que le Roi de France l'aimoit comme ſon frère, l'honoroit ſur tous autres, & déféroit à tous ſes conſeils.

Iceluy duc eut une haulte & notable dame à femme, de bonne & ſainte vie, fille au comte de Lancaſtre en Angleterre. Si s'aymèrent le noble duc & la ducheſſe de bonne amour toute leur vie, en accompliſſant l'œuvre de mariage ainſi que Dieu l'a ordonné, tant, qu'il pluſt à Notre Seigneur leur donner un bel enfant maſle, lequel, en la remembrance du grand Artus, fut nommé de ce nom.

Artus étoit charmant de figure & d'eſprit. Les graces & le badinage de l'enfance n'empéchoient pas d'entrevoir en ce jeune prince un courage naiſſant & une grande ſenſibilité. Ses gouvernantes ne pouvoient imaginer un don de plaire, une qualité eſſentielle, qu'il ne poſſédât. Il ne perdit rien en grandiſſant de tout ce qu'il avoit reçu de la nature.

A l'âge de dix ans, le brave & renommé Chevalier Gouvernau, fut choiſi par le duc Jean & par la voix publique pour l'élever à toutes les vertus, aux talens & aux exercices qui forment un digne Chevalier. Ce titre de Chevalier (peut-être aujourd'hui trop foiblement apprécié) étoit alors celui dont les ſouverains tiroient leur plus grande gloire. Artus, dès l'âge de quinze ans, prouvoit déja qu'il méritoit de recevoir l'ordre de Chevalerie; une ſecrète inquiétude qui le portoit aux grandes

aventures, lui faiſoit deſirer le moment où le duc ſon père ne le tiendroit plus renfermé dans l'enceinte de ſes palais : le ſage Gouvernau cherchoit à le diſſiper, en le menant quelquefois à la chaſſe ; & ſouvent le jeune Artus, emporté par trop d'ardeur, ſe ſeroit égaré dans la forêt, ſi Gouvernau ne l'eût ſuivi de près, autant par le tendre attachement qu'il avoit pour lui, que par devoir.

Sur la fin d'une chaſſe, tous les deux arrivèrent ſur le bord d'un grand étang ; ils voient deux femmes effrayées ſe retirer entre des halliers : Artus s'approche d'elles, les aborde avec politeſſe, les raſſure par les graces & la douceur qu'il porte dans cet abord. La plus âgée des deux s'écrie : Qui que vous ſoyez, reſpectez mes malheurs & ceux de ma fille. Artus voit dans cette fille la jeuneſſe d'Hébé, la taille & la modeſtie des nymphes de Diane ; & toutes les deux offrent aux regards, ſous les habits les plus ſimples, un air de nobleſſe & de fierté.

Artus deſcend de cheval, & leur demande, avec cet air d'intérêt qui prévient & qui raſſure, par quel haſard elles ſe trouvent dans cette ſolitude. Sire, lui dit la mère, des malheurs ſans nombre, la perte de mes biens, celle de mon mari, l'un des plus puiſſans barons du Sorélois, le déſeſpoir de me voir expoſée aux yeux de

ceux qui m'avoient vue dans la ſplendeur, tout m'a preſſé de fuir des parens injuſtes & des vaſſaux ingrats; & j'ai mieux aimé être *pauvre femme mendiante en étrange terre, que là où j'avois été haulte dame.*

Lors commença à plorer, & dit à Artus: Si m'en vins de nuit & amenay mon enfant que voyez cy, laquelle eût dû eſtre en haultes ſalles, & geſir (coucher) *ſur beaux lits bien encourtinés; mais ores luy convient geſir deſſus la moyte terre en cette loge couverte de rameaux. Lors répondit Artus: Hé, Dame, que ne requiériez-vous vos amis à tel beſoin?... Sire, (Dieu me gard, dit la Dame) pauvres gens n'ont nuls amis; & entre pauvres & riches faut* (manque) *toujours parenté. Lors recommença à plorer amèrement; & la belle Jeannette ſa fille ploroit auſſi. Lors Artus tout attendri leur prend la main: Aah, Dames*, s'écrie-t-il, *mettez votre cœur en paix, car en moy trouvez-vous bon ami; biens & richeſſes à mon pouvoir ne vous faudront; je vous prens en ma main, & jure de garder l'honneur de vous comme votre propre frère. A tant Artus appelle le foreſtier du lieu: Pierre*, lui dit-il, *ces maiſons, manoirs, foreſt & eſtang, le bon Duc mon père, me les bailla pour mes ébatemens, & pour moy tu les gardes. Orcs en*

fais don à ces Dames, t'ordonne de les garder fidellement pour elles, & bon compte leur rendre de toutes les chevances qui en ta garde ſont.

Pierre jura d'exécuter ſes ordres : les larmes de la mère & de Jeannette ceſsèrent de couler ; elles regardoient le jeune Artus avec ſurpriſe & admiration. Les deux enfans ſe tenoient encore par la main, *ſy commencèrent à ſe ſourire bien doulcement. Belle*, lui dit Artus, *ores en avant plus ne plorerez, car en moy aquiſtes vous bon frère & doulx ami, & retourneray ſouvent à ce manoir pour m'enquiérir ſe rien ne vous manque, & ſi penſez à moy qui ſi doulce rencontre ay faite. Lors la belle Jeannette, interdite comme jeune fille innocente qu'elle étoit, ne luy répond qu'en ſerrant un petit peu ſa main. Les deux enfans ſe ſourirent encore ; mais à cette fois leurs joues devinrent vermeilles comme roſe. Le bon Gouvernau ne ſe ſentoit pas d'aiſe de voir comme généroſité, preudhomie & gentilleſſe ſe montroient apertement en ſon jeune élève.*

Les chaſſeurs arrivèrent de tous côtés ; le cri des chiens, le bruit des cors ſe firent entendre ; Jeannette & ſa mère ſe retirèrent dans leur cabane, & le prince alla rejoindre ſa ſuite.

Artus ni Gouvernau ne firent part à perſonne de leur aventure ; ils en parlèrent beaucoup en

ſemble, & ſe promirent bien d'aller ſavoir, le plus tôt qu'ils pourroient, ſi Pierre le foreſtier avoit bien exécuté leurs ordres.

Quelques jours après ils montèrent de bon matin à cheval. Artus prit un épervier ſur le poing, Gouvernau prit un gerfaut; & tous les deux, ſans ſuite, traversèrent légèrement la forêt & arrivèrent à l'étang; *& là, trouvèrent la dame & Jeannette vêtues & appareillées noblement, car Pierre le foreſtier les avoit largement pourvues de tout ce qui appartenoit à telles dames; ſi elles avoient bu du vin & mangé bonnes viandes, dont Jeannette étoit toute reconfortée & revenue en ſa fleur de beauté. Quand Artus la vit, elle lui plut encore plus qu'à la première fois, ſi la prit par la main & s'aſſirent enſemble ſur le gazon. La matinée belle & claire étoit, & la roſée grande; les oiſelets chantoient par la forêt, l'aube-épine & l'églantier embaumoient l'air, ſi que les deux enfans s'en éjouiſſoient en grande lieſſe pour le doux temps, comme ceux qui étoient jeunes & à qui ne falloit encore que jouer & rire, quoique jà s'entre-aimaſſent de bon cœur ſans mal que l'un eût à l'autre en ſon penſer. Lors dit Artus tout en riant: Mademoiſelle Jeannette, avez-vous point d'amy?... Et elle ſe pourpenſe un petit en ſe ſouriant; puis regardant Artus doulcement, elle répond: Par la foy que*

je vous dois, Monſeigneur, ouy, bel & gracieux. Et où eſt-il, comment eſt-il appelé, repart-il vivement? Oh! pour cette fois, dit Jeannette, vous ſouffrirez de le ſavoir; pourtant veux-je bien que maintenant ſachiez que ſi le roi Artus fut bon Chevalier & de grand' vertu, mon ami eſt déja pour devenir meilleur encore.

La mère & Gouvernau ſe mêlèrent de la converſation, & les deux enfans n'eurent plus rien de particulier à ſe dire : ils paſsèrent la matinée gaiement, & Jeannette fit admirer ſon eſprit par la ſageſſe & la vivacité de toutes ſes réponſes.

Le ſoleil étant déja haut, ils prirent congé de la mère & de la fille. *Si*, dit Artus à Gouvernau, *maître, voyez la grand' douceur de notre damoiſelle, la franchiſe de ſon cœur, & comme ſagement elle dit & répond : voyez ſa gentille manière & noble contenance, ſes yeux doux & rians, ſes lèvres de roſes que le parler & le ſouris embellit, comme chaque mouvement relève ſon corſage droit & léger : a ah! maître, tout en elle fait que je l'aime grandement. Monſeigneur*, répond Gouvernau d'un ton très-ſérieux, *tout ce que vous dites y eſt; mais pour Dieu gardez votre honneur. Vous êtes un riche homme noble d'avoir & d'amis, & elle eſt une pauvre gentille damoiſelle : ſi riens lui requériez plus, fors que doulce amitié, vous luy tolliriez*

ce que jamais ne pourriez luy rendre ; ſi blâmé ſeriez encore plus qu'un moindre que vous. Maître, dit Artus, *jà Dieu ne plaiſe que je aille cela quérant ; mais je la veuil aimer & garder loyaument tout ainſi qu'une mienne ſœur. Lors s'en allèrent, ainſi parlant, à la cour, où l'on s'alloit ſeoir pour dîner.*

O mœurs honnêtes priſes dans la nature ! O mœurs douces & charmantes dans tous les âges, qu'êtes-vous devenues ? L'eſprit & l'art de ſéduire vous peuvent-ils remplacer pour les cœurs ſenſibles ?

Quelques mois s'écoulèrent ; & Gouvernau, témoin de l'honnêteté & de la retenue de ſon élève, ne pouvoit lui refuſer d'aller pluſieurs fois la ſemaine paſſer quelques heures avec la dame de l'Eſtang, & la belle & ſpirituelle Jeannette : la ducheſſe de Bretagne prit quelque ombrage de leurs fréquentes abſences. *Sire*, dit-elle au duc, *preſque chacun jour notre fils s'en va eſbattre moult privement, ne ſavons où ; & je me doupte de notre enfant qu'il ne mette ſon cœur & amour en lieu dont méſaiſe & chagrin nous puiſſions avoir : il eſt jà grand & puiſſant garçon, bien à point eſt-il de femme prendre. Dame*, dit le duc, *bien avez dit ; mais quelle fille pouvons-nous élire ? Sire*, dit la ducheſſe, *la belle Pérone de Flandres nous conviendroit ; ſi l'enverrons de-*

mander. Dame, dit le duc, *prenez garde; il ſe dit qu'elle ne s'eſt point ſagement portée, & a eu compagnie à un Chevalier; & pour ma meilleure comté, ne voudrois-je que demandiſſions fille blâmée. Héé, Sire, ne le croyez pas; petites gens aiment à vitupérer leurs ſeigneurs; foibleſſe & envie croit toujours s'exhauſſer par méchanceté. Dame*, dit le duc, *j'en ſuis content. Adoncques fut appelé Olivier le ſénéchal, & envoyé vers madame Lucques, comteſſe de Flandres. Bien honorablement fut-il reçu; bien à point la ducheſſe Lucques & la belle Pérone lui accordèrent, ſi prinrent jour d'eſtre à Nantes à la huitaïne de la my-Aouſt.*

Olivier revient; rend compte de ſa miſſion. Artus ſe lève, & dit hardiment à ſon père : *Sire, me tenez-vous pour vil que me vouliez donner Pérone, que maintes gens diſent s'eſtre meſfaitte? Point ne ſeroit votre honneur, le mien, & celuy de notre lignage. Beau fils*, lui dit ſa mère, *c'eſt grand péché de dire mal des femmes; ſi vous refuſez Pérone, vous nous courroucerez. Madame*, lui dit Gouvernau, *la preuve du pour & contre eſt difficile; car telles choſes ſe font facilement & le plus couvertement qu'on peut, il n'en reſte bruit ny fumée.*

Après quelques débats, le reſpect & l'amour qu'Artus avoit pour ſa mère, ne lui permirent

plus de réſiſter. Le duc publia le mariage, en fit part au comte de Blois ſon couſin, au comte d'Anjou, & à l'archevêque de Tours ſon frère. Les plus grandes fêtes furent annoncées pour la mi-août; Artus devoit y recevoir l'ordre de chevalerie, & épouſer la belle Pérone.

Le lendemain Artus monta à cheval avec Gouvernau: ils coururent à l'étang; &, le cœur percé de douleur, Artus fit part de cette nouvelle à ſon amie Jeannette & à ſa mère. Il fut ſurpris de ne les y pas trouver auſſi ſenſibles que lui. Jeannette lui répondit qu'elle étoit auſſi en terme de ſe marier, & *que celui qu'elle devoit épouſer ſeroit auſſi noble & auſſi puiſſant qu'il pouvoit l'être.* Artus eut beau la prier de lui expliquer ce myſtère, la prudente Jeannette ne lui dit rien de plus; cependant elle écoutoit ſes plaintes avec ſenſibilité. Artus redoubla ſes inſtances dans quelques viſites ſuivantes; & tout ce qu'il put en arracher, ce fut que l'époux qui lui étoit deſtiné lui reſſembloit, & porteroit le même habit que lui le jour de ſes noces.

Ce jour fatal approchoit, & déja les tournois deſtinés à illuſtrer celui de la réception d'Artus, étoient commencés. Le duc Jean, ſelon la coutume, élut un certain nombre de jeunes Chevaliers pour recevoir l'ordre avec ſon fils, & celui du comte de Blois fut choiſi pour être le

frère d'armes d'Artus. La plus tendre amitié, les liens du ſang les uniſſoient déja; & Artus penſoit dès-lors à réparer les malheurs & les grandes pertes que le père d'Hector avoit faites (1).

Pendant ces premiers tournois, on fut ſurpris de voir paroître quelquefois un Chevalier couvert de ſes armes, & la viſière abaiſſée, qui ne voulut ni combattre, ni ſe faire connoître; mais on étoit trop occupé des préparatifs deſtinés à l'arrivée de Pérone de Flandres, pour y faire une ſérieuſe attention.

Pendant ce tems auſſi, Artus retourna pluſieurs fois voir la belle Jeannette; il lui préſenta ſon couſin Hector, qui ne put la voir ſans rendre juſtice à ſon eſprit & à ſes charmes: il la preſſa, comme Artus, de lui confier quel étoit l'heureux époux qui lui étoit deſtiné; mais la myſtérieuſe Jeannette s'en tint toujours à leur dire que cet époux ſeroit auſſi puiſſant, auſſi beau qu'Artus même.

Nous croyons ne pas devoir laiſſer plus long-tems les lecteurs en ſuſpens ſur le myſtère que Jeannette faiſoit de ſon futur mariage.

---

(1) Ce trait du Roman d'Artus, ſemble prouver encore que ce Roman fut écrit ſous Charles VI, tems où les deſcendans de Charles de Châtillon, comte de Blois, ſe trouvoient privés de leurs biens, & réclamoient leurs droits légitimes ſur le duché de Bretagne.

La comteſſe de Flandres, ancienne amie de la ducheſſe de Bretagne, deſiroit depuis longtems le mariage de ſa fille avec Artus; elle avoit donné des inſtructions très-ſecrètes au ſénéchal Ancel, l'homme le plus adroit & le plus intrigant de ſa cour, pour ſe rendre à celle de Nantes, ſans s'y découvrir à perſonne, & pour y faire inſinuer à la ducheſſe de demander ſa fille Pérone, qu'elle deſiroit vivement de voir mariée. Ancel réuſſit facilement dans cette négociation, & revint paſſer vingt-quatre heures à la cour de Flandres pour rendre compte à la comteſſe, & la prévenir que bientôt elle recevroit les envoyés du duc Jean, qui lui demanderoient Pérone.

L'adroit ſénéchal avoit ſu gagner également toute la confiance de la mère & de la fille. Preſſée par les circonſtances préſentes, la belle & déſolée Pérone fut obligée de lui ouvrir ſon cœur; elle l'envoya chercher dès le même ſoir par ſa nourrice, qui l'introduiſit juſqu'à la ruelle de ſon lit.

Ancel trouve Pérone toute en larmes & dans le déſeſpoir le plus violent; il fait tous ſes efforts pour l'appaiſer, & lui jure qu'elle peut compter ſur tout ſon zèle. Pérone à la fin s'écrie: Ah! meſſire Ancel, je ſuis perdue; je ne deſire plus que la mort.... Ancel la raſſure, & feint de

mêler ſes larmes avec les ſiennes : il parvient enfin à lui arracher l'aveu le plus difficile à obtenir. *Ah ! meſſire Ancel, bien cognoiſſez*, dit-elle, *l'hautheur du déſeſpoir où je ſuis ; bien cognoiſſez le gentil Varlet Aymard votre nepveu ; oncques il n'en fut plus adroit à la lutte, à la courſe, à l'exercice des armes ; oncques il n'en fut plus coint, plus acort avec dames & demoiſelles pour baller, harpe pincer, & les amuſer dans leurs jeux : Aymard nourri dans le palais, page de ma mère, ſe diſtingua toujours ſur tous ſes compaignons pour accomplir mes ordres. Los immortels puiſſay-je acquérir un jour, me diſoit-il quelquefois en ſoupirant, autre guerdon n'en voudrois-je que d'oſer me dire votre Chevalier.... Moy, luy diſois-je bonnement, Aymar, bonne nourriture avez reçue, proueſſe eſt dans votre ſang, force & honneur vous meneront à haut renom....* Hélas ! ſénéchal, ſouvenez-vous de cette nuit affreuſe où les flammes ravageant le palais, s'élançoient avec violence ſur l'appartement de ma mère & le mien ; des cris redoublés s'élèvent de toutes parts ; déja des tourbillons de fumée & d'étincelles pénètrent dans ma chambre ; ma porte s'embraſe ; je m'éveille éperdue, & de toutes parts je ne vois que des flammes & la mort.... Un homme en chemiſe brave le péril, achève de briſer les ais embraſés,

ſés, s'élance vers mon lit, me prend entre ſes bras, & m'enlève aux flammes qui m'entouroient. Il franchit comme un faucon la porte toute en feu; en un inſtant il m'éloigne de tout danger : déja je n'apperçois plus que de loin la ſombre lueur du feu qui dévore le faîte du palais, & je me ſens porter, avec rapidité, vers l'autre aîle par un ſouterrain. La crainte de tomber, me faiſoit ſerrer le cou de mon libérateur. C'étoit Aymard. Ah! ma princeſſe, s'écria-t-il d'une voix entre-coupée, les dieux ſont trop juſtes pour vous laiſſer périr. Partagée entre la crainte du péril & celle de me trouver entre ſes bras: Ah! généreux Aymard, m'écriai-je, je te dois la vie. Il pourſuit ſa route en me ſerrant plus étroitement que jamais : l'obſcurité redouble dans le ſouterrain; il heurte contre des caparaçons de peaux de tigres & des panaches deſtinés pour des traîneaux; il chancèle, nous tombons tous deux, & je reſte dans ſes bras ſans connoiſſance. L'inſtant d'après je me ſens bleſſée, & je pouſſe un cri; je crois ſentir une roſe brûlante qui me ferme les lèvres, je m'évanouis de nouveau : Aymard veut me relever, les treſſes de ſoie, les plumes entrelacées nous font retomber encore, & ce n'eſt qu'après de longs efforts qu'Aymard parvient enfin à nous dégager. Il me ſoulève. A ah!

meſſire Ancel, comme ſon cœur palpitoit !... Nous arrivons enfin à la ſortie du ſouterrain : Aymard me porte dans un ſallon, me poſe ſur un ſopha, & ſe dérobe promptement à la vue de quelques dames du palais qui accouroient en ce même ſallon, après s'être ſauvées de l'incendie. Elles n'avoient fait qu'entrevoir Aymard ; ſa beauté, ſes longs cheveux blonds, ſon vêtement blanc, quelques plumes dont les agraffes s'étoient priſes dans ſa chemiſe, tout leur fit croire que c'étoit un ange du ciel qui m'avoit ſauvée & portée ſur ce ſopha. Ces femmes m'entourent : que leur aurois-je pu dire ? Aymard me paroiſſoit à moi-même être un ange ; je n'eus pas le courage de les diſſuader. On crie miracle ; ma mère arrive, bénit le ſecours céleſte qui me rend à ſa tendreſſe ; l'archevêque ordonne bien vîte un *Te Deum*.

Aymard parut devant moi le lendemain. Il avoit les yeux baiſſés, & je ne pus le voir ſans rougir & ſans le trouver digne du nom qu'on lui donnoit. J'avoue même que je ne pus m'empêcher de le revoir encore pluſieurs fois ſous la même forme ; j'en cherchai moi-même les occaſions ; je les trouvai..... Ah ! meſſire Ancel, vous connoiſſez maintenant la cauſe de mes larmes....

Ancel n'héſita pas à conſoler Pérone, &

forma, ſur le champ, un plan qu'il ne déſeſpéra pas d'exécuter. Il repart le même jour pour la Bretagne; il n'entre point dans la cité de Nantes; & voulant reſter inconnu près de la cour du duc, le haſard le fait tomber chez *Pierre le Foreſtier*, dont la maiſon devient ſa retraite. Il fait bientôt connoiſſance avec la mère de Jeannette & ſa charmante enfant.

L'auteur, s'occupant trop peu de la vraiſemblance dans ſes récits, raconte qu'Ancel ſut perſuader à la mère qu'il pourroit ſubſtituer Jeannette en la place de Pérone, qui ſe trouveroit heureuſe de céder la première nuit de ſes noces à Jeannette; & que la coutume de Bretagne étant que le nouveau marié remette à ſon épouſe l'acte du douaire & l'anneau dans cette première nuit, Jeannette, qui s'en trouveroit ſaiſie, feroit facilement valoir ſes droits, & ſur-tout vis-à-vis d'Artus, qui paroiſſoit en être ſi tendrement épris. La mère adopte ce projet, vaincue par les propos adroits d'Ancel; & Jeannette, ſéduite par l'amour qu'elle a pour Artus, ſoupire & s'abandonne à la conduite d'Ancel & de ſa mère; tout ſe trame à l'inſçu d'Artus.

La comteſſe de Flandres arrive avec la belle Pérone; la ducheſſe de Bretagne les reçoit dans ſes bras, en impoſe à ſa cour, & ſe ſert de

tout ſon empire ſur le cœur d'Artus. Les noces s'accompliſſent avec le plus grand éclat : Ancel conduit tout avec la même adreſſe ; tout lui réuſſit ; & Jeannette tremblante, eſt introduite par lui dans le lit nuptial.

Nous croyons devoir ſouſtraire beaucoup de petits détails dont l'auteur paroît s'occuper avec complaiſance. Ils concourent tous à donner les meilleures raiſons pour que le jeune Artus crie contre la calomnie, & trouve Pérone charmante. Il lui remet l'acte du douaire ; il met à ſon doigt un riche anneau, & chaque don eſt embelli par des careſſes.

Jeannette ſe trouvoit alors bien heureuſe ; mais, quoiqu'on ait bien peu le tems de raiſonner pendant une nuit pareille, elle penſoit en frémiſſant à la fourbe d'Ancel, ne pouvant croire qu'il fût plus fidèle pour elle que pour Artus. Elle ne s'attendit plus qu'à quelque nouvelle trahiſon, & chercha les moyens de s'y ſouſtraire ; elle en avoit prévenu ſa mère, qui, de ſon côté, ſe tenoit prête à favoriſer ſon évaſion. Bientôt le ſommeil profond d'Artus la détermine : elle s'arrache en ſoupirant de ſes bras ; & munie de l'acte & de l'anneau, elle ſort par le balcon d'une garde-robe, joint ſa mère, monte à cheval avec elle, & toutes les deux regagnent la maiſon de l'Etang.

Le ſourbe Anceſ attendoit, avec Pérone, qu'une poudre aſſoupiſſante qu'il avoit eu l'adreſſe de faire prendre au prince, fît ſon effet, & que Jeannette lui donnât un ſignal dont elle étoit convenue avec lui. Voyant que ce ſignal tardoit, & ne pouvant douter de l'effet de ſa poudre, il ſe haſarde à pénétrer juſqu'au lit d'Artus, qu'il trouve ſeul, & profondément endormi. Toutes ſes idées ſe confondent; il ne comprend rien à la prompte évaſion de Jeannette; mais bientôt il ſe raſſure; & trop accoutumé aux ſuccès coupables, il retrouve tout ſon courage. Il conduit Pérone au lit d'Artus, & lui fait prendre la place que Jeannette avoit ſi doucement occupée. La poudre étoit forte, ſon effet fut long; & le ſoleil étoit levé déja ſur l'horizon, lorſqu'Artus ſe réveilla au bruit que le duc & la ducheſſe firent en entrant dans ſa chambre.

L'air ſatisfait d'Artus, ſa rougeur & l'embarras de Pérone, l'air riant de la ducheſſe, les plaiſanteries du vieux duc, tout caractériſoit l'innocence & la gaieté d'une noce de ce bon vieux tems; & toute la cour Bretonne, dont Artus étoit adoré, cherchoit & trouvoit avec tranſport dans ſes regards, les ſignes deſirés de ſon bonheur.

L'auteur ne dit point ſi ce fut le deſir de

parler de ce bonheur, ou quelque ſecret retour pour Jeannette, qui preſſa le jeune Artus de monter à cheval avec ſon couſin Hector & Gouvernau, pour aller la voir. Il ſe dérobe avec eux de la cour, & vole à l'Etang. Il trouve Jeannette couchée; il la réveille : elle rougit, elle jette ſur lui des regards languiſſans. Jamais elle ne lui parut ſi belle. Il oublie en la voyant que c'eſt de Pérone qu'il devoit lui parler. Cependant Jeannette prend bientôt un air timide : elle baiſſe ſes beaux yeux, & ſemble craindre d'ouvrir la bouche. Artus étonné, lui prend la main, l'interroge; & Jeannette lui apprend qu'elle eſt mariée de la veille, *& que toute la nuit, juſqu'à l'aube du jour, elle a dormi avec ſon ſeigneur & mari.* Artus ſe refuſe à le croire; il exige du moins quelques preuves de ſon mariage. Mais, grands dieux! quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſque Jeannette lui préſente l'acte du douaire, & l'anneau qu'il lui avoit donné!

L'inſtant étoit arrivé, où la honte de Pérone & la fourberie d'Ancel devoient être découvertes. Jeannette & ſa mère racontent tout ce qui s'eſt paſſé. Dans ce même moment deux mulets, chargés d'or & de préſens, entrent dans la cour; ils étoient ſuivis par Ancel, qui croyoit ſéduire la mère & la fille par ces richeſſes, & retirer l'acte & l'anneau des mains de Jeannette.

Mais, en voyant Artus, Hector & Gouvernau s'avancer vers lui avec un air furieux, il tourne bride, & court à toutes jambes avertir la comteſſe Lucques & Pérone du juſte ſujet de ſa crainte. Artus & ſes compagnons le ſuivent de près; ils arrivent près du duc Jean; ils appellent & raſſemblent la cour; ils racontent, ſans aucun ménagement, ce qu'ils viennent d'apprendre. Gouvernau jette ſon gage, en appelant Ancel coupable de trahiſon. Artus demande que Pérone préſente l'acte & l'anneau qu'il lui a donné, ou que ſon mariage ſoit diſſous par l'archevêque. Pérone confondue, s'évanouit; ſes femmes la font diſparoître; la comteſſe Lucques ſeule, ſoutient la validité du mariage. Ancel ſe ſert d'une dernière reſſource: il accuſe Jeannette d'avoir enlevé l'acte & l'anneau, pendant qu'Artus & Pérone dormoient; il relève le gage de Gouvernau, l'accuſe lui-même d'avoir introduit Jeannette dans la chambre nuptiale, & il offre de ſoutenir l'honneur de Pérone & la validité du mariage envers & contre tous. Artus & Hector indignés, demandent leurs armes, & ſupplient le duc de leur faire ouvrir le champ. Gouvernau les arrête, & leur dit que ce n'eſt point *à ſi hauts hommes & nobles princes, tels qu'ils ſont, à ſe compromettre contre un traiſtre; il réclame le droit de ſon défi*

en prime inſtance, & du gage jeté & relevé. Le duc s'y accorde. La lice eſt préparée, & les tenans ſe diſpoſent pour le combat. Ancel eſpère tout de ſa force, de ſon adreſſe & de ſon déſeſpoir; mais le combat n'eſt pas long-tems douteux. Gouvernau le bleſſe, le terraſſe; &, la pointe de l'épée ſur la gorge, il lui fait avouer ſa trahiſon.

On regardoit alors le ſort de tous les combats où il étoit queſtion de découvrir un crime caché, comme un jugement de Dieu. L'Egliſe admettoit ces ſortes de combats; & ſouvent même les évêques & les abbés, comme ſeigneurs temporels, ordonnoient le combat dans des lieux préparés ſur leur territoire (1).

L'archevêque de Tours prononça la nullité du mariage. Le corps d'Ancel, qui venoit d'expirer, fut attaché à la potence élevée au bout de la lice; la comteſſe de Flandres confuſe & déſeſpérée, repartit ſur le champ avec Pérone qu'on emporta, & qui ne reprit connoiſſance que pour demander pardon à ſa mère, & rendre après le dernier ſoupir.

---

(1) Le pré aux Clercs, célèbre par tant de duels, & que le fauxbourg Saint-Germain occupe aujourd'hui, étoit le terrain privilégié où l'abbaye Saint-Germain avoit ſes lices ouvertes pour les combats en champ-clos.

Le duc & la ducheſſe demandèrent Jeannette avec empreſſement ; elle parut bientôt avec ſa mère. On ne trouva, ni dans ſon air, ni dans ſes propos, aucune apparence de ſon triomphe ſur Pérone. Modeſte & timide, elle parut n'être occupée que de ſa ſoumiſſion pour ſes ſouverains, & du bonheur d'avoir ſauvé le prince du déshonneur d'un pareil mariage. Le duc & la ducheſſe ne purent s'oppoſer aux tranſports d'Artus, qui, ſerrant Jeannette entre ſes bras, demandoit d'être uni ſur le champ avec elle. Mais dans le moment même où le duc appeloit l'archevêque pour bénir cette union, Jeannette tombe ſans connoiſſance ; Artus ſe précipite à ſes genoux, il l'appelle en vain ; une ſueur froide couvre ſon viſage ; elle ne reprend connoiſſance qu'avec une fièvre brûlante ; & la cérémonie du mariage eſt différée.

Dans les anciens romans de la Table-Ronde, les fées ne jouent point encore un perſonnage décidé. Ce n'eſt que dans Iſaïe le Triſte que l'on commence à les voir exercer leur pouvoir ; & nous avons dit les raiſons qui nous portoient à croire qu'Iſaïe le Triſte eſt très-poſtérieur aux romans d'Artus, de Lancelot du Lac, & de Triſtan de Léonois.

Les fées, cette machine ſi groſſière, ſi diſproportionnée dans les romans du quatorze &

du quinzième ſiècles, n'ont pris du reſſort, des graces & de l'activité, que ſous les mains légères d'Hamilton, de meſdames d'Aulnois & de Murat; & c'eſt preſque à regret, que nous allons rendre compte d'une partie de ce que l'auteur d'Artus de Bretagne leur fait exécuter.

C'eſt donc une Fée jalouſe, amie du grand Artus & des Chevaliers de la Table-Ronde, élevée par la célèbre Fée connue ſous le nom de la Dame du Lac, qui rompt la chaîne naturelle de ce roman, & celle que Jeannette méritoit de rendre durable. Cette Fée, nommée Proſerpine, a pour parente & pour filleule la belle Florence, fille d'Emendus, roi du Sorellois; elle l'a douée en naiſſant, d'une parfaite reſſemblance avec elle; & dès-lors Proſerpine la croyant aſſez belle pour faire la plus brillante conquête, elle veut que ſa beauté triomphe du plus aimable de tous les mortels, dans la perſonne du bel Artus.

En conſéquence, Proſerpine jalouſe, trouble l'eſprit autant qu'elle allarme le cœur de la tendre & innocente Jeannette. Elle lui fait voir en ſonge des fantômes qui la menacent de la mort, & lui offrent Artus expirant au moment même où ce prince lui donnera la main. Elle apparoît de même à Artus ſous la forme de la dame du Lac, & lui fait les mêmes menaces.

Il croit la voir ouvrir le livre des deſtinées ; elle lui montre un grand empire qui lui eſt deſtiné, & lui offre la belle Florence qui l'appelle pour le partager avec elle. Le duc & la ducheſſe de Bretagne, & juſqu'à l'archevêque de Tours & Gouvernau, ont des ſonges relatifs aux défenſes de la Fée. Gouvernau voit auſſi la belle Florence l'élever à la royauté, & lui préſenter la main de Jeannette.

Tous ces différens ſonges produiſent l'effet deſiré. Artus & Jeannette ſont effrayés par les menaces de la Fée; la ducheſſe de Bretagne & Gouvernau ſont ſéduits par de brillantes eſpérances : l'archevêque accourt dans ce moment, & leur raconte qu'une intelligence céleſte l'a menacé de le priver du don de la parole, & de deſſécher ſa main, s'il unit Artus avec Jeannette. Cet archevêque aimoit à parler, & ſe piquoit d'avoir de belles mains ; il déclare net qu'il n'oſe plus procéder au mariage d'Artus & de Jeannette. Le duc & la ducheſſe vont la voir dans ſon lit; ils la trouvent noyée dans ſes larmes. Artus arrive d'un autre côté; mais il s'arrête ſur le ſeuil de la porte, & jette un grand cri en voyant Jeannette pâle, couverte de pleurs, & preſque expirante entre les bras de ſa mère : il ne s'occupe en ce moment que de ſauver la vie à celle qu'il adore; &, ne dou-

tant plus que ſa préſence n'avance ſes derniers inſtans, il court ſe couvrir de ſes armes; & ſuivi de ſon couſin Hector & de Gouvernau, il monte à cheval, & s'éloigne en gémiſſant de la cour de ſon père.

A peine eſt-il hors de l'enceinte du palais, que Jeannette eſt rappellée à la vie; la fièvre ceſſe: elle redevient plus belle que jamais; mais les regrets les plus mortels lui percent le cœur. Elle n'éclate point en reproches. Un ſilence modeſte, une douce mélancolie, ſes bras quelquefois étendus vers la ducheſſe, tout la fait également plaindre & reſpecter par celles qui, peu de tems auparavant, étoient jalouſes de ſon bonheur.

Nous ne pouvons nous réſoudre à ſuivre Artus dans la nouvelle & longue carrière que l'auteur lui fait parcourir, conformément aux mœurs de ſon tems. Notre héros va chercher la mort en affrontant les plus grands dangers, & mettant à fin les plus périlleuſes aventures. La victoire le couronne ſans ceſſe. Enfin il fait une dernière entrepriſe, qui conſiſte à parvenir à traverſer les eaux agitées d'un lac ſur lequel s'élèvent d'affreuſes tempêtes; c'eſt à travers les feux dévorans qui ſortent d'une tour ſituée au milieu de ce lac; c'eſt en terraſſant une infinité de monſtres & de géans, qu'il parvient à ſe

rendre maître du château du Lac. C'étoit la demeure de Proſerpine, qui en avoit été miſe en poſſeſſion par la fameuſe Fée Vivianne. Que ne peut le courage animé par l'amour ? Proſerpine étoit l'ennemie de Jeannette. Tout ſon art ne put l'empêcher d'être vaincue par Artus. Alors forcée de ſubir les lois du vainqueur, elle fait ceſſer le charme qu'elle avoit imaginé en faveur de ſa nièce Florence, & lève l'obſtacle qui s'oppoſoit au bonheur d'Artus & de Jeannette. La Fée ramenée priſonnière à la cour du duc de Bretagne, demande pardon, & contribue même à faire reconnoître Jeannette & ſa mère pour de malheureuſes princeſſes qu'elle avoit perſécutées & chaſſées de leurs états. Le mariage du jeune héros s'accomplit : & afin que rien ne trouble la douceur d'une ſi belle fête, Artus, touché du repentir de la Fée & de ſa nièce, fait épouſer Florence à ſon brave & fidèle ami Hector : ils devinrent rois du Lac enchanté : Proſerpine y retourne, épouſe Gouvernau, & ne ſe ſert plus de ſon ſavoir, que pour faire admirer & bénir l'art de Féerie, ſi terrible quand celles qui l'exercent ſont méchantes ; ſi charmant, ſi agréable quand il n'eſt employé que pour le bonheur & l'amuſement des mortels.

Nous regrettons d'avoir paſſé ſous ſilence les détails d'un tournois où Artus inconnu eſt du

parti du comte de Beaujeu, contre celui du maréchal de Mirepoix. Ce tournois nous fournit une nouvelle preuve que ce Roman fut écrit long-tems après ceux de la Table Ronde. Ce ne fut que vers la fin du règne de Louis le Jeune, que Guis de Levis ayant combattu les Albigeois avec Simon de Montfort, obtint pour récompense la seigneurie de Mirepoix, la baronnie de la Garde, & le titre de maréchal de la Foi, qu'on donne dans ce Roman à l'un de ses successeurs.

Nous regrettons aussi de n'avoir pas parlé d'une Marguerite d'Argenson, qui se marie avec le roi de *Valfondée*. L'auteur paroît se plaire à la peindre, en disant, *que noblesse & douceur apparoissoient en ses yeux, comme en ses dits & maintien : maux cruels, pertes mortelles l'avoient durement assaillie en son cœur, voire en sa santé, que debile & diverse avoient rendue. Mais oncques courage, constance en ses maux ne lui faillirent. Religion, amis vertueux; frère tendre, grand clerc; & époux Chevalier renommé, la solacioient en ses angoisses. Nul ne la voyoit sans desirer de les alléger, & sans lui rendre tribut franc & libre d'admiration, de respect, ou de fine & doulce amitié.*

*

FLORES

ET BLANCHE-FLEUR.

Ce Roman écrit en vers, & très-eſtimé dans la langue Eſpagnole, a ſans doute beaucoup perdu dans la traduction de Jacques Vincent; & je regrette beaucoup de n'avoir pas l'original ſous mes yeux. Les lecteurs doivent s'attendre à trouver dans ce Roman, qui fut jadis un Poème, un mélange bizarre de dévotion, d'amour & d'enchantemens qui caractériſent les anciens Romans eſpagnols : nous tâcherons de ſauver dans cet Extrait ce que ce mélange a de plus abſurde; mais je dis ici, pour cet Extrait & pour ceux qui le ſuivent, que ce ſeroit très-mal ſervir les lecteurs, que de ne pas conſerver tout ce qui caractériſe ces ſiècles reculés. Je me crois obligé d'en conſerver le goût, le coſtume; & les Chevaliers des neuvième, dixième, onzième & douzième ſiècles, ne doivent point, ſous ma plume, prendre les mœurs & la phyſionomie du dix-huitième. Je ſuis obligé, d'ail-

leurs, de rapporter les faits qui forment la marche de ce Roman.

Il eſt bien difficile d'aſſigner le tems où l'auteur place ſes héros. Nous préſumons que c'eſt environ au commencement du neuvième ſiècle; & je crois eſſentiel de remettre auſſi ſous les yeux des lecteurs, que la plupart de ces anciens Romans n'ayant eu qu'un petit nombre de copies, qui, par le laps de tems, ſont devenues très-rares, beaucoup de Romanciers ont pillé ces manuſcrits ou leurs fragmens, dès que l'imprimerie s'eſt répandue dans l'Europe, & ſe ſont donnés pour auteurs des Romans que l'impreſſion a multipliés & nous a tranſmis.

Je préſume que le Poëme eſpagnol, autographe du Roman dont je vais donner l'extrait, eſt écrit environ au commencement du neuvième ſiècle. Ce fut en 730 que le comte Julien, furieux & déſeſpéré de l'attentat de Roderic, le dernier roi des Viſigoths (qui venoit de déshonorer ſa fille), appela les Sarraſins en Eſpagne, dans l'eſpérance de venger ſon injure.

Les Sarraſins, intéreſſés à ſervir le reſſentiment de Julien, paſsèrent le détroit, ravagèrent les bords de l'Eſpagne, gagnèrent la ſanglante bataille de Guadelette, où Roderic fut tué, ſubjuguèrent l'Eſpagne & le Portugal, & détruiſirent l'empire des Viſigoths.

Pélage,

Pélage, comme on le ſait, & comme on le verra dans Urſino le Navarin, raſſembla le petit nombre de ceux qui étoient échappés à la mort ou à l'eſclavage. Il ſe retrancha dans les montagnes de Galice, de Biſcaye & des Aſturies. Pélage & ſes ſucceſſeurs s'y défendirent avec courage contre les nouvelles attaques des Sarraſins, & la dynaſtie des rois de Caſtille & d'Arragon leur doit ſon origine; c'eſt même par cette raiſon que le fils aîné du roi d'Eſpagne porte encore le titre de prince des Aſturies.

Les Sarraſins occupèrent long tems les provinces méridionales de l'Eſpagne & du Portugal, & régnèrent dans les royaumes de Murcie, de Grenade & des Algarves; c'eſt à ces tems qu'on doit rapporter ces anciennes Romances eſpagnoles, qui ſouvent ont éclairé des faits hiſtoriques, & ont conſacré l'eſprit & la haute valeur des Eſpagnols, qui forcèrent enfin les Maures à repaſſer la mer. Ces Romances contenoient des faits que les Eſpagnols des quinzième & ſeizième ſiècles ſe plaiſoient à ſe rappeler; & l'hiſtoire de *Floris e Bianca-Fiore*, nous paroît être de ce nombre.

Les empereurs d'Occident (apparemment ſucceſſeurs de Charlemagne) régnoient encore

dans Rome, & le pape n'y jouiſſoit que de l'autorité ſpirituelle; mais la plus grande partie des villes d'Italie s'étoit déja ſouſtraite à la domination impériale. Veniſe & Gènes ſe gouvernoient déja en républiques & par leurs lois, & Milan & Ferrare avoient leur ſouverain particulier.

Le prince Perſe, neveu de l'empereur, poſſédoit en Italie des états conſidérables; mais on ne nous dit pas où ils étoient ſitués. Ce prince méritoit l'amour de ſes ſujets par ſes vertus, ſa juſtice & ſa généroſité: on deſiroit lui voir un fils qui pût être élevé ſous ſes yeux & dans ſes principes. Ses courtiſans, parmi leſquels il méritoit de trouver de vrais amis, lui peignirent en traits de flamme les charmes de la belle Topaſe, fille du duc de Ferrare, & nièce du duc de Milan, qui l'élevoit comme ſa propre fille. Elle avoit quelques droits à l'empire; mais elle ne pouvoit eſpérer de les faire valoir qu'en s'uniſſant à ceux qui en avoient encore de plus prochains que les ſiens; & Perſe étoit dans ce cas.

Le récit des beautés de Topaſe enflamma bientôt le jeune prince; celui de ſes vertus détermina la princeſſe; & des conſidérations politiques ayant entraîné le ſuffrage de l'empereur, du duc de Milan, de tous leurs miniſtres &

conſeillers, on fit en forme la demande de la princeſſe pour le prince Perſe, & elle fut accordée.

Le prince part de Civita-Vecchia pour Gènes: le doge & le ſénat l'y reçoivent avec magnificence; &, après s'être repoſé peu de jours auprès d'eux, il pourſuit ſa route vers Milan.

Le duc vient avec empreſſement au-devant de lui: bientôt il le préſente à ſa nièce. Les deux jeunes fiancés ſont enchantés l'un de l'autre, & l'on décide que leurs noces ſe feront promptement à Rome, en préſence de l'empereur. Ils s'y rendent ſous la conduite du duc de Milan: Topaſe prend, en paſſant, poſſeſſion de ſon duché de Ferrare: enfin, le pape bénit leur union, & diſtribue aux nouveaux époux les indulgences, les *agnus* & les reliques. D'un autre côté, l'amour leur prodigua & ſes ardeurs & ſes plaiſirs; & les muſiciens & les poètes, dont l'Italie a toujours été abondamment fournie, ne leur épargnoient pas les épithalames; on prétend même que c'eſt à ces noces que l'on vit, pour la première fois, des improviſateurs, (poètes qui font des vers ſur le champ, & ſur toutes ſortes de ſujets).

Au bout de quelque tems, rien ne manqua plus au bonheur de Perſe, que la ſatisfaction de voir naître un fruit de ſon union avec Topaſe.

Leur amour mutuel étoit extrême; & cependant, dit l'auteur Eſpagnol, ils avoient beau adreſſer des prières au ciel, multiplier leurs bonnes œuvres, viſiter les ſept égliſes de Rome, faire brûler de l'encens ſur tous les autels & devant toutes les reliques; au centre des dévotions, celles de Perſe étoient inutiles, & ſes vœux n'étoient point exaucés.

Enfin, un pieux Eſpagnol fit entendre au prince qu'il avoit négligé l'interceſſion d'un ſaint dont le crédit dans le ciel étoit ſi grand, qu'il n'avoit jamais éprouvé de refus : c'étoit *monſeigneur ſaint Jacques*. Perſe, convaincu par une infinité d'exemples qui lui furent cités, & ne ſachant plus à quel ſaint ſe vouer, prend enfin le parti de promettre que, ſi Topaſe devient groſſe, il fera avec elle le voyage de ſaint Jacques de Compoſtelle : vœu téméraire! mais qu'il n'étoit plus poſſible de révoquer après l'avoir fait. Les paroles données à un ſaint, ſont des engagemens ſacrés.

L'auteur Eſpagnol fait ici une longue & pieuſe diſſertation ſur le danger d'adreſſer à Dieu des prières indiſcrètes, au lieu de ſe ſoumettre aux décrets de la providence. Perſe & Topaſe virent en ſonge un ange qui leur reprochoit d'avoir forcé la volonté du Très-Haut, en ſe ſervant du ſecours de ſon apôtre & ami ſaint Jacques,

duquel il ne pouvoit rien refuſer. *Mieux ſait-il*, leur dit l'ange, *ce que beſoin vous eſt que vous-mêmes; pas ne deviez forcer ainſi ſa voulonté: or ſus prenez garde que mechief & encombre ne vous en advienne & aux vôtres.* Perſe & Topaſe ſe réveillèrent en ſurſaut, très-émus des reproches & des menaces de l'ange, qu'ils ſe communiquèrent: elles étoient les mêmes pour tous les deux; ils s'entre-regardent, ils ſoupirent. L'aurore commençoit à paroître, & le ſoleil naiſſant lançoit ſes premiers rayons ſur le beau viſage de Topaſe, qu'ils rendoient encore plus vermeil. Perſe la regardoit avec un amour mêlé de deſir & de crainte; quelques larmes coulèrent des beaux yeux de Topaſe, & ces larmes les rendoient encore plus touchans: elles coulent en perles ſur ſes joues, elles tombent juſques ſur ſon ſein; Perſe s'approche pour les eſſuyer. Quel moment!... Perſe oublia les menaces de l'ange; ſaint Jacques n'eut plus rien à demander; & ce moment ſi doux pour les jeunes époux, les aſſujettit à la loi d'accomplir le vœu qu'ils avoient formé.

Le nouvel état de Topaſe ne tarde pas à ſe déclarer; & tous deux, fidèles à leur vœu, ſongent au voyage. Ils ſe couvrent d'habits de pélerins; ils reçoivent la bénédiction du ſaint-père, prennent congé de l'empereur; &, ſans

aucune ſuite, ils partent, & s'acheminent vers le royaume de Galice.

L'auteur dit que les rois de Galice & de Portugal, tous deux chrétiens, étoient alors tributaires du roi de Murcie, nommé Félix, qui étoit Maure; & juſtement dans le tems que nos deux pélerins entrèrent dans la Galice, les deux rois chrétiens ſe liguèrent contre le Mahométan.

Félix, outré de fureur de voir braver ſa puiſſance, aſſemble une armée formidable; il donne le commandement de ſon avant-garde à l'un de ſes généraux, dont il connoît la valeur, les talens, & ſur-tout l'aveugle obéiſſance. Il lui ordonne de mettre tout à feu & à ſang dans le royaume de Galice, qu'il doit attaquer le premier, de faire main-baſſe ſur tous les hommes, & de n'épargner que les femmes & les enfans, pour les envoyer en eſclavage.

Perſe & Topaſe arrivent malheureuſement en Galice ſur ces entrefaites: excédés de chaleur & de fatigue, les deux pélerins ſe repoſoient à l'entrée d'un bois; un doux ſommeil avoit fermé leurs paupières; il les livra ſans défenſe à l'avant-garde de l'armée de Félix. C'eſt à regret que nous mettons ſous les yeux de nos lecteurs, l'affreux tableau du malheureux Perſe poignardé dans les bras de Topaſe, & les cris de ſon

épouſe qui ſe réveille couverte de ſon ſang. Le commandant ne peut s'empêcher d'être ému par ſes charmes & par ſon déſeſpoir; il l'arrache de ce lieu funeſte, il l'enlève ſans connoiſſance, & la conduit à Félix. Ce prince eſt également touché de ſes larmes & de ſa beauté; il regrette qu'on ait exécuté ſes ordres avec autant de fidélité; il la fait mettre dans une litière, & l'envoie à la reine ſon épouſe, en lui écrivant cette lettre.

Ma mieux aimée, & ma vertueuſe dame, bien aſſuré que je ſuis que votre ſeigneurie prendra plaiſir à recevoir quelque préſent de moi, je vous envoie cette damoiſelle chrétienne, prinſe par ceux qui ont charge de conduire l'avant garde de mon armée, leſquels ont occis ſon mari par excès d'obéiſſance à des ordres qu'étant moult courroucé leur avois-je donné. Ores l'eſclave que je vous envoye me paroît tant belle, tant bien nourrie (élevée), que j'eſpère que ſon ſervice vous ſera agréable.

L'officier chargé de conduire Topaſe, s'en acquitta avec diligence; mais avec tout le reſpect & les ſoins attentifs dont les compatriotes des Zégris & des Abencérages étoient déja capables dans ce tems, où la galanterie Maure ſurpaſſoit encore celle des Eſpagnols chrétiens, qui commençoient à peine à prendre des mœurs

moins farouches que celles des Goths, leurs ancêtres.

La reine de Murcie fut frappée de la beauté de Topaſe: cette reine étoit de ſon âge; elle éprouva cette douce ſympathie, ſi difficile à définir, mais dont l'effet eſt ſi prompt & ſi agréable. Les larmes, les malheurs de cette belle eſclave, tout concourut à la lui faire recevoir avec douceur & bonté. Topaſe n'y fut point inſenſible; les careſſes de la reine ſuſpendirent ſon déſeſpoir; bientôt elles gagnèrent toute ſa confiance, & la reine ne la preſſa point en vain de lui dire par quelle funeſte aventure, *dame paroiſſant de ſi noble lignée & de ſi haut parage, tombée étoit en tel encombre & male fortune.* Topaſe lui avoua ſa naiſſance, ſon état, & le motif de ſon pélerinage à ſaint Jacques; la reine de Murcie la ſerra tendrement dans ſes bras, & lui jura de la traiter déſormais comme ſon égale & ſa meilleure amie. Elle fit ſur le champ apporter les habits les plus magnifiques pour l'en parer; mais Topaſe, fidelle à ſa douleur & à la mémoire d'un époux adoré, lui demanda des vêtemens aſſortis à ſon état malheureux; des voiles noirs & funèbres couvrirent ſes charmes, ſans pouvoir en ternir l'éclat.

La reine de Murcie étoit groſſe; Topaſe, qui ſe ſentoit dans le même état, chercha d'elle-

même à modérer les accès de déſeſpoir qui ſouvent l'agitoient, pour conſerver le jour à l'enfant qu'elle avoit obtenu par tant de prières, & dont l'exiſtence lui coûtoit déja ſi cher. Elle demanda de l'or, de la ſoie & des perles; elle entreprit de broder un lit pour les couches de la reine; & cette princeſſe, qui l'aidoit dans ſon travail, & qui ne pouvoit plus s'éloigner d'elle un moment, la faiſoit coucher dans ſa chambre. La reine de Murcie s'apperçut avec plaiſir que ſon eſclave favorite étoit dans le même état qu'elle; elle lui en devint encore plus chère; elle lui jura que l'enfant qu'elle mettroit au jour lui ſeroit auſſi précieux que le ſien; & que les deux enfans, élevés enſemble, partageroient les mêmes ſoins & la même éducation ſous ſes yeux.

Les deux princeſſes accouchèrent le même jour; c'étoit celui de Pâques-fleuri. Les Chrétiens ſoumis à Félix, conſervoient la liberté de célébrer leurs fêtes (1). Des palmes entrelacées de fleurs s'élevoient de toutes parts, juſques dans les cours du palais; auſſi la reine voulut-

(1) On ſait que ces Chrétiens qui étoient en plus grand nombre que les Mahométans même ſous la domination des Maures, s'appeloient *Moſarabes*; & leurs livres d'égliſe, qui nous ont été conſervés, *Moſarabiques*.

elle donner le nom de Flores au fils qu'elle venoit de mettre au jour, & celui de Blanche-Fleur à la fille de ſa chère Topaſe, comme étant nés tous les deux dans un jour qu'elle ne regardoit que comme celui du triomphe des fleurs.

A peine Topaſe eut-elle donné naiſſance à Blanche-Fleur, que la perte de ſon époux lui devint encore plus ſenſible. Ne craignant plus pour l'enfant qui venoit de naître, elle ſe livre toute entière à ſa douleur: bientôt les ſources de ſa vie ſont épuiſées. La reine ſe fait apporter les deux enfans; elle les porte à ſon amie, eſpérant que leur préſence adoucira ſes peines, & les lui fait voir qui ſe jouoient & entrelaçoient leurs petites mains enſemble. Topaſe les regarde avec la plus grande tendreſſe, ſur-tout Blanche Fleur, dans laquelle elle reconnoît les traits de ſon époux. Ses larmes coulent alors avec tant d'abondance, qu'elles rempliſſent preſque une ſoucoupe qui étoit placée à côté de ſon lit. La tendre mère fait un effort pour ſe ſoulever, & ſemble, pour un moment, ſe ranimer; elle remet Flores dans les bras de la reine, ſerre Blanche-Fleur dans les ſiens, lui découvre la tête, & s'écrie: » O ma fille! ſeul » bien qui me reſte de ma félicité paſſée, reçois » de moi le ſeul ſervice que je puiſſe te rendre

Flores et Blanche fleurs. Tom. 7. pag. 219.

Marillier. inv. pittes. sc.

» aujourd'hui ; ſois chrétienne, ô ma chère en-
» fant ! & que les larmes de ta mère ſervent à
» t'en imprimer le ſaint caractère. « A ces mots, elle inonde la tête de Blanche-Fleur de ſes larmes, mêlées dans la ſoucoupe avec un peu d'eau; elle prononce en même tems les paroles ſacrées ; &, remettant ſa fille entre les bras de la reine, la lui recommande, & la prie de la faire élever dans les principes de la religion, à laquelle elle vient de la conſacrer. La reine le lui promet ; Topaſe ſe penche tendrement ſur ſa main ; &, pouſſant un nouveau cri en élevant les yeux au ciel, elle expire. La reine de Murcie perd connoiſſance en recevant le dernier ſoupir de ſon amie, & l'on ſaiſit ce moment pour l'arracher à ce ſpectacle.

Blanche-Fleur n'étoit point en âge de ſentir cette perte. Les careſſes que la reine partageoit entre elle & ſon fils, lui firent bientôt regarder cette princeſſe comme ſa propre mère; celles de Flores, qui ne pouvoit la quitter un moment ſans crier, lui étoient tendrement rendues; & ces deux aimables enfans firent bientôt l'admiration de la cour par leurs charmes & leur ſenſibilité. Ils furent élevés enſemble dans cette cour, où la galanterie grenadine & l'eſprit de l'ancienne Chevalerie concouroient à perfectionner les vrais moyens de plaire, & à élever l'ame

aux actions éclatantes & généreuſes. Blanche-Fleur acquit ſans peine tous les talens propres à ſon ſexe; Flores, adroit à tous les exercices, annonça bientôt qu'il ſeroit un redoutable Chevalier : mais il ne s'arrachoit jamais qu'à regret d'auprès de Blanche-Fleur; s'il domptoit un fier genet d'Eſpagne, s'il emportoit dans la carrière une tête ou une bague, c'étoit pour mériter les éloges de Blanche-Fleur, & apporter à ſes pieds les gages de ſes ſuccès.

Mohady, fameux Mollah, docteur de la loi Mahométane, & très-zélé pour ſa religion, avoit été choiſi pour élever le jeune prince; il craignit bientôt que l'attachement de Flores pour une eſclave chrétienne, ne mît obſtacle au zèle pour la religion mahométane qu'il vouloit inſpirer à ſon élève. Il étoit échappé à celui-ci de répondre, lorſqu'on lui parloit des houris que tout bon Muſulman doit eſpérer de poſſéder dans le paradis de Mahomet, que certainement ces filles immortelles ne pouvoient ſurpaſſer ni l'éclat, ni la douceur de la charmante Blanche-Fleur. O Mohady! lui diſoit-il, écoute les ſons enchanteurs de ſa voix charmante, regarde la bouche divine qui ſemble les porter à notre ame; vois l'accord de ces yeux pleins de flamme, avec la légéreté de ſa belle main pinçant les cordes de ſa harpe; les ſentimens qu'elle ex-

prime, paſſent dans tous les cœurs. Non, les concerts céleſtes ne ſont pas plus touchans que ſes accords ; l'on a aſſez vécu ſur la terre, quand on l'a vue & entendue ; & le bonheur d'en être aimé, eſt au-deſſus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie.

Mohady, très-ſcandaliſé de ces diſpoſitions, s'adreſſe en vain à la reine pour eſſayer d'en diſtraire ſon jeune élève. La reine aimoit trop Blanche-Fleur, pour trouver mauvais qu'on l'aimât ; mais le zélé Mollah trouve Félix plus docile, & le monarque convient que l'attachement de ſon fils pouvant le détourner de l'application à ce qu'on vouloit lui enſeigner, il falloit l'éloigner pour quelque tems de Blanche-Fleur, ſous les prétextes les plus plauſibles & les plus honnêtes. Il fut donc réſolu que l'on enverroit voyager Flores, *ſous le ſemblant de le rendre plus expert en tous actes de bon Chevalier*, & que ce ſeroit chez le roi des Algarves, réſidant à Montorio, qu'il ſeroit d'abord envoyé.

A cette nouvelle, le jeune prince parut en grand déſeſpoir : *Ah ! malheureux Flores*, diſoit-il, *que feras-tu allontané de ta mie, de celle qui te meut & exhauſſe en toutes forces & prud'homie ? Et toi, Blanche-Fleur, ma mie, ma*

ſœur, ma douce compagne, que feras tu ſans moi ?

Mais ſes parens lui diſoient que, *tout jeune damoiſel devoit quitter la maiſon paternelle, pour recevoir bonne & louable nourriture en autre meſgnie* (famille) ; à quoi Félix ajoutoit : *Sachez, mon fils, que n'imprimerez reſpect, amour & franche obéiſſance à vaſſal ou tributaire, fors que ne lui faſſiez apparoître que vous valés mieux que lui en penſées & en actes de bravoure & chevalerie. Vas, beau fils, vas gloire querir, vas faire reluire ton nom en renommée.* La reine ajouta : *& ta dame illuſtrer & mériter.* Ces derniers mots achevèrent de convaincre Flores qu'il devoit prendre ſon parti, & que Blanche-Fleur étoit trop belle pour avoir d'autre amant qu'un Chevalier ſans renom ; qu'il devoit, comme on diſoit alors, *gagner ſes éperons*, & mériter ce grade ſi important de la Chevalerie, par des exploits éclatans. Il promit donc de partir inceſſamment pour Montorio ; les préparatifs de ſon voyage furent promptement faits : on vouloit l'enlever à Blanche-Fleur, & même ſans lui laiſſer le tems de prendre congé d'elle ; mais il trouva moyen de s'échapper, & de témoigner à ſa jeune maîtreſſe ſes regrets & ſon déſeſpoir. Ils furent reçus avec graces, amour & ſimpleſſe.

Blanche-Fleur tira de ſon doigt un anneau conſtellé, dont les vertus lui étoient connues: *Tiens, Flores*, lui dit-elle, *reçois ce gage de l'union de nos ames; regardes-en tous les jours la pierre; ſi tu la vois ternir, c'eſt un ſigne que la vie ou la liberté de ta Blanche-Fleur ſont en péril: d'ailleurs obéis à ton père; je t'eſtime trop pour n'être pas ſûre de ton cœur & de ton ſecours.* A peine Flores a-t-il reçu l'anneau, que Félix accourt, les ſépare en lançant un regard ſévère ſur Blanche-Fleur, qui s'évanouit. Félix entraîne ſon fils, le voit monter à cheval; & pendant ce tems, la reine s'occupe du ſoin de rappeler Blanche-Fleur à la vie.

Flores fut reçu par le roi de Montorio avec la plus grande magnificence; des fêtes brillantes, des tournois ſignalèrent les premiers jours de l'arrivée de Flores; mais ce prince n'y portoit qu'une ame abſorbée dans la douleur; les agaceries des plus belles perſonnes de la cour des Algarves, ne lui firent pas la plus légère impreſſion; il n'y répondoit que par les politeſſes les plus froides. Il ſoupiroit ſans ceſſe: ſi le ſommeil l'accabloit, il étoit agité; & ſa bouche, en prononçant le nom de Blanche-Fleur, prouvoit qu'elle étoit l'objet de ſes ſonges. L'occupation la plus douce pendant le cours de ſes journées, étoit la culture d'un petit parterre

qu'il avoit diſpoſé de façon que des fleurs blanches y traçoient le chiffre de ſa maîtreſſe entrelacé avec le ſien, & que ce chiffre étoit compris dans un cartouche de roſes & de penſées. C'eſt dans ce jardin qu'il précédoit ſouvent l'aurore, & qu'il chantoit ſon amour, uniſſant ſes ſoupirs & ſa voix aux ſons d'une guitare. Mohady, qui venoit un jour l'éveiller pour lui faire faire la prière du matin, preſcrite à tout bon Mahométan, le trouve déja ſorti, & ſe doute bien qu'il néglige tous les devoirs de ſa religion pour ne s'occuper que de Blanche-Fleur, & peut-être de la religion qu'elle profeſſoit. Ayant déja ôté ſes babouches pour faire ſa prière, il va doucement & à petits pas vers le jardin ; & bientôt il entend la voix de Flores qui, après avoir arroſé les fleurs de ſon parterre, chantoit ces paroles:

Toi pour qui ſeule je reſpire,
Objet du plus fidèle amour,
Flores, pour chanter ſon martyre,
Vient ici devancer le jour.

Le ſoleil qui va reparoître,
Peut-il m'annoncer un plaiſir ?
Puis-je en ſentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir ?

Ah ! que du moins dans ces retraites
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur ;
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanche-Fleur.

Ton anneau calme mes alarmes,
Il me raſſure ſur tes jours ;
Il n'eſt terni que par mes larmes !
Ah! puiſſe-t-il briller toujours !

Crois-moi, la ſeule ſympathie
M'éclaireroit ſur ton malheur ;
Pour ſavoir le ſort de ma mie,
Mon taliſman eſt dans mon cœur.

Ah ! puiſſe entre ſes bras, ma mère
Te ſerrer toujours tendrement,
Et t'être toujours aſſez chère
Pour te rappeler ton amant !

Dieu de Blanche-Fleur, je t'implore !
Je jure de ſuivre ta loi,
Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner ſa foi.

A tes autels.....

En cet endroit, Flores fut interrompu par le cri terrible que jeta Mohady. » O grand Pro-» phète ! s'écria-t-il, quel blaſphême affreux ai-

» je entendu? Le petit-fils d'Omar, un neveu » de notre grand Prophète, eſt diſpoſé à re- » noncer à ſa religion pour celle d'une eſclave » chrétienne qu'il adore! Amour, folle paſſion, » quels crimes ne fais-tu pas commettre!... « Le zélé Mahométan retourne auſſitôt chez lui, & dépêche à Félix un courrier, auquel il recommande d'arriver avec myſtère, & de remettre en mains propres, au roi de Murcie, ſes dépêches. En même-tems, il le charge d'une lettre pour Ajoub, premier Iman de la grande moſquée. Mohady repréſentoit au roi que l'amour du prince pour Blanche-Fleur l'égaroit au point, qu'il y avoit à craindre même pour la foi de Flores; qu'ainſi il étoit important d'éloigner l'eſclave chrétienne, & ſi loin que ſon amant ne pût jamais eſpérer de la revoir, & de s'unir avec elle. Dans ſa lettre particulière à Ajoub, il lui recommandoit d'employer toute ſon adreſſe pour éloigner ou même pour perdre Blanche-Fleur, lui faiſant ſentir que le maintien de la religion mahométane dans le royaume de Murcie, & peut-être dans toute l'Eſpagne, en dépendoit.

Félix n'avoit jamais écouté dans ſon enfance que des Imans & des Santons; il croyoit fermement que Mahomet étoit l'envoyé de Dieu. Ce prince ſe faiſoit gloire d'être deſcendu d'Omar, & ſe croyoit obligé plus qu'un autre ſouverain, à

ſoutenir la religion du Prophète : cependant, quoiqu'il ſentît la conſéquence de l'avis que lui donnoit Mohady, il étoit embarraſſé ſur les moyens d'en profiter, lorſqu'Ajoub les lui fournit par une noirceur affreuſe, mais couverte du voile de la religion. Ce cruel Iman, nourri dans l'Arabie Pétrée, & redoutable par ſa force & ſa férocité, fut animé par la lettre de Mohady, & ſuppoſa que Blanche-Fleur avoit voulu empoiſonner le roi : cette calomnie abſurde obtint une créance qu'elle ne pouvoit jamais mériter.

L'aimable Blanche-Fleur s'amuſoit d'une petite ménagerie qu'elle avoit établie ſous les fenêtres de ſon appartement; elle y élevoit des poulets; &, quand ils étoient bien engraiſſés, elle en faiſoit le ſacrifice & les offroit à la reine, & quelquefois même au roi. Le perfide Ajoub imagina d'empoiſonner le corps d'un de ces animaux, & de le faire préſenter dans cet état au roi, comme venant de la part de Blanche-Fleur. Le meſſager diſparut auſſitôt après l'avoir remis, & l'Iman, qui étoit préſent, fit remarquer au monarque que cette volaille avoit des taches qui la devoient rendre ſuſpecte. On en donna un morceau à un animal, qui mourut ſur le champ; & ſur ce fondement, on conclut auſſitôt que Blanche-Fleur étoit coupable d'avoir voulu empoiſonner le roi, & qu'elle étoit digne de mort.

La reine voulut en vain excuſer la jeune & aimable eſclave qu'elle avoit élevée; on lui ferma la bouche, en lui faiſant entendre qu'il s'agiſſoit de la vie & de la sûreté du roi ſon époux. Blanche-Fleur fut traînée devant un tribunal d'Imans, de Dervis & de Santons. Le cruel Ajoub étoit à la tête, & l'arrêt terrible qu'il prononça fut que la charmante Blanche-Fleur ſeroit brûlée vive, ſi, dans neuf jours, quelque Chevalier ne ſe préſentoit pour la défendre, & ne remportoit la victoire pour prouver ſon innocence.

Pendant ce tems, il ſe paſſoit des événemens à la cour du Soudan de Montorio, qui réveillèrent Flores de l'eſpèce d'engourdiſſement & d'apathie où l'abſence de Blanche-Fleur l'avoit plongé.

Deux Chevaliers Maures, partis des déſerts de l'Irac, étoient arrivés depuis quelques jours dans les états du Soudan, & s'étoient campés près de Montorio, d'où ils envoyèrent un héraut reprocher à ce Soudan, qu'il étoit dégénéré de la valeur des anciens Arabes, & que les bras énervés de ſes Chevaliers, chargés de bracelets & des chiffres de leurs maîtreſſes, n'avoient plus la force de ſoutenir leurs armes & de lancer une zaguaie.

Le Soudan, indigné d'une pareille audace, regrettoit que le poids des ans l'empêchât de

la punir lui-même: il n'eut pas beſoin d'exciter la colère & la valeur de ſes Chevaliers: il n'en fut aucun qui ne voulût venger ſa querelle. Dès le lendemain matin, il en partit deux qu'on ne vit pas revenir; & l'on ſut que, vaincus par les Arabes du déſert, ils étoient demeurés leurs priſonniers. Deux autres Chevaliers volèrent pour les délivrer, mais ils éprouvèrent le même ſort; & pendant deux jours, tous ceux qui ſe préſentèrent, demeurèrent au pouvoir des deux Chevaliers de l'Irac. Le troiſième jour il ne s'en préſenta plus, & les deux vainqueurs envoyèrent leur héraut porter la même inſulte juſques dans la chambre du Soudan, où Flores ſe trouvoit alors. Ce jeune prince s'émeut en les écoutant: un feu brûlant qui coule en ſes veines, brille pour la première fois dans ſes yeux: il lève une tête altière... Retire-toi, s'écrie-t-il en s'adreſſant au héraut: va dire à tes maîtres, que la galanterie qui règne dans une cour polie & éclairée, ne peut qu'augmenter le courage & l'honneur d'un vrai Chevalier, & que moi ſeul, je pars pour les attaquer enſemble tous les deux, & pour les punir de leur audace.

Le héraut ſe retire. Flores court à ſon oncle, ſe jette à ſes genoux: Armez-moi Chevalier, lui dit-il? Laiſſez-moi prouver à ces farouches Arabes du déſert, que nous ſommes dignes de

descendre du célèbre Kaled ? Le Soudan embrasse son neveu, lui donne l'accolée, fait venir ses propres armes; il l'en couvre, & lui remet entre les mains l'épée victorieuse de Kaled qu'il conservoit dans son trésor.

Flores s'élance sur un destrier nourri dans les vallées de l'Atlas; il vole aux tentes des Chevaliers de l'Irac, les appelle & les défie. Quelque féroces que parussent être encore les mœurs de ces Arabes, ils refusèrent de combattre ensemble contre un seul Chevalier. Le premier qui se présenta fut renversé sur la poussière; le second brisa sa lance sur l'écu de Flores, & reçut le coup terrible de la sienne, sans que l'un ni l'autre fussent ébranlés : ils fournissent leur carrière, saisissent leurs zaguaies, font une demi-volte, & reviennent l'un sur l'autre avec impétuosité. Flores lance la sienne, & fait voler du casque de son adversaire le croissant d'or dont il étoit orné; il n'est point atteint par celle de son ennemi, & le sifflement aigu de cette lance lui fait connoître toute la force de l'Arabe. Tous deux alors reviennent l'un sur l'autre: le Chevalier de l'Irac est armé d'un large cimeterre, & Flores de la redoutable épée de Kaled : ils se portent des coups redoublés; le feu jaillit de leurs armes; la terre se couvre de leurs débris : le Chevalier de l'Irac, qui compte sur sa force extrême, veut

ſaiſir Flores qui laiſſe auſſitôt pendre ſon épée, embraſſe ſon ennemi avec ſes bras nerveux, l'enlève des arçons, & le force à lui céder la victoire.

Flores étoit trop généreux pour en abuſer. O mon frère (1), lui dit-il, ſoyons amis ! Délivre les priſonniers de mon oncle ! viens honorer ſa cour par ta préſence. A ces mots, il lui aide à délacer ſon caſque; il ôte le ſien; & le Chevalier de l'Irac, ſurpris & confus de voir que ſon vainqueur joint la jeuneſſe & la beauté des enfans d'Ali, au courage & à la force de ſon aïeul Kaled, le ſerre dans ſes bras, & lui jure d'être à jamais ſon homme & ſon ami le plus fidèle. Tous les deux vont enſemble à la tente de l'autre Chevalier, que ſes écuyers venoient de relever : celui-ci ſe ſent pénétré des mêmes ſentimens d'admiration pour Flores ; ils vont enſemble délivrer les Chevaliers priſonniers, leur font rendre leurs chevaux & leurs armes ; & les deux Chevaliers de l'Irac promettent d'eux-mêmes d'aller le lendemain avec eux à la cour du Soudan, & de convenir, en préſence des dames de cette cour, que les charmes qu'un vrai Chevalier trouve ſans ceſſe à les ſervir, ne

(1) C'eſt ainſi que les anciens Arabes ſe traitoient entr'eux.

peuvent qu'augmenter ſa généroſité, ſon honneur & ſon audace.

Dans le même inſtant où Flores jouiſſoit du prix de la victoire, il en rapportoit toute la gloire à ſon amour pour Blanche-Fleur. Il ſoupire, il veut baiſer l'anneau qu'il tient d'elle. Dieux! que devient-il, en voyant la pierre de cet anneau ternie? Il croit y diſtinguer des tourbillons de fumée & des flammes, & jette un cri horrible: c'eſt en vain qu'on lui demande ce qui l'occaſionne; Flores s'arrache des bras de ſes nouveaux amis; il court à ſon cheval, s'élance deſſus, & bientôt diſparoît à leurs yeux.

Ce puiſſant courſier, accoutumé à franchir les rochers & les torrens qui ſe précipitent de l'Atlas, ſemble répondre à l'impatience & à l'inquiétude de ſon maître; il vole: la nuit ne rallentit point ſa courſe, & Flores arrive à la pointe du jour aſſez près de Murcie, pour diſtinguer les minarets des moſquées. Il ſe cache derrière les débris d'une tour, pour entrer dans la ville à porte ouvrante, & ſans être reconnu. A peine y eſt-il reſté un moment, qu'il voit ſortir de Murcie des charrettes chargées de bois, & d'un poteau fatal. Une troupe armée les précédoit; des torches funèbres les entouroient; elles étoient ſuivies d'un chariot, ſur lequel on voyoit

une femme couverte de voiles noirs, & chargée de chaînes. Un Cady, portant un écriteau, marchoit derrière elle; une ſeconde troupe armée fermoit cette lugubre marche. Flores regarde ſon anneau, il le voit plus terni que jamais; un noir preſſentiment achève de lui faire préſumer que celle qu'on conduit au ſupplice, eſt cette Blanche-Fleur qu'il adore; il baiſſe la viſière de ſon caſque, il vole au-devant de la première troupe, & l'arrête. Il pénètre juſqu'au chariot.... Qui êtes-vous, s'écrie-t-il d'une voix entre-coupée, & changée par une douleur mêlée d'effroi?... *Ah! j'atteſte*, lui répond cette femme, *j'atteſte un Dieu redempteur.... que Blanche-Fleur n'eſt pas coupable.* Qui pourroit exprimer la ſurpriſe, la douleur & la colère qui ſaiſiſſent Flores en ce moment? Il tire ſa redoutable épée, & menace de la mort ceux qui oſeroient réſiſter. Il queſtionne le Cady; & ce vieillard, les yeux pleins de larmes, lui rend compte de l'accuſation de félonie au premier chef, portée contre Blanche-Fleur par le féroce Ajoub, du décret qui l'a ſuivie, & de l'abandon des Chevaliers de Murcie, dont aucun ne s'eſt préſenté pour la défendre. *Ah! traître Ajoub*, s'écrie-t-il, *c'eſt à moi de te confondre, de te punir, & de ſoutenir l'innocence opprimée.*

O ſage Cady ! fais arrêter cet affreux cortège ; cours à Félix, & dis-lui qu'un Chevalier inconnu lui demande sûreté dans ſa cour, & ſe préſente pour défendre Blanche-Fleur, & combattre Ajoub, ou quiconque voudra ſoutenir ſa cauſe. Le Cady, qui ne pouvoit croire que Blanche-Fleur fût coupable, obéit avec empreſſement à ce qu'exige Flores ; il court rendre compte à Félix de l'arrivée du Chevalier qui vient d'arrêter l'exécution du décret, & qui accuſe Ajoub *d'être faux, traître, menſongier, & qui requiert vivement de le prouver en combattant, non par armes courtoiſes, mais à fer émoulu & à outrance.*

Les lois de la Chevalerie, dont les Maures d'Eſpagne étoient fidèles obſervateurs, impoſoient à Félix la néceſſité de permettre au Chevalier inconnu le combat avec ſûreté dans ſes états. Il fit donc appeler Ajoub, & lui demanda s'il ſe décidoit à ſoutenir ſon accuſation. Le traître n'oſa s'en excuſer autrement, qu'en offrant l'aîné de ſes fils pour combattre pour lui. C'étoit un jeune homme grand, fort & adroit, & à qui la conſidération qu'on avoit pour ſon père, avoit déja procuré un rang diſtingué dans les troupes de Murcie. On va faire au Chevalier inconnu la propoſition de combattre ce vigoureux athlète. *Peu m'importe*, répond-t-il en fureur

& en déguisant sa voix, *contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.*

On prépare donc tout pour le combat : le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carrière, & ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveler & de soutenir l'accusation faite par son père. Flores, d'une voix forte & qu'il déguise, relève le gage en s'écriant : *Traître, tu mens par ta gorge; me voici pour le prouver.* On allume aussitôt un bûcher à l'une des extrémités de la carrière : au milieu de la lice, en dehors, sont placés, d'un côté le chariot qui portoit Blanche-Fleur, de l'autre Ajoub. Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattans.

Flores & le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parrains. Celui du prince étoit un jeune Chevalier Maure, nommé Sélim, qui l'avoit reconnu, & qui, sans le découvrir, avoit demandé au roi de l'assister. On baisse la barrière, & le juge du camp s'écrie à haute voix : *Laissez aller les bons combattans.*

L'un & l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, & bientôt ils se chargent à coups de cimeterre. La taille presque monstrueuse & la force du fils d'Ajoub paroissent, dans les

premiers tems du combat, lui donner quelque ſupériorité ſur Flores; ce prince même ſemble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de ſon ennemi; la pointe du cimeterre de celui-ci, bleſſe légèrement à la tête le cheval de Flores; le ſang qui couvre ſes yeux l'aveugle & le met en fureur; il emporte ſon maître du côté du chariot. Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire; il redouble ſes coups avec impétuoſité, lorſque Blanche Fleur entr'ouvre ſes voiles & s'écrie: *Ah! cher Flores, que n'es-tu préſent pour me défendre!* Le ſon de cette voix ſi chère, ces yeux couverts de larmes que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ſes forces & ſa fureur; il contraint enfin ſon cheval à lui obéir, & le combat redevient plus égal: il ne l'eſt bientôt plus. L'épée redoutable de Kaled s'eſt déja rougie pluſieurs fois du ſang du fils d'Ajoub; celui-ci tente un dernier effort, & s'abandonne ſur Flores, qui lui oppoſe ſon bouclier. Ce prince invoque, en cet inſtant, le Dieu que Blanche-Fleur adore; il s'élance, à ſon tour, ſur ſon adverſaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire; & d'un revers terrible il lui abat la tête, qui tombe & roule juſqu'auprès de Blanche-Fleur.

Ajoub, voyant ſon fils tué, s'élance auſſi-tôt

ſans qu'on puiſſe le retenir, & Sélim s'avance de ſon côté ; mais ce ne peut être avec aſſez de promptitude pour qu'il puiſſe empêcher Flores de faire tomber, d'un revers de ſa redoutable épée, la tête du père comme il venoit de trancher celle du fils.

On s'écrie, on s'empreſſe de délivrer Blanche-Fleur, on la mène en triomphe à la reine. Pendant ce tems, un jeune domeſtique d'Ajoub vient ſe jeter aux pieds du roi, & avoue que c'eſt lui qui, par l'ordre de ſon maître, & ſous le nom de Blanche-Fleur, a préſenté le poulet empoiſonné. La vérité eſt donc découverte par toutes les voies poſſibles ; toute la cour de Félix en eſt indignée, & le juge du camp fait enlever le corps du traître, & le fait jeter dans les flammes.

Flores, voyant le triomphe de Blanche-Fleur complet, mais concevant combien il lui feroit courir de riſques s'il ſe faiſoit connoître pour ſon vengeur, réſiſte aux inſtances de tous les Chevaliers du roi ſon père, refuſe de lever la viſière de ſon caſque, ſe contente de baiſer la main du roi, de la reine, & celle de Blanche-Fleur, en jetant un profond ſoupir ; il ſerre affectueuſement la main du Chevalier qui avoit été ſon parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, & s'enfonce dans la forêt.

La tendre Blanche-Fleur n'oſoit ſe perſuader

que ce fût Flores qui fût ſon libérateur ; & cependant elle ne pouvoit croire qu'un autre eût oſé prendre ſon parti : mais Sélim, ce même Chevalier qui avoit reconnu le prince auquel il avoit ſervi de parrain, & qui lui avoit ſerré la main, ſaiſit un inſtant favorable pour achever de l'éclairer ſur le ſervice eſſentiel que Flores lui avoit rendu. Il l'aſſura en même tems, que c'étoit par une prudence très-ſage qu'il n'avoit pas voulu ſe découvrir, ſachant bien que ſi l'on voyoit à quel point il étoit toujours occupé de Blanche-Fleur, ce ſeroit le plus sûr moyen de la perdre. Cet éclairciſſement finit par une aſſurance de Sélim à la belle eſclave, qu'il donneroit de ſes nouvelles à Flores, qu'il iroit le joindre, pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher, de les rendre heureux ; & qu'il n'abandonneroit jamais ſon prince, dans quelques conjonctures fâcheuſes qu'il pût ſe trouver.

Cependant Flores étoit retourné à Montorio, avec la même promptitude & le même ſecret qu'il avoit obſervé en venant juſqu'à Murcie, pour délivrer ſa maitreſſe. Le roi des Algarves ſon oncle, commençoit à en être inquiet ; on le reçut avec empreſſement, & l'on reconnut à ſes armes enſanglantées, & à la bleſſure de ſon cheval, qu'il avoit eu quelque occaſion de ſignaler ſa valeur ; mais jamais il ne voulut dire quelle

avoit été cette occaſion ; il aſſura ſeulement à ſon oncle, qu'il étoit fort loin d'avoir quelques reproches à ſe faire. Le roi & toute la cour en furent convaincus, & on reſpecta ſon ſecret. Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanche-Fleur, l'inquiétude qui reſtoit à Flores ſur ſon ſort, altérèrent bientôt ſa ſanté. Une fièvre ardente enflamma ſon ſang. Le ſultan des Algarves, inquiet pour ſon neveu, eut recours au plus célèbre médecin, & au plus parfait philoſophe qu'ait produit l'école Arabe, qui étoit alors la plus renommée. C'étoit Averroès, premier médecin du roi Mahométan de Cordoue. C'eſt à lui que nous ſommes redevables de la connoiſſance des livres d'Ariſtote. Poſſeſſeur de tous les ſecrets de cet ancien philoſophe, ſur leſquels il avoit même enchéri, s'il connoiſſoit parfaitement le corps humain, il avoit encore une plus grande connoiſſance des eſprits & des cœurs ; & ſes lumières en ce genre étoient celles dont il faiſoit le plus utile uſage. Le roi de Montorio obtint du roi de Cordoue & de lui, qu'il viendroit viſiter ſon neveu, & qu'il lui preſcriroit le régime convenable à ſon mal, après en avoir découvert la cauſe.

Averroès, après avoir adouci, par des remèdes phyſiques, l'ardeur & la violence de la fièvre, vint à bout de découvrir quelle étoit la

ſource morale du mal. Il étudia le tempérament & les diſpoſitions de Flores, s'entretint avec lui ſur diverſes matières, chercha à l'amuſer & à l'intéreſſer ; enfin, il vint à bout de découvrir qu'une paſſion vive & une tendre inquiétude l'agitoient fortement. Il fit part de ſes découvertes au ſoudan de Montorio ; & quelques mots qui étoient échappés au prince, ſoit en dormant, ſoit dans un de ces momens où l'on croit être ſeul, ne laiſsèrent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanche-Fleur. Le roi des Algarves ne fut pas plutôt inſtruit de ce ſecret, que, s'intéreſſant ſincèrement à ſon neveu, il ſongea à lui procurer la ſeule ſatisfaction qui pût aſſurer ſon repos & ſa ſanté. Il écrivit au roi de Murcie, qu'il le prioit avec inſtance d'envoyer à ſa cour la jeune Blanche-Fleur. Mais hélas ! loin que cette invitation procurât l'effet deſiré, elle acheva de tout perdre. Félix ſe douta des motifs qui faiſoient agir le ſultan ſon couſin ; &, craignant les ſuites que pouvoit avoir cette démarche, & préférant à la ſatisfaction de ſon fils, l'attention qu'il croyoit devoir aux ſoupçons de Mohady, il prit la réſolution d'écarter, pour jamais, la charmante Blanche-Fleur. Il la fit enlever ſecrétement de l'appartement de la reine, & la fit conduire juſqu'au port de Carthagène, où il la fit

fit vendre comme eſclave à des marchands Grecs qui devoient faire voile vers le port d'Alexandrie. Ceux-ci ſe crurent trop heureux d'avoir en leur poſſeſſion une ſi belle proie, & firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas ſans un véritable déſeſpoir que la reine de Murcie fut avertie de cet enlèvement; elle accabla en vain de reproches le roi ſon époux, le coup étoit frappé. Sélim, qui en fut bientôt inſtruit, courut en porter la triſte nouvelle à Flores, qui étoit déjà prévenu, par ſon anneau, que Blanche-Fleur étoit expoſée à un nouveau danger: auſſitôt il monte de grand matin ſur ſon cheval, armé de l'épée de Kaled, & accompagné de Sélim. Il traverſe encore une fois l'eſpace qui ſépare la capitale des Algarves, de Murcie; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, & pénètrent, ſous l'ombre du plus grand myſtère, dans le palais. Sélim procure au prince une audience ſecrète de ſa tendre mère; la reine le conſole, toute affligée qu'elle eſt elle-même; elle conſent qu'il cherche les moyens de revoir Blanche-Fleur, lui indique la route qu'il doit ſuivre pour la retrouver, & lui fait préſent d'un ſecond anneau qu'il portera toujours avec celui de Blanche-Fleur, & dont la vertu eſt de préſerver ceux qui le porteront, ou le tiendront dans leurs mains, de périr par

l'eau ou par le feu. Flores reçoit ce préſent avec reconnoiſſance, embraſſe ſa mère avec tendreſſe, & part pour Carthagène, afin de ſuivre le même chemin qu'avoient pris les marchands d'eſclaves auxquels avoit été livrée Blanche-Fleur. S'embarquer ſur un vaiſſeau Génois, & voguer ſur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti promptement pris, & heureuſement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie; mais lorſqu'ils appercevoient déja les côtes de l'Afrique, une brume épaiſſe obſcurcit l'air; un vent furieux & contraire ſe déchaîne; le vaiſſeau en eſt long tems le jouet; enfin, il échoue ſur une côte inconnue, & ſur un fond de ſable mêlé de quelques rochers. Le navire eſt fracaſſé; mais le capitaine & l'équipage, le prince & Sélim ſe ſauvent heureuſement, partie dans une chaloupe, partie à la nage. Après avoir marché pendant quelque tems à pied, ils ſe trouvent dans un vallon fertile; & le tems s'étant éclairci, ils reconnoiſſent que cette contrée eſt peuplée de maiſons ruſtiques, mais dont tout ce qui préſente les apparences du luxe & de la misère eſt également banni. Auſſitôt qu'ils en approchent, de bons & honnêtes payſans s'empreſſent autour d'eux, & ſe doutent que ce ſont des étrangers que la tempête de la nuit précédente a jetés ſur le ri-

vage prochain ; ils leur annoncent qu'ils ſont dans un pays où l'hoſpitalité eſt heureuſement & fidellement exercée ; que ce canton reconnoît pour ſon chef un homme auquel le ſouverain Être a accordé en même tems tous les talens & toutes les vertus.

On étoit allé l'avertir; il arrive bientôt lui-même, & donne des ordres prompts pour pourvoir au beſoin de tout l'équipage, ſe réſervant pour lui-même le ſoin de traiter Flores, Sélim & le capitaine, qu'il reconnoît pour le plus conſidérable de la troupe.

Après leur avoir, ſelon l'uſage, fait laver les pieds, boire une liqueur propre à les ranimer & les ſoutenir juſqu'à l'heure du repas, il les invite à ſe repoſer ſur les ſophas de ſon ſalon, qui tenoit à ſa bibliothèque & à ſon cabinet, de plein pied avec un jardin qu'il embelliſſoit de ſes mains : tout paroiſſoit également deſtiné à la culture de tous les arts, des ſciences & des lettres dans cette maiſon. Tandis qu'on préparoit le ſouper, Saady (car c'étoit le nom de leur hôte) les entretint du bonheur & de la tranquillité dont il jouiſſoit dans ce ſéjour.

Je ſuis né Perſan, leur dit-il, dans cette religion ancienne, même primitive, qui, n'adorant qu'un être ſimple, unique, & étant forcée de le reconnoître dans quelque emblême, a choiſi,

pour ſe le repréſenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compoſe la nature, qui abſorbe auſſi & dévore à la fin tout ce qui eſt imparfait & matériel, mais qui laiſſe les eſprits jouir de l'immortalité. Tous les hommes, de quelque pays & de quelque religion qu'ils ſoient, ſont mes frères; je cherche à leur rendre ſervice, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils ſoient. J'ai paſſé, de la Perſe mon pays, à la cour des Califes; j'y ai vécu quelque tems ſans ambition & ſans deſirs; ſans rechercher les honneurs & ſans les refuſer; ſans me tourmenter pour avoir des richeſſes, mais ſans être fâché de poſſéder, par des voies honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres. Les ſucceſſeurs de Mahomet ont fait aſſez long-tems quelque cas des talens naturels que j'ai pour la poéſie & pour les arts agréables; & j'avoue que j'ai été fort aiſe de contribuer à leur amuſement, &, oſerai-je le dire? à leur inſtruction. Il fait bon, me diſois-je à moi-même, s'employer pour les ſouverains; les ſervices que l'on rend à ces maîtres du monde, ſont rendus en même tems à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon foible mérite, qui ne nuiſoit à perſonne, déplut à beaucoup de gens: je m'en apperçus, je leur aban-

donnai la place, & je me ſuis réfugié dans ce canton écarté, où je faſs du bien que perſonne n'envie. Voilà mon hiſtoire en peu de mots. O vous, hommes qui m'êtes chers ! qui que vous ſoyez, ſi vous voulez dès aujourd'hui me faire part de vos aventures & de vos malheurs, je n'aurai rien de plus preſſé que de les ſoulager. S'il vous convient mieux d'attendre à demain, j'y conſens ; gardez même votre ſecret tout-à-fait, ſi vous voulez : mais ſoyez sûrs que quand vous voudrez me le confier, vous le dépoſerez dans un cœur ſenſible. Le capitaine du vaiſſeau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ſes aventures, la perte du vaiſſeau, & Saady lui promit de nouveaux ſecours. Quant à Flores & à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le ſouper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ſes hôtes à ſe délaſſer avec gaieté des fatigues de la mer & de la tempête. A la fin du repas, Saady, voulant leur donner un léger eſſai de ſes talens, prit ſon luth & chanta des vers dans cette langue perſane qui eſt renommée dans tout l'Orient, comme la ſeule propre aux graces de la poéſie, dans laquelle Saady étoit un grand maître (1).

(1) Nous n'en diſons point trop ici, en aſſurant que

Le lendemain matin, lorſque Saady jugea que ſes hôtes pouvoient avoir aſſez repoſé, il ſe rendit auprès d'eux ; mais Flores le devançant, lui propoſa de ſe promener dans ſes jardins & ſes vergers, lui promettant qu'en même tems qu'il en admireroit les beautés, il ne lui cacheroit rien de ſon état & de ſes aventures. En effet, le prince lui fit alors confidence de ſon amour & de l'objet de ſon voyage. Le ſage Saady l'embraſſa tendrement, & l'aſſura qu'il s'intéreſſoit à ſa ſituation ; il ajouta qu'il ne doutoit pas que Blanche-Fleur n'eût été vendue par les marchands qui l'avoient enlevée, au ſoudan d'Egypte, & qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce ſoudan, où il tenoit ſon ſérail, & qui étoit ſitué ſur le bord du Nil, entre la ville d'Alexandrie & le grand Caire. C'eſt de ce côté, prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il ; &, quoiqu'il ſoit difficile de ſavoir préciſément ſi votre amante eſt enfermée dans cette tour, & encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins, mieux que perſonne, vous en indiquer les moyens. Heureuſement le ſoudan d'Egypte eſt engagé, vers l'Ethiopie, dans une

---

le Perſan Saady étoit un grand poëte & un grand philoſophe ; nous avons des traductions françoiſes de ſes ouvrages, partie imprimées, partie manuſcrites.

guerre assez vive, pour vous donner lieu d'espérer qu'il ne reviendra pas si-tôt. Le gardien sévère des femmes destinées à ses plaisirs, s'appelle Mozab: il fut autrefois mon esclave; & il prit auprès de moi le goût le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile: vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre; &, pour achever de vous mettre en état d'en profiter, je vais vous détailler quelques autres circonstances concernant le château du soudan, & mon ancien esclave noir Mozab. Alors Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvoit faciliter la réussite de son projet; & le jeune prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain. Heureusement Sélim avoit sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie; au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas long-tems; mais y ayant laissé Sélim, il s'achemina bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaye, & ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, & l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur

s'approche de la barrière, & paroît vouloir la franchir pour ſuivre ſon faucon. Une troupe armée ſort d'une caverne, l'entoure, l'arrête, & le conduit dans une maiſon bâtie près de la porte de la citadelle. Un Noir, richement vêtu, qui paroît commander à cette troupe, s'avance & s'écrie : Malheureux ! quel deſſein, quelle témérité te fait chercher ici la mort? Seigneur, lui répond avec douceur Flores, je ſuis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le ſoleil dans Alexandrie; ce matin je m'amuſois à faire voler un faucon que je voulois eſſayer; ſon vol m'a conduit dans cette plaine : la douceur des mœurs qui règnent, dit-on, ſous le gouvernement des miniſtres du ſoudan Mirzabey, m'ôte toute crainte; & vous êtes trop juſte pour punir un crime involontaire, ſi mon ignorance m'a fait tranſgreſſer les ordres que vous avez pu donner.

Mozab, (car c'étoit en effet l'ancien eſclave de Saady) Mozab s'adoucit à ces mots : Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, & même je reconnois à ton accent que tu n'es pas né ſujet de Mirzabey; mais je veux ſavoir quel deſſein te conduit dans ſes états... Vous ſerez peut-être ſurpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence auſſi frivole que celui que je vais avouer, m'ait fait franchir les mers, & conduit à Alexandrie. Je ſuis né dans le royaume de

Murcie, où le célèbre jeu des échecs eſt dans le plus grand honneur; mon père paſſe pour être l'adverſaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué ſon ſavoir, je ne trouve plus dans les Eſpagnes de joueur qui puiſſe me réſiſter. La renommée, ou vraie ou fauſſe, m'ayant appris que je trouverois à Alexandrie des gens aſſez habiles pour s'éprouver contre moi, j'ai pris beaucoup d'or & de pierreries, & je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus ſavant d'entre eux... Vous n'irez pas plus loin, s'écria Mozab, en laiſſant paroître une joie vive dans ſes yeux. A ces mots, il dit au commandant de la garde : Cet étranger n'eſt point coupable; il n'a pu, dans ſi peu de tems, connoître la loi des limites : retirez-vous, je le prends ſous ma garde, & j'en réponds. Alors il tend la main à Flores d'un air affable, & le conduit dans ſa maiſon; il fait apporter du ſorbet & des fruits; & tandis que Flores prend un léger rafraîchiſſement, il prépare lui-même la table & l'échiquier.

Flores tire une longue bourſe qui contient cinq cents beſans d'or; Mozab les regarde d'un œil avide; il apporte ſur le champ une ſomme égale; il tire le trait, Mozab le gagne, & la partie commence. Flores en effet avoit acquis au jeu la plus grande ſupériorité pendant ſon

ſéjour à Montorio. Ce jeu plaît ſouvent aux ames ſenſibles qu'une grande paſſion occupe; il ne les tire point d'une douce mélancolie : il plaît également aux eſprits juſtes, qui préfèrent de s'occuper aux combinaiſons ſi néceſſaires à ce jeu, à s'endormir dans des converſations ſi ſouvent futiles, où la ſociété les entraîne.

La partie ſe ſoutient quelque tems avec égalité; mais, au moment où Mozab ſe croit sûr de la victoire, Flores ſacrifie deux pièces, & fait échec & mat avec une troiſième.

Mozab eſt auſſi ſurpris qu'affligé, mais ſon amour-propre le ranime; il court à ſon bureau, il tire une bourſe de mille beſans d'or, & la propoſe à Flores contre les deux ſommes dont il le voit poſſeſſeur. Mozab éprouve le même ſort dans cette ſeconde partie, & s'écrie avec une eſpèce de déſeſpoir : Ah Saady, Saady, vous ne m'en avez pas aſſez appris ! Ce nom ſi cher à Flores lui rappelle les avis de ce ſage. Seigneur, dit-il à Mozab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous diſtraire : ah ! Seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne ſoit point troublé par des regrets! Permettez-moi de me conformer à l'ancien uſage de l'Orient, quand on paroît pour la première fois devant un perſonnage reſpec-

table : daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir ; je ne vous en demande d'autre prix que d'être admis dans votre société, & de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet & les vingt-quatre mille Prophètes ! s'écria Mozab, vous êtes le plus généreux & le plus aimable des mortels ; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le sérail ; mais de grace revenez demain dîner avec moi. Flores n'insiste pas ; il voit qu'il en a fait assez pour une première fois, & qu'il peut compter assez sur l'avarice & l'amour-propre de Mozab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval ; & ce n'est pas sans soupirer & sans verser des larmes, qu'il contemple les tours & les murs élevés qui dérobent Blanche-Fleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim étoit agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Mozab. Ah ! j'espère voir Blanche-Fleur par son secours, s'écria-t-il : puissé-je jouir de ce bonheur, quand ce ne seroit que pour un instant, & quand je devrois mourir à ses pieds ! Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores, &, croyant bien qu'il ne réussiroit

pas à le détourner de ſes deſſeins, il l'exhorte ſeulement à ſe conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin; il vole à la maiſon de Mozab qui le reçoit dans ſes bras. Bientôt la table pour les échecs eſt préparée. Cependant Mozab, qui ſent la ſupériorité que Flores a ſur lui, craint de perdre les beſans d'or qu'il a gagnés la veille. Il ne lui propoſe d'en jouer que cinquante; & cette fois-ci Flores ſe contente de le mettre quelquefois en danger, & finit par le laiſſer gagner. Flores perd ainſi cinq cents nouveaux beſans; il tire une bourſe tiſſue d'or & de ſoie, dont un beau diamant ſerre le nœud; il l'attache lui-même à la ceinture de Mozab, & convient que ſon père, quoique le plus habile joueur de toutes les Eſpagnes, ne pourroit lui réſiſter. Mozab enchanté de Flores, le comble de careſſes, & lui jure un attachement à toute épreuve. Les eſclaves couvrent bientôt la table de mets excellens, de pilau rempli de poulets & cuit au jus de racines, & de pâtes fines ſaupoudrées de fromage & de ſafran. Flores ſe livre de ſi bonne grace aux plaiſirs de la table, que Mozab redouble d'amitié pour lui. Un des eſclaves reçoit un ſigne de ſon maître; on ôte les plats; on couvre de nouveau la table de confitures sèches, de pâtes épicées & de ta-

blettes ambrées. Un nouveau ſigne fait retirer les eſclaves. Mozab ſe lève, ferme la porte; ouvre une armoire, il y prend des flacons remplis des vins délicieux de Schiras & d'Alexandrie; il les apporte lui-même avec des coupes de criſtal. Cher étranger, dit-il à Flores, nous ſommes en liberté, jouiſſons ſans crainte du ſeul plaiſir que je puiſſe goûter; votre préſence l'augmente, & me fait oublier les malheurs de mon état. Flores ſe prête à ſes deſirs; & bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaieté. Flores ſe ménage, & diſpoſe par degrés ſon hôte à n'avoir plus rien à lui refuſer. Mozab chante une chanſon dans la langue de Nubie, ſa patrie, & contrefait les ſorciers de ſon pays, en faiſant des grimaces affreuſes. Son turban tombe & ſe ſalit; il veut l'entourer d'une nouvelle mouſſeline, & s'y prend avec mal-adreſſe. Flores enlève le turban de ſes mains, il le noue; &, tirant de ſa bourſe une riche agraffe de diamant, il en arrête le nœud avec ce bijou, & préſente ainſi le turban à Mozab. Ebloui, ſurpris par l'éclat & la richeſſe de ce nouveau préſent, Mozab ſe lève : *Par Allah!* dit-il à Flores, *qui pouvez-vous être, pour faire des preſens dignes de l'empereur des Croyans?* Flores qui voit qu'il a conduit Mozab au point qu'il deſire, n'héſite plus à ſe découvrir; il lui avoue ſa

naiſſance, ſon amour pour Blanche-Fleur; & lui demande de lui conſerver la vie en lui procurant l'occaſion de la voir. Mozab eſt d'abord effrayé de cette propoſition ; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamant, la jette à ſon cou, l'embraſſe : Ah, mon cher Mozab, s'écrie-t-il, ſoyez déſormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux. Mozab attendri par le vin de Schiras, & ſéduit par l'or & les diamans, ne peut réſiſter plus long-tems. Je me rends, lui dit il ; je conſens à remettre mon ſort en vos mains : mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connoître celle qui vous eſt chère ? On s'imagine ſans peine avec quel feu Flores peint ſa chère Blanche-Fleur ; rien n'échappe à la mémoire & à l'imagination éclairées par l'amour. Que de perfections ne ſe plut-il pas à peindre ! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublia pas même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevoit la blancheur du bras de Blanche-Fleur. Mozab la reconnoît à ce ſigne, & lui dit : Eſpérez tout de mon zèle à vous ſervir. Celle que vous venez de me peindre eſt en effet la plus belle des cent Odaliſques ; c'eſt une eſclave chrétienne amenée depuis un mois : non-ſeulement elle efface ſes compagnes par ſa beauté ; mais, ayant paru parmi celles que je

ſoumets à l'épreuve de la fontaine, à peine la fleur qu'elle avoit cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumière dans le baſſin. C'eſt elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, & tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits & de fleurs, qu'elle diſtribue comme il lui plaît à ſes compagnes. Je conſens à tout riſquer pour vous : je ne vous demande point ſi vous avez le courage de vous expoſer aux plus grands périls. Tous les matins, au lever du ſoleil, on m'apporte les fruits & les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à perſonne du ſoin de les préparer; je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, & vous faire porter juſques dans la chambre de Blanche-Fleur par des eſclaves noirs, qui, par leur état, hélas! ſont ſous mes ordres, & qui tous les jours ſont chargés de ce ſoin.

Flores le ſerre dans ſes bras, les larmes aux yeux. Il feint de retourner à Alexandrie, ſe cache dans un bois voiſin, renvoie ſon cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de ſon abſence; & vers la nuit il retourne à la maiſon de Mozab.

Ce chef des noirs étoit rentré dans l'enceinte du ſérail; mais un eſclave ſûr & fidèle attendoit Flores : il le reçoit, le cache, & vers la pointe

du jour il le fait revêtir d'une étoffe légère, tiſſue de différentes ſoies aſſorties à la verdure, au coloris des fruits & des fleurs qui doivent remplir la corbeille. Mozab devance l'aurore pour revenir dans ſa maiſon; il inſtruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Boſtangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour remplir la corbeille : Mozab loue leur zèle, les renvoie; il fait coucher Flores au fond de la corbeille; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, & les fleurs avec tout l'art néceſſaire pour qu'il en ſoit exactement couvert.

Quatre forts eſclaves ſont appelés; Mozab les charge de la corbeille: ils entrent dans l'enceinte redoutable du ſérail, ils vont la dépoſer dans la chambre de Blanche-Fleur; &, après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en arabe, *fleur de pudeur & de beauté*, ils lui laiſſent la corbeille, & ſe retirent.

Qui pourroit exprimer l'état de Flores en ſe trouvant ſi près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accens pénétrèrent toujours dans ſon cœur? Mais cette voix lui fait connoître que Blanche-Fleur n'eſt pas ſeule, & le force au ſilence, & à reſter comme immobile dans la corbeille.

Blanche-Fleur en effet étoit alors avec une de

de ſes compagnes nommée Colonna. La conformité de leur religion, de leur âge, de leurs malheurs & de leur beauté, les avoit d'abord rapprochées. Les charmes & la sûreté du caractère de Colonna, l'avoient bientôt rendue l'amie & la compagne de Blanche Fleur; & l'une & l'autre ne s'étoient caché ni leur naiſſance, ni le ſecret de leur ame.

Colonna, fille du plus grand ſeigneur du royaume de Naples, avoit été enlevée par des pirates, au moment même où ſon père l'envoyoit dans l'Etrurie pour la marier avec un prince deſcendu de la famille des Scipions, qui s'étoit ſoumis ce beau pays, & qui régnoit alors dans la belle ville de Florence. Colonna, élevée par des vierges conſacrées à la retraite, n'avoit vu que pendant peu de jours le palais de ſon père: ſon cœur n'avoit encore rien aimé; mais ce cœur ſenſible étoit bien vivement ému lorſque Blanche-Fleur lui peignoit les charmes de l'amour, & le bonheur dont elle avoit joui dans ſon enfance près de l'aimable Flores. Colonna n'aimoit donc point encore; mais le vide de ſon ame étoit, pour ainſi dire, rempli par les aveux & les ſentimens de ſon amie. Elle croyoit connoître Flores dans le portrait ſous lequel Blanche-Fleur aimoit à lui repréſenter ſes traits; peut-être même regrettoit-

elle en ſecret que perſonne n'eût encore fait ſur elle une impreſſion ſi douce.

Le jour où Flores fut introduit au ſérail dans la corbeille, Blanche-Fleur & Colonna s'étoient réunies avant l'aurore ; l'une ne ſe laſſoit point de parler de ſon amant, l'autre ſe plaiſoit à parler ſans ceſſe de l'amour.

Cependant Blanche-Fleur ne regardoit la corbeille qu'avec indifférence ; elle aimoit trop Flores pour ne pas deſirer quelquefois de ne plus mériter ces vains & ſtériles honneurs. Colonna, dont le cœur n'étoit pas fixé, aimoit à ſe parer des fleurs qu'elle contenoit, & ſe plaiſoit à choiſir les plus beaux fruits pour les offrir à ſon amie. Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs ; elle voit un bel ananas, elle plonge ſon bras pour le ſaiſir : Dieux ! quelle eſt ſa ſurpriſe ! elle touche une main ! elle entend un profond ſoupir ! Son premier mouvement fut de faire un grand cri : des eſclaves accourent ; mais Colonna qui, ſur le champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand myſtère, les arrête. Un taon, leur dit-elle, s'eſt élancé de ces fleurs juſqu'à mon ſein ſans me piquer ; ce n'eſt rien, retirez-vous. Elle ferme la porte avec ſoin, & fait part de ſa découverte à Blanche-Fleur qui frémit, mais qu'un attrait

puiſſant entraîne à cette corbeille. Flores ſe débarraſſe auſſi-tôt des fleurs qui le couvrent, ſe jette à ſes genoux : c'eſt aux amans fortunés à ſe peindre leurs tranſports mutuels. Colonna apprit alors que ſon imagination ne l'avoit point trompée, & que le bonheur le plus pur, eſt celui d'aimer & d'être aimé. Cependant la poſition des deux aimables eſclaves étoit bien périlleuſe ; & même à peine oſoient-elles concevoir quelque eſpérance de faire ſortir Flores d'un lieu redoutable, où l'inflexible dureté des noirs & leur vigilance ne pouvoient être ni ſéduites ni trompées.

Flores ne ſe diſſimule point le péril & les obſtacles qui l'environnent ; il ſe jette une ſeconde fois aux genoux de Blanche-Fleur : » O » maîtreſſe de ma vie ! je ſuis prêt à te perdre » pour toujours ; & quand Mozab pourroit me » faire ſortir du ſérail comme il m'y a fait en» trer, je n'en ſortirois que pour me donner la » mort. Cède à ma prière, ſaiſis le ſeul moyen » de me ſauver la vie ; accepte ſur le champ & » ma main & ma foi. Si je meurs, ô ma » Blanche-Fleur ! que ce ſoit du moins avec le » titre cher & ſacré de ton époux. Mais non, » j'oſe aſſez eſpérer de la juſtice & de la bonté » paternelle du Dieu dont je t'ai promis de » ſuivre la loi, pour croire qu'il bénira notre

» union, & que ſon bras nous tirera du péril » affreux où nous ſommes. « Blanche-Fleur, interdite & pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une ame, lève les yeux au ciel, reſte quelque tems en ſilence ; à la fin elle s'écrie : » O Flores ! commence donc à mériter » les bienfaits de ce Dieu dont tu réclames le » pouvoir ; qu'une eau ſalutaire te mette au » nombre de ſes enfans, & je te reçois pour » époux.... Imprime-moi de ta main cet au- » guſte caractère, ô ma chère Blanche-Fleur ! » répond Flores avec un enthouſiaſme ſurna- » turel ; que Flores te doive une nouvelle vie, » comme il te devra ſon bonheur. « Blanche-Fleur, comme entraînée par une puiſſance ſupé- rieure, prend de l'eau, en verſe ſur la tête de ſon amant ; & dès que les paroles ſacrées ſont prononcées, elle lui donne la main, & tous deux atteſtent le ciel, en préſence de Colonna, qu'ils ſe reçoivent mutuellement pour époux.

Nous ſupprimons pluſieurs détails de tout ce qui ſuivit cet heureux moment. Ils ſervirent tous à faire deſirer à la jeune Colonna d'éprouver le même bonheur que ces jeunes époux, & lui firent former des idées bien nouvelles pour elle.

Mozab étoit convenu que Flores, à la fin de la lune, ſe remettroit au fond de la corbeille, & que, ſelon un autre uſage du ſérail, Blanche-

Fleur le couvriroit de cafetans, de ceintures & de turbans, pour être portés dans ſa maiſon, & diſtribués en préſent aux gardiens du ſérail. Flores, par le moyen de Mozab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé; la lettre pour Sélim en renfermoit une autre pour la reine de Murcie; Sélim la fit partir ſur le champ par exprès.

L'heureux prince paſſa donc le cours de cette lune, caché & nourri avec le plus grand ſecret dans l'appartement de ſa nouvelle épouſe. Pendant ce tems, Sélim prenoit des meſures pour qu'après que Flores ſeroit ſorti du ſérail, il pût faciliter auſſi la délivrance de Blanche-Fleur & de Colonna. Mais, hélas! la princeſſe n'avoit pas encore épuiſé tous les malheurs auxquels les vœux indiſcrets de ſon père & de ſa mère l'avoient deſtiné dès ſa naiſſance.

Mirzabey, après avoir battu pluſieurs fois les Ethiopiens, & les avoir pouſſés preſque juſqu'aux extrémités de la mer Rouge, avoit formé le ſiège d'Ormuz; prévoyant que la place coûteroit trop de ſang en l'attaquant de vive force, il ſe contenta de la bloquer. Le ſoudan, ennemi du repos, laiſſe le commandement de ſon armée à ſes généraux; il part avec une ſuite très-peu nombreuſe, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire; & la nuit ſui-

vante, accompagné d'un ſeul domeſtique fidèle, il part ſur un cheval très-vite, & ſe rend à Alexandrie couvert de l'habit d'un Tartare Kalmouc, & s'étant peint le viſage de manière à le rendre auſſi hideux que ceux de ces barbares. Il vouloit, à l'imitation de pluſieurs célèbres califes, connoître ſous ce déguiſement ſi la juſtice étoit obſervée, & ce que ſes ſujets penſoient de ſon adminiſtration & de ſes miniſtres. Le bon ordre que Mirzabey vit régner dans Alexandrie le ſatisfit.

Quoique aucun ſentiment, ni même la ſimple volupté, ne l'attiraſſent à ſon ſérail, la curioſité de ſavoir ſi la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine étoit obſervée, lui fit prendre la réſolution de s'en aſſurer par lui-même. Il envoie l'eſclave qui le ſuivoit aux premiers poteaux des limites. Cet eſclave demande à parler à l'un des chefs de quartier du ſérail, qu'il connoît pour être d'une diſcrétion impénétrable. Ce noir arrive; l'eſclave l'entretient en ſecret, & l'amène au ſoudan qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le ſérail, ſans que perſonne puiſſe le reconnoître. Le noir fait faire promptement un habit pareil au ſien pour le ſultan; il lui teint la peau en noir, & le préſente à Mozab, en diſant qu'il lui amène un de ſes compatriotes pour en remplacer un autre qui eſt mort pen-

dant la dernière lune. Il eſt agréé ſans trop d'examen ; le ſoudan paſſe la nuit dans la chambre de ſon prétendu camarade, & le lendemain matin ils ſe rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve. Il étoit d'uſage que l'Odaliſque qui avoit joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la première à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanche-Fleur à la tête de ſes compagnes ; il eſt ſurpris & preſque ému par ſa beauté. Ces jeunes perſonnes ſe répandent dans les parterres ; elles cueillent chacune une fleur, que pluſieurs d'entr'elles portent en rougiſſant, & d'une main mal aſſurée : Blanche-Fleur choiſit une roſe d'une blancheur éclatante ; elle la jette dans la fontaine dont l'eau reſte claire & pure ; mais la roſe, de blanche qu'elle étoit, devient de l'incarnat le plus vif ; & une ſeconde roſe ſemblable paroît à côté d'elle, & comme ſortant de la même tige. Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du ſérail du ſoudan. O Mahomet ! s'écrièrent-ils, le ſérail eſt profané. Sur le champ chaque Odaliſque eſt ſaiſie par deux noirs qui l'entraînent dans ſa chambre. Mirzabey & celui qui l'accompagne ſe ſaiſiſſent de Blanche-Fleur ; une troupe de noirs armés s'empare des avenues de ſon appartement ; ils le viſitent, & Flores eſt découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire qui oſe violer un lieu ſi redoutable, ſe livre tout entier à la vengeance; il ſe fait connoître; & tout le ſérail, tremblant & conſterné, tombe aux pieds de ſon maître.

Le ſoudan, furieux, ordonne qu'à l'inſtant on allume un bûcher, & condamne Flores & Blanche-Fleur à mourir enſemble dans les flammes. Flores ſe reſſouvient alors de l'anneau qu'il tient de ſa mère; &, ſe ſervant de la langue eſpagnole qui n'eſt point entendue en Egypte, il preſſe vainement Blanche-Fleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés ſe ſervent, fait croire qu'ils ſont chrétiens, & ce ſoupçon ne fait qu'accélérer leur ſupplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel eſt le ſoupçon du ſoudan: Oui, nous ſommes chrétiens, lui dit-il; & nous ſommes unis par des liens ſacrés. Satisfais ta vengeance; mais ſois aſſez généreux pour ne nous pas humilier par les chaînes que tes eſclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inſpirent la religion que nous profeſſons, le ſang qui coule dans nos veines, & la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir juſqu'où ces deux époux porteront la conſtance, ordonne qu'on les laiſſe libres; alors ils ſe prennent par la

main, ils lèvent les yeux au ciel, ils invoquent le Dieu des chrétiens qui connoît leur innocence; ils entrent dans l'enceinte du bûcher: chacun des deux tient une moitié de l'anneau. Le ſultan donne l'affreux ſignal de leur ſupplice; vingt torches à-la-fois allument le bûcher: la flamme s'élève de toutes parts, enveloppe les deux époux, & les dérobe preſque en entier aux regards de ces hommes cruels. Mais ce moment étoit le dernier de ceux où Blanche-Fleur devoit être infortunée. Sans doute que le ſaint patron de l'Eſpagne intercéda pour celle dont il avoit procuré la naiſſance; ſans doute qu'il repréſenta que l'amour le plus vif n'avoit jamais altéré la foi dans l'ame de la princeſſe de Ferrare, & que cet amour avoit converti à la foi chrétienne le prince de Murcie. Les flammes s'abaiſſent peu-à-peu, & laiſſent voir à Mirzabey les deux jeunes époux ſains & vermeils au milieu des flammes; tous deux levoient les yeux vers le ciel, ou ſe regardoient avec tendreſſe.

Non-ſeulement le ſoudan eſt ſurpris de ce nouveau prodige, mais ſon cœur fut attendri. Venez, leur dit-il, en leur tendant la main, venez, heureux amans que le ciel protège; vous êtes libres, & Mirzabey veut être votre ami.

Flores & Blanche-Fleur ſortent du bûcher,

& s'approchent du ſultan avec un air noble & modeſte. Mirzabey les embraſſe, les prend par la main, & les conduit dans ſon propre appartement. Des bains ſont préparés; le ſultan, en ſortant du ſien, reprend les marques de ſa dignité; & les jeunes époux couverts des habits ſomptueux qu'il leur a fait porter, viennent le joindre dans ſon cabinet. Tous deux lui racontent l'hiſtoire de leur vie, & Flores ne lui cache plus ſa naiſſance. Ah ciel! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connoître plutôt que celui dont je croyois punir l'audace, étoit le fils du roi de Murcie, & le deſcendant du grand & victorieux Kaled? Quelles graces ne te dois-je pas rendre, ô ſaint Prophète! d'avoir ſauvé leurs jours! Mirzabey les embraſſe de nouveau, leur offre ſes ſecours, & de les conduire à la tête de cent mille combattans par-tout où leur volonté les appellera. La première faveur que Blanche-Fleur lui demande, c'eſt la grace de la jeune Colonna; & Flores le ſupplie d'envoyer chercher ſon ami Sélim. Mozab court chercher Colonna, l'amène dans les bras de ſon amie; des couriers volent à Alexandrie, & bientôt Sélim & le viſir du ſoudan arrivent. Sage viſir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'hiſtoire de ces malheureux époux, dans les archives de l'empire;

rendez la liberté à toutes les eſclaves de ce ſérail; donnez-leur tous les ſecours néceſſaires, comblez-les de mes bienfaits, & que déſormais ce lieu redouté ne ſoit plus habité par l'innocence malheureuſe; que tout partage, en ce moment, la joie que je ſens à briſer les chaînes de toutes ces jeunes beautés. A ces mots, toutes les portes du ſérail ſont ouvertes; on amène des chariots ſuperbes: Mirzabey fait placer dans le ſien Flores, Blanche-Fleur & Colonna, & les conduit en triomphe dans ſon palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux ſe lèvent pour le ſuivre, Flores voit les deux anneaux qu'il tenoit de ſa mère & de Blanche-Fleur, ſe réduire en pouſſière; un bruit extraordinaire qui ſemble partir de la fontaine, les engage à l'obſerver de plus près. Ils voient l'eau du baſſin trouble & ſanglante; un nuage noir s'en élève en tourbillon: ce nuage diſparoît, & la fontaine reprend toute ſa pureté; mais elle avoit perdu ſa vertu.

La deſtruction de ces deux eſpèces d'enchantemens, étoit attachée à la fin des malheurs que Blanche-Fleur devoit éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, & leur offre ſans ceſſe & ſes armées & ſes tréſors; mais Flores & Blanche-

Fleur n'acceptèrent que deux vaiſſeaux, ſur l'un deſquels ils repaſsèrent en Italie, par le conſeil de Colonna, qui ne doutoit pas que l'empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette princeſſe, fille de l'infortunée Topaſe. Sélim s'embarque ſur l'autre, & retourne à Murcie, informer le ſouverain de ce pays & la reine, des aventures ſingulières, mais heureuſes, de leur fils.

Ils débarquèrent tous à Civita-Vecchia ; ils apprennent, en y abordant, que l'empereur vient de mourir, & que le clergé, les grands, les ſénateurs & le peuple, ſont diviſés pour l'élection du prince qui doit lui ſuccéder. Ils prennent le parti de déguiſer leurs noms, & de ſe rendre à Rome en diligence ; ils y arrivent dès le lendemain : le pape leur accorde une audience particulière; Flores & Blanche-Fleur ſe jettent à ſes genoux, lui déclarent leur naiſſance, & lui font verſer des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés. Le ſaint vieillard admire les décrets du Très-Haut ; il leur fait joindre les mains, en béniſſant leur union ; il implore les graces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'empereur avoit appelés à Rome, Colonne, le plus puiſſant prince du royaume de Naples,

& l'ami particulier du ſaint père, étoit accouru des premiers auprès de lui ; il entre dans la ſalle au moment où Flores & Blanche-Fleur reçoivent ſa bénédiction ; ſoudain il entend un cri perçant, & Colonna ſa fille ſe jette à ſes genoux : le ſaint père ému, raconte à ſon ami tout ce qu'il vient d'entendre ; Blanche-Fleur ſe déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un inſtant à faire aſſembler le ſénat, & tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un empereur. Le ſaint père & lui ſe préſentent à cette aſſemblée ; ils lui font part de la naiſſance de Blanche-Fleur, des malheurs de ſa mère, & des droits que Topaſe a à l'empire ; ils parlent de l'alliance qu'elle a faite, des vertus & de la puiſſance du prince Flores, ſon époux. Un murmure favorable s'élève par degrés pendant le récit du ſaint père ; ſes derniers mots ſont interrompus par une acclamation générale, & les Romains proclament Flores pour empereur, tout d'une voix.

On dépêchoit des couriers en Eſpagne pour y porter cette grande nouvelle, lorſque Flores en reçoit un de Sélim, qui, en arrivant, avoit trouvé Félix attaqué déja d'une maladie dangereuſe : cependant, vivement ému du récit de Sélim, il ſembla reprendre de nouvelles forces pour écrire, de ſa main, à ſon fils : » Viens,

» mon cher Flores, viens, Blanche-Fleur ;
» puiſſiez-vous oublier mes injuſtices, avant
» que vous vous occupiez du ſoin de me fer-
» mer les yeux ! «

Mais hélas ! la révolution ſubite que lui cauſa le plaiſir de ſavoir ſon fils vivant, & l'eſpérance de le revoir, entraînèrent bientôt le roi de Murcie au tombeau. Un ſecond courier apprit ſa mort ; & le fidèle Sélim aſſura ſon prince que le peuple de Murcie étoit prêt à le reconnoître pour maître, malgré ſon changement de religion. Mais Flores, ſatisfait de remplir le trône impérial d'Occident, renonça à ceux d'Eſpagne, & s'en démit en faveur de ſon cher Sélim.

La tendre mère de Flores vint rejoindre en Italie l'empereur ſon fils, & ſa chère Blanche-Fleur. Colonna épouſa le jeune Scipion qui étoit aimable ; ils régnèrent ſur le beau pays de Toſcane : ainſi, tous les héros de cette hiſtoire paſsèrent de longs & d'heureux jours enſemble, fidèles à leurs ſermens & à leurs amours.

CLÉOMADES ET CLAREMONDE.

Le Roman de Cléomades eſt très-ancien ; il en exiſte un exemplaire en vers eſpagnols dans la bibliothèque du Savant aimable, qui fait le meilleur uſage des tréſors qu'il a raſſemblés. Il en exiſte auſſi deux traductions, l'une eſt eſpagnole & l'autre eſt françoiſe, & du commencement du ſeizième ſiècle : cette dernière eſt la plus fidelle ; les lecteurs y reconnoîtront ſans peine que l'invention du cheval de bois qui vole dans les airs, eſt tirée des contes arabes. Beaucoup de Romanciers Eſpagnols ont puiſé dans la même ſource : les cours galantes de Murcie & de Grenade ont bien contribué à former les mœurs & l'eſprit des anciens habitans du Nord ; & les Eſpagnols, en conſervant la haute valeur des enfans d'Odin, ont pris l'imagination & la galanterie des Abencerages.

Une jeune & belle princeſſe, nommée d'Ectrive, héritière de cette riche partie de l'Eſ-

pagne dont Séville eſt la capitale, avoit accordé ſon cœur & ſa main à Marchabias, héritier du royaume de Sardaigne. C'étoit en ſe ſignalant dans un tournoi, que ce prince avoit mérité ce bonheur : il y avoit fait voir tant de force & d'adreſſe, qu'aucun des Chevaliers qui étoient accourus de toutes parts à cette fête, n'avoit pu lui réſiſter. Il avoit même fait perdre les arçons au redoutable Aſtur, auſſi effrayant par ſa taille que renommé par ſa valeur ; il l'avoit forcé à faire hommage à la reine de Séville, de la principauté des Aſturies ; il avoit fait encore plus, il s'en étoit fait un ami ; & c'eſt ainſi qu'après avoir ajouté de nouveaux domaines & une nouvelle gloire à la couronne de la belle Eſtrive, il avoit mérité de recevoir ſa main.

Dans l'eſpace de quatre ans, le bonheur de leur hymenée fut aſſuré par la naiſſance d'un prince & de trois princeſſes. Le prince fut nommé Cléomades ; & les trois filles, Hélior, Soliadis & Maxime : cette dernière ſur-tout parut, dès ſon enfance, d'une beauté achevée.

Dès que Cléomades eut reçu les premières inſtructions qui lui furent données dans ſa patrie, & en eut parfaitement profité, le roi & la reine, ſes père & mère, l'envoyèrent voyager. Il commença par la Grèce ; il y prit le goût

des

des arts & celui de l'héroïsme, dont avoient été animés tant de grands hommes de cette contrée. Ensuite il passa en Allemagne, pour prendre l'esprit de la chevalerie moderne, & s'exercer dans les tournois qui s'y donnoient fréquemment. Enfin, pendant son séjour en France, Cléomadès s'étoit formé aux exercices en tous genres, propres à un grand prince, & avoit reconnu les avantages que ce royaume a sur tous les autres. Il se préparoit à passer en Italie, lorsque ses parens crurent devoir le rappeler pour quelque tems auprès d'eux, tant pour juger des progrès qu'il avoit faits dans ses voyages, que pour assister aux noces de ses trois sœurs, que déja trois grands princes demandoient en mariage.

Ces trois prétendans étoient arrivés ensemble à la cour de Séville, où leur renommée les avoit précédés : *outre qu'ils possédoient de grands royaumes, ils passoient pour de grands clercs* (très-habiles) *en science d'astronomie, voire en art de négromancie.* L'un étoit Mélicandus, roi de Barbarie ; le second étoit Bardigans, roi d'Arménie ; & le troisième étoit roi de Hongrie. Celui-ci s'appeloit Croppart : il étoit horriblement laid & bossu ; son esprit étoit aussi fertile en mensonges, que son ame étoit vicieuse & noire.

Ces trois monarques étoient convenus de se rendre ensemble à la cour de Séville, & de porter chacun un riche présent, qui les mettroit à même de requérir un don. Ils partent, arrivent à Séville, & sont reçus avec honneur. Le roi Mélicandus présente au roi & à la reine d'Espagne un homme formé de l'or le plus pur, tenant à la main droite une trompe de même métal, & fait avec un tel art, que l'on ne pouvoit machiner une trahison à cent toises de distance, que sur le champ il n'emboucbât sa trompe, pour en tirer le son le plus terrible & le plus aigu.

Bardigans leur offre une géline & six petits poussins d'or, formés avec tant d'adresse, qu'ils avoient l'air vivans : il les pose à terre ; sur le champ ils se mettent à courir, à becqueter, à battre des ailes : la géline vole tout-à-coup sur les genoux de la reine, caquète d'un petit ton bien doux, & pond une superbe perle *en son giron* : » Elle en pond une pareille tous les trois » jours, dit Bardigans. «

On s'écrie ; on admire la magnificence de ces dons, & l'art surprenant de ceux qui les ont construits. Le vilain roi bossu Croppart se présente le dernier, avec un grand cheval de bois assez richement harnaché, mais n'ayant que des chevilles d'acier pour ornement à son frontal

& ſur les épaules. » Roi, dit Croppart, d'une voix grêle & caſſée, » avec le cheval que je » vous offre, on peut s'élever dans les airs, » traverſer les mers, & faire cinquante lieues » par heure. «

L'épreuve du cheval de Croppart eût été longue & difficile à faire; mais il fut cru ſur ſa parole, comme l'avoit été Mélicandus: la réputation de ces trois princes en négromancie étoit connue.

Marchabias & d'Ectrive étoient les ſouverains les plus généreux, & n'acceptèrent ces magnifiques préſens qu'en offrant aux trois rois tout ce qui étoit en leur pouvoir.

Ils ſaiſirent ce moment pour leur requérir un don; & le roi & la reine d'Eſpagne, prévoyant ce qu'on leur demanderoit, ne trouvèrent aucune raiſon de le refuſer à trois puiſſans rois qui les préveniolent par d'auſſi beaux préſens; & ils leur accordèrent ce don: c'étoit en effet la main des trois princeſſes d'Eſpagne qu'ils demandoient.

Les deux premiers rois étoient beaux & bien faits; ils avoient paru aimables aux yeux de la cour, & même à ceux des princeſſes; & les deux aînées virent ſans peine confirmer le don de leurs perſonnes. Mais la plus jeune des trois, nommée Maxime, courut éperdue & fondant

en larmes ſe jeter dans les bras de ſa mère, lorſqu'elle vit qu'elle devenoit le partage du vilain roi boſſu. Maxime appelle ſon frère Cléomades : Vous n'avez rien promis, mon frère, s'écria-t-elle, & vous m'avez mille fois juré de me protéger & de défendre ma liberté ; ou délivrez-moi du ſupplice d'épouſer ce monſtre, ou donnez-moi la mort.

Cléomades aimoit tendrement ſa jeune ſœur ; c'étoit bien l'enfant de quatorze ans la plus jolie, la plus ſpirituelle : elle étoit eſpiègle & plaiſante juſqu'à la malice ; du reſte, pleine des talens les plus agréables, brodant comme les fées, faiſant des contes à mourir de rire, & de tems en tems de jolies chanſons.

Cléomades, indigné de voir ſa charmante petite ſœur prête à paſſer dans les bras du vilain Croppart, ſe lève, & déclare au roi ſon père qu'il s'eſt engagé par ſerment à défendre la liberté de ſa jeune ſœur. Croppart élève une voix glapiſſante, & fait valoir toute la force que le don octroyé doit avoir : Cléomades lui lance un regard terrible, & lui dit : » Les deux premiers » rois en méritent l'effet par les dons qu'ils ont » offerts ; mais que prétendez vous obtenir par » le don de ce vilain cheval de bois, & par » la fable que vous avez oſé nous débiter pour » en rehauſſer le prix ? « Le fourbe & méchant

Croppart imagine ſur le-champ qu'il trouve l'occaſion la plus favorable pour ſe délivrer d'un prince qui peut ſeul s'oppoſer à ſes deſirs. » Seigneur, lui dit-il ſans s'émouvoir, ne vous » en rapportez qu'à vous-même; faites l'épreuve » de mon cheval : je me ſoumets à tout ſi je » vous ai trompé.... Oui, je la ferai tout-à-» l'heure, s'écrie le prince avec fureur. « A ces mots, il fait porter le cheval dans le jardin : l'homme d'or embouche ſur le champ ſa trompe, en tire un ſon aigu ; mais perſonne n'y fait attention, on n'eſt occupé que de Cléomades. Il s'élance ſur le cheval de bois qui reſte immobile. Le prince commençoit déja à menacer Croppart, lorſque celui-ci lui crie de tourner la cheville d'acier que le cheval porte à ſon frontal ; l'homme d'or fait retentir ſa trompe avec plus de violence que la première fois : le roi d'Eſpagne y fait attention, il crie à ſon fils de deſcendre ; mais il n'étoit déja plus tems. Le prince avoit tourné la cheville fatale, & le cheval s'élevant dans les airs avec plus de rapidité qu'un faucon, fit dans un inſtant diſparoître Cléomades.

Le roi & la reine d'Eſpagne, indignés & déſeſpérés, font ſaiſir le roi Croppart, & le menacent de la mort la plus cruelle s'il ne leur rend Cléomades. Je n'en ſuis plus le maître,

leur répondit-il avec ce ſang-froid que les criminels conſervent quelquefois dans les plus grands périls; le prince ne m'a pas laiſſé le tems de lui faire connoître les reſſorts qui dirigent le vol de ce cheval, ne vous en prenez qu'à ſa deſtinée.

L'audace avec laquelle ce fourbe s'excuſe, leur fait impreſſion; ils ſe contentent de le faire garder à vue dans un appartement du palais, où d'ailleurs il eſt bien traité. Ils déclarent aux deux autres rois qu'ils ſont très-éloignés de révoquer leur don; mais qu'ils doivent conſentir ſans peine que, dans ces momens de douleur, leurs noces & la liberté du roi Croppart ſoient différées juſqu'au retour du prince.

Mélicandus & Bardigans s'y ſoumirent ſans inſiſter. Cependant le courage de Cléomades n'étoit point ébranlé par la hauteur prodigieuſe où le cheval s'éleva, ni par la rapidité avec laquelle il fendoit les airs; il eſpéra, quelques momens, que la machine le rapporteroit au même lieu d'où il étoit parti; mais voyant ſans ceſſe au-deſſous de lui de nouvelles contrées & de nouvelles mers, il s'apperçut avec douleur qu'il s'éloignoit de l'Eſpagne. La nuit enfin répandant ſes ombres ſur la terre, toute ſa ſurface diſparut à ſes yeux, & il ſe ſentoit toujours emporter avec la même rapidité; mais ce

fut toujours ſans en être effrayé, qu'il s'abandonna à ſa deſtinée.

S'étant reſſouvenu, pendant la nuit, que le cheval portoit ſur ſes épaules des chevilles ſemblables à celle qu'il avoit ſur le frontal, il profita des premiers rayons du ſoleil pour eſſayer d'en faire uſage. Il reconnut qu'en tournant celle d'une des épaules à droite ou à gauche, le cheval en ſuivoit la direction; & qu'en employant l'autre cheville, le cheval ralentiſſoit ſon vol, & deſcendoit vers la terre. Du moment où Cléomades connut l'uſage qu'il pourroit faire de ces chevilles, il fut conſolé, & conçut même de grandes eſpérances. Les rayons du ſoleil, réfléchis par les dômes dorés de quelques temples, lui firent appercevoir qu'il étoit au-deſſus d'une grande ville; il embraſſe alors les deux épaules du cheval, & ſe ſervant avec adreſſe des deux chevilles, il deſcendit doucement ſur la plate forme d'une tour très-élevée, poſée au milieu des jardins d'un grand palais.

On croira ſans peine que, quoique l'allure du cheval fût très-douce, le prince n'avoit pu paſſer un jour & une nuit dans un air auſſi vif & auſſi froid, ſans beaucoup de fatigue, & ſans beaucoup d'appétit.

Cléomades ſaute légèrement ſur la plate-forme, & y laiſſe ſon cheval: dès qu'il a décou-

vert une légère trappe qui couvre un degré, il le deſcend ſans crainte; & bientôt il arrive dans un ſallon, où il trouve une table chargée des débris d'un feſtin, & de flacons encore pleins de vins délicieux. Rien alors n'étoit plus preſſant pour lui que d'en faire uſage; & bientôt des mets exquis, & les vapeurs agréables de quelques verres de vin de Ténédos & de Chypre, eurent diſſipé le trouble & la fatigue de la nuit qu'il venoit de paſſer dans les airs. Dès qu'il ſentit ſes forces réparées, il haſarda d'entrer dans une chambre, dont la porte entr'ouverte donnoit dans ce ſallon.

Le premier objet qui frappe ſa vue, eſt un grand vilain géant étendu par terre entre des armes éparſes & des brocs d'eau-de-vie de palmier. Il connut facilement, à l'état où ſe trouvoit le géant, que l'uſage qu'il avoit fait des brocs l'empêcheroit long-tems d'en pouvoir faire aucun de ſes armes. Il tire donc doucement, & à tout haſard, une clef qu'il voit dans ſa main; & bientôt une porte richement ornée s'étant offerte, il fait uſage de la clef: il entre dans une chambre où trois lits pareils, & dont les rideaux étoient relevés, renfermoient chacun une jeune beauté dans le printems de l'âge; leurs légers vêtemens de nuit, en déſordre, laiſſoient voir une partie de leurs charmes.

Cléomades étoit vif, il étoit jeune; mais les deſirs ne lui firent point oublier les devoirs de la chevalerie, qui lui preſcrivoient d'être le protecteur de l'innocence & de la beauté; il ne lui étoit pas permis de les profaner: l'amour ſeul eût peut-être pu l'entraîner à l'oubli de cette règle; mais, quelque charmantes que fuſſent ces jeunes perſonnes, elles l'avoient ſeulement ému & ſon cœur n'étoit point bleſſé. Il les admire, il les regarde avec feu; mais bientôt il s'en éloigne pour s'approcher d'une porte preſque ouverte, qui lui laiſſe entrevoir une chambre encore plus brillante que celle qu'il eſt prêt à quitter. Il entre dans cette dernière chambre avec une ſorte de crainte; il marche avec plus de timidité: bientôt un lit, dont les rideaux étoient relevés en feſtons par des guirlandes de fleurs, attire & fixe ſes regards. Pſyché ne parut jamais ſi belle à l'Amour, que la jeune perſonne qui repoſoit dans ce lit le parut aux yeux du prince. Il crut voir Hébé, n'ayant preſque d'autre voile que les beaux cheveux blonds dont les treſſes & les boucles couvroient ſes épaules & ſon ſein. Un ſaiſiſſement délicieux, mêlé de reſpect & de crainte, le rend immobile; toute ſon ame paroît avoir paſſé dans ſes yeux; ſon état préſent lui ſemble ſi doux, ſon bonheur ſi vif, qu'il n'imagine pas dans cet inſtant qu'il puiſſe

augmenter. Un mouvement que la jeune perſonne fait en dormant, lui dérobe une partie des charmes qui l'embrâſent; il s'approche un peu plus près, & ce même mouvement lui en fait découvrir de nouveaux.

Ce fut le premier moment où Cléomades connut l'amour, le pouvoir que cette paſſion prend ſur une ame, & les ſentimens qu'elle inſpire; mais la crainte d'offenſer celle qui devient la maîtreſſe de ſon cœur, ne lui permet rien de tout ce qui auroit pu la bleſſer, ſi ſes yeux euſſent été ouverts. Le prince d'Eſpagne fût peut-être toujours reſté dans cette contemplation délicieuſe, s'il n'eût apperçu une abeille voltiger (ſur ce qu'elle prenoit, ſans doute, pour un bouton de roſe) & prête à piquer un ſein charmant. Cléomades, s'abuſant lui-même, croit n'être animé que par l'ardeur de défendre ce qu'il aime; il vole à ſon ſecours; mais, n'oſant y porter la main, ſa bouche ſeule s'oppoſe à l'atteinte de l'abeille; il reçoit ſur la joue la piqûre de ſon aiguillon. La jeune perſonne ſe réveille en jettant un cri; & voyant un jeune homme qui lui étoit inconnu: » Téméraire, » s'écria-t-elle, quelle audace, quel pouvoir » vous conduit en ces lieux? Êtes-vous le roi » Liopatris que le roi mon père me deſtine » pour époux? Ah! ſi vous ne l'êtes pas, rien

» ne peut vous dérober à la mort.... « Interdit, troublé, & n'écoutant que ſon amour & la crainte d'irriter ce qu'il aime : » Oui, princeſſe, » je le ſuis, lui répond Cléomades ; par mon » adreſſe, & ſous le voile du myſtère, j'ai pé- » nétré juſqu'en ces lieux ; j'ai voulu voir cette » beauté céleſte qui m'eſt deſtinée, & tomber à » ſes pieds avant de lui offrir ma main ; peut- » être même le reſpect m'eût-il fait retirer en » ſilence, ſi cette abeille cruelle ne vous eût » menacée ; & je ne pouvois parer le coup » qu'elle étoit prête à vous porter, qu'en le » recevant moi-même. « Il lui tenoit ce diſcours les yeux pleins de larmes, & commençoit à voir moins de colère dans ceux de la princeſſe ; il oſe prendre ſa belle main, il la porte ſur ſa joue brûlante ; la princeſſe eſt émue & touchée lorſqu'elle ſent & la chaleur & l'enflure que l'aiguillon excite. Elle laiſſe baiſer ſa main : » Sei- » gneur, dit-elle, je vous pardonne à peine » cette démarche indiſcrète ; mais, comme elle » ne peut porter atteinte à mon honneur, je » conſens à reſter encore quelque tems avec » vous ; paſſez dans ce jardin, & laiſſez-moi le » tems d'appeler mes filles d'honneur, & de » paroître dans un état plus décent. «

On ſuit ſans réſiſtance les ordres de ce qu'on aime. Le prince obéit. Lyriades, Gayène &

Florette, que Cléomades avoit d'abord trouvées dans leurs lits, ſe levèrent promptement à la voix de la princeſſe : elle leur conte ſon aventure en rougiſſant ; elle ſourit enſuite, & finit par leur avouer que l'époux qui lui eſt deſtiné lui paroît charmant.

Toutes les trois s'empreſſent à habiller leur maîtreſſe ; elles mêmes ſe mettent en état de ſuivre la princeſſe, qui ſent déja quelque impatience de joindre celui qu'elle croyoit être Liopatris.

Cléomades eſt ébloui en la revoyant ; ils s'aſſeyent ſous un berceau ; & les filles d'honneur de la princeſſe ne la quittant point, il s'y prend aſſez adroitement pour apprendre que leur maîtreſſe ſe nomme Claremonde, & qu'elle eſt fille unique de Cornuant, roi de Touſcan, qui l'a promiſe au roi d'Aſtracan, nommé Liopatris.

Le prince ſe reproche en ſecret ſa ſupercherie ; mais, emporté par l'amour, il ne néglige aucuns moyens de lui plaire & de l'attendrir. Combien de fois ne lui jura-t-il pas de l'adorer, & de la rendre ſouveraine de ſon royaume & de ſa vie ! Avec quelle violence ſur-tout ne lui parla-t-il pas de l'impatience où il étoit de voir luire le jour heureux qui devoit les unir ! Si l'amour rend éloquent, il rend également perſuaſif. Claremonde bientôt commence

à ne plus craindre de laiſſer paroître un penchant qui l'entraîne, & qu'elle croit légitime : elle lui répond avec modeſtie ; mais ſes regards donnent à ce qu'elle dit à Cléomades, toute l'expreſſion de la tendreſſe. Lyriades, Florette & Gayète ſe lèvent pour cueillir des fleurs ; Cléomades ſaiſit cet inſtant pour ſe jetter aux genoux de Claremonde ; il y renouvelle le ſerment de l'adorer toujours, & reçoit celui qu'elle fait à ſon tour de lui être à jamais fidelle ; mais tout-à-coup les portes du jardin s'ouvrent avec fracas, & le roi Cornuant s'avance, ſuivi de ſa cour & d'une troupe armée.

Le géant s'étoit enfin réveillé ; ſon premier ſoin avoit été de voir ſi tout étoit en bon ordre dans l'appartement de la princeſſe, dont la garde lui étoit commiſe. Ne la trouvant point dans ſon appartement, & entendant folâtrer les jeunes filles d'honneur dans le jardin, il avoit vu, par une fenêtre, un jeune Chevalier aux pieds de la princeſſe, & avoit couru promptement en avertir le roi ſon père.

Cornuant s'avance avec fureur, fait entourer Cléomades & ſa fille, à laquelle il demande par quelle fatalité un étranger ſe trouve à ſes genoux ? » Il ne peut s'y trouver, lui répond-» elle, que de votre aveu ; & ce ne peut être un » autre que le roi que vous m'avez deſtiné. «

» Traître, s'écria Cormuant, en s'adreſſant à » Cléomades, quelle fureur a pu te porter à » violer cet aſyle ſacré, à pénétrer juſqu'auprès » de ma fille, & à te dire Liopatris? — Sei- » gneur, lui répond reſpectueuſement Cléo- » mades, plaignez un jeune & malheureux » Chevalier perſécuté par la vengeance des » Fées. Né d'un ſouverain d'Europe qui leur » avoit déplu, elles me condamnèrent, au mo- » ment de ma naiſſance, à me voir expoſé tous » les ans, pendant trois jours, aux plus affreux » périls; & l'inſtant où ces périls porteront la » crainte en mon ame, doit être celui de ma » mort. «

» Depuis que j'ai été armé Chevalier, tous » les ans elles me font enlever, pendant trois » jours, par un cheval de bois qui fend les » airs, me fait parcourir toute la terre, & ne » me rapporte dans les états de mon père, » qu'après m'avoir fait trouver des dangers » affreux, auxquels, juſqu'ici, je n'ai point » ſuccombé. Daignez, Seigneur, envoyer ſur » la plate forme de cette tour; on y trouvera » le cheval qui s'y eſt abattu de lui-même. » Accablé de fatigue & de beſoin, je ſuis deſ- » cendu pour chercher quelques ſecours; &, » parvenu juſqu'à l'appartement de la princeſſe, » je l'ai entendue s'écrier: Téméraire, ſi tu n'es

» pas le prince Liopatris, je vais appeler & te » faire trancher la tête. J'avoue, Seigneur, que » dans le premier moment, le desir si naturel » de conserver ma vie m'a fait recourir à une » feinte que moi-même je condamne; & je me » soumets, ajouta-t-il, en prenant un air plus » ferme, à tout ce que vous ordonnerez de mon » sort. «

Cornuant étonné de ce récit, auquel il ajoute peu de foi, envoie sur la plate forme, d'où ses émissaires lui apportent, avec beaucoup de peine, un grand cheval de bois, massif & mal fagotté, qu'il ne juge nullement propre à pouvoir voler.

Pendant ce tems, la jeune Claremonde étoit cruellement agitée par l'espérance & par la crainte: cet inconnu, si tendre, si beau, si séduisant, avoit fait la plus vive impression sur son cœur, qui déja le préféroit à Liopatris.

Cornuant assemble son conseil, dont l'avis cruel est que l'inconnu mérite la mort, pour avoir osé tromper Claremonde, en prenant le nom de Liopatris: & le roi Cornuant faisant entourer Cléomades, lui annonce qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. » Je m'y attendois, ré- » pond le prince avec fermeté; mais, divine » princesse, (s'écria-t-il) pardonnez-moi de » n'avoir pu résister à vos charmes, & d'avoir

» eu recours à cette feinte, que je ne peux
» me pardonner : j'euſſe été trop tôt privé de
» voir tant d'attraits ; & la mort m'eſt douce,
» puiſque je les vois encore, & que le plus
» paſſionné des amans va perdre la vie à vos
» yeux. «

Claremonde pleure, ſoupire, n'oſe parler, & s'enveloppe la tête de ſon voile : déja les ſatellites s'avancent pour exécuter l'arrêt. . . .

» Roi Cornuant, reprend Cléomades, avec plus
» de fermeté que jamais, je ſuis Chevalier, &
» mon ſang eſt illuſtre ; fais-moi mourir ſelon
» l'uſage de mon pays, où tout Chevalier que
» l'on condamne à mort, ne la reçoit que monté
» ſur ſon cheval de bataille : cet inſtrument de
» la vengeance des Fées me paroît ſuffiſant pour
» ſauver mon honneur, celui de la Chevalerie
» de mon pays, & de ceux dont j'ai reçu le
» jour. «

Cornuant, qui voyoit périr avec peine un ſi beau Chevalier, plus malheureux peut-être que coupable, accorde aiſément une pareille demande : on fait monter ſur le cheval de bois Cléomades, auquel on accorde auſſi l'inſtant qu'il demande pour charger quelqu'un d'inſtruire ſa famille de ſon malheureux ſort. Le prince ne perd pas un moment pour porter la main à la cheville du frontal ; & le cheval s'élance en l'air

avec

avec une telle rapidité, que ceux qui l'entourent s'écartent effrayés, & qu'il laiſſe à peine le tems au prince même de crier : *Divine princeſſe, je vous ſerai à jamais fidèle.*

On peut imaginer ſans peine quel fut l'étonnement du roi Cornuant & de ſa cour ; il redoubla lorſque l'on vit Cléomades planer quelque tems dans les airs : ce prince ne pouvoit ſe réſoudre à perdre la belle Claremonde de vue ; & ce ne fut que lorſqu'il la vit rentrer dans la tour avec le roi ſon père, qu'il dirigea ſon vol vers l'Eſpagne. Cléomades, connoiſſant alors parfaitement les moyens de gouverner le vol rapide de ſon cheval, arrive près de Séville, trente-ſix heures après ſon départ. Il deſcend dans un petit château de plaiſance ; il y dépoſe ſa monture, & court entre les bras de ſon père & d'Ectrive, auxquels il rend la vie par ſa préſence.

Son arrivée fut ſuivie du mariage de ſes deux premières ſœurs avec les rois Mélicandus & Bardigans, & de la liberté du roi Croppart ; mais Cléomades l'ayant appelé vainement au combat, & s'étant déclaré défenſeur de la jeune Maxime, & l'homme d'or ſe mettant à ſonner de ſa trompe, dès que ce vilain boſſu vouloit ouvrir la bouche, on lui ſignifia un refus abſolu, & l'ordre de ſe retirer de la cour de Marchabias.

Le roi Croppart ſe trouva très-embarraſſé ;

plus d'une année devoit se passer avant qu'il pût retourner dans ses états, où plusieurs trahisons & félonies l'avoient déshonoré aux yeux de ses sujets.

L'auteur dit (& nous ne connoissons pas assez l'ancienne histoire de Hongrie, pour savoir si c'est avec quelque fondement) que lorsqu'un roi de ce pays-là s'étoit rendu coupable de quelque félonie, il étoit obligé de s'en bannir pour sept ans; que s'il osoit y rentrer avant ce terme, tout Hongrois pouvoit le tuer; & que les Magnats étoient obligés par serment à le combattre, s'il y revenoit à main armée.

Croppart, dans la position où il se trouvoit, prit le parti de sortir de la cour; mais il se déguisa en médecin Indien, pour ne se pas éloigner de Séville; &, se tenant dans un village voisin, il se mit à cueillir des simples, à débiter des drogues, & fut attentif à savoir tout ce qui se passeroit de nouveau dans la ville de Séville.

Il ne fut pas long-tems sans apprendre que Cléomades étoit reparti. Ce prince, entraîné par son amour, ne put s'empêcher de le confier à la reine sa mère; & sentant bien qu'elle ne pourroit le retenir, elle consentit à le laisser retourner près de Claremonde, & l'exhorta seulement à se conduire avec prudence.

Cléomades dirigea donc son vol vers le

royaume de Toſcan, de manière à n'arriver que de nuit près de ſa chère Claremonde. Au lieu de deſcendre ſur la plate-forme de la tour, il abattit ſon cheval dans un petit jardin qui n'avoit d'autre entrée que l'appartement de la princeſſe, & il le cacha ſous un berceau.

Quel trouble mêlé d'eſpérance, de crainte & d'amour ne ſent-il pas en s'approchant de la porte qui donnoit dans ce jardin? Cette porte ne ſe trouve point fermée; il achève de l'ouvrir ſans bruit; il entre, il héſite, il frémit; & l'amour l'entraîne près du lit de ſa princeſſe: il s'approche, il entend ſa reſpiration, dont il imagine déjà ſentir la douce chaleur paſſer juſques dans ſon ame; il lève doucement les rideaux; une petite lampe de nuit lui fait entrevoir tous ſes charmes: il n'oſe la réveiller, il craint l'effet d'une première ſurpriſe: il cherche un moyen d'arrêter ſes premiers cris, il le trouve; & la jeune Claremonde ne peut, en s'éveillant, qu'ouvrir les yeux & reconnoître ſon amant: ce n'eſt même qu'après s'être aſſurée que ce n'eſt point un ſonge, qu'elle lève languiſſamment ſes bras pour le repouſſer doucement. Que fais tu, jeune téméraire, lui dit-elle d'un ton bas, & qui n'annonçoit point de colère? Oſes-tu braver une mort certaine, que déjà je frémis de te voir donner à mes yeux? Que prétends-tu, puiſque

tu n'es pas le roi Liopatris? Vous adorer toute ma vie, lui répondit-il, & vous faire un ſort digne de vous: je ſuis Cléomades, fils du roi d'Eſpagne; les Auteurs de mes jours ſont inſtruits de mon aventure & de mon amour; ils vous attendent dans leurs bras, pour vous élever ſur un des plus beaux trônes de l'univers. Quoi! vous êtes, s'écria Claremonde, vous êtes ce Cléomades que la renommée nous a déja peint comme le plus brave & le plus parfait des jeunes Chevaliers? Le prince, pour toute réponſe, lui préſente un bracelet d'un prix ineſtimable. C'eſt la reine ma mère qui vous l'envoie, dit-il alors; voyez les deux portraits qu'il renferme. Claremonde ouvre un ovale de diamans; elle voit, d'un côté, une belle perſonne revêtue d'habits royaux, avec cette inſcription: *D'Ectrive, reine d'Eſpagne, heureuſe mère de Cléomades:* l'autre portrait lui fait voir une ſeconde fois l'objet ſi cher à ſon cœur; elle lit: *Cléomades, heureux fils d'Ectrive, veut vivre & mourir pour Claremonde.*

La princeſſe ne put réſiſter plus long-tems à tant d'amour. Oui, j'accepte ce don, lui dit-elle tendrement; puiſſe-t-il faire à jamais notre bonheur! A ces mots elle baiſe le portrait d'Ectrive, ferme le bracelet, & l'attache à ſon bras. Cléomades, plein de joie & d'amour, baiſe auſſi avec

tranſport le beau bras que ce bracelet vient de parer.

Nos jeunes amans s'arrachent avec peine à ces careſſes innocentes, pour ne pas perdre des momens ſi précieux. Claremonde apprend à Cléomades que Liopatris doit arriver le même jour, ſuivi de tous les Chevaliers de ſa cour, & que rien ne peut empêcher le roi ſon père de tenir la parole qu'il a lui donnée. Cléomades l'inſtruit des moyens qu'il a de la ſouſtraire à ce fatal mariage: on ſe laiſſe aiſément perſuader par ce qu'on aime. Claremonde conſent enfin à ſe laiſſer conduire en Eſpagne, & à ſe laiſſer enlever ſur le cheval enchanté. Elle appelle Florette, Gayette & Lyriade: le jour commençoit à paroître; elles ſont bien ſurpriſes de voir à ſes genoux le jeune homme qui a déja penſé périr pour elle; mais elles le ſont bien davantage, lorſqu'elles apprennent que c'eſt le brave & renommé Cléomades, prince des Eſpagnes. Elles ne font point à Claremonde de repréſentations inutiles; elles la parent de ſes plus beaux habits: l'une raſſemble un écrin de pierreries, l'autre quelques proviſions pour ſon voyage; Lyriade cependant les arrête juſqu'à ce que le ſoleil commence à s'élever ſur l'horizon; &, craignant d'être ſoupçonnée avec ſes compagnes d'avoir eu

part à l'enlévement de Claremonde, elle prie Cléomades de ſe faire voir enlevant la princeſſe, au roi Cornuant, qui vient tous les matins dans les jardins voiſins de celui de Claremonde. Cléomades y conſent. Il arrange doucement ſa chère Claremonde ſur la croupe du cheval; il ſe met en ſelle; elle penſe d'elle-même qu'elle doit l'embraſſer étroitement; & cette façon de voyager leur paroît bien douce: le cheval s'élève, & Lyriade, Gayette & Florette vont ſecrètement dans leur lit, après avoir reçu la promeſſe que le prince viendra les chercher pour les rejoindre à leur chère princeſſe.

A peine Cléomades ſe fut-il élevé au-deſſus des tours du palais, qu'il appeiçut le roi de Touſcan au milieu de ſa cour. Sire, lui dit-il, je ſuis Cléomades, fils unique du roi d'Eſpagne: ne ſoyez point en peine de la princeſſe; la reine ma mère l'attend; mon père la couronnera le jour qu'elle daignera recevoir ma main. Si le prince Libpatris, qui ne connoît point encore tous ſes charmes, veut recevoir ma ſœur pour épouſe, je la lui offre; s'il ſe trouve offenſé, je ſuis prêt à lui donner les ſatisfactions uſitées entre Chevaliers. A ces mots, il ſalue, d'une inclination de tête, le roi de Touſcan, dont ſa fille, en larmes, lui tend un moment un bras;

mais dans l'inſtant, la rapidité du vol du cheval la porte à ſerrer Cléomades plus fortement & plus tendrement que jamais.

La diſtance qui ſéparoit les royaumes d'Eſpagne & de Touſcan, ne permit au prince que d'arriver le lendemain matin près de Séville; & la princeſſe, très-fatiguée, pria le prince de tâcher de lui procurer quelque repos, avant de paroître aux yeux de la cour.

Le prince deſcend dans le jardin du petit château de plaiſance qu'il avoit hors des murs de Séville, & fut charmé d'aller annoncer ſon arrivée, pour engager le roi & la reine d'Eſpagne à venir au-devant de Claremonde, & à la faire entrer en triomphe dans leur capitale. Il quitte la princeſſe; il vole à Séville, & enchante Marchabias & d'Écrive par ſon retour & par ſon ſuccès. Ils font atteler les chars les plus brillans; en moins de deux heures tout eſt préparé pour l'entrée de Claremonde, & l'on court au-devant d'elle.

Ce peu de tems cependant parut bien long à Claremonde. Après avoir un peu réparé ſes forces avec les proviſions dont le cheval étoit chargé, elle ſe mit à parcourir le jardin, à manger quelques fruits, & à cueillir des fleurs; elle en amaſſe un grand nombre, elle s'aſſeoit, elle s'amuſe à s'en faire un petit chapeau: elle

chantoit, en le formant, la chanſon ſuivante en triolets.

Ah! trop demeure mon ami (1):
Ah! que bientôt je le revoye.
Qu'il eſt tendre, qu'il eſt joli!
Mais trop demeure mon ami.
En lui tout bien eſt réuni:
Eh! pourquoi donc ne l'aimeroye?
Ah! trop demeure mon ami:
Ah! que bientôt je le revoye.

Ores qu'Amour eſt avec moi,
Pas ne me puis croire ſeulette;
De lui trop bien louer me doi,
Ores qu'Amour eſt avec moi.
A ce Dieu plais, puiſqu'avec ſoi
Il m'a priſe toute jeunette;
Ores qu'Amour eſt avec moi,
Pas ne me dois croire ſeulette.

Tandis que Claremonde charmoit l'ennui de ſon attente par cette chanſon, le vilain roi boſſu Croppart étoit à l'extrémité du jardin, *qui cueilloit ſimples, comme phyſicien qu'il ſe mon-*

(1) Nous devons prévenir nos lecteurs que nous n'avons preſque rien changé à l'original de ces deux couplets.

troit, pour ſe céler. Il approche doucement; il regarde entre les paliſſades; & le premier objet qu'il apperçoit, c'eſt ſon cheval de bois; le ſecond, c'eſt la charmante Claremonde, qu'il trouve encore plus belle que Maxime. Il obſerve plus attentivement que jamais; & dans ce moment Claremonde, cédant à ſon impatience, ſe met à pleurer amérement, & à s'écrier : » Ah! » Cléomades, mon cher Cléomades, où êtes-» vous?... Ah! cruel, m'auriez-vous trompée » lorſque vous m'avez dit que vous alliez cher-» cher ceux qui viendroient promptement me » recevoir avec honneur? Ah! cher Cléomades, » accours, crioit-elle, en redoublant ſes plain-» tes. «

Le boſſu Croppart avoit cette eſpèce d'eſprit qui ſert aux ſcélérats: il prend ſur le champ ſon parti. » Belle & noble Damoiſelle, ne » pleurez plus, s'écria-t-il en l'abordant; Cléo-» mades, excédé de fatigue en arrivant au pa-» lais, s'eſt trouvé mal : vole, m'a-t-il dit, » comme à ſon conſeiller & à ſon confident » intime, vole auprès de celle que j'aime; » ſers-toi de mon cheval enchanté, pour la » conduire plus promptement à mon ſecours.

» A ces mots, (ajoute le perfide boſſu) le » prince m'a enſeigné les moyens faciles de le

» diriger ; montez-y donc avec moi, & je vais » vous conduire où ce prince vous attend. «

Claremonde n'hésite pas à le croire ; elle saute légèrement sur la croupe du cheval : son ancien maître se guinde sur la selle ; ses longs bras de bossu s'étendent ; il tourne la cheville, & Claremonde est enlevée & livrée à la vengeance & à l'amour de son infâme ravisseur. Elle se fût sûrement précipitée, si elle eût pu prévoir le danger qui la menaçoit.

La rapidité furieuse avec laquelle le cheval s'élança, l'éblouit dans les premiers momens ; mais, au bout d'un quart-d'heure, ne se trouvant à la vue d'aucune ville, & n'appercevant au-dessous d'elle que de grandes forêts, des chaînes de montagnes & des lacs, elle reconnut toute l'étendue de son malheur. Il n'étoit plus tems ; & Croppart, sans être touché des reproches dont elle l'accabloit, avoit saisi ses belles mains avec force, & faisoit voler son coursier vers les déserts de l'Afrique, n'osant encore diriger son vol vers la Hongrie. Les montagnes du Tirol avoient déja disparu sous leurs yeux ; l'Adriatique étoit traversée : ils planoient dans les airs sur l'Italie, lorsque la princesse, accablée par la douleur, jetta le cri le plus attendrissant & le plus douloureux ; &

le froid que Croppart ſentit couler dans ſes mains, lui fit juger qu'elle étoit évanouie.

La peur de la perdre, & l'aſſurance qu'il a que perſonne ne peut plus l'arracher de ſes mains, le détermine à s'abattre & à s'arrêter dans un pré qu'arroſoit une fontaine: il la deſcend doucement à terre; il lui fait reſpirer des gouttes ſpiritueuſes qui la rappellent à la vie. Lorſqu'elle a repris ſes eſprits, il lui avoue qu'épris de ſes charmes, il s'eſt cru tout permis pour l'enlever; mais que ce n'eſt que pour l'élever au rang de reine, & la placer ſur le trône de Hongrie.

Claremonde joignoit beaucoup d'eſprit à tous ſes charmes, & ſe crut bien permis de diſſimuler avec un traître: Ah! Sire, dit-elle, à quoi penſez-vous? Voudriez-vous faire une reine d'une pauvre payſanne qu'un jeune fils de roi, qui ſe dit être Cléomades, n'acheta de ſes parens *que pour en faire à ſa volonté?* — N'importe, lui dit Croppart, votre beauté vous rend digne des premiers trônes de l'univers. Cependant ce faux aveu qu'elle vient de lui faire, excite ſon ame corrompue, & le rend moins reſpectueux qu'il ne l'avoit été dans les premiers momens.

Le vilain boſſu la requiert d'amour d'une façon moins tendre qu'effrayante: déja la princeſſe, très-embarraſſée à ſe défendre des longs bras &

des doigts crochus de ſon raviſſeur, voit que la plus sûre reſſource eſt de feindre encore : Arrêtez, lui dit-elle, ou je vais expirer à vos yeux : oui, je conſens à m'unir avec vous, pourvu que vous attendiez le moment de deſcendre en quelque ville écartée, où je pourrai recevoir votre foi, & vous entendre me la jurer au pied des autels.

Croppart, ſéduit par cette feinte, & (tout déteſtable qu'étoit ſon cœur) aſſez épris pour craindre de ſe faire haïr, lui accorde une ſi juſte demande. Échauffé par l'ardeur du ſoleil d'Italie, & par les vains efforts qu'il avoit faits, il court plonger ſes bras dans la fontaine, il y étanche ſa ſoif & l'ardeur qui le brûle ; mais cette eau, d'un froid extrême, glace ſes ſens, & le fait tomber preſque ſans connoiſſance. Claremonde, de ſon côté, s'aſſeoit à quelques pas ; &, ſuccombant à la laſſitude, elle s'endort. Ce fut dans cet état que les fauconniers du roi de Salerne les trouvèrent l'un & l'autre. Ils pourſuivoient un de leurs faucons qui s'étoit échappé, & qu'ils avoient vu s'abattre pour boire à la fontaine. Ils ſont ſurpris de trouver en cette prairie ſolitaire un vilain petit boſſu, qui, en haletant, ſemble déja combattre contre une mort prochaine, & une beauté incomparable. L'un d'eux part & vole au palais en

avertir Mendulus, qui régnoit alors dans Salerne.

Ce roi, très-voluptueux, assez bon-homme pour être aimé de ses sujets, mais trop médiocre en tout pour s'en faire craindre & respecter, ne pensoit qu'à passer des jours heureux & variés par les plaisirs qu'il faisoit naître ou qui lui étoient offerts. Il monte à cheval; il vole à la prairie, & trouve Claremonde & Croppart dans le même état où le fauconnier les avoit laissés.

La beauté divine de Claremonde le surprend, l'enchante; &, pour la première fois de sa vie peut-être, il sent que ses desirs sont unis aux sentimens & au respect que la beauté modeste & malheureuse est faite pour inspirer.

Il interroge d'abord le bossu: ce traître lui répond qu'il est homme libre; que le hasard l'a fait trouver mal sur le bord de cette fontaine, & que la jeune personne qu'il voit, *est sa femme épousée.* Il se tourne ensuite vers Claremonde, *& la requiert à dire si réellement elle tient à baron le bossu*, (s'il est véritablement son mari & son maître.) Claremonde commence par le nier, & supplie le roi de Salerne de la mettre à couvert de ses poursuites. Mendulus fait enlever sur des chariots la jeune personne & le bossu; le cheval même, quoiqu'on en ignorât l'usage, ne fut pas oublié. On logea dans le palais la belle

Claremonde ; le cheval fut mis au garde-meuble. On s'aſſura du boſſu que Mendulus voyoit bien qu'il avoit ſurpris en menſonge ; & le malheureux & triſte Croppart, étouffé par la violence de ſa pleuréſie, expira dans la nuit ſuivante.

Mendulus fut très-empreſſé, le lendemain, à ſe rendre chez Claremonde : il venoit, diſoit il, lui rendre un hommage plus digne d'elle, & lui offrir ſa couronne & ſa main : *A ſotte me tenez-vous*, lui dit-elle, *quand par cette gaberie penſez m'allécher & tromper ? Point ne naquis de meſgnie (famille) louable & connue ; me fus racompté en mon bas âge qu'œuvrée je fus par moines & nonains en pélerinage ; iceux qui me recueillirent me donnèrent à nom Treuvée ; & quand je fus devenue à point & grandelette, à femme ils me donnèrent à un vavaſſeur, auquel me ravit le boſſu qui grand clerc étoit*, diſoit-il ; *phyſicien & mire. Il me conduiſit par pays, & gagnoit aſſez largement les teſtons, de lieux en lieux, par philtres médicinaux, & tours dont il ébaiſſoit les curieux, monté ſur ſon cheval de bois, tant qu'il m'avoit toujours bien vêtue, bien nourrie, hors la veille que, ſans raiſon, m'avoit battue & voulu affoler.*

Un tel aveu avoit bien de quoi rebuter & dégoûter Mendulus d'une pareille alliance ; mais, nous l'avons déja dit, il étoit peu délicat ſur

les moyens de satisfaire ses desirs ; & d'ailleurs il étoit bon-homme. Il assemble, pour la forme, un conseil, composé de flatteurs, dont la plupart étoient compagnons de ses plaisirs ; il obtient leur aveu pour épouser la belle *Trouvée* ; il revient le lui annoncer, & Claremonde ne trouve d'autre ressource, pour retarder le mariage qu'elle craint, que de feindre que la joie lui fait tourner la tête. Elle fait les plus grandes folies, des grimaces affreuses, & finit par des actes de fureur contre Mendulus même, qui l'obligent à travailler à sa guérison ; &, en attendant, à la mettre sous la garde de dix femmes, les plus fortes & les plus sensées qu'on pût trouver : cette seconde qualité exigea de longues recherches.

Pendant ce tems, la cour d'Espagne étoit plongée dans une douleur bien amère. Le roi, la reine & Cléomades s'étoient rendus vainement au petit château du prince, & n'y avoient point trouvé la belle Claremonde. Quelques recherches que le prince fît, il ne put retrouver qu'un de ses gants ; celle du cheval enchanté fut aussi très-inutile : son père & sa mère le ramenèrent au palais, dans un état qui fit craindre pour sa vie.

Quelques jours après, des ambassadeurs du roi de Toulçan arrivent ; & la cour de Séville

eſt accablée d'une nouvelle douleur, en étant forcée de leur dire que leur princeſſe, enlevée à ſon amant, eſt peut-être perdue pour toujours.

Le chef de l'ambaſſade étoit un homme ſage & très-ſavant : attendri ſur le ſort de Cléomades, il fut le premier à le conſoler; mais il ne put s'empêcher de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir s'abandonner au déſeſpoir, au lieu de partir pour chercher par toute la terre une princeſſe ſi digne d'être regrettée.

Ce reproche ranime les forces & le courage de Cléomades; & dès qu'il peut ſupporter le poids de ſes armes, il s'en couvre, monte un fier & vigoureux deſtrier, franchit les montagnes, & s'approche du royaume de Touſcan, eſpérant que quelque heureux haſard y portera des nouvelles de ſa princeſſe. Il reconnoît bientôt les montagnes eſcarpées dont ce royaume eſt entouré; il les traverſe au milieu de mille précipices; & la nuit étoit déja très-obſcure, lorſqu'il ſe trouva près d'un château iſolé, où la fatigue le força de s'arrêter. Le pont-levis étoit levé, il appelle; un homme paroît aux crénaux, & lui dit que la coutume du château eſt qu'aucun Chevalier n'y peut entrer ſans y laiſſer ſes armes & ſon cheval, à moins qu'il ne ſe ſoumette à combattre ſeul le lendemain contre deux redoutables Chevaliers. Une telle coutume,

coutume, répond Cléomades, eſt contraire à la courtoiſie. Elle fut établie, lui réplique t-on, depuis qu'un traître qu'on reçut dans ce château, viola les droits de l'hoſpitalité, en aſſaſſinant, la nuit, le maître qui le poſſédoit. Ses deux neveux le trouvèrent le lendemain matin baigné dans ſon ſang; il leur fit jurer, en expirant, de maintenir cette coutume, qu'il établit, & qui vous eſt impoſée.

On croira ſans peine que cette coutume ne fit pas rebrouſſer chemin à Cléomades : il inſiſte pour entrer ; le pont s'abaiſſe; il eſt bien reçu, fait bonne chère, ſe repoſe tranquillement; & le lendemain matin, celui qui s'étoit empreſſé pour le bien recevoir, lui dit que le moment eſt arrivé, ou de laiſſer ſes armes, ou de combattre. Cléomades ne daigne plus lui répondre; il ſe couvre de ſes armes, prend une forte lance, &, trouvant ſon cheval tout prêt, il s'élance deſſus & ſuit celui qui le conduit ſur une eſplanade où la lice étoit préparée, & où deux Chevaliers vigoureux l'attendoient.

Cléomades les défie le premier: ils courent ſur lui; tous deux briſent leurs lances contre ſon écu, ſans l'ébranler; & celui qui reçoit l'atteinte de la ſienne, eſt jetté au loin ſur la pouſſière avec une épaule démiſe, & hors d'état de ſe relever. L'autre charge Cléomades à coups

d'épée, & le combat eſt long & douteux; enfin, le prince d'Eſpagne le ſaiſit & le déſarme. Sur le champ ce Chevalier ôte ſon caſque de lui même, & Cléomades reconnoît en lui l'un des plus braves Chevaliers qu'il eût trouvé dans ſes voyages : il ſe fait connoître à ſon tour, ils s'embraſſent, & volent au ſecours du Chevalier bleſſé. Son compagnon lui fait connoître le prince Cléomades : » Seigneur, lui dit le bleſſé, » c'étoit malgré moi que je ſoutenois la cou- » tume injuſte que vous venez de détruire ; & » je regretterois peu d'être bleſſé par un bras » accoutumé à vaincre, ſi je n'avois la douleur » de me trouver inutile à la défenſe d'une jeune » & noble demoiſelle, accuſée à tort de trahi- » ſon. «

On entre dans le château ; on rapporte le Chevalier bleſſé, & ſon compagnon & lui racontent à Cléomades que Liopatris étant arrivé à Touſcan le lendemain de l'enlèvement de Claremonde, trois Chevaliers de ſa ſuite ont injuſtement accuſé de trahiſon Florette, Gayete & Lyriade, comme complices de cet enlèvement. Tous les deux confient à Cléomades qu'ils ſont amoureux de Florette & de Lyriade, & que leurs parens, d'accord, étoient prêts à les unir, lorſqu'on les a fauſſement accuſées ; & le bleſſé gémit de nouveau de ne pouvoir défendre l'innocente &

belle Lyriade. » Eh ! qui doit être plus obligé » que moi, s'écria Cléomades, à leur conſerver » la vie ? Soyez tranquille, Seigneur ; je pars » avec votre brave compagnon, & j'eſpère » rendre bientôt l'aimable Lyriade à votre » amour. «

Cléomades ne voulant point ſe faire connoître à la cour de Touſcan, choiſit, dans l'arſenal du château, les armes les plus ſimples : il part avec ſon compagnon, qui déja ne doute plus de ſauver les jours de Florette & de Lyriade ; mais il s'attendrit ſur le ſort de Gayete, qui reſte ſans défenſeur : » Nous lui en ſervirons, répondit » vivement Cléomades ; & je répandrois plutôt » tout mon ſang, que de laiſſer périr aucune de » ces trois demoiſelles. « Ils arrivent dans les fauxbourgs de la ville où réſidoit Cornuant. Le Chevalier du château ſe rend ſeul à la cour ; il y déclare que deux Chevaliers ſe préſentent pour combattre les trois de Liopatris, & pour défendre les trois filles d'honneur de Claremonde, de l'accuſation portée contr'elles. Le combat eſt ordonné ; les adverſaires ſont placés aux deux extrémités de la lice ; ils y renouvellent les proteſtations & les ſermens ordinaires ; & dès que le juge du camp a crié, *laiſſez aller les bons combattans*, ils s'élancent les uns contre les autres : le plus apparent des trois Chevaliers de Liopatris

court ſeul contre Cléomades dont la lance briſe ſon écu & ſon haubert, & lui perce le cœur. Les deux autres courent enſemble contre ſon compagnon, & lui font vuider les arçons; mais bientôt Cléomades vole à ſon ſecours, le ſauve d'une nouvelle atteinte, & lui donne le tems de remonter à cheval. Cléomades eſt bientôt vainqueur, & chargé des deux épées des Chevaliers de Liopatris, qui lui ont crié merci, *ſi demande qu'à brief tems les trois nobles pucelles lui ſoient délivrées ſaines & déchargées de leur accuſation.* La loi des combats l'ordonnoit; elle eſt exécutée. Les parens des trois jeunes pucelles les entourent, leur amènent des palefrois; &, ſous la conduite de Cléomades, ils reprennent tous enſemble le chemin du château, d'où Cléomades & ſon compagnon étoient partis.

A peine ſont-ils arrivés, que la tendre Lyriade, ſuivie de ſes deux compagnes, vole au ſecours du chevalier bleſſé; la préſence de ce qu'il aime, lui rend la vie; & tout ce qui ſe trouve préſent, célèbre & la haute valeur & la généroſité de Cléomades.

Pendant ce tems, le prince ſe déſarmoit: rien ne peut exprimer la ſurpriſe & les tranſports de joie de Gayète, de Florette & de Lyriade, lorſqu'elles le reconnoiſſent. Elles l'entourent; elles veulent baiſer ſes mains victorieuſes; mais

bientôt les larmes que lui fait répandre le ſouvenir de Claremonde, en les revoyant, fait auſſi couler celles de ſes trois jeunes amies. Ils ſe conſultent, & cherchent enſemble les moyens de réuſſir à la trouver. Un vieux chevalier, que ſon grand âge empêche de porter les armes, leur dit qu'il connoît à Salerne *un ſage Aſtronomien qui claires voit les choſes les plus couvertement celées.* Un foible rayon ſuffit pour déterminer un amant. Cléomades ne balance pas à partir dès le lendemain matin; il embraſſe les trois jeunes amies; il leur fait promettre de venir le trouver en Eſpagne, avec les époux qui leur ſont deſtinés, s'il retrouve ſa belle Claremonde, & s'il peut l'y faire régner avec lui.

l'aube du jour paroiſſoit à peine, que Cléomades, ſans permettre à perſonne de le ſuivre, s'arme & part: il franchit de nouveau les montagnes, & arrive, en peu de jours, dans les fauxbourgs de Salerne. Il s'informe à l'hôte chez lequel il deſcend, du ſage dont il eſpère tirer quelques lumières. » Ah! ſeigneur, lui » répond-il, depuis un an nous l'avons perdu, » & jamais on ne l'a tant regretté; car il eût » été d'un grand ſecours pour calmer la douleur » de notre ſouverain, & pour rendre la raiſon à » la plus belle fille qui reſpire, & dont ce prince

» eſt aſſez amoureux pour vouloir l'épouſer ;
» malgré ſa baſſe origine. «

Cléomades, pénétré de douleur de la mort du ſage dont les connoiſſances étoient ſa dernière reſſource, tombe dans une triſte & profonde rêverie Son hôte eſſaie de l'en tirer, en lui contant l'hiſtoire du vilain boſſu, & par quelle aventure le roi Mendulus a trouvé cette jeune perſonne ſi charmante. Il pourſuit & lui raconte comment la joie lui a tourné la tête, lorſque le roi lui a déclaré qu'il alloit l'épouſer. Dieu, quel trouble, quels tranſports s'élevèrent dans l'ame de Cléomades à ce récit ! Il queſtionne ſon hôte, & ne lui laiſſe pas oublier la plus petite circonſtance ; l'hôte finit par celle qu'il croyoit la moins intéreſſante, & parle enfin du cheval de bois, qui par hazard fut trouvé près du vilain Boſſu expirant. A ces mots, Cléomades lui ſaute au cou. Ah ! mon ami, lui dit-il, votre fortune eſt faite, & la mienne auſſi ; j'ai des ſecrets infaillibles pour guérir de la folie la plus complette : conduiſez-moi promptement à votre ſouverain ; mais, comme mes armes pourroient lui cauſer quelque ombrage, trouvez-moi la robe & le bonnet d'un Médecin ; ajuſtez une fauſſe barbe ſur mon viſage, & ſoyez ſûr de la réuſſite, & d'une fortune que je jure de partager avec vous.

L'hôte, enchanté d'une pareille promeſſe, lui fournit promptement le déguiſement néceſſaire : il vole à la cour; il annonce au roi qu'il eſt arrivé chez lui, la veille, un médecin célèbre qui répond, ſur ſa tête, de guérir ſa maîtreſſe..... » Vole, & me l'amène, s'écria Mendulus.

Cléomades, muni du gant de Claremonde, qu'il avoit rempli de quelques fleurs & plantes communes, prend une longue baguette noire & de grandes lunettes; il eſt préſenté à Mendulus. Ce prince le conduit lui-même à l'appartement de Claremonde, qui, les voyant venir de loin, redouble de folie & de fureur. La barbe, l'habit & la phyſionomie changée de Cléomades, ne permirent pas d'abord de le reconnoître à la belle Claremonde qui n'avoit jetté qu'un coup-d'œil ſur lui, & qui, plus occupée que jamais de paroître folle, faiſoit alors des cris affreux; & rendoit ſes yeux hagards, autant que leur douceur & leur beauté pouvoient le permettre. » Sire, dit Cléomades, ne vous étonnez de rien, je vais bientôt la calmer. « Il s'approche d'elle, porte ſon gant ſous ſes yeux comme pour le lui faire ſentir. Surpriſe en voyant ſon gant, elle fixe Cléomades, le reconnoît; auſſitôt elle ſe calme; elle prend ſa main comme pour s'appuyer, & ſe remettre de ce dernier vertige. Elle

la lui ſerre tendrement.... Non jamais la feinte n'a caché tant d'amour & tant de plaiſir.... » Phyſicien, lui dit-elle, ton gant eſt habile, » car il me fait du bien ; mais pour toi, pauvre » mortel, je te crois tout auſſi fou que moi. Tu » fais ici l'important, & je parie que mon cheval » de bois en ſait plus que toi. Mais à propos, je » crains qu'on ne le laiſſe mourir de faim ; je » voudrois bien qu'on me l'apportât, pour le » faire diſputer avec toi : oh ! qu'il raiſonneroit » bien s'il pouvoit manger de l'avoine de Sé- » ville ! « En diſant cela, Claremonde levoit ſes yeux au ciel ; tous les traits de ſon viſage avoient repris leur accord & leur beauté céleſte ; & la préſence de ſon amant coloroit ſes joues de l'incarnat doux & brillant de la roſe. Mendulus attendri, mais déſeſpéré de croire l'entendre déraiſonner plus fortement que jamais, ſaiſit les mains du médecin qui l'avoit fort bien compriſe. Il le conjure d'employer tout ſon art pour achever de la guérir. Je vais, dit il, ſeigneur, faire tous mes efforts ; mais dans ces premiers momens il faut céder à ſes plus légères fantaiſies, obéir à toutes ſes volontés, & ſaiſir l'inſtant favorable de lui faire prendre les remèdes que j'ai eu ſoin d'apporter avec moi. Mendulus convient qu'il a raiſon. » Belle Trouvée, lui dit le faux médecin

d'un ton bien doux, » je ne refuſe point de diſ-
» puter avec votre cheval ; il m'eſt arrivé
» ſouvent de ſoutenir thèſe contre de pareils
» animaux ; j'avoue qu'on ne peut les convaincre,
» mais avec adreſſe on peut les apprivoiſer, &
» les rendre utiles. Faites conduire ici votre
» cheval.... Ah ! pauvre bête que tu es, s'écria
» Claremonde en éclatant de rire, mon cheval
» eſt bien d'une autre nature que ceux que tu as
» connus. Il ne ſe laiſſe point conduire, mais il
» aime à ſe faire porter par des ânes comme toi ;
» vas le chercher toi-même, & reviens, ſi tu
» l'oſes, diſputer avec lui en ma préſence. « Cléomades feint de ne rien comprendre à cette nouvelle extravagance. Sire, dit-il à Mendulus, comment faire ? Elle a l'imagination frappée d'un cheval ; ordonnez qu'on en amène un de vos écuries. Mendulus, qui ſe croit fort habile, lui répond : Vous n'y êtes pas ; je comprends mieux que vous ce qu'elle veut dire. Alors il ordonne qu'on porte promptement le cheval de bois dans le jardin. » Belle Treuvée, dit-il en ſouriant,
» le cheval pourroit ſalir votre appartement ;
» venez avec nous dans le jardin, il ſera dans
» un moment à vos ordres.... Ah ! petit roi
» mon ami, dit Claremonde, tu raiſonnes mieux
» que ce benêt de Phyſicien. Viens, mon enfant,

» ajoute-t-elle avec un regard enchanteur, » donne-moi le bras, & deſcendons. « Mendulus enchanté de cette eſpèce de faveur, & des progrès de la guériſon de Trenvée, prend ſon bras, ſur lequel elle s'appuie fortement; & de l'autre main elle ſaiſit l'oreille de Cléomades, qu'elle a l'air d'entraîner en ſe moquant. Toute la cour rit & deſcend: on apporte le cheval de bois; on le poſe ſur un rond de gazon. Claremonde court à lui, l'embraſſe. Ah! mon ami, s'écrie-t-elle, comme te voilà ſec & maigre! on t'a laiſſé mourir de faim. Elle court arracher des fleurs, des herbes, les lui porte à la bouche: on la laiſſe faire; tout le monde ſe prête à cette nouvelle folie.

Cléomades s'approche myſtérieuſement de Mendulus, & lui montre une petite bouteille, dont il ne faut pas perdre de tems, dit-il, à lui faire avaler la liqueur. Claremonde, ſans avoir l'air de s'en appercevoir, change auſſitôt de folie: elle feint de prendre confiance aux remèdes du médecin. » O grand homme! lui dit-elle, » ſecourez-moi, montez avec moi ſur ce cheval, » & tirez-moi des mains de cette populace qui » me tourmente. Cherchez dans l'oreille du » cheval, vous y trouverez ma guériſon. « Cléomades lève les épaules, & dit à Mendulus qu'il

commence à déſeſpérer du ſuccès. Mendulus le force lui-même à monter ſur le cheval; il prend la princeſſe, la ſoulève, & la place doucement ſur la croupe. Cléomades tire de ſa poche & laiſſe voir la petite bouteille qu'il a l'air de cacher dans ſa main: il feint de l'aller chercher dans l'oreille du cheval; mais il prend ſon tems; il tourne promptement la cheville, & le cheval s'élance dans l'air comme une flèche qui partiroit de l'arc d'un Tartare. Mendulus tombe à la renverſe d'étonnement; toute la cour jette de grands cris. Cléomades fait planer un inſtant le cheval. » Mendulus, lui dit-il, je ſuis Cléomades, » prince d'Eſpagne; & celle que tu perds eſt la » belle Claremonde, fille du roi de Touſcan. « A ces mots, il excite la vélocité naturelle du cheval enchanté, qui diſparoît aux yeux de toute la cour étonnée.

Ces heureux amans ſe livrent alors à toute leur tendreſſe & au bonheur de s'être retrouvés. Ils arrivent le lendemain matin à Séville. Le roi & la reine d'Eſpagne, qui les reçoivent dans leurs bras, ne veulent plus différer leur bonheur. L'archevêque les unit, on en donne avis au roi Cornuant, qui arrive ſuivi d'une partie de ſa cour. Il revoit avec tranſport ſa chère Claremonde dans ſes bras, & Cléomades à ſes genoux. Les

fêtes les plus brillantes recommencent en l'honneur de ſon arrivée. Il y eut des tournois magnifiques; on y vit paroître un quadrille de Chevaliers Tartares, qui s'obſtinoient à ne ſe point faire connoître. Leur chef étoit Liopatris : ce prince étoit venu pour tirer raiſon de l'enlèvement de Claremonde; mais, touché des charmes de la jeune Maxime, il ne penſa plus qu'à l'offre que Cléomades lui en avoit faite. Il ſe découvre; il obtient la main de la princeſſe d'Eſpagne, qui le trouve très-propre à la dédommager de l'horreur que lui avoit inſpiré le vilain roi boſſu. Gayette, Florette & Lyriade arrivèrent auſſi avec leurs amans; & tous ces époux fortunés composèrent une cour aimable & riante, où tout reſpiroit l'amour & jouiſſoit de la félicité.

L'ABENAKI.

Le célèbre Bouchardon ſe plaignoit ſouvent de n'avoir jamais pu deſſiner l'Apollon du Vatican, ſans perdre quelque trait de la forme élégante & de l'enſemble majeſtueux de cet admirable ouvrage.

On éprouveroit le même ſort, ſi l'on oſoit donner un extrait de l'Abenaki. On renvoie donc le lecteur à l'ouvrage même, morceau ſublime, qu'on ne peut lire ſans éprouver un ſentiment profond, douloureux, & cependant agréable. Il verra qu'il étoit impoſſible d'en retrancher un ſeul mot ſans lui faire perdre de ſa force, & d'en ajouter un ſans altérer ſa préciſion. On y reconnoît la touche mâle & facile du Chantre des Saiſons ; c'eſt un deſſin de Michel-Ange, colorié par le Corrége. Quiconque pourroit voir ce tableau ſans être vivement ému, ne mériteroit pas le bonheur d'être père, ou d'éprouver le ſentiment délicieux de l'amour filial.

*

EXTRAIT

DU

ROMAN DE LA ROSE,

PRÉCÉDÉ d'une courte Dissertation sur l'état de la Littérature Françoise sous les règnes de Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint Louis, Philippe le Hardi & Philippe le Bel.

A LA MARQUISE

DE MAUPEOU,

MA FILLE.

IL m'eſt bien doux de voir celle qui m'inſpira d'écrire quelques réflexions ſommaires ſur l'eſprit, être déja en état de leur donner plus d'étendue, & de les rendre plus lumineuſes.

Le foible des vieillards, un droit qu'ils aiment à conſerver, c'eſt d'apprendre toujours

quelque choſe à leurs enfans. Puiſque je n'ai plus rien à vous dire ſur tout ce qui tient au goût, à la ſociété, à la raiſon embellie par les graces; ma ſeule reſſource, ma chère enfant, c'eſt de fixer, pendant quelques momens, vos regards ſur des tems reculés, & ſur une eſpèce de littérature qui, peut-être, vous eſt moins connue que celle des deux derniers ſiècles.

Les lettres & les arts ont dans la nature, un guide toujours certain. Mais ce guide eſt malheureuſement ſoumis au goût national, qui devroit être immuable dans tous les âges. Ce goût épuré, qui peut ſeul embellir les arts & les apprécier, ſe ſoutient difficilement de ſiècle en ſiècle : combien n'avoit-il pas dégénéré depuis les Grecs & les Latins, juſqu'au moment où je vais eſſayer de vous le faire voir renaiſſant parmi nous ?

J'eſpère que la muſe ingénieuſe de Guillaume de Loris pourra vous plaire, malgré les vieux atours dont elle paroît quelquefois ſurchargée. Les narrations de Ruſticien de Puiſe vous ont amuſée dans les Extraits des Romans de la Table Ronde : vous reconnoîtrez dans Guillaume de Loris (auteur preſque contemporain de Ruſticien), la même imagination que dans ce vieux Romancier, & vous verrez que l'un & l'autre

n'ont fait que renouveller des anciens, ces fables Miléſiennes que vous aimez.

Quoique les allégories ſoient ſouvent trop longues & trop multipliées dans le Roman de la Roſe, la variété, la chaleur qui règnent dans cet ouvrage, ſuffiront peut-être pour vous plaire & pour vous attacher. Il vous offrira la comparaiſon du goût renaiſſant dans le ſiècle de Philippe Auguſte, avec celui du nôtre.

Vous aimez les roſes, vous êtes à-peu-près de leur âge : écoutez donc avec intérêt le vieux Loris qui les a chantées, & le vieux père qui deſire de les rajeunir pour vous.

LA fin du onzième ſiècle, & le commencement du douzième, doivent être regardés comme le berceau de la littérature françoiſe : l'eſpèce de jargon compoſé du celte, du tudeſque (langues maternelles des Francs) & du latin, commençoit à ſe polir & à s'enrichir ; mais les auteurs n'oſoient encore s'en ſervir dans les ouvrages d'éloquence, ni dans ceux d'agrément.

Louis VI, dit le Gros, réuniſſoit toutes les vertus qui caractériſent les héros & les grands rois. Chef d'une maiſon auguſte qui devoit être un jour ſi chère à la France, & que les François aimoient

aimoient déja (quoique le ſouvenir du ſang de Charlemagne leur fût encore auſſi cher que ſacré), Louis, aimable & magnifique dans ſa cour, ſe plaiſoit à polir les mœurs des braves Chevaliers à la tête deſquels il ſe rendoit ſouvent redoutable; élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, ſon eſprit & ſon diſcernement lui avoient fait choiſir pour ſon meilleur ami le grand Suger ſimple religieux alors dans cette abbaye.

L'un & l'autre ſavoient à quel point les lettres & les connoiſſances pouvoient contribuer à donner une nouvelle ſupériorité à la nation de l'Europe la plus ſpirituelle peut-être, mais alors la moins éclairée: ils avoient appelé dans les écoles fondées par Charlemagne, & dans les grands monaſtères de Saint-Denis, de Cîteaux & de Cluny, les profeſſeurs les plus célèbres. Saint-Denis s'honoroit déja de l'éducation de ſon maître, & de celle de Suger; l'univerſité, de celle d'Abeilard & du maître des ſentences (1); l'abbaye de Cluny, de celle de Pierre de Beaufort de Canillac, dit le vénérable; & l'abbaye de Cîteaux s'illuſtroit par l'éducation de Bernard, homme de grande qualité, & qui devint homme d'une grande éloquence & d'un trop grand & trop dangereux pouvoir; mais homme ſaint,

(1) Pierre Lombard, qui mourut évêque de Paris.

dont la vie, les mœurs, les ſermons, & les actes publics & privés méritèrent la place qu'il a dans la légende & dans l'hiſtoire.

Tandis que les muſes grecques & latines, & que les autres muſes laborieuſes inſtruiſoient la jeuneſſe dans les abbayes, & la préparoient à donner à l'état ou de preux Chevaliers, ou de grands clercs, les muſes agréables amuſoient la cour brillante & guerrière de Louis.

Nous avons vu, dans le diſcours préliminaire, que c'eſt dès l'an 1120 que Ruſticien de Puiſe compoſa, réunit en corps d'hiſtoire (telle qu'on ſavoit l'écrire alors) les Romans de Merlin, d'Artus, de Lancelot, de Triſtan, & tous ceux de la Table Ronde, que Théleſin & Melkin, auteurs Anglois, n'avoient qu'ébauchés: il ſemble que l'eſprit naturel de la nation commençoit alors à eſſayer ſes forces; & les premiers eſſais qui nous en ſont reſtés, furent heureux.

Henri I, roi d'Angleterre, Henri, petit-fils de Guillaume le Conquérant, poſſédoit alors, preſque en entier, la Normandie: il tenoit ſa cour à Giſors; & cette cour ſomptueuſe égaloit preſque celle de Louis.

Quoique ces deux rois euſſent preſque toujours les armes à la main l'un contre l'autre, quoiqu'il régnât dès-lors une rivalité hautaine d'eſprit & de courage entre deux nations que la nature

(partagée entre les puiſſances de la terre) ſemble avoir placées ſur le globe, pour ſe connoître, s'eſtimer, s'éclairer mutuellement, & ſe combattre ſans ceſſe; Louis & Henri, braves, éclairés & magnifiques, recevoient avec honneur dans leur cour ceux des deux nations qui ſe diſtinguoient par leurs talens & par leur ſavoir: ils appelèrent près d'eux pluſieurs de ces poëtes Provençaux, déja connus ſous le nom de Trouvères ou Troubadours (1).

Ces poëtes avoient renouvelé, les premiers, les chants guerriers, & ceux que la paſſion la plus vive & la plus douce inſpira dans tous les âges: il paroît par ce qui nous reſte de leurs ouvrages, que ceux des Grecs & des Romains leur étoient connus; mais la première érudition qu'une nation acquiert, porte long-tems l'empreinte de ſes mœurs. Les poéſies des Troubadours conſervoient encore beaucoup du goût & du caractère national; elles ſuffirent pour ranimer dans ces conquérans du nord, qui venoient de s'emparer de la Neuſtrie & de la Grande-Bretagne, ce goût pour la poéſie, qui fut toujours cher aux diſciples d'Odin: ils trouvèrent la même diſpoſition dans les François, qui ſembloient rendre

(1) *Trouvères*, dans ſon acception véritable, veut dire qui trouve, *qui invenit.*

hommage à l'énergie de la poéſie, lorſqu'ils chantoient encore la fameuſe chanſon de Roland (1), au moment de baiſſer le fer de leur lance & de

(1) Il eſt ſurprenant qu'aucun manuſcrit digne de confiance, ne nous ait tranſmis la chanſon de Roland; elle auroit pu ſe conſerver du moins par une tradition orale, puiſqu'il eſt prouvé que les vignerons voiſins de Marſeille, ville fondée par une colonie de Phocéens, chantent encore, en travaillant, quelques vers grecs très-altérés, qu'on a reconnus pour être les fragmens d'une ode de Pindare ſur les vendanges. S'il exiſte encore quelques traits de la célèbre chanſon de Roland, ce doit être parmi les payſans des Pyrénées. Le feu marquis du Viviers-Lanſac, homme d'eſprit & d'illuſtre naiſſance, dont la terre principale, depuis plus de 600 ans dans ſa maiſon, eſt dans les Pyrénées, eſt le ſeul qui m'ait aſſuré qu'il avoit cru reconnoître des fragmens de la chanſon de Roland, dans la bouche des payſans montagnards; & l'on peut rendre, à-peu-près, ce qu'il m'a dit en avoir raſſemblé, par la foible traduction qui ſuit:

O Roland! honneur de la France,
Que par toi mon bras ſoit vainqueur!
Dirige le fer de ma lance
A percer le front ou le cœur
Du fier ennemi qui s'avance!
Que ſon ſang coulant à grands flots
De ſes flancs, ou de ſa viſière,
Bouillonne encor ſur la pouſſière,
En baignant les pieds des chevaux!
O Roland! &c.

fondre ſur l'ennemi. Pluſieurs de ces Troubadours étoient également diſtingués par leur haute naiſſance, par leur courage & par leurs talens (1). Arnaud de Villeneuve, Guillaume de Cabeſtan, Hue de Tabarie, pluſieurs ſouverains même, honoroient les ſciences & les lettres, en les enrichiſſant de leurs ouvrages. Si les *ſoulas*, les *fabliaux*, les *tençons*, les jeux *mypartis*, n'étoient faits que pour occuper la cour d'*amours*, tenue par les dames dans le château de Pierrefeu, la narration des grandes guerres, des combats & des tournois, miſe en vers, occupoit agréablement les Chevaliers, les animoit aux grandes actions, à la fidélité pour leurs ſouverains, pour leurs dames; & même (car nous ſommes obligés de l'avouer) le plaiſir & la curioſité qui les entraînoient à jouir de ces nouvelles productions, forçoient en eux une négligence dont ils avoient tiré long-tems une eſpèce de vanité, & les portoient à ſe plier à l'inſtruction qui leur étoit néceſſaire pour lire avec fruit ces hiſtoires & ces romans, mis en vers par ceux qu'on nommoit alors les *Conteurs*.

Les lettres, ſi favorablement accueillies dans les cours de Louis VI & de Henri I, firent de grands progrès ſous leurs ſucceſſeurs : l'inſ-

(1) Guillaume d'Agoult.

truction de la jeuneſſe, captivée par trop d'entraves tant qu'elle fut concentrée dans les cloîtres, prit bientôt de nouveaux degrés d'élévation & de lumière. Louis VII, dit le Jeune pour le diſtinguer de ſon père qui, l'aſſociant à la royauté, l'avoit fait ſacrer à Reims, de ſon vivant, par le pape Innocent II; Louis VII raſſembla de toutes parts les plus ſavans hommes de l'Europe; il les mit à la tête des écoles nombreuſes & des collèges qu'il fonda; & les François commencèrent alors à ſortir de l'ignorance.

L'ignorance entraîne preſque toujours la barbarie. Celle de la nation l'avoit tenue juſqu'alors dans un eſclavage humiliant, ſous le pouvoir, ſouvent tyrannique, des hauts barons, ou l'avoit diſpoſée à ſe révolter, dès que le déſeſpoir ranimoit ſon ancienne férocité. Louis VII & Suger pensèrent qu'éclairer les François, étoit le meilleur moyen politique qu'ils puſſent employer pour faire connoître aux grands vaſſaux de la couronne (que Louis VI avoit combattus toute ſa vie) les limites de leur puiſſance, & les liens reſpectifs qui les uniſſoient avec leurs vaſſaux. Toujours occupé à modérer le pouvoir tyrannique, Louis VII fut le premier de nos rois qui réuſſit à placer entre les grands ſeigneurs & leurs vaſſaux, des commiſſaires qui, ſous le nom

de *Missi Dominici*, étoient autorisés par le roi (suzerain-né des grands fiefs) à juger des abus de ce qu'on nommoit pouvoir & justice féodale.

C'est ainsi que les lettres & les arts font naître peu à peu la vraie philosophie, ce seul bouclier du foible contre les atteintes du fort, ce lien si doux & si sacré de l'humanité, ce principe de toute vertu, de toute union, de toute bienfaisance. L'amour de la sagesse commençoit à répandre sa lumière féconde sur les mœurs, lorsqu'en même tems les muses s'occupoient à polir l'esprit de la nation, & à la rendre capable d'égaler un jour les Grecs & les Romains. Ces mêmes commissaires dont nous venons de parler, eurent ordre d'appeller le peuple à l'instruction; & le peuple y fut encouragé par les grands priviléges de *Clergie*, accordés à tout homme instruit.

Louis le Jeune sut préparer ainsi des sujets utiles au règne mémorable de Philippe-Auguste, son fils & son successeur : les meilleurs ouvrages qui nous restent des douzième & treizième siècles, & peut-être la conservation de ceux des anciens, sont dus à la protection dont Louis VI, Louis VII & Philippe-Auguste honorèrent également les lettres, les arts, & ceux qui les cultivoient.

Ce fut sur la fin du règne du vainqueur de Bovines, que parut l'aimable & savant Guillaume

de Loris, natif d'une petite ville du Gâtinois. Ce fut lui qui commença, dans ce tems, le célèbre Roman de la Roſe. La lecture des anciens, & ſur-tout celle d'Ovide, à laquelle cet auteur nous paroît s'être attaché; une imagination brillante & féconde, le grand art de peindre, & de peindre agréablemant, caractériſent la muſe de Loris, & le commencement de ce poëme.

Un maître dont le pouvoir eſt irréſiſtible, & dont la lumière éclaire les eſprits les moins actifs, l'amour, joint au deſir de plaire, anima Loris. Il étoit jeune encore; il paroît même que ſes vœux s'étoient élevés trop haut: mais tel étoit alors le pouvoir de la poéſie, que ſouvent l'amour payoit par ſes faveurs les vers qu'il avoit lui-même inſpirés. Loris s'exprime ſur celle à qui il avoit conſacré ſes ouvrages, par les quatre vers ſuivans:

Celle pour qui je l'ais einpris (entrepris)
C'eſt une dame de haut prix,
Et tant eſt digne d'être amée,
Qu'elle doit Roſe être clamée (appelée.)

On peut ſoupçonner, par quelques autres vers de ce poëme, que Loris fut aimé: mais ſa mort termina trop tôt ſon bonheur, ſes amours, ſon

pëme & ſa vie ; il mourut en 1260, & ſon poëme ne fut porté qu'à 4155 vers.

L'intervalle entre le règne de Philippe Auguſte & celui de Saint-Louis fut très-court. Le règne de Louis VIII ne fut que de trois ans.

Quoique la poëſie fût déja honorée & cultivée, quoique Thibaud, Comte de Champagne & roi de Navarre, l'un des plus puiſſans vaſſaux de la couronne, donnât dès-lors aux François un modèle de chanſons & de vers aſſez ingénieux, aſſez agréables pour nous faire deſirer encore aujourd'hui de pouvoir l'imiter, nous préſumons qu'aucun auteur de ce tems n'oſa continuer un ouvrage dont le titre étoit :

Cy eſt le Roman de la Roſe,
Où tout l'art d'aimer eſt encloſe.

Un poëme preſque auſſi vif, auſſi galant que l'Art d'aimer d'Ovide, ne pouvoit que déplaire, & même irriter le ſaint roi. Sous ſon règne, & ſous celui de Philippe le Hardi, ſon ſucceſſeur, on vit de grands ſaints, des guerriers, des magiſtrats, & même un écrivain illuſtre (le ſire de Joinville) ; mais on ne compte qu'un très-petit nombre d'auteurs d'ouvrages d'agrément ; celui même de la charmante comédie de l'Avocat Patelin eſt ignoré ; & ſi l'on compare cette pièce (quant au ton & à l'invention) au commencement

du Roman de la Roſe, on ſera bien tenté de tribuer l'un & l'autre au même auteur, n'en connoiſſant aucun de ce tems dont il reſte des ouvrages auſſi naturels, élégans pour leur ſiècle, & marqués de même au ſceau du goût & du génie.

Les Muſes laborieuſes acquirent ſous ces deux règnes; mais les muſes agréables ſemblèrent avoir perdu les premières fleurs dont Loris & Thibaud les avoient parées.

La viciſſitude, qui, de tout tems, régna dans le goût & dans les arts, ſert à prouver que leur décadence eſt ſouvent bien rapide, & que leurs progrès ſont toujours très-lents: les ſciences peuvent ſe ſoutenir avec plus de facilité que les lettres, parce qu'elles ont des principes plus rigides, & une marche plus poſitive; les lettres ne ſont embellies & défendues que par le goût: lui ſeul répand ſur leurs travaux l'élégance & les graces, & le goût dominant d'une nation dépend preſque toujours de celui qui règne dans la cour de ſes ſouverains, & de ceux que ſes ſouverains autoriſent & engagent à le maintenir dans ſa pureté. Cette vérité, qu'il eſt auſſi doux que naturel de ſe rappeler ſous l'empire de l'auguſte fille des Céſars, ſe fit ſentir ſous le règne de Philippe le Bel; & tandis que quelques ſavans agrandiſſoient la ſphère des connoiſſances en

Europe, les lettres parurent avoir déja beaucoup perdu de leurs graces & de leur légéreté, lorſque le petit-fils de Saint-Louis monta ſur le trône.

Philippe le Bel cependant les protégea, les anima. Jean de Meun, admis dans ſa cour, fut honoré par ce Prince du titre de père de l'éloquence françoiſe, pour avoir achevé le poëme de la Roſe, que, quarante-cinq ans auparavant, Guillaume de Loris avoit commencé. Mais Jean de Meun ne nous prouve que trop la perte que les Muſes avoient faite. Son imagination ſans chaleur, ſa monotonie, un mélange bizarre de licence & de dévotion, des allégories longues & forcées, tout nous apprend que les mains peſantes de cet écrivain étoient bien peu dignes de s'emparer de la lyre de Guillaume de Loris; il eſt même bien étrange, bien odieux, de trouver dans la continuation d'un ouvrage conſacré à l'amour & au ſexe enchanteur qui l'inſpire, la ſatire la plus baſſe, la plus amère, contre celles qui enflammèrent le génie de Loris. Je n'oſe preſque rapporter le trait infâme que le coupable Jean de Meun oſa lancer contre les dames de ſon tems :

Vous êtes, vous ſerez, ou fuſtes.....

. . . . . .

Ma main s'arrête..... je frémis en me rappelant ce blaſphême.

On ſait avec quelle adreſſe Jean de Meun ſut ſe dérober à la vengeance des dames de la cour de Philippe ; mais ſon lourd travail ne peut ſe dérober à celle de tout homme de goût : s'appeſantiſſant ſans ceſſe ſur les premières allégories que Guillaume de Loris n'avoit fait qu'effleurer, il les multiplie, & ſe traîne triſtement juſqu'à la fin d'un très-long poëme qui n'offre plus rien au lecteur qui puiſſe l'inſtruire ou lui plaire.

On peut donner une aſſez juſte idée de ce ſecond travail, en diſant que Jean de Meun eſt moins gai, moins ſavant, moins ingénieux que Rabelais ; & qu'il eſt d'une licence plus détaillée, plus choquante que le peintre philoſophe & burleſque (mais ſouvent hors de toute meſure) de Pantagruel & de l'Iſle-Sonnante.

EXTRAIT du commencement du Roman de la Roſe, & des 4150 premiers vers qui nous ſont reſtés de Guillaume de Loris.

L'AMANT débute en diſant :

Maintes gens vont diſans que ſonges
Ne ſont que fables & menſonges

Mais l'on peut tels ſonges ſongier
Qui ne ſont mie menſongier.

Il feint d'avoir eu pendant les beaux jours du mois de mai, le ſonge qu'il raconte; il commence par une peinture très-agréable du printems, & de cet eſprit de vie & d'amour répandu dans toute la nature.

Moult a dur cœur qui en may n'ame,
Quand il oit chanter ſur la rame
Aux oiſeaux leurs ſons gracieux.

L'amant ſe promène dans une belle prairie, au fond de laquelle il apperçoit un beau verger enclos de murs élevés & crenelés, ſur leſquels il voit en ſculpture pluſieurs figures hideuſes, dont il fait la deſcription, en donnant à chacune les attributs qui la caractériſent: elles repréſentent Haine, Félonie, Vilenie, Convoitiſe, Triſteſſe, Vieilleſſe, Papelardie, Pauvreté, Envie. Ces figures étranges attriſtent l'amant. Mais les chants harmonieux des oiſeaux, les parfums exquis qui s'élèvent du verger, l'attirent & l'arrêtent: il cherche les moyens de pénétrer dans l'intérieur du verger; il découvre enfin une petite porte, à laquelle il frappe long-tems en vain: cette porte s'ouvre enfin; une dame aſſez belle, très-parée, & tenant d'un air nonchalant un

miroir dans ſa main, eſt celle qui le reçoit; c'eſt dame *Oiſeuſe*, dont Loris fait un portrait aſſez reſſemblant à celui de la Molleſſe du Lutrin, & qui finit par ces vers:

Il paroît bien, à ſon atour,
Qu'elle étoit peu embeſognée:
Quand elle s'étoit bien pignée
Et bien parée & atournée,
Sy étoit faite ſa journée.

Oiſeuſe dit à l'amant, qu'elle eſt une des meilleures amies de Déduit, à qui ce beau verger appartient, & qui raſſemble près de lui tous les plaiſirs qui peuvent embellir la vie. Dame Oiſeuſe préſente l'amant à Déduit qui le reçoit dans ſa cour jeune & riante. Cette cour s'amuſoit alors à mille jeux différens: une partie formoit des danſes vives & voluptueuſes, dont Loris fait une deſcription que nous devons ſupprimer.

L'aimable nymphe Courtoiſie appercevant l'amant, vient à lui, le prend par la main, & le fait entrer dans la danſe. Déduit, avec ſa bonne & douce amie Lyeſſe, qu'il careſſe à chaque pas qu'il forme avec elle, fait les honneurs de ſon bal à l'amant.

Amour, ce charmant & malin enfant, ne danſoit pas; il ſe contentoit d'agiter doucement

ſes aîles, aux ſons des pipeaux & des muſettes; de tems en tems il jetoit les yeux ſur deux arcs & ſur deux faiſceaux de flèches, qu'un beau jeune bachelier, nommé Doux-Regard, tenoit à portée de ſes mains. Les cinq flèches que Doux-Regard portoit dans ſa main droite, étoient légères, polies, leur pointe étoit d'or; la plus brillante de ces flèches ſe nommoit Beauté, la ſeconde Simpleſſe, la troiſième Franchiſe, la quatrième Compagnie, (l'ingénieux Loris dit que celle-ci ne peut être lancée bien loin, & que rarement elle fait des bleſſures profondes); la cinquième ſe nommoit Beau-Semblant: Loris dit que ſouvent elle ne fait qu'effleurer ceux qu'elle atteint.

Puiſſent Amour & Déduit, ces deux jolis amis raſſemblés, préſerver nos lecteurs des cinq cruelles flèches que le bachelier Doux-Regard portoit dans ſa main gauche! La première de ces flèches noires, armée d'un fer ſanglant & rouillé, ſe nommoit Orgueil, la ſeconde Jalouſie, la troiſième Honte, la quatrième Avarice, la cinquième Déſeſpérance.

L'amant fait le portrait de pluſieurs nymphes de la cour d'Amour, qui danſoient avec lui: ces charmantes nymphes étoient, Beauté, Richeſſe, Largeſſe, Franchiſe, Joliveté, & l'aimable Courtoiſie dont il tenoit la main.

Le bal étant fini, l'amant s'enfonce dans les boſquets du verger, pour en admirer les beautés; mais Amour & Doux-Regard le ſuivent ſans qu'il s'en apperçoive; &, le voyant arrêté près d'une touffe de roſiers, s'approchent doucement, & ſe cachent, à quatre pas de lui, entre les feuilles épaiſſes & touffues d'un figuier. Une des roſes, qui ſembloit n'attendre pour s'entr'ouvrir, que les rayons du ſoleil & le ſouffle careſſant du zéphir, une de ces roſes .... hélas! telles que l'imagination nous les a peintes, & me les peint encore, une roſe naiſſante arrête & fixe les deſirs & les regards de l'amant. Il oublie tout pour l'admirer; il ne voit, il n'eſt occupé que d'elle; à peine s'apperçoit-il des flèches dont Amour lui perce le cœur; ce n'eſt qu'à la troiſième bleſſure qu'il ſoupire, ſe plaint; & les cinq flèches d'or ont déja pénétré ſon ſein, lorſqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

Amour & Doux-Regard rient enſemble, d'un air malin, en voyant le pauvre amant retirer le fuſt des cinq flèches, dont les pointes reſtent dans ſon cœur. L'amant paroît prêt à mourir des coups qu'il a reçus; l'inſtant d'après il ſe ranime; il s'élance au travers des épines cruelles qui défendent la roſe; des ronces entrelacées s'oppoſent à ſes efforts, & lui font mille nouvelles bleſſures. Amour en a pitié; mais la pitié

de

de ce méchant enfant, n'eſt preſque toujours ſuivie que de quelque nouvelle malice; il lance à l'amant une ſixième flèche: cette flèche, nommée Beau-Semblant, eſt trempée dans un baume doux & ſalutaire, qui calme un peu la douleur des premières bleſſures. Amour & Doux-Regard ſe découvrent alors, & s'approchent de lui: « *Vaſſal*, dit Amour à l'amant, *vainement* » *eſſayerois-tu maintenant de me fuir; rends-moi* » *hommage: je ne reçois que celui des loyaux* » *amans!* » A ces mots, celui-ci tombe à ſes pieds: Amour reçoit ſes mains dans les ſiennes; le baiſe ſur la bouche, comme ſon vaſſal-lige; & ce baiſer porte la vie, la chaleur & l'eſpoir dans le cœur bleſſé de l'amant.

Nous paſſons un épiſode qui, quoique agréablement écrit, nous paroît inutile, n'étant qu'un récit de l'erreur, de la paſſion & de la mort de Narciſſe, que Loris imite d'Ovide.

L'amant, quoiqu'il ſente la pointe des ſix flèches dans ſon cœur, ſe trouvant ſoulagé par le baume que porte celle qui ſe nomme Beau-Semblant, finit par dire:

D'une part m'oingt, d'autre me cuit;
Ainſi il m'aide, ainſi me nuit.

Amour, content de la ſoumiſſion de l'amant, achève de ſe l'aſſujettir, en ſe ſervant d'une

petite clef d'or pour fermer ſon cœur, afin que les pointes de ſes flèches ne puiſſent plus en être arrachées: il lui fait alors une très-longue leçon ſur les moyens de réuſſir à la conquête de la roſe. Ces leçons, c'eſt un véritable art d'aimer; & pluſieurs des traits qu'il raſſemble, ſont imités de l'Art d'aimer d'Ovide; quelques autres ſe reſſentent un peu du mauvais ton d'un ſiècle où le goût & la galanterie n'étoient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laiſſer l'amant à lui-même, Amour le conſole, en lui diſant qne ſon abſence ne ſera qu'apparente, qu'il ne ceſſera pas de veiller ſur lui, & qu'il le laiſſe ſous la garde de Doux-Penſer, de Doux-Regard, & de Doux-Parler.

L'amant eſt très-affligé du départ apparent de ſon nouveau maître. Il recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante roſe. Tandis qu'il gémit de ne pouvoir traverſer la haie qui l'en ſépare, il voit un jeune homme d'une phyſionomie douce, prévenante & modeſte, dont la main écarte les ronces, ouvre un paſſage, lui fait ſigne, & l'appelle près du roſier. Ce jeune homme, c'eſt Bel-Accueil, fils de Courtoiſie; il permet à l'amant d'approcher plus près de la roſe, mais il lui défend de la cueillir, & même d'en oſer montrer le deſir coupable.

L'amant ne peut s'empêcher de s'exprimer avec douleur ſur la peine qu'il ſouffre en obéiſſant à cet ordre ; il oſe même avancer une main téméraire vers la roſe ; mais à l'inſtant un monſtre hideux nommé Dangier, s'élance avec fureur, & chaſſe Bel-Accueil & l'amant hors de la haie, qui ſe referme auſſitôt.

Bel-Accueil s'enfuit en tremblant ; & l'amant déſeſpéré ſe retire ſeul dans un hallier épais, d'où ſes yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante roſe. Une grande dame dont l'air eſt noble, & dont les regards ſont perçans & ſévères, s'avance vers lui, met ſa main ſur ſa tête, & commence à s'exprimer fortement contre dame Oiſeuſe, contre Déduit & ſon verger, & bien plus encore contre Amour, la Roſe, Bel-Accueil & Beau Semblant ; cette Dame s'appelle Raiſon. A peine l'amant l'écoute-t-il, & daigne-t-il lui répondre.

Sy répond l'amant à rebours
A Raiſon qui lui blâme Amours.

Raiſon, indignée de la diſtraction & des réponſes de l'amant, ne tarde pas à le quitter. Amour ſe rend viſible un moment, & propoſe à ſon vaſſal d'avoir recours aux conſeils d'un jeune garçon honnête & prudent qu'on nomme Amy. L'amant court à lui, lui peint les tourmens qu'il

endure ; il ouvre ſon ſein, & le lui fait voir percé par les ſix flèches d'Amour. Amy calme ſon déſeſpoir, & lui conſeille de retourner près de Dangier, & de chercher à l'adoucir par ſon repentir, par ſes larmes, & par les promeſſes les plus ſacrées de ne s'approcher de la Roſe qu'autant qu'il le lui permettra.

Dangier reçoit d'abord l'amant avec les reproches & les menaces les plus vives. Amy joint ſes prières à celles de l'amant. Franchiſe & Pitié, deux nymphes douces, aimables & perſuaſives, achèvent d'adoucir Dangier qui pardonne enfin à l'amant, qui ſe retire, & qui le laiſſe entre les mains de Bel-Accueil caché juſqu'alors, & qui, reprenant l'amant par la main, le fait rapprocher de nouveau de la Roſe. L'amant croit la voir encore embellie ; il ſoupire, il l'adore ; il ferme un inſtant les yeux, comme étant ébloui par ſes charmes ; il les rouvre pour l'admirer de nouveau : ſon cœur palpite, ſa bouche eſt entr'ouverte, ſes ſoupirs ſont brûlans ; il demeure éperdu.

Vénus faiſoit alors planer ſes colombes ſur le boſquet embelli par le roſier. Elle fixe ſes regards ſur l'amant ; bientôt elle eſt attendrie. A ſes beaux cheveux, à ſon teint coloré par la jeuneſſe, au feu qui brille dans ſes yeux, elle croit voir en lui l'image du jeune Adonis qu'elle

adore ; elle le prend ſous ſa protection, le conduit près du roſier, baiſſe la branche qui ſoutient & qui nourrit la Roſe : les lèvres de l'amant impriment un baiſer brûlant ſur les feuilles de cette branche ; elles y reſtent collées, & la Roſe paroît s'animer d'une couleur encore plus vermeille : mais hélas !.... un cri rauque trouble ce moment délicieux ; c'eſt le déteſtable Malebouche (*Médiſance*) qui vient d'appercevoir l'amant. A ce cri terrible, Vénus remonte ſur ſon char ; & ſes colombes effrayées partent à tire-d'ailes.

Trois autres monſtres, Peur, Honte & Jalouſie accourent en hurlant, au cri de Malebouche. L'amant tombe évanoui de douleur au pied du roſier ; & les quatre monſtres l'entraînent, dans cet état, avec Bel-Accueil, juſqu'à l'antre où Dangier veille ſans ceſſe, & d'où ce nouveau monſtre s'élance avec fureur.

Sur le champ, tous les cinq ſe réuniſſent pour élever une forte tour, où l'aimable Jouvenceau & Bel-Accueil ſont renfermés couverts de chaînes. De vaſtes & profonds foſſés ſe creuſent autour de cette tour ; & l'amant déſeſpéré ne revient à lui que pour ſe trouver entre des roches eſcarpées, couché ſur des épines longues & cruelles qui lui déchirent les flancs ! Baigné de pleurs, il élève des vœux inutiles, &

meurt; à chaque inſtant, de regret & de douleur, pour renaître l'inſtant d'après plus malheureux encore.

Telles ſont les ingénieuſes allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du Roman de la Roſe. Nous deſirerions bien que l'eſquiſſe que nous mettons ſous les yeux des lecteurs, pût ſuffire pour leur faire apprécier la poéſie facile, agréable, ſouvent harmonieuſe, & l'invention de Guillaume de Loris; nous oſons les prier de penſer que ces ſortes d'allégories, qui ne ſeroient plus ſupportables dans notre ſiècle, furent très-utiles dans le milieu du treizième; elles commencèrent à donner le goût de la véritable poéſie; elles apprirent aux Auteurs l'art de peindre & d'embellir leurs tableaux par les fleurs d'une imagination brillante.

Guillaume de Loris étant mort en 1260, ſon ouvrage, cher à la Chevalerie, comme aux dames de ce tems, reſta renfermé pendant quarante ans dans le ſecret des bibliothèques peu nombreuſes de ce tems. Ce ne fut que ſous le règne de Philippe-le-Bel, & dans cette cour où la galanterie portée juſqu'à la licence devint auſſi malheureuſe qu'elle fut coupable, que *Jehan de Meung*, dit Clopinel, reprit l'ouvrage de

Guillaume de Loris, & continua ſon poëme de la Roſe, mettant en action les mêmes perſonnages allégoriques que Loris avoit inventés.

Nous nous garderons bien d'abuſer de la patience de nos Lecteurs par l'extrait ennuyeux de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt mauvais vers que Jean de Meun compoſa ſans verve & ſans grace, en ſe traînant (comme nous l'avons déja dit) ſur les traces de ſon aimable prédéceſſeur.

Jean de Meun joint quelques nouveaux perſonnages aux premiers; il fait intervenir dame Nature, qui tient ſouvent & longuement des propos inutiles, diffus, d'un ton bas, & quelquefois obſcènes: il tâche d'y mêler quelques actes de Chevalerie, en faiſant combattre les uns contre les autres les perſonnages de Loris, & ceux qu'il imagine: il fait former en règle le ſiège de la tour où Bel-Accueil eſt détenu priſonnier. Vénus, Amour, Conſtance & Chaud-Deſir remportent enfin la victoire; & la charmante Roſe reſte ſans défenſe.

Nous ne pouvons abſolument donner aucune idée du dernier chapitre de ce long poëme. Le lourd & mauſſade Auteur y fait une longue deſcription de la Roſe; & plus longuement encore la narration des heureux moyens de la cueillir. Nous trouverions abſurde d'employer pour l'une

la ſavante plume du célèbre Winſlou; & nous n'avons jamais touché les crayons du licentieux peintre d'Arezzo, qui nous ſeroient néceſſaires pour l'autre.

Nous envions bien la gloire de Martin Franc. Ce poëte, indigné, comme nous le ſommes, de l'audace effrénée avec laquelle Jean de Meun avoit inſulté ce Sexe enchanteur, l'ornement, l'ame & le conſervateur de la félicité la plus pure; Martin Franc, dont le nom doit nous être cher, fit un Poëme intitulé le Champion des Dames: les muſes parurent vouloir l'en récompenſer par une nouvelle faveur. Ce Poëte paroît être le premier qui ſe ſoit ſervi des rimes redoublées & entremêlées, dont Chapelle, Chaulieu, Voltaire & pluſieurs autres Poëtes aimables ſe ſont ſervis, depuis, avec tant d'harmonie & de grace.

En 1413, un certain Jean de la Fontaine, né à Valenciennes, qui ne vaut pas, à beaucoup près, l'aimable Jean de la Fontaine de Château-Thierry, publia à Montpellier un poëme à l'imitation du Roman de la Roſe, intitulé: *La Fontaine des Amoureux de Sciences.* L'alchimie faiſoit grand bruit alors; & les découvertes prétendues de Nicolas Flamel avoient preſque également exalté la tête des poëtes, & celle des chercheurs de la pierre philoſophale. Celui-ci conte, en vers paſſables pour ce tems, qu'il s'endort dans un verger, & qu'il voit en ſonge deux belles dames, nommées l'une *Raiſon*, l'autre *Connoiſſance.* Elles lui dictent les procédés

qu'il faut ſuivre pour parvenir au grand-œuvre. Il finit ſon poëme, dans lequel il a beaucoup plus imité Jean de Meun que Guillaume de Loris, par ces deux vers françois, & les deux vers latins qui les ſuivent.

Tout l'art qui eſt de ſi grand prix,
Peut être en ces deux vers compris:

Si fixum ſolvas, faciaſque volare ſolutum,
Et volucrem figas, faciet te vivere tutum.

Nos Lecteurs un peu inſtruits, s'appercevront ſans peine que le *Marino* a pris l'idée de ſon poëme de l'*Adone*, dans le Roman de la Roſe. Ce ſont ſans ceſſe mêmes allégories, mêmes êtres métaphyſiques, perſonnifiés. Malgré toute la reconnoiſſance que les lettres Françoiſes doivent aux lettres Italiennes depuis François I, nous nous croyons en droit de rappeller ici que les poëtes Italiens en devoient beaucoup aux auteurs François du treizième ſiècle. L'Arioſte n'a point dédaigné de s'emparer, dans ſon *Orlando Furioſo*, de pluſieurs traits de Triſtan de Léonois. La fureur de Roland, la coupe enchantée, pluſieurs combats & ſituations, ſemblent être calqués ſur notre ancien Roman. Mademoiſelle de Scuderi crut avoir les mêmes droits ſur le poëme de la Roſe; & ce fut d'après cette fiction qu'elle écrivit ſon Roman de Clélie, qui fit un tort momentané à l'eſprit de la nation, dont le goût commençoit à s'épurer. Molière, heureuſement, en attaquant ce ridicule, prévint ſes imitateurs.

PIERRE DE PROVENCE, ET LA BELLE MAGUELONE, FILLE DU ROI DE NAPLES,

D'après une très-ancienne édition tirée de la Bibliothèque du Roi.

DEPUIS long-tems une Dame que toutes les Muſes ont enrichie de leurs dons, & qui, ſans y prétendre, règne en ſouveraine ſur les eſprits & les cœurs de ſa ſociété, demandoit l'Extrait de Pierre de Provence. L'auteur de celui-ci pouvoit-il ſe refuſer à lui obéir?

PEU de tems après que le flambeau de la foi eut éclairé la Gaule, le comte Jehan de Ceriſel, heureux époux de la belle d'Albara, donnoit

des lois à la Provence, & faiſoit louer ſa ſageſſe & bénir ſa bonté par ſes fidèles ſujets. Un fils unique, gage de l'amour le plus tendre, faiſoit les délices du comte & de la comteſſe. Ce fils, en naiſſant, avoit reçu le nom de Pierre. Voué par ſes proches au prince des apôtres, il portoit pour armes les attributs de ſon ſaint patron; & des clefs peintes ſur ſon bouclier, ou brodées ſur une riche tunique, lui ſervoient de deviſe & de parure.

Le jeune Pierre, à peine ſorti de l'adoleſcence, joignoit à tous les agrémens de la jeuneſſe, une force prématurée, une taille élevée, des yeux pleins de feu: la démarche altière, & la plus vive émulation, annonçoient en lui un héros naiſſant. Le comte & la comteſſe ayant appellé dans leur cour les princes de leur ſang, & les Chevaliers les plus diſtingués de leurs états, des fêtes brillantes ſignalèrent le jour où le jeune Pierre reçut l'ordre de la Chevalerie. Ce jour fut ſuivi d'un grand tournoi, dont le nouveau Chevalier remporta tout l'honneur. Il fut couronné par la main de la mère la plus tendre: & pour une ame bien née, une pareille couronne a preſque autant de prix que celle qu'on peut obtenir de l'amour. Un vieux Chevalier Provençal, couvert de bleſſures honorables qu'il avoit reçues en portant, pendant quarante

ans, la bannière de ſon ſouverain, admiroit Pierre; &, les entrailles émues pour lui comme pour ſon propre fils, il ne craignit point de lui parler avec cette noble liberté que la vraie vertu donne aux vieillards pour l'inſpirer à la jeuneſſe.

Sire Pierre, lui dit-il, il eſt des devoirs de tout âge. Vous avez bien rempli ceux de jeune prince & de damoiſel. A peine avez-vous reçu l'ordre de Chevalerie, que les palmes de la victoire & de l'honneur vous ſont acquiſes; mais ce ne ſont encore que les prémices de celles que vous devez remporter. Maiſon, careſſes paternelles, ne ſont déja plus *ſortables* pour vous. C'eſt en allant chercher les grands haſards belliqueux & les douces fortunes d'amour, qu'un brave Chevalier parvient à rendre ſon nom célèbre. N'entendîtes-vous pas hier ce Chevalier Italien vanter la valeur & la courtoiſie qui règnent dans la cour de Naples, & les charmes de la belle Maguelone, héritière de ce beau royaume? Les princes les plus illuſtres & les plus braves de l'Europe travaillent à mériter ſa main. C'eſt à cette cour que votre vieux ſerviteur voudroit vous voir porter vos pas; c'eſt-là que, triomphant des rivaux les plus audacieux ou les plus aimables, par votre valeur, & le don de plaire qui brille en vous, vous pourriez vous ſignaler. En cachant quelque

tems votre haute naiſſance, peut être obtiendriez-vous de votre bras & de l'amour ſeul, la belle Maguelone.... Ah ! mon cher Caſtellanos, s'écria le prince en l'embraſſant, que ces conſeils ſont dignes de vous ! Je n'attendois que le moment d'être armé Chevalier pour aller chercher les grandes aventures ; mais j'ignorois dans quelles contrées je devois porter mes pas. J'avoue que le portrait charmant qu'on a fait cent fois de la princeſſe de Naples, s'eſt gravé dans mon cœur en traits de feux : je brûle du deſir de voler à Naples ; mais comment eſpérer d'en obtenir la permiſſion d'un père & d'une mère trop tendres, dont je ſuis l'unique eſpérance ? — Oh ! vraiment, dit le vieux Chevalier, je penſe bien que le comte, le cœur bien ſerré, & la comteſſe fondant en larmes, vous refuſeront dans le premier moment ; mais ils ne pourront bientôt réſiſter à vos inſtances, & à la voix de l'honneur qui leur preſcrira de vous permettre de marcher ſur les traces de vos aïeux, & d'aller prouver à toute l'Europe que vous êtes digne du ſang que vous avez reçu.

Le jeune Pierre ſuivit dès le lendemain les conſeils du vieux Chevalier. Tout ce que Caſtellanos avoit prévu précéda la permiſſion qu'il reçut enfin de ſon père & de ſa mère, ſous la con-

dition toutefois de revenir le plus tôt qu'il lui ſeroit poſſible auprès d'eux.

Suivi d'un ſeul écuyer & d'un ſommier chargé d'or, Pierre partit de la cour de ſon père, après avoir reçu ſa bénédiction, & trois riches anneaux que lui donna la comteſſe ſa mère, en l'embraſſant & le baignant de ſes larmes.

Le jeune Pierre n'ayant point trouvé d'aventures qui puſſent l'arrêter, ſe rendit en quinze jours à Naples, & ſut, en arrivant, que le roi Maguelon avoit fait proclamer un tournoi, pour le lendemain, en l'honneur de Henri Caprana, ſouverain de la Marche d'Ancône & de Spolette. Pierre ſe prépara pendant toute la nuit à paroître à ce tournoi, l'uſage étant alors d'admettre tout étranger à combattre, ſans l'obliger de déclarer ſon nom, pourvu qu'il fût armé & monté comme tout Chevalier devoit l'être. Les juges du camp, frappés de l'air noble de Pierre, & de la grace avec laquelle il manioit ſon cheval, l'admirent dans la lice. Bientôt le roi de Naples s'y rendit avec toute ſa cour, & ſe plaça ſur ſon balcon royal.

Henri Caprana rompit la première lance avec un Chevalier Eſpagnol; l'honneur de cette première joute fut égal entr'eux. Le ſecond Chevalier qui ſe préſenta perdit les étriers, & laiſſa

tomber ſa lance ſans toucher Caprana, dont le cheval ayant rencontré cette même lance, tomba rudement ſur la pouſſière. Ce Chevalier prétendit avoir l'honneur de la joute; les juges la lui diſputèrent : Caprana, piqué de la mauvaiſe foi du Chevalier, refuſa de jouter une ſeconde fois, & monta ſur le balcon royal.

Ce Chevalier orgueilleux ayant oſé dire que Caprana lui cédoit la place de tenant, & qu'il la ſoutiendroit contre tous les Chevaliers étrangers, Pierre de Provence, qui ſentoit que la ſympathie lui parloit en faveur de Caprana, réſolut de punir celui qui prétendoit abuſer de ſa retraite; mais il lui vit renverſer deux autres Chevaliers, avant qu'il pût ſe mettre ſur les rangs.

S'étant enfin préſenté contre le Chevalier qui, fier de ces deux victoires, ſe promenoit dans la lice, ayant l'air de braver ceux de la cour de Naples, dès la première atteinte il fit rouler l'homme & le cheval ſur la pouſſière; & après avoir ſalué reſpectueuſement la cour & les juges du camp, il alla s'emparer de la place de tenant, dont cette belle joute le rendoit maître.

Ce fut en vain qu'un grand nombre de Chevaliers ſe préſenta pour la lui diſputer; ils furent tous obligés de lui céder la victoire, & les

acclamations générales confirmèrent le jugement qui le déclaroit vainqueur.

Pierre, conduit au balcon royal, délaça ſon caſque; & l'agitation des courſes faiſant briller ſon teint des plus vives couleurs, ſa jeuneſſe & ſa beauté donnèrent de la ſurpriſe & de l'admiration à toute la cour de Naples. Henri de Caprana, en l'honneur duquel la joute avoit été proclamée, le prit par la main, & ſe fit un honneur de le préſenter au monarque, qui le conduiſit lui-même aux genoux de la princeſſe ſa fille, pour recevoir de ſa main le prix qu'il venoit de remporter.

L'impreſſion de ce premier moment fut égale pour la belle Maguelone, & pour le jeune prince de Provence. Leurs yeux devinrent brillans dès que leurs regards ſe rencontrèrent; mais bientôt un trouble ſecret, qu'ils n'avoient jamais éprouvé, les leur fit baiſſer à tous deux : à peine Maguelone put-elle poſer la couronne, d'une main tremblante, ſur la tête de Pierre; Pierre éperdu la baiſſa juſques ſur les genoux de Maguelone; &, n'oſant plus jeter ſur elle qu'un regard timide, il ne put la remercier que par un ſoupir.

Le roi le pria vainement de lui déclarer ſon nom & ſa naiſſance : Pierre répondit, avec modeſtie

deſtie, qu'il n'étoit qu'un jeune & pauvre Chevalier François, & qu'il devoit cacher un nom que rien encore n'avoit illuſtré. Maguelone ne put s'empêcher de ſe récrier d'un air attendri, mais un peu triſte : *C'eſt bien dommage!....*

» Ah! dit le bon roi, nobleſſe & modeſtie vont » ſi bien enſemble, que je ſoupçonne ce Che- » valier de nous cacher qu'il eſt du plus haut » lignage; mais je ne l'en eſtime que plus : » mieux vaut à la vertu de s'honorer de ſes » faits que du nom de ſes pères; & tout an- » nonce en lui gentilleſſe & haut courage. « Pierre, qui ne put donc être connu que par ſa deviſe, & le ſurnom de Chevalier aux clefs, ſe retira reſpectueuſement, avec ſon prix, dans l'humble aſyle qu'en arrivant il avoit choiſi.

Pierre ſentit un ſecret plaiſir à ſe trouver ſeul, comme à voir finir le jour. Dans les premiers momens d'une grande paſſion, les ombres de la nuit plaiſent aux amans.

Pierre ſe livroit tout entier à ſes douces rêveries, ſans oſer eſpérer que la belle Maguelone pût trouver le même charme à ſe rappeler ſes traits & ſa valeur. Cependant la jeune princeſſe éprouvoit le même ſentiment : tous deux ſoupiroient; & l'amour, vainqueur du ſommeil, faiſoit palpiter leur cœur. Ces premiers momens ont des attraits dont on ne peut ſe défendre;

ce ſont ceux où les projets & les eſpérances ne ſont point encore troublés par les réflexions. Hélas! ces réflexions cruelles ſont des maux inévitables que l'amour mêle avec ſes faveurs. Pierre tarda peu à regretter de n'avoir pas ſu profiter des marques d'amitié qu'il avoit reçues du roi, pour s'aſſurer d'un libre accès dans ſa cour. Maguelone de ſon côté penſa, en ſoupirant, qu'il falloit que le Chevalier aux cleſs eût été bien inſenſible à ſes charmes, ou que ſa naiſſance fût bien obſcure, pour qu'il ſemblât avoir renoncé de lui-même à jouir des droits qu'il avoit acquis par ſa valeur.

En effet, ce prince paſſa deux jours entiers dans ſa triſte retraite, ſans oſer imaginer un prétexte pour reparoître à la cour; & ces deux jours parurent aſſez longs, aſſez douloureux même à la jeune Maguelone, pour la déterminer à ſaiſir le ſeul moyen de ramener le Chevalier inconnu. La gloire dont il s'étoit couvert dans le premier tournoi, lui fit préſumer que le deſir d'en acquérir une nouvelle le feroit reparoître. Elle ſuit ſon idée, ſe lève dès l'aurore, & va réveiller le bon roi Maguelon. Que faites-vous, cher papa, lui dit elle, de tant de braves Chevaliers que vous laiſſez oiſifs dans votre cour, & qui brûlent de ſignaler leur force & leur adreſſe? Il y a trois jours que vous fîtes pro-

clamer des joutes en l'honneur du prince de Spolette; ne m'aimez-vous donc pas assez pour en faire proclamer, dès aujourd'hui, de nouvelles en mon nom? — En disant cela, la charmante princesse caressoit doucement les vieilles joues de son père, avec ses jolies mains d'albâtre, & lui présentoit à baiser un front brillant par sa blancheur & sa jeunesse. Eh! quel est le vieux père qui pourroit résister un instant aux caresses d'un enfant qu'il adore (1)? — Oui, ma chère fille, dit le bon roi, ta demande est juste, ton desir me flatte; je te laisse la maîtresse de tout; ordonne toi-même tout ce que tu voudras dans ma cour. — A l'instant, il fait réveiller le grand-sénéchal. Ce veillard accourt, voit la charmante Maguelone assez légérement vêtue, & il croit voir Vénus sortant de l'onde. Il lui fait tant de gré de l'impression qu'elle fait encore sur lui, qu'il sourit en lui baisant & lui serrant doucement la main; & il lui dit qu'il est prêt à voler à ses ordres.

Bientôt le son aigu des trompettes retentit dans toute la ville de Naples. Les hérauts d'armes, couverts de leurs vêtemens armoriés, vont convoquer les princes souverains. Les autres Chevaliers, réveillés dès les premiers rayons du soleil,

(1) L'Auteur pense & sent comme Maguelon.

ſont préparer leurs chevaux, & ſe couvrent d'armes brillantes.

Pierre aimoit trop pour dormir. Le bruit des trompettes, la proclamation des joutes, tout lui parut un ſon céleſte qui l'appeloit à la gloire, & bien mieux encore au bonheur de revoir celle qu'il adoroit.

Jamais la toilette d'une jeune & belle princeſſe ne fut ſi courte, & cependant ne réuſſit mieux que celle de la vive Maguelone. Parée, brillante du feu des diamans & des roſes de la jeuneſſe, tenant dans la main une chaîne d'or enrichie de pierreries qui doit être le prix du vainqueur, elle n'attend pas que ſon char & ceux de ſa ſuite ſoient préparés. Elle marche, d'un pas léger, vers les lices; ſes dames la ſuivent de loin, en murmurant tout bas du peu de tems qu'elles ont eu pour ſe parer. Sa bonne nourrice même, qui ne la quitte jamais, arrive toute eſſoufflée, en lui diſant tout bas: — Eh! bon Dieu, qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma fille? je ne vous vis jamais éveillée ſi matin; & cependant je ne vous trouve pas les yeux battus comme à vos dames? — Ah! nourrice, lui répondit Maguelone, je n'aurai peut-être bientôt que trop de choſes à te dire. —

La princeſſe étoit déja ſur ſon balcon; & les Chevaliers qui ſe diſpoſoient à combattre, accou-

volent de toutes parts; mais qui pourroit précéder un amant qui va revoir ce qu'il aime? Pierre, arrivé le premier à la barrière de la lice, qui n'étoit pas encore ouverte, l'avoit fait franchir à ſon beau deſtrier, & s'étoit emparé de la place de tenant dans le même inſtant où Maguelone s'aſſéyoit ſous le dais qu'à peine on avoit pu lui préparer.

Quel moment pour l'amoureux Pierre de Provence, qui reconnoît la ſouveraine de ſon ame; & pour Maguelone, qui ne veut déja plus douter que l'amour n'ait guidé le Chevalier aux clefs pour lui faire ſauter la barrière, & pour rompre en ſon honneur la première lance!

Le courage, la force, l'adreſſe & l'amour du jeune Pierre, rendirent ſon ſuccès peu douteux. Le roi de Naples, qui venoit rejoindre ſa fille, le vit renverſer les derniers chevaliers qui ſe préſentèrent; & les juges du camp le ramenèrent une ſeconde fois au balcon royal pour recevoir le prix de ſa victoire. — Oh! pour cette fois, ſire Chevalier aux clefs, lui dit le bon roi Maguelon, vous ne vous déroberez plus aux honneurs qui vous ſont dûs; dès long-tems je ne vis Chevalier plus brave, plus modeſte & plus avenant que vous. Ores en avant, je veux que vous logiez dans mon palais, & que vous n'ayez plus d'autre table que la mienne. — Pierre ne

put désobéir à des ordres pareils, & qu'un regard de Maguelone rendit bien plus sacrés & plus doux. Sautant légèrement à terre, & délaçant son gantelet, il présenta son bras à la belle Maguelone pour l'aider à descendre du balcon; & Maguelone ne put s'empêcher de préférer sa main.

Ah! quel moment pour l'amoureux Pierre!... Idée charmante, de toucher pour la première fois la main de celle qu'on adore, vous renaîtrez sans cesse pour une ame sensible! Et tout vieux que je suis, en écrivant le bonheur de Pierre, cette douce idée fait encore palpiter mon cœur. Celui de Maguelone fut également troublé dans ce moment; & la belle princesse, distraite, gliſſant sur la dernière marche, seroit tombée, si Pierre ne l'eût retenue. Il ne put s'empêcher de la serrer tendrement; la peur qu'il eut qu'elle ne se fût blessée, lui servit de prétexte pour l'enlever & la porter sur son chariot à côté du roi son père, qui obligea le prince à y monter avec lui.

Plus l'amour sembloit favoriser Pierre, plus il le rendoit timide; il eût craint de perdre, par la plus légère imprudence, le sort heureux dont il commençoit à jouir. Admis à la cour, à la table, aux fêtes qui se succédoient de jour en jour, il parut plus aimable encore dans cette

cour, qu'il n'avoit paru redoutable dans les combats. Soit qu'il s'exerçât à des jeux d'adreſſe, ſoit qu'il fît admirer ſa grace & ſa légéreté dans les danſes vives & légères de ſon pays natal, les mêmes applaudiſſemens ſe faiſoient entendre : mais il n'étoit ſenſible qu'à ceux qu'il liſoit dans les yeux de Maguelone.

Une chanſon de ſon pays exprime une vérité bien frappante. Elle nous dit que l'amour, les premiers jours, a l'air d'un tendre enfant qui tette ; mais que bientôt il devient grand, & ne nous parle plus qu'en maître. Maguelone l'éprouvoit ; déja le ſommeil ne fermoit plus ſes yeux ; déja les ombres de la nuit ne faiſoient qu'augmenter ſon agitation & multiplier ſes ſoupirs. Sa bonne nourrice l'aimoit trop pour ne pas s'en appercevoir ; & toutes les nourrices ſont auſſi curieuſes que tendres. Elle s'aſſit ſur le lit de Maguelone, l'embraſſa, la queſtionna ; & voyant ſon beau ſein agité, oppreſſé même par quelque grand ſecret qu'elle n'oſoit découvrir, la tendre nourrice redoubla ſes inſtances ; & Maguelone, bien doucement entraînée, lui fit un libre aveu de ſon amour pour Pierre, en ſe jettant dans ſes bras. La nourrice commença par lui faire toutes les repréſentations d'une mère un peu ſévère, & finit par ne parler que comme une mie bien tendre & bien foible. — Tu vois,

chère nourrice, à quel point il m'eſt important de ſavoir quelle eſt la naiſſance du Chevalier aux clefs, lui dit Maguelone : crois que mon cœur eſt aſſez noble, aſſez courageux pour éteindre ou ma vie ou mon amour, ſi ce Chevalier n'eſt pas digne de ma main. Toi ſeule tu peux éclaircir le myſtère qu'il nous fait de ſa naiſſance; & je te conjure de trouver le moyen de lui parler en particulier.

La nourrice réſiſta peu; ſes remontrances étoient épuiſées; le Sire Chevalier aux clefs lui paroiſſoit charmant; tout en diſant à Maguelone qu'il falloit l'oublier, elle en parloit ſans ceſſe: Maguelone aimoit trop cet entretien pour ne le pas prolonger; & les premiers rayons du ſoleil brilloient déja, lorſque la nourrice ſortit de ſa chambre, bien déterminée à chercher, à trouver Pierre, & à l'engager à lui découvrir ſon ſecret.

Elle ſavoit que le Chevalier aux clefs ne manquoit pas, tous les matins, de ſe rendre à la grande égliſe. Elle y alla, bien enveloppée dans ſa mante, & l'attendit près du bénitier. Pierre, en effet, élevé par la mère la plus pieuſe, commençoit toujours ſa journée par le culte que la religion nous enſeigne. Il avoit tous les deſirs de l'amour, mais il n'en diſtinguoit aucun: cet amour étoit ſi pur, ſi loyal,

qu'il n'imaginoit pas que la Divinité pût en être offenſée; & c'étoit de la meilleure foi du monde qu'il demandoit au père commun de tous les hommes, comme au Créateur de la félicité la plus pure, de rendre Maguelone ſenſible.

Pierre étant arrivé peu de momens après à l'égliſe, reconnut facilement la nourrice, & lui rendit honneur comme à celle qu'il ſavoit être chère à Maguelone. La nourrice le ſalua d'un air doux & riant; & le petit nombre & l'eſpèce des gens qu'elle voyoit près d'elle, lui donnant toute liberté: — Sire Chevalier, lui dit-elle, j'ai *grand' merveille* que vous teniez toujours votre état & votre naiſſance ſi ſecrets; tout annonce que l'un & l'autre ſont illuſtres: mais le roi, qui vous eſtime tant, & madame Maguelone, qui deſire ſi vivement de ſavoir qui vous êtes, ne l'apprendront-ils pas de votre bouche? J'aimerois bien à ſatisfaire la curioſité de ma chère fille Maguelone, ſi vous vouliez vous confier à moi..... Pierre reſta long-tems penſif. — Ah! ma chère dame, lui dit-il enfin, je vous dois bien des graces, & à tous ceux qui montrent quelque intérêt à ſavoir mon nom; & ſur-tout à la belle Princeſſe Maguelone, celle de tout le monde à qui je deſire le plus d'obéir. Puiſque vous voulez bien lui parler de moi, tout ce que je vous prie de lui dire, c'eſt

que tous mes proches ſont nobles, & que ma naiſſance eſt illuſtre: daignez recevoir, comme celle qui l'aimez tant, cet anneau que je n'oſerois préſenter à ſi haute dame qu'elle eſt. — Pierre, en diſant cela, mit au doigt de la nourrice un des trois riches anneaux qu'il avoit reçus de ſa mère. Éblouie de ce riche don, la nourrice lui promit de le préſenter de ſa part à Maguelone, qu'elle alla rejoindre en diligence. — O ma fille! lui dit-elle en l'abordant, qu'il eſt gentil ce Chevalier; que ſon maintien eſt ſage; que ſon parler eſt doux; que ſon noble cœur eſt généreux! Tenez, voyez le bel anneau qu'il a mis entre mes mains, & que je penſe qu'il eût bien mieux aimé préſenter aux vôtres. — Maguelone rougiſſant, & bien doucement émue, conſidère l'anneau: Eh bien! nourrice, lui dit-elle vivement, croyez-vous que ſi riche anneau vienne de pauvre homme? Certes il ne peut venir que de bien noble créature & de haut baron. Ah! chère nourrice, je ne réſiſte plus au charme qui m'entraîne à l'aimer. — La nourrice, alarmée du progrès que l'amour avoit fait ſi promptement dans ce jeune cœur, recommença ſes anciennes remontrances; mais Maguelone ne pouvoit déja plus les écouter. Elle prit l'anneau, le baiſa mille fois, le cacha dans ſon beau ſein, en diſant: Bonne & chère

nourrice, ou j'aurai le Chevalier aux clefs, à ſeigneur & époux, ou cloſe nonnain me réduirai-je. — *Reſtreignez* votre courage, ma fille, lui dit-elle; cachez mieux votre amour, bien qu'à nous autres femmes ce ſoit la choſe la plus difficile à céler. Le tems, dit-on, apporte remède à tout; nous verrons. —

Maguelone eût bien deſiré d'être éclaircie. L'eſpérance cependant commençoit à naître dans ſon cœur. La réflexion & la crainte la lui faiſoit paroître trop légère: l'amour la forçoit à s'y livrer. Nous verrons,.... ſe répétoit-elle ſans ceſſe.... Ah! oui.... nous verrons.... Si le Chevalier m'aime, s'il ſe croit digne de ma main, il ne tardera pas à rompre le ſilence; il ſaura bien trouver le moyen de répondre à la première démarche qu'il a dû connoître que je faiſois pour lui.

L'amoureux Pierre raiſonnoit auſſi de ſon côté: car l'amour permet quelquefois qu'on raiſonne, pourvu que ce ſoit avec lui. Cette bonne nourrice, ſe diſoit-il, ne m'eſt pas venu trouver ſans quelque deſſein. Ah! dieux, ſi c'étoit par l'ordre de ſa charmante maîtreſſe! Las! malheureux, reprenoit-il enſuite en s'humiliant, peux-tu te flatter que ſi haute dame ait daigné penſer à toi?.... Bien combattu, bien agité par toutes ces idées; Pierre brûloit, languiſ-

ſoit, & n'imagina de ſoulagement à ſes maux que de chercher, que de parler, que d'attendrir la bonne nourrice en ſa faveur. Il paſſa toute la nuit ſuivante à rêver au moyen de rencontrer, comme par haſard, cette bonne & fidelle nourrice, qui ne demandoit pas mieux que d'être trouvée. Cette bonne femme, qui s'en doutoit peut-être, eut ſoin le lendemain, en paſſant à la vue du prince, de diriger ſes pas vers les appartemens les plus ſolitaires du palais. Pierre la ſuivit de loin, & bientôt il la joignit au fond d'une galerie écartée. — Ah! chère dame, lui dit-il, c'eſt en tremblant que je vous cherche; & ma vie ou ma mort dépend de ce que je vais apprendre de vous. Hélas! ajouta-t-il en pâliſſant, comment votre meſſage a-t-il été reçu? — Trop bien pour notre repos, répondit la nourrice. Oh! que vous êtes dangereux, vous autres Chevaliers Gaulois! Ma pauvre chère maîtreſſe, juſqu'ici n'avoit ſouci que de ſes affiquets, ſon petit chien & ſes oiſeaux; ne voilà-t-il pas que vous êtes venu la troubler au point de la rendre dolente, & de l'empêcher de clore l'œil? Ah! ſainte Vierge, que ſeroit-ce ſi vous n'étiez qu'un aventurier comme il en court tant par le monde, ou ſi vous étiez auſſi volage que le ſont les Chevaliers de votre pays? — Mille ſermens proférés avec

candeur par une bouche charmante que le menſonge n'avoit jamais profanée, raſſurèrent la nourrice; mais lorſqu'elle redoubla ſes inſtances pour ſavoir ſon nom & l'aller apprendre à ſa maîtreſſe : — Non, non, s'écria Pierre, tel aveu ne doit & ne peut ſe faire qu'à ſes pieds; dites-lui que ſi j'obtiens d'y paroître, je n'aurai plus rien à refuſer à celle pour qui j'ai quitté mon pays & mes proches, & dont la volonté ſera mon unique loi le reſte de ma vie. — En diſant ce peu de mots avec feu, il paſſoit au doigt de la nourrice le ſecond de ſes anneaux, eſpérant qu'elle en feroit le même uſage. La nourrice le regardant fixement, lui dit : — J'aime à vous croire; mais ſi folle eſpérance ou deſir coupable logeoit en votre ame, je le détruirois plutôt que de vous ſervir. — Pierre renouvella ſes ſermens avec tant d'ardeur & de vérité, que la bonne nourrice en fut touchée, & lui fit eſpérer de lui ménager le moment favorable de parler ſeul à Maguelone. Tranſporté de plaiſir & de reconnoiſſance, il embraſſa tendrement celle qui lui promettoit un ſi grand bien.

— Noble & chère fille, dit la nourrice en entrant dans la chambre de Maguelone, qu'elle trouva ſur ſon lit, & qu'elle venoit de réveiller, ou le Chevalier aux clefs ſeroit un monſtre de perfidie, ou ce doit être le plus aimable & le

plus amoureux de ceux de ſon âge & de ſon état il vous envoie ce ſecond anneau : mais il perſiſte à ne vouloir ſe déclarer qu'à vous. — Ah Dieu ! que vois-je ? s'écria Maguelone, en conſidérant ce ſecond anneau ; ah ! je le reconnois pour être celui qu'il vient de me ſembler en ſonge que le Chevalier m'offroit lui-même ; & dans le même tems, une voix ſembloit me dire : *Maguelone, celui-ci ſera ton époux & ton ami.* Que ne devrai-je pas à tes ſoins, chère nourrice, ſi tu peux me procurer le moment de le voir & de lui parler ? — Et en diſant ces mots, elle paſſoit les deux anneaux dans ſes doigts, & les couvroit de mille baiſers.

Dès le lendemain matin, Pierre courut à l'égliſe, eſpérant d'y voir arriver la nourrice : ſon eſpérance ne fut point trompée. Il la reconnut bientôt ſous ſa mante. — Que fait la belle Maguelone ? lui dit-il. Hélas ! comment ſuis-je en ſa grace ? — Noble Chevalier, répondit la nourrice, oncques ne fut au monde Chevalier plus heureux que vous ; car, par votre proueſſe & beauté, vous avez conquêté le cœur de la plus noble & de la plus belle dame du monde. Elle a reçu vos anneaux ; elle les porte pour l'amour de vous. Elle conſent à vous voir & à vous parler ſeule à ſeul ; & moi-même je conſens que vous lui parliez à votre plaiſir : mais

jurez-moi qu'en votre amour il n'y aura que tout honneur, comme il appartient à la nobleſſe de ſi haut état, qui doit priſer la vertu par-deſſus toutes choſes. — La réponſe de Pierre fut de ſe jetter à genoux, d'étendre ſes bras vers l'autel, & de prendre le ciel à témoin que ſa ſeule penſée, ſon ſeul deſir étoit de s'unir à la belle Maguelone par les nœuds les plus ſacrés & les plus durables. La nourrice eût cru faire un crime en ſoupçonnant Pierre après un pareil ſerment. (Hélas! peut-être de nos jours la taxeroit-on d'imprudence.) Elle n'héſita point à donner à Pierre un rendez-vous pour le lendemain, en lui diſant de ſe trouver à la petite porte du jardin de Maguelone, une heure après ſon dîner, & dans le tems où, ſelon l'uſage de l'Italie, on fait la ſieſte. Pierre, le cœur plein de cette douce eſpérance, ne fut pas un inſtant du reſte du jour & de la nuit ſuivante ſans être occupé de ſon amour; mais on oſe bien répondre qu'il n'eut aucune idée, qu'il ne forma pas un vœu qui pût bleſſer la religion de ſon ſerment. Le moment heureux & ſi deſiré où l'aimable Pierre entra d'un air reſpectueux & timide dans la chambre de Maguelone, fut bien vif pour les deux amans. L'un & l'autre, les yeux baiſſés & les joues brillantes du plus vif incarnat, reſtèrent quelques momens en ſilence.

Maguelone enfin le rompit. — Seigneur, dit-elle au prince Provençal ; il eſt ſi néceſſaire au bonheur de ma vie de ſavoir quel deſſein vous a conduit à Naples, & quels ſont ceux dont vous avez reçu le jour, que je fais une démarche peut-être trop haſardée ; votre réponſe ſeule pourra la juſtifier. — Pierre, fléchiſſant un genou : — Croyez, noble & excellente dame, lui dit-il, que le renom de votre beauté & de toutes les vertus & perfections qui brillent en vous, m'a ſeul déterminé à m'arracher des bras du père & de la mère les plus tendres. Je ſuis accouru dans ces états pour vous admirer & vous ſervir. Fils unique du comte de Provence, neveu du roi de France, j'euſſe toujours caché mon nom en venant vous adorer, ſi l'amour lui-même ne m'eût enfin placé à vos pieds, & ne m'eût mis à portée de vous jurer une fidélité plus chère à mon cœur que ma propre vie, & qui ne peut finir qu'avec elle. — Ah ! que Maguelone devint belle en ce moment ! que ſes beaux yeux ſe fixèrent tendrement ſur ceux de Pierre ! & qu'elle ſentit vivement le bonheur pur & parfait de ne plus trouver entr'elle & l'amant adoré qu'une noble & douce égalité ! — Mon noble frère, lui dit-elle en le forçant à s'aſſeoir à ſes côtés, que Dieu béniſſe cette journée, où, comme prince & Chevalier loyal, vous

vous me donnez votre foi, comme je vous donne la mienne! Voyez en moi, *là toute votre Maguelone*, qui, maintenant, vous fait maîtreſſe de ſon cœur & de ſon ſort. Je vous eſtime trop pour n'être pas sûre que vous conſerverez chèrement l'honneur de celle qui mourroit plutôt que d'être jamais à un autre que vous. Auſſitôt elle détacha de ſon cou une chaîne d'or émaillé, qu'elle paſſa autour de celui de Pierre, en lui diſant : Mon bel ami & noble époux, par cette chaîne, je vous mets en poſſeſſion de l'ame de celle qui, comme fille de roi, vous donne loyalement ſa foi. — Auſſi tôt elle baiſa doucement l'heureux Pierre, en ſigne de foi & de mariage. Pierre, tranſporté d'amour & de reconnoiſſance, embraſſa ſes genoux; & lui préſentant pareillement ſon troiſième anneau en foi de mariage, Maguelone le reçut, & reçut de plus le plus tendre baiſer que l'amour & l'hymen réunis aient jamais pu donner à la beauté. La bonne nourrice ne ſe tenoit pas d'aiſe de voir ſa chère fille & ſon charmant époux ſi tendres, ſi bien appris, ſi modeſtes. — Dame, leur dit-elle, mes chers enfans, c'eſt à préſent que vous avez beſoin de toute votre prudence pour diſſimuler vos ſecrets ſentimens; & vous, ſeigneur Pierre, de toute votre loyauté pour bien garder, juſqu'aux cérémonies du mariage,

l'honneur de celle qui tant débonnairement, & avec amour & ſimpleſſe, vous donne ſa foi. — L'un & l'autre promirent tout à la nourrice, pourvu qu'elle s'engageât à leur procurer, quelquefois, des momens d'entretien en ſa préſence; & (ajouta Maguelone) pourvu qu'elle promette auſſi, lorſque vous ſerez abſent, de ne parler jamais que de vous.

Les deux jeunes époux furent fidèles à leur ſerment, & l'on ne fit jamais un auſſi grand ſacrifice. Pierre, plus reſpectueux, chaque jour, en public, ne donna rien à ſoupçonner de ſon bonheur; & dans les momens heureux que la nourrice lui procura, il n'obtint, il ne demanda que de légères faveurs, plus bornées, mais plus douces cent fois que les careſſes d'une ſœur.

C'eſt ainſi qu'ils paſsèrent le premier mois après leur union. La cour de Naples devint alors encore plus brillante par l'arrivée d'un grand nombre de princes qui vinrent avec Ferrier de la Couronne, lequel jouiſſoit preſque dans Rome, de la même puiſſance & des richeſſes des anciens dictateurs; & qui, ſur le bruit de la beauté de Maguelone, venoit à la cour du roi de Naples pour la lui demander en mariage.

Des tournois brillans furent proclamés. Pierre en remporta tout l'honneur. Ferrier voulut eſſayer pluſieurs fois de le lui diſputer; mais

Pierre, animé par les regards de Maguelone, & piqué ſecrettement des prétentions de Ferrier, l'étendit ſi rudement ſur la pouſſière à la dernière joute, que Ferrier, briſé par la chute, fit craindre pendant près d'un mois pour ſa vie.

Les joutes durèrent trois jours ; & Pierre étoit près de remporter le prix de la troiſième journée, comme il l'avoit remporté les deux précédentes, lorſqu'il vit, avec ſurpriſe, entrer dans la lice Henri de Provence ſon oncle qui l'avoit armé Chevalier. Henri jouiſſoit d'une haute réputation de Chevalerie, & depuis trois mois le Chevalier aux clefs n'avoit trouvé perſonne qui pût lui réſiſter. Un murmure général s'éleva dans la lice ; & l'attention redoubla, lorſque ces deux célèbres champions parurent prêts à ſe charger. Pierre reçut l'atteinte de Henri ſur ſon bouclier ſans en être ébranlé. Henri, briſant ſa lance preſque entière, perdit les étriers par le contre-coup de ce choc ; & Pierre mettant ſa lance en travers, eut plutôt l'air de ſaluer Henri que d'avoir voulu le charger. Lorſqu'il fut au bout de la carrière, il appela un héraut d'armes, & le pria de dire au comte Henri que lui, tenant du tournoi depuis trois jours, lui devoit de la reconnoiſſance, & ſe faiſoit un honneur de lui céder ſa place. En donnant cet ordre, il ſortit des lices, alla ſe

renfermer dans ſon appartement ; &, craignant d'être reconnu par ſon oncle, il fit tout préparer pour partir dans la nuit ſuivante. Ce ne fut pas ſans une douleur extrême qu'il ſe vit forcé de prendre ce parti ; mais craignant un éclat qui pouvoit compromettre l'honneur de Maguelone, & ayant paſſé d'ailleurs de beaucoup le tems où ſa promeſſe le rappeloit près de ſon père, il alla trouver la nourrice de la princeſſe, & la pria de faire approuver à Maguelone les raiſons preſſantes qui le forçoient à s'éloigner.

Cette princeſſe étant revenue chez elle dès qu'elle avoit vu Pierre ſe retirer de la lice, la nourrice alarmée, & les yeux pleins de larmes, vint lui rendre compte du meſſage du prince, & du parti qu'il ſe trouvoit obligé de prendre. La première expreſſion de la douleur dont Maguelone fut ſaiſie, fut de s'écrier : *Ah ! Pierre ! ah ! Pierre ! je mourrois ſans vous.*

Le don de ſon cœur & de ſa foi, la terreur qu'elle eut lorſque le roi ſon père lui fit entrevoir qu'il n'attendoit que le retour de la ſanté de Ferrier pour l'unir à ſon ſort, l'idée cruelle de ſe ſéparer d'un époux qu'elle adoroit, & dont la tendreſſe, la loyauté, la timide modeſtie même, étoient toujours celles d'un amant : tout fit une impreſſion ſi vive & ſi forte ſur l'ame de Maguelone, qu'elle prit avec courage le parti de ſuivre

celui à qui elle s'étoit donnée. Elle ne conſulte point la nourrice; elle envoie chercher ſecrettement l'écuyer de Pierre, lui donne ſes ordres; le charge d'un billet pour Pierre. Cela fait, elle feint d'être malade, ſa nourrice la couche, la croit endormie, ſe retire; & Maguelone ſe relevant auſſi-tôt, prend ſes trois anneaux, de riches habits, quelques pierreries; & couverte d'une mante de couleur ſombre, elle ſort par la porte du jardin, ſe jette dans les bras de Pierre, monte à cheval; & tous deux, ſuivis d'un ſeul homme d'écurie qui leur portoit des vivres, ils ſortent de Naples, & s'éloignent de vingt milles de cette ville avant le lever du ſoleil.

Pierre marchoit à côté de ſa chère Maguelone, & ſoupiroit de voir cette belle princeſſe, dans un âge ſi tendre, expoſée aux périls & à la fatigue de cette marche pénible. De tems en tems il paſſoit ſon bras autour d'elle pour ſoutenir ſes reins, & quelquefois Maguelone ſaiſiſſoit ce moment pour repoſer ſa tête, la penchoit & l'appuyoit ſur l'épaule de Pierre. Quelques baiſers innocens, mais bien tendres, les conſoloient de la fatigue qu'ils eſſuyoient, & leur donnoient du courage. L'aube du jour leur fit découvrir de loin un grand bois; & Pierre, qui craignoit d'être pourſuivi, prit le parti de le gagner en diligence, & d'y tenir Maguelone

cachée juſqu'à la nuit ſuivante. Dès qu'ils eurent pénétré dans l'épaiſſeur de ce bois, Pierre deſcendit Maguelone de deſſus ſa haquenée, & l'ayant poſée doucement ſur l'herbe, la jeune princeſſe, accablée de fatigue, s'endormit la tête appuyée ſur ſes genoux. Que Pierre la trouvoit belle en ce moment ! qu'il étoit touché de la marque d'amour qu'il en recevoit, & des périls auxquels elle s'expoſoit pour lui ! Mais quelle marque de reconnoiſſance plus forte pouvoit-il lui donner, que celle de demeurer fidèle à ſon ſerment ! Pierre ſoupiroit, brûloit d'amour, baiſoit ſes beaux cheveux blonds. Ses lèvres enflammées s'entr'ouvroient pour reſpirer la douce haleine d'une bouche de roſe, mais le reſpect le retenoit toujours. Ils attendirent la nuit dans ce bois; & dès que les ombres s'étendirent, ils reprirent leur route, & marchèrent vers un port où Pierre comptoit trouver un vaiſſeau pour le porter ſur les côtes de Provence. Le jour les ayant ſurpris avant qu'ils fuſſent arrivés ſur les bords de la mer, ils ſe retirèrent dans un vallon couvert par des montagnes eſcarpées. L'eſpérance d'être bientôt hors de péril, & d'être reçue comme une enfant chérie dans une cour qu'elle ſavoit être ſpirituelle, aimable & magnifique, commençoit à faire briller la joie dans les beaux yeux de Maguelone. Ces tendres amans ſe plaiſoient à ſe rappeler

mutuellement le commencement de leurs amours: quelque careſſe innocente étoit toujours le prix du tourment qu'ils ſe plaignoient d'avoir éprouvé. Pierre baiſoit la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone, & Maguelone, tirant un petit ſantal rouge qui renfermoit ſes riches anneaux, aimoit à dire à Pierre l'impreſſion qu'ils avoient faite tour à tour ſur ſon ame. Le prince s'appercevant cependant qu'elle avoit beſoin de repos, arrangea des rameaux & des gazons pour lui former une eſpèce de lit; mais il avoit trop bien joui du plaiſir de tenir ſa tête ſur ſes genoux, pour ne la pas prier de s'appuyer encore ſur lui.

Rien ne troubloit l'ame de Maguelone, & le ſommeil le plus profond s'étoit emparé de ſes ſens. Pierre admiroit les charmes qu'une gaze légère laiſſoit entrevoir; ſa bouche entr'ouverte à la fraîcheur, laiſſoit voir l'émail brillant de ſes dents, qu'Hébé même eût enviées. Ah! Pierre, quels tranſports! quel nouveau genre de martyre n'éprouviez-vous pas alors? & ne méritiez-vous pas de remporter la palme de la pudeur & de la loyauté ſur Arbriſſel même? Pierre, pour ſe diſtraire un peu, s'amuſoit à compter les mailles de la chaîne qu'il avoit reçue de Maguelone. Ah! que cette chaîne, ſe diſoit-il, eſt bien le ſymbole de celle que mon cœur portera toujours! Il avoit de même admiré les

trois anneaux, dont le préſent qu'il en avoit fait contribuoit à ſon bonheur : hélas ! il ne prévoyoit pas à quel point ces anneaux alloient lui devenir funeſtes. Il venoit de les renfermer dans leur ſantal rouge, & les avoit poſés ſur le gazon à côté de lui. L'inſtant d'après un épervier qui pourſuivoit un bouvreuil apperçoit ce ſantal, le prend pour l'oiſeau, s'abaiſſe & l'enlève. Ses ſerres percent le ſantal ; il veut en vain s'en débarraſſer, & va ſe poſer ſur une roche voiſine. Pierre, qui ſait à quel point les trois anneaux ſont chers à Maguelone, forme promptement un oreiller de ſon manteau, y porte ſa tête ſans la réveiller, & vole vers cette roche pour reprendre le ſantal : mais l'oiſeau, qui n'avoit pu s'en débarraſſer, s'envole & va ſe poſer ſur un buiſſon aſſez éloigné. Pierre le pourſuit encore ; l'oiſeau vole de buiſſons en buiſſons, de rochers en rochers. Le malheureux prince, toujours prêt de l'atteindre, le pourſuit toujours vainement. De courſes en courſes, il s'éloigne de celle qu'il adore ; il parcourt toute la longueur du vallon : il arrive ainſi juſques ſur le bord de la mer ; il eſpère être à la fin de ſes peines : mais l'épervier s'élève, & va s'abatre dans une île éloignée de près de deux cents pas, où tombant ſur des lianes, ſes pieds ſont arrêtés par le ſantal ; & Pierre, qui le voit ſe débattre vainement pour ſe dégager, eſpère

du moins s'en ſaiſir, s'il peut paſſer dans cette île. Il regarde comme un bonheur de voir une petite barque attachée au rivage; il y ſaute, ſe ſaiſit d'un aviron, & avance vers l'île: malheureuſement, un courant rapide entraîne la barque. Tout à coup un vent violent s'élève, la pouſſe dans la pleine mer; & bientôt le malheureux prince voit diſparoître la terre à ſes yeux.

Le déſeſpoir ſe fût emparé de lui, ſans le fond de religion qui le fit recourir à l'Être des êtres. » *Biau chier* Dieu, diſoit-il, abandonnerez-vous » la belle Maguelone? Las! chétif & déloyal que » je ſuis, je l'ai jetée hors de l'hôtel de ſon père, » là où elle étoit tenue tant doucement & ri- » chement, pour l'abandonner ſeulette au fond » d'un bois. O! benoîte & glorieuſe Vierge » Marie, gardez Maguelone de tout encombre » & déshonneur! Vous ſavez bien, dame bénie » par-deſſus toutes, que en notre amour n'y eut » jamais volonté déſordonnée ni déshonnête? » Vierge pure, recours des affligés, ſauvez » ma Maguelone aux dépens de mes triſtes » jours! « C'eſt ainſi que Pierre prioit & ſe lamentoit ſans craindre pour ſa vie. La mer furieuſe n'offroit à ſes regards qu'une mort certaine; & quand même elle ſe fût appaiſée, que pouvoit-il attendre *que la mort* dans une frêle barque ſans vivres, & ſans oſer eſpérer de pou-

voir aborder à quelque rivage ? S'abandonnant à ſon malheureux ſort, immobile au milieu de la barque, il étoit depuis trente heures le jouet des flots, lorſqu'un gros vaiſſeau qui portoit des croiſſans d'or ſur ſon pavillon, vint à pleines voiles aſſez près de la barque pour que les ſentinelles du grand mât l'apperçuſſent. Le commandant fit jeter la chaloupe à la mer, & ſe fit amener Pierre. Cet officier étoit Arabe ; & cette nation, terrible contre ſes ennemis, exerçoit envers les malheureux l'hoſpitalité dont elle avoit reçu l'exemple & le précepte de ſes pères. L'air noble & la figure agréable de Pierre frappèrent le commandant ; la chaîne d'or qu'il vit à ſon cou & ſes éperons dorés lui firent penſer qu'il étoit Chevalier ; il ſecourut, il eſſaya de conſoler Pierre, & le conduiſit près du Soudan d'Alexandrie, qui, frappé de ſa beauté & du ſoin que la providence avoit pris de ſes jours, le retint auprès de lui, & le même jour le choiſit pour le ſervir à table. Pierre s'acquitta de ce ſervice avec tant de graces, que l'amitié du Soudan redoublant de jour en jour, la faveur dont il jouit dans cette cour, l'y rendit bientôt l'égal de ceux qui rempliſſoient les premières charges.

Pendant ce tems, Maguelone avoit coûté bien des larmes au roi de Naples ſon père, qui, ne pouvant douter que le Chevalier aux clefs ne

l'eût enlevée, avoit envoyé vainement pluſieurs corps de troupes & le plus grand nombre de ſes Chevaliers à leur pourſuite. Hélas ! le bon roi eût eu pitié de ſa malheureuſe fille, s'il l'eût vue au moment où elle ſe réveilla, & jetant des cris inutiles pour rappeler Pierre auprès d'elle. Effrayée de ne voir autour d'elle que des antres & des rochers, & de ce que les échos répondent ſeuls à ſes gémiſſemens, elle parcourt en frémiſſant ce vallon, dont tous les aſpects redoublent ſa terreur : elle ſe croit abandonnée par l'époux pour lequel elle a tout ſacrifié ; elle ne trouve plus les trois anneaux qu'elle a reçus comme des gages ſacrés de ſa foi ; elle redouble ſes cris, & le henniſſement d'un cheval eſt le ſeul ſigne qui lui faſſe eſpérer que ce vallon renferme une créature vivante. Elle court vers le lieu d'où cet henniſſement s'eſt fait entendre ; elle trouve le cheval de Pierre attaché près du ſien. Ah ! du moins, s'écrie-t-elle, mon époux n'a pu m'abandonner que malgré lui ; ſi cet abandon eût été volontaire, il ſe fût ſervi de ſes chevaux pour s'éloigner. Cette réflexion ſuſpendit un moment ſon déſeſpoir affreux. Elle parcourut pendant le reſte du jour preſque toute l'étendue du vallon : épuiſée par la douleur & par la fatigue, elle ſe traîna vers les chevaux ; & réſolue d'attendre la mort dans ce lieu funeſte, elle les délia de ſes

mains, & tomba ſans connoiſſance ſur l'herbe : elle fût peut-être morte dans cet état, ſans le ſecours d'une pélerine qui traverſoit le vallon pour gagner les bords de la mer par une route que depuis long-tems elle connoiſſoit.

Cette pélerine, ſurpriſe de la magnificence des habits de Maguelone qu'à ſa pâleur extrême elle crut morte ou expirante, s'approcha d'elle, lui ſouleva la tête, & la fit revenir. La pélerine fut bien attendrie lorſque Maguelone leva ſes beaux yeux ſur elle, & lui demanda par quel hazard elle ſe trouvoit dans cette ſolitude. « Belle » dame, dit-elle, je viens de Rome accomplir » un vœu que j'avois fait au tombeau des ſaints » apôtres : j'en ſuis partie depuis trois jours ; & » je gagne les bords de la mer, dans l'eſpérance » d'y trouver une barque qui me conduiſe à » Gènes, où j'ai reçu le jour. »

Juſqu'à ce moment Maguelone n'avoit écouté que ſon déſeſpoir. Son ame pure méritoit bien les ſecours céleſtes : un rayon d'eſpérance ranima ſon cœur ; & la religion, cette douce & ſûre conſolation des malheureux, la fit recourir à la prière. Une ame auſſi vivement épriſe ne pouvoit élever des vœux pour elle, ſans en élever auſſi pour un époux adoré. Ce ne fut pas même ſa propre patrone qu'elle invoqua ; ce fut le prince des apôtres, dont ſon époux portoit le nom ; &

ſachant de la pélerine qu'en deux jours elle pouvoit ſe rendre à Rome, tout-à-coup elle ſe jette à ſon cou, &, les yeux baignés de larmes, elle la conjure de faire un échange de leurs habits. La pélerine réſiſta quelque tems, ſe faiſant ſcrupule de troquer des vêtemens de bure & d'une toile groſſière, contre les riches habillemens de Maguelone: mais, vaincue par ſes inſtances, elle l'aida, comme elle le deſiroit, à ſe couvrir de ſa capeline & de ſon camail; & la conduiſant par un ſentier, elle la fit ſortir du vallon, & la mena juſqu'au chemin frayé qui conduiſoit à Rome.

Maguelone, animée par l'eſpérance qu'elle avoit de l'aſſiſtance divine, ſoutint la fatigue de deux longues journées; & s'étant retirée, en arrivant à Rome, dans un hôpital deſtiné aux pélerins, elle attendit le jour avec impatience, pour aller baigner de ſes larmes les marches de l'autel du tombeau des apôtres.

Que la prière qu'elle élevoit au ciel, en lui demandant de lui rendre ſon époux, & de le lui rendre fidèle, fut longue & fervente! La foi, l'eſpérance remplirent ſon cœur; ſes larmes coulèrent avec la même abondance, mais elles furent moins amères: elle ſe ſoumit aux décrets d'un maître & d'un père dont elle adoroit la

bonté, & jura dans ſon cœur de s'occuper uniquement à le ſervir.

Pendant trois jours, Maguelone renouvella ſes prières & ſes vœux ſur le tombeau des apôtres : elle comptoit y faire une neuvaine ; mais le troiſième jour, ayant apperçu le duc de Calabre ſon oncle dans l'égliſe, & craignant d'en être reconnue, elle ſe retira promptement dans ſon hôpital, d'où elle partit avant le jour, & gagna les bords de la mer. Là, trouvant une barque prête à faire voile pour le port d'Aigues-mortes, elle s'embarqua, & fut portée par un vent favorable dans cette ville de la Gaule.

Maguelone, en ſortant de l'hôpital de Rome, avoit eu ſoin de ternir la blancheur de ſon teint & de ſes mains avec une infuſion de ſafran. Quelle eſt la femme qui, quoique bien dévote, peut ignorer qu'elle eſt belle ? La première eau tranquille l'en feroit ſouvenir ; & Maguelone ſe douta qu'une belle voyageuſe peut courir quelque riſque lorſque ſon état apparent n'en impoſe pas. Malgré ſon déguiſement, ſes beaux yeux auroient pu lui faire rencontrer bien des dangers ; mais la timide & modeſte princeſſe les tint baiſſés : enveloppée de ſa houppelande de bure, elle ne parla point pendant toute la traverſée ; & dès qu'elle eut mis pied à terre,

elle s'informa d'un aſyle ſûr pour s'y retirer. Une bonne & ſainte veuve, à qui elle s'adreſſa, ne put s'empêcher d'admirer ſon air noble & la beauté de ſes traits : » Jeune pélerine, lui » dit-elle, à votre air, je vois que vous êtes » étrangère ; à votre teint, je préſume que » vous êtes malade, & que vous avez beſoin » de ſecours : ſuivez-moi, mon enfant ; ne vous » expoſez point, à votre âge, à la galanterie » pétulante de nos Provençaux. Prévenir le » mal, ſervir ſon ſemblable, c'eſt accomplir la » loi du Seigneur au ſervice duquel j'ai conſa- » cré le reſte de mes jours. — Ah ! ma chère » dame, s'écria Maguelone, en lui prenant la » main qu'humblement elle vouloit lui baiſer, » vous êtes un ange tutélaire pour moi ; pre- » nez pitié d'une malheureuſe Napolitaine que » bien des infortunes éloignent du lieu de ſa » naiſſance. «

La veuve ayant conduit Maguelone dans ſa maiſon, partagea ſon lit avec elle. En peu de jours l'amitié, la confiance s'établirent entr'elles : ce fut de la veuve que la princeſſe apprit que le puiſſant comte de Provence & ſon épouſe régnoient ſur ces belles contrées ; qu'ils avoient toujours fait le bonheur de leurs ſujets, qu'ils en étoient adorés ; & que dans ce moment toute

la Provence partageoit la douleur & les alarmes de ſes ſouverains. » Ils n'ont qu'un fils, continua » la veuve; & ce jeune prince, nommé Pierre, » unit les dons les plus parfaits de la nature, » aux vertus les plus pures & aux qualités les » plus brillantes d'un digne Chevalier. Hélas! » ce prince eſt parti ſeul pour chercher les » grandes aventures; il devoit revenir dans un » mois, & près d'un an s'eſt écoulé ſans qu'ils » en aient reçu de nouvelles. « Maguelone, en écoutant la veuve, verſoit un torrent de larmes, & levoit les mains au ciel avec un ſaiſiſſement dont celle-ci lui ſut gré, ne l'attribuant qu'à l'excellence de ſon cœur.

La jeune pélerine alloit ſouvent ſe promener ſur le port avec ſa nouvelle amie, eſpérant toujours qu'elle pourroit apprendre quelques nouvelles de ſon époux par les matelots qui deſcendoient ſur cette côte: mais, voyant que peu de vaiſſeaux abordoient dans ce port, elle s'informa s'il n'en étoit pas un autre qui fût plus fréquenté; elle apprit que le port de cette mer, où tous les vaiſſeaux d'Italie, de l'Afrique & du Levant ſe raſſembloient pour le commerce, étoit ſitué dans la petite île du port Sarraſin, à quelques lieues d'Aigues-mortes. Elle forma ſur le champ le projet de s'y rendre; de ſe ſervir d'une

ſomme

ſomme en or aſſez conſidérable qui lui reſtoit, pour s'établir dans l'île Sarraſin ; d'y faire bâtir un petit hôpital à portée du port; de conſacrer ſa vie à y ſervir les malheureux, & ſur-tout de conſerver ſa virginité & ſon amour pour Pierre : ſa confiance dans la providence lui faiſoit toujours eſpérer ſon retour. Elle fut aidée par la veuve dans la prompte exécution de ſon projet. Dieu bénit bientôt ſes ſoins; & les guériſons preſque miraculeuſes qui s'opérèrent pendant les premiers ſix mois, lui donnèrent une ſi haute réputation de ſainteté, que le comte & la comteſſe de Provence vinrent viſiter l'hoſpitalière, & la prièrent d'élever ſes vœux au ciel, & de lui demander le retour de leur fils.

On imaginera ſans peine quelle fut la vive émotion de la ſenſible Maguelone, lorſqu'elle reçut des honneurs & des careſſes de ceux dont ſon époux avoit reçu le jour. Elle reconnut ſur leur front & dans leurs yeux les traits qui s'étoient gravés dans ſon cœur ; elle mêla ſes larmes à celles qu'elle leur voyoit répandre ; & ranimoit un peu leur eſpoir : mais, peu de jours après, elle fut elle-même prête à le perdre pour toujours.

Le comte & la comteſſe s'étant pris d'amitié pour l'hoſpitalière, prolongeoient leur ſéjour

dans un château qu'ils avoient dans l'île Sarraſin, pour être à portée de la voir, & de s'informer, de tous les patrons des vaiſſeaux nouvellement arrivés, s'ils n'avoient aucune connoiſſance du ſort de leur fils. De quel coup horrible ne furent-ils pas frappés, lorſque des pêcheurs Provençaux étant venus leur faire hommage d'un thon monſtrueux qu'ils avoient pris, le grand-queux ayant ordonné de l'apprêter, on trouva dans le corps de ce poiſſon un ſantal rouge qui contenoit trois riches anneaux, que le comte & la comteſſe reconnurent pour être ceux qu'ils avoient donnés à leur fils ! Ne doutant plus que ce fils ſi cher n'eût péri dans les flots, la comteſſe s'évanouit, & ne reprit ſes ſens que pour jetter les cris les plus douloureux. Le comte s'efforçoit vainement de montrer plus de courage; ſes larmes couloient malgré lui. Le grand-queux, qui s'étoit apperçu du pouvoir que l'hoſpitalière avoit ſur leur eſprit, l'envoya prier de venir au ſecours de ſes maîtres. Elle accourut: mais avec quel effroi, quel déſeſpoir ne reconnut-elle pas l'étui fatal qui renfermoit les anneaux ! Loin de les raſſurer, elle unit ſes cris, elle mêla ſes larmes à celles de la comteſſe pendant quelques momens: mais bientôt s'élevant au-deſſus de ſa

douleur avec cette vive confiance que la foi ſeule inſpire : Seigneur, leur dit-elle, ne déſeſpérez point encore ; celui qui tira ſon peuple de l'Egypte, après avoir retiré Moïſe du ſein des eaux, peut vous rendre votre fils ; ne vous laſſez point de prier ce Dieu des miracles & des miſéricordes !... Les yeux de Maguelone ſembloient briller d'une lumière céleſte en prononçant ces mots. Le comte & la comteſſe, frappés d'admiration, ne l'avoient jamais vue ſi belle & ſi impoſante. Leur ame ſentit renaître par degrés un calme mêlé d'eſpérance ; & le tems de retourner dans leur capitale étant arrivé, l'un & l'autre enrichirent de leurs dons l'hôpital de Maguelone. Ils y firent bâtir une égliſe qu'ils dédièrent au prince des apôtres ; & après avoir ſerré l'hoſpitalière dans leurs bras, & s'être recommandés à ſes prières, ils retournèrent à Marſeille.

Le tems des grandes épreuves que la foi de Maguelone devoit eſſuyer, étoit preſque écoulé ; le Ciel lui préparoit la récompenſe des malheurs qu'elle avoit ſoutenus avec tant de réſignation & de courage. Pierre en ce même tems, comblé de dons par le ſoudan qu'il avoit ſervi pendant trois ans avec tant de zèle, venoit d'en obtenir la permiſſion de partir pour aller

paſſer quelque tems en Provence, ſous la promeſſe de revenir dans un an le rejoindre dans Alexandrie.

Toujours inconnu dans la cour du ſoudan, il ne voulut confier à perſonne le ſecret de ſon voyage; & craignant que ſes richeſſes ne fiſſent naître quelque obſtacle, il fit faire neuf petits barils, au milieu deſquels il mit ſon or & ſes pierreries: les deux extrémités en étoient remplies de ſel. Les ayant chargés lui-même ſur un fort ſommier, il ſe revêtit des habillemens levantins les plus ſimples; & ſortant de nuit d'Alexandrie, il s'achemina tout ſeul, conduiſant ſon ſommier en main, & gagna ſur la fin du jour un petit port où les Provençaux venoient ſouvent pour acheter des dattes. Son attente ne fut point trompée; il trouva dans ce port une tartane dont le patron lui dit qu'il étoit d'Antibes, où bientôt il comptoit ſe rendre, après avoir débarqué quelques tonneaux de dattes dans l'île du port Sarraſin. Pierre fit ſon marché pour ſon paſſage & pour le port de ſes barils; & le patron ne manqua pas de le plaiſanter, lorſqu'il lui dit que ces barils contenoient du ſel ſur lequel il comptoit beaucoup gagner. Bientôt on mit à la voile.

La mer étoit paiſible & le vent favorable.

La navigation ne fut point troublée ; & Pierre, plein d'eſpérance de revoir ſes proches, & de faire des perquiſitions heureuſes pour avoir des nouvelles de ſa chère Maguelone, s'entretenoit avec les matelots de tout ce qui ſe paſſoit en Provence. Ce fut d'eux qu'il apprit que le comte & la comteſſe de Provence étoient plongés dans la plus mortelle douleur, & qu'ils y auroient peut-être ſuccombé, ſans les conſolations qu'ils avoient reçues d'une jeune vierge nommée Maguelone, qui deſſervoit un hôpital, & qui vivoit en odeur de ſainteté. Ce nom ſi cher à Pierre retentit dans ſon cœur ; mais les matelots n'ayant pu lui rien apprendre de plus particulier, à peine oſa-t-il s'imaginer que cette vierge pouvoit être celle qui lui étoit ſi chère.

Le peu de vent qui portoit la tartane étant tombé tout-à-coup, la marche de ce vaiſſeau fut retardée. L'équipage commençant à manquer d'eau, le patron fit gagner l'île de Sagones à force de rames, & une partie de l'équipage deſcendit pour remplir les tonneaux. Pierre profita de cette occaſion pour ſe délaſſer du roulis du vaiſſeau. Il deſcendit à terre, parcourut l'île ; & trouvant ſans ceſſe de nouveaux objets agréables à ſes yeux, il s'avança juſques vers le milieu de l'île. Se trouvant dans un

petit vallon émaillé de fleurs, le lys des prés, qui s'élevoit au-deſſus d'elles, & qui les effaçoit par ſa blancheur, lui rappella l'idée de ſa chère Maguelone. Il tomba dans une douce rêverie, & cette rêverie fut ſuivie d'un aſſoupiſſement qui le preſſa de ſe coucher ſur un gazon dont la molleſſe & la fraîcheur invitoient à goûter les douceurs du repos. Ce ſommeil fut profond, & dura ſi long-tems, qu'il n'entendit point les cris éloignés des mariniers qui preſſoient ceux qu'ils avoient vu deſcendre à terre, de revenir à bord. Un vent frais & favorable s'étant élevé, le patron qui craignit de retarder ſon voyage, eut l'air d'ignorer que le paſſager Levantin étoit encore à terre; il fit mettre à la voile, & pourſuivit ſa route.

Dès le ſecond jour, la tartane aborda dans le port Sarraſin. Le patron embarraſſé des neuf barils appartenans au paſſager, & ſe faiſant un ſcrupule de ſe les approprier, crut ſa conſcience dégagée en en faiſant un don à l'hôpital Saint-Pierre que Maguelone deſſervoit; & ſes affaires étant terminées, il fit mettre à la voile, & pourſuivit ſa route vers Marſeille.

Peu de jours après, Maguelone ayant eu beſoin de ſel pour le ſervice de ſon hôpital, fit défoncer un des tonneaux, & vit avec ſurpriſe les richeſſes

qu'il contenoit. Son premier mouvement fut de faire ouvrir les huit autres, qu'elle trouva tout auſſi riches que le premier.

Pendant ce tems le malheureux Pierre, abandonné dans un petite île inhabitée, éprouvoit encore de nouveaux malheurs. Il avoit couru vers la tartane en ſe réveillant, & n'avoit plus vu que le haut du mât de ce vaiſſeau à l'horizon. Voir diſparoître ſes richeſſes n'étoit rien; mais il avoit joui de l'eſpoir preſque certain de revoir bientôt la Provence. Tous ſes chagrins paſſés, & ſur-tout la perte de Maguelone, ſe retracèrent ſi vivement en ſon âme, qu'il tomba ſans connoiſſance ſur le rivage. Une fièvre violente le ſaiſit; & dans cet état funeſte, il eût bientôt perdu la vie, ſi quelques pêcheurs étant abordés par hazard ſur cette côte, n'avoient eu pitié de lui, ne l'euſſent ſecouru & porté ſur leur barque. Le maître de la barque, embarraſſé d'un homme qui paroiſſoit toucher à ſon dernier moment, ſe reſſouvint de la charité qu'on exerçoit dans l'hôpital Saint-Pierre; il l'avoit éprouvée lui-même. Devenu ſenſible par ſes propres malheurs, il crut de ſon devoir de procurer à Pierre les mêmes ſecours; &, pénétré de reſpect & de reconnoiſſance pour Maguelone, il crut s'acquitter en partie envers elle, en lui procurant l'oc-

caſion de ſecourir un homme malheureux. Il fit force de rames pour gagner le port Sarrafin : & Pierre ayant repris connoiſſance, il le prévint qu'il alloit le dépoſer dans un hôpital où Dieu paroiſſoit bénir les ſoins de la ſainte directrice qui s'étoit vouée au ſervice des malades.

Le fils unique du comte de Provence, ce puiſſant prince, ce brave Chevalier, regarde comme une punition divine d'avoir enlevé Maguelone du palais du roi ſon père, l'humiliation qu'il reçoit d'être conduit mourant par des pêcheurs dans un pauvre hôpital, au milieu des états mêmes auxquels il devoit un jour donner des lois. Non-ſeulement il ſe ſoumet à ce décret de la Providence; mais en réparation de l'enlèvement qu'il ſe reproche, il fait vœu que ſi Dieu lui conſerve la vie, il reſtera un mois entier dans cet aſyle, ſans ſe laiſſer connoître de perſonne, & qu'il ſe privera volontairement du bonheur de revoir ſon père & ſa mère, & de recevoir leurs ſecours.

A peine Pierre eſt-il dans cet hôpital, que ſa fièvre augmente. Son teint devient livide, ſes traits ſont défigurés; & la tendre & fidelle Maguelone qui lui prodigue ſes ſoins, ne reconnoît pas l'objet de ſon amour. Pierre fut trois ſemaines entre la vie & la mort; & lorſqu'une foible

connoiſſance lui revint, les habits ſimples & groſſiers, le teint jaune de Maguelone la défigurèrent à ſes yeux au point de ne pas la reconnoître. Cependant un jour que Maguelone, en lui rendant ſes ſoins ordinaires, porta par haſard la main ſur ſon cœur, une vive ſympathie l'ayant empêchée de la retirer, ce cœur reconnut ſon maître, & palpita ſi vivement, qu'elle en fut émue. Mais, ſurpriſe de ſe ſentir un ſi tendre intérêt pour cet étranger, elle ſe retira promptement pour calmer un trouble dont ſa modeſtie & ſa vertu ſévère lui faiſoient un crime. Pierre en ce moment, plus ranimé qu'il ne l'avoit été depuis long-tems, la vit s'éloigner avec regret; & jetant ſur elle des regards plus attentifs, il fut ſurpris de la richeſſe, des graces de ſa taille & de ſa démarche : Hélas ! s'écria-t-il tout haut, c'eſt ainſi qu'étoit faite celle que j'adorois. Pierre ne ſe rappeloit jamais le ſouvenir de Maguelone ſans verſer des larmes; & bientôt ſes ſoupirs & ſes ſanglots ayant redoublé, Maguelone les entendit : elle en fut émue; & croyant ne remplir qu'un devoir de la charité, un penchant irréſiſtible l'entraîna près du lit du prince. Le ſoleil venoit de ſe coucher, la chambre étoit aſſez obſcure en ce moment, pour qu'on ne pût qu'à peine diſtinguer les objets. Maguelone s'aſſit à

côté de lui : — Vous êtes donc bien malheureux, lui dit-elle, pauvre étranger? — Ah! ma chère dame, répondit-il, mes peines ne peuvent finir qu'avec ma vie; & je demanderois au ciel de la terminer avec mes malheurs, ſi je ne craignois de l'offenſer. — Eſpérez plutôt en ſon ſecours divin, lui répondit-elle. Si vous ne craignez point de me confier le ſujet de vos peines, le comte & la comteſſe m'honorent de leurs bontés, & je réuſſirai peut-être à les adoucir.

L'un & l'autre en ce moment furent plus émus que jamais. Une douce confiance s'empara du cœur de Pierre, & Maguelone ne put réſiſter au vif intérêt qui la preſſoit de ſavoir l'hiſtoire de ce malheureux étranger.

Ah! madame, que vous trouverez peu digne de votre pitié le plus coupable de tous les hommes, quand vous ſaurez à quel point je me ſuis rendu criminel. Je frémis en oſant vous avouer que, ſur le bruit de la beauté d'une jeune perſonne du plus haut parage, j'abandonnai père & mère pour me rendre dans les lieux qu'elle habitoit. Son innocence, ſa beauté, ſes vertus faiſoient le charme de la vie du père le plus tendre. Je formai le deſſein coupable de m'en faire aimer; je ne réuſſis que trop à ſéduire ſon jeune cœur : elle me donna ſa foi; je l'arrachai

des bras de ſon père, je l'enlevai d'une maiſon dont elle faiſoit la gloire & le bonheur, & où le ſort le plus brillant alloit la rendre heureuſe. Ah ! madame, qu'allez-vous penſer de moi, quand vous ſaurez que, par une fatalité preſque incroyable, je fus forcé de l'abandonner pendant ſon ſommeil, & de la laiſſer ſeule dans le fond d'un bois ?

Qui pourroit rendre ce que Maguelone ſentit en ce moment ? Éperdue, reſpirant à peine, la bouche entr'ouverte, elle ne peut s'exprimer que par des ſoupirs. Pierre, occupé de ſon cruel récit, achève de s'en faire reconnoître, en lui racontant la malheureuſe aventure de l'enlèvement des trois anneaux. Maguelone, trop ſaiſie pour lui répondre, & craignant qu'un état pareil ne ſoit mortel pour Pierre, ſe contente de lui ſerrer la main, s'arrache d'auprès de lui, court ſe précipiter aux pieds des autels ; & la face contre terre, elle rend grace à Dieu qui lui rend ſon époux.

Maguelone ayant paſſé toute la nuit en prières, commit le lendemain une perſonne de confiance pour prendre ſoin de Pierre. Elle envoya ſur le champ acheter des voiles & des habits magnifiques qu'elle cacha dans un cabinet de ſon appartement. Lorſque tout fut préparé, déguiſant plus

que jamais ſon viſage & juſqu'à ſa voix, elle ſe rendit auprès du prince, qu'elle trouva beaucoup mieux que la veille. — Vous me paroiſſez, lui dit-elle, avoir aſſez de force pour vous lever, & pour venir prendre un bain que je vous ai fait préparer, & duquel j'eſpère votre entière guériſon. — Pierre obéit à ſes ordres, & ſe mit en état de la ſuivre. Maguelone le conduiſant par la main, le mena dans ſa chambre, où tout reſpiroit la ſimplicité, & dont le ſeul ornement étoit un autel.

Implorons avant tout, lui dit-elle, les graces du ciel, & puiſque vous m'avez raconté vos malheurs, achevez de m'inſtruire, en préſence des autels, de la diſpoſition où vous êtes pour l'épouſe infortunée que vous abandonnâtes malgré vous. — Ah! madame, s'écria Pierre, avec un tranſport au deſſus de ſes forces renaiſſantes, ah! Dieu, madame, mes diſpoſitions ſont de mourir mille fois pour elle, & ſi je ne peux la retrouver, d'abandonner la Provence où je dois régner un jour; car enfin je ne dois plus vous cacher que je ſuis le malheureux Pierre, fils unique du comte, & que mon épouſe eſt la fille du roi de Naples. Oui, madame, je le jure aux pieds de cet autel: conſolez mes proches qui ne me reverront jamais; & laiſſez-moi partir

pour m'aller confiner & finir mes jours dans les déſerts de la Thébaïde.... — Pierre, lui dit alors Maguelone d'une voix forte, attends-moi dans la prière; invoque le Dieu tout-puiſſant, & ne déſeſpère jamais de la grace.

A ces mots, Maguelone laiſſant le prince interdit, & levant les bras vers l'autel, court changer ſes vêtemens. Elle efface les couleurs qui la défigurent; elle s'enveloppe de voiles brillans; &, telle qu'une créature céleſte qui deſcendroit ſur la terre, elle rentre, laiſſe tomber ſes voiles, & s'écrie : — Pierre ! Pierre ! cher & malheureux époux !... reconnois ta Maguelone que le ciel rend à tes vœux !....

Nous croyons devoir terminer ici notre Extrait. L'ame ſenſible du lecteur lui fera ſans peine imaginer quels furent les tranſports de Pierre. Il reſtoit encore trois jours avant que le mois de ſon vœu fût accompli; Pierre les paſſa bien doucement, & toujours avec la même retenue, aux genoux de ſa chère Maguelone. Le mois étant expiré, il ſe rendit auprès d'un père & d'une mère qui le reçurent dans leurs bras, & qui bientôt préſentèrent ſa main, jointe avec celle de Maguelone, à l'évêque de Marſeille, qui bénit leur union. Les ambaſſadeurs qu'ils envoyèrent à Naples, revinrent ſuivis du bon roi Maguelon, qui vint embraſſer ſes enfans; & la réponſe

du ſoudan d'Alexandrie à ceux qui lui furent envoyés avec les plus riches préſens, fut un traité d'alliance perpétuelle avec l'heureux comte de Provence, qui bientôt après devint roi de Naples.

Fin du ſeptième Volume.